
UNIVERSITY OF TORONTO
3 1761 00396601 7

C C Domenla

S

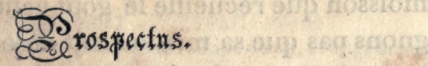
LA

GAULE POÉTIQUE,

PAR M. DE MARCHANGY.

CINQUIÈME ÉDITION,

PUBLIÉE PAR MADAME DE MARCHANGY.



Prospectus.

La Gaule poétique ayant été le début de l'auteur dans la carrière littéraire, nous avons pensé que sa réimpression devait précéder également la publication de ses œuvres.

Quatre éditions, tirées chacune à un très grand nombre d'exemplaires, et depuis long-temps entièrement épuisées, est un fait assez significatif pour nous dispenser d'insister longuement sur le succès qu'a eu cet ouvrage; aussi des demandes nombreuses et réitérées nous avertissent que le public n'a point oublié les bienveillans suffrages dont il a accueilli jusqu'à présent cette inspiration toute française.

Il nous suffira donc de rappeler en deux mots l'influence qu'elle exerça sur les arts et les goûts de

l'époque actuelle, en évoquant leurs regards sur les beautés de notre histoire éparses et ensevelies dans de vieilles chroniques négligées jusqu'alors.

Cet ouvrage fut le premier signal de la voie nouvelle où le génie sut recomposer les vieux temps au profit de la nouvelle France. Revue magique et séduisante qui vient nous revêtir, en passant, des formes, des couleurs et des modes de nos bons aïeux, en attendant qu'une autre révélation, moins vraisemblable pourtant, nous en impose les habitudes, les mœurs et les vertus.

Mais, en revendiquant pour la *Gaule Poétique* la part qu'elle a fournie dans les semences de la riche moisson que recueille le goût actuel, nous ne craignons pas que sa mission soit désormais inutile, car le sentiment profond qui en a dicté toutes les pages, a encore et toujours son écho parmi nous; ce sentiment, c'est le pur et noble amour de la patrie, c'est la sollicitude assidue qui, tantôt avec joie, tantôt avec douleur, suit sans cesse dans ses progrès et dans ses décadences, dans ses gloires, sa mauvaise fortune et ses prospérités.

L'orgueil national retrouvera sans doute encore, dans le relief moral dont ces brillantes légendes sont empreintes, l'enchaînement providentiel qui amène toujours à point le salut de notre France. C'est donc avec confiance, qu'à tous ces titres, nous publions la 5e édition de cet ouvrage, espérant pour elle l'accueil fait à ses devancières. En ajoutant que cette espérance est un hommage à la mémoire de

l'auteur, nous ne doutons pas que ce ne soit une chance de plus aux sympathies honorables dont nous appelons la faveur sur notre entreprise.

Nous nous efforcerons, de notre côté, de mériter les encouragemens du public en secondant l'intérêt du sujet par les soins apportés à la partie typographique, ainsi qu'en mettant cet ouvrage, d'un prix très élevé jusqu'à présent, à un chiffre modéré, accessible à toutes les fortunes.

CONDITIONS DE LA SOUSCRIPTION :

Cette 5e édition, publiée par Mme de Marchangy, formera huit volumes in-8o, imprimés en cicéro neuf sur carré fin des Vosges, satiné, avec une jolie couverture imprimée, à 3 francs 50 centimes le volume.

Quelques exemplaires seront tirés, après réimposition, avec grandes marges, sur magnifique papier cavalier vélin satiné, à 6 fr. le volume.

On y joindra une suite de seize dessins, exécutés [redacted] par M. Camille Rogier, et choisis dans les sujets de l'ouvrage.

Plus, le portrait de l'auteur.

Ces dessins et le portrait formeront deux livraisons, aussi à 3 francs 50 centimes chacune.

L'ouvrage complet avec les vignettes et le portrait coûtera à Paris, 35 francs.

Il paraîtra un volume tous les 25 jours.

Le premier volume sera mis en vente le 15 juin prochain.

Pour Paris, il suffit de se faire inscrire chez le libraire-éditeur, et de retirer les volumes et les livraisons de gravures au fur et à mesure de leur mise en vente.

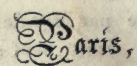
Pour la province, les personnes qui voudront recevoir les volumes FRANCO, ajouteront 1 fr. 25 cent. par volume. Si elles veulent éviter la multiplicité des ports de lettres, pour recevoir les volumes et les livraisons de gravures aussitôt leur mise en vente, elles voudront bien envoyer à M. Hivert un bon sur le trésor, de la somme de quarante-cinq francs, montant du prix des huit volumes et des deux livraisons de planches.

Le bon sur le trésor ne coûtera aucun frais aux souscripteurs pour le change de place, en ayant soin de le prendre payable à six semaines ou deux mois d'échéance. Ces bons se délivrent chez MM. les Receveurs-Généraux des départemens.

Les vignettes seront tirées sur papier de Chine, et fournies aux souscripteurs dans l'ordre où ils auront souscrit, c'est-à-dire que le premier souscripteur aura la première épreuve de chacune des seize vignettes, le deuxième aura la deuxième épreuve, et ainsi de suite.

A la mise en vente du 2e volume, le prix du premier sera porté à 4 francs. Il en sera ainsi pour les autres volumes, pour ceux qui n'auront pas souscrit avant la mise en vente de chacun d'eux.

On souscrit sans rien payer d'avance.



L.-F. **HIVERT**, **LIBRAIRE-ÉDITEUR**,

QUAI DES AUGUSTINS, N° 55.

DENTU. — DELAUNAY, Libraires, Palais-Royal.

PAULIN, Place de la Bourse.

BOHAIRE, Boulevard des Italiens.

LAGNY. — Imprimerie d'A. LE BOYER, Cie.

CORRESPONDANCE

D'ORIENT

1830-1831.

IMPRIMERIE DE DUCESS
Quai des Augustins, 55.

CORRESPONDANCE

D'ORIENT

PAR M. MICHAUD,

DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE,

ET M. POUJOULAT.

V

PARIS.

DUCOLLET, LIBRAIRE-ÉDITEUR,

QUAI DES AUGUSTINS ; 15.

1834

CORRESPONDANCE

D'ORIENT

1830-1831.

LETTRE CIX.

DÉPART DE SAINT-JEAN D'ACRE. — ARRIVÉE EN ÉGYPTE. — DESCRIPTION D'ALEXANDRIE.

Alexandrie, mars 1831.

Voila déjà près d'une année que nous avons quitté la France et que nous sommes en Orient; nous avons vu la Grèce, Constantinople, l'Anatolie, Chypre, Jérusalem; il nous reste à parcourir plusieurs contrées de la Palestine, la Syrie et

l'Égypte. Douze ou quinze mois suffiraient à peine pour achever notre entreprise commencée, et que de choses peuvent arriver en quinze mois! que de révolutions peuvent nous surprendre et nous arrêter dans notre route, sans compter la guerre, le choléra ou la peste! D'après ces considérations, nous avons pris le parti, M. Poujoulat et moi, de nous séparer pour le reste de notre voyage, et de nous partager les pays que nous avons encore à visiter. Par ce moyen, nous ferons en quelques mois ce que nous n'aurions pu faire dans une année, et le but de notre voyage sera entièrement rempli, sans que nous ayons à craindre que nos ressources s'épuisent, que le temps nous manque, ou que la terre vienne à trembler sous nos pas.

Vous savez que j'ai laissé mon jeune compagnon à Jérusalem; je l'ai prié de ne pas épargner les détails dans ses descriptions, car je retourne sans cesse, par la pensée, à ces lieux saints que j'ai trop tôt quittés, où je voudrais être encore; après nous avoir écrit de la cité de David et de Godefroi, M. Poujoulat nous écrira d'Hébron, de Nazareth, de Gaza, d'Ascalon; plus tard sa correspondance nous arrivera de Damas, de Beyrouth, de Tripoli, d'Antioche, des diverses régions du Liban, et des principales villes de la Syrie; nous ferons ainsi passer sous vos yeux toutes les contrées qui s'étendent depuis le Jourdain jusqu'à l'Oronte, depuis les montagnes de l'Arabie jusqu'au mont Taurus. Pour

moi, je vais remplir la tâche que je me suis réservée, et je visiterai l'Égypte.

La gabare la *Truite* a quitté la rade de Caïpha dans la matinée du 1er mars; le temps était beau et le vent favorable; nous avons salué la montagne d'Élie et le château des Pélerins; notre bâtiment poursuivant sa route, a longé de loin la côte où sont les débris de Césarée et d'Arsur, les collines de sable où gisent les ruines d'Ascalon. Le second jour de notre navigation, nous étions en face de la terre de Damiette, sans pouvoir découvrir l'embouchure du Nil; nous n'avons pu voir non plus la rade et la côte d'Aboukir; le troisième jour, nous étions à la hauteur d'Alexandrie; la terre d'Égypte est si basse, elle offre si peu de points visibles et saillans, qu'on est obligé d'employer la sonde, et d'interroger le fond de la mer, pour savoir si on approche du rivage.

Enfin nos lunettes nous ont fait voir la tour du Marabout ou la tour des Arabes, que les cartes placent sur la côte, à quatre lieues d'Alexandrie vers le sud; le premier objet qui a frappé ensuite nos regards, est la fameuse colonne de Pompée; bientôt nous avons distingué les murailles blanchies de quelques grands édifices, des minarets, des palmiers. Le rivage d'Égypte éclairé par une vive lumière, présente au premier aspect la teinte jaune des moissons, et se montre au voyageur comme la terre du soleil. C'est une physionomie toute diffé-

rente de celle que nous avons remarquée dans les îles de l'Archipel, sur les côtes de l'Hellespont, de l'Asie-Mineure et de la Syrie.

Après avoir dépassé, à notre gauche, des écueils faciles à distinguer par le bouillonnement des vagues, nous sommes entrés dans le port, et la *Truite* a mouillé près de l'arsenal. J'ai fait mes adieux à notre gabare, qui avait été ma demeure pendant plus de quatre mois; on se sépare toujours avec peine de ceux avec qui on a mis en commun ses plaisirs, ses espérances, quelquefois même ses misères et ses périls; notre séparation a été d'autant plus pénible, que j'avais trouvé dans le commandant et les officiers de la *Truite*, dans les médecins et le commissaire du bord, une hospitalité affectueuse, des procédés remplis de bienveillance, souvent une conversation instructive, avantage qu'on apprécie partout, mais plus encore dans un voyage lointain.

Il m'a fallu chercher un logement dans la ville; j'en ai trouvé un dans une espèce d'hôtel garni ou d'auberge; la chambre que j'occupe est fort grande, mais j'ai peine à m'y accoutumer; j'étais si bien dans ma petite cabine de la *Truite*, où j'entendais le jour et la nuit les chansons des matelots et le chant des coqs du navire, où chaque secousse, chaque flot m'avertissait du changement des vents et de tout ce qui se passait dans le ciel; où notre attention était sans cesse éveillée par la vue

d'une île, par l'apparition d'un nuage; où nous passions notre vie entre la crainte d'une tempête ou d'un écueil, et la joie d'y avoir échappé. Je suis maintenant dans une chambre bien retirée, bien solitaire, où nul bruit ne se fait entendre, dans laquelle tout est immobile, et que je pourrais prendre, à la tristesse qui y règne, pour quelque chambre sépulcrale des Pharaons; je n'ai de conversation qu'avec mon hôte, réfugié italien, qui m'interroge adroitement, et veut savoir combien mon arrivée dans cette ville doit lui rapporter de piastres et de thalaris. J'ai demandé un interprète; on m'en a amené plusieurs qui ne savent pas un mot de français, et qui m'ont proposé de me faire voir la colonne de Pompée, les obélisques de Cléopâtre, les catacombes; voilà tout ce que j'ai à vous dire de ma première journée passée dans les murs d'Alexandrie.

Le lendemain je me suis fait conduire au consulat de France, où j'ai trouvé tous les secours et toutes les indications dont un voyageur a besoin pour voir ce qu'il y a de curieux et pour parcourir le pays commodément et en sûreté. Je commence à connaître la physionomie de la ville, et je puis vous en donner une première idée.

La ville a deux ports, l'un au nord-ouest, l'autre au nord; c'est dans le premier qu'abordent les navires; sur plus de deux.cents lieues de côtes, la rade d'Alexandrie est le seul point où les gros

vaisseaux puissent s'arrêter et trouver un abri; aussi est-elle très fréquentée; on y voit des pavillons de toutes les nations maritimes; cette rade si animée, est comme une cité mobile et flottante, dont la population se renouvelle sans cesse, qui transmet à l'Égypte les richesses de l'Occident, et qui va reporter en Europe toutes les productions de l'Égypte.

En traversant cette forêt de mâts, on se fait une très haute idée de la prospérité de la ville; mais lorsque vous mettez le pied sur le rivage, vous n'avez devant vous et autour de vous que de véritables masures qu'on appelle le bureau de la douane, des ballots de marchandises parmi des amas de décombres. C'est bien pis, quand le voyageur pénètre dans la ville, et qu'il s'avance à travers des rues non pavées, les unes désertes, les autres remplies de peuple, mais malpropres, qui la plupart n'ont point de nom, et dont aucune n'est tracée en ligne droite. Les maisons, bâties en pierres, n'offrent ni fenêtres sur la rue, ni ornement extérieur; dans les quartiers populeux, elles ont trois ou quatre étages, et dans chacune se trouvent entassées plusieurs familles, ce qui ne se voit guère dans les cités musulmanes. L'ancienne île de Pharos, maintenant réunie à la terre, et située entre les deux ports, a quelques beaux édifices parmi lesquels on distingue les palais du pacha et de sa famille; on aperçoit çà et là

des forts et quelques batteries de canon dont personne ne peut approcher, et qui avertissent l'étranger qu'il est dans une place de guerre. La garnison d'Alexandrie paraît fort nombreuse; le bruit du tambour se mêle à tous les cris des rues, à tous les bruits de la ville; je suis sans cesse arrêté dans ma course par des régimens qui défilent avec leur uniforme rouge, couvert de poussière et de boue. J'éprouve un autre embarras dans les rues les plus passagères, c'est la rencontre des chameaux, chargés d'énormes poutres, de pierres de taille, ou de gros ballots; les rues les plus larges ont quelquefois de la peine à contenir ces lourdes caravanes. Il ne faut pas cependant oublier une des premières commodités d'Alexandrie, commodité que nous n'avons trouvée dans aucune ville d'Orient; au coin de chaque rue sont des ânes sellés et bridés, qui, pour quelques paras, vous transportent avec rapidité d'un bout de la ville à l'autre; ce sont les *omnibus* du pays, et les habitans comme les étrangers, des gens de toutes les classes, n'ont pas d'autres moyens pour faire des courses et des visites dans la cité et hors de la cité. J'ai parcouru les bazars; on y vend des tapis, du café, des dattes, quelques comestibles; il ne se fait qu'un commerce de détail; pour voir ce que le commerce de cette ville a de plus riche, il faut entrer dans les okels, où s'entreposent les marchandises venues d'Europe, de l'Inde, de

l'Éthiopie; il faut visiter, à l'embouchure du canal, les magasins du pacha, où sont entassés les grains, les cotons, l'indigo, et tout ce que l'Égypte produit.

Je dois répéter ici, sur la population d'Alexandrie, ce que je vous ai déjà dit de celle des autres villes d'Orient; on y voit toutes sortes de nations, des Arabes, des Turcs, des Maures, des Francs, des Grecs, des Cophtes, des Syriens, etc. Toutes ces nations jetées ainsi pêle-mêle dans une même cité, ne s'élèvent pas au-delà de douze mille habitans. J'ai voulu savoir d'abord quels sont dans cette population les progrès de l'esprit de réforme, et les comparer à ce que nous venons de voir en Turquie. Le costume oriental a reçu ici à peu près les mêmes modifications qu'à Stamboul; on rencontre partout la veste d'uniforme et le fez. Nous voyons tous les jours les troupes du pacha faire leurs exercices sur les places publiques; elles paraissent beaucoup mieux tenues, mieux disciplinées que les nouvelles milices du sultan Mahmoud; j'ajouterai que les habitans d'Alexandrie, et surtout les Arabes, montrent moins de répugnance que les Turcs pour ce qui leur vient d'Occident, au moins pour tout ce qui regarde les progrès de l'industrie; j'ai cru remarquer toutefois qu'ils sont en général plus disposés à recevoir la corruption et les vices de l'Europe que ses institutions et ses lumières. Au reste, je n'ai encore vu de cette population que la partie

la plus misérable ; je n'ai vu encore que des gens qui tendent la main ou qui convoitent la bourse du voyageur. Lorsque l'étranger arrive, il n'entend d'abord sur son passage que le mot de *bachis* ; et s'il jugeait des habitans par ceux qui accourent d'abord au-devant de lui, il pourrait se croire au milieu d'une nation de mendians.

La rue que j'habite a beaucoup de boutiques, tenues par des Français et des Italiens ; plusieurs maisons de Marseille, de Livourne, et même de Lyon, ont des établissemens à Alexandrie. Je ne vous parlerai point des Francs que la misère a chassés d'Europe et qu'elle a poursuivis en Égypte, de ceux qui ont quitté leurs foyers à cause de leurs dettes, et qui voudraient bien en faire de nouvelles dans ce pays; je ne vous dirai rien non plus de tous ces gens à projets, de tous ces esprits inquiets et remuans, qui, ne pouvant supporter le gouvernement de leur patrie, sont venus aider Méhémet-Ali à consolider le sien ; parmi les Francs qui habitent l'Égypte, je mets au premier rang les ouvriers et les artisans qui ont apportéen Orient une industrie, un talent que l'esprit de conduite et l'amour du travail savent mettre à profit ; je dois aussi mentionner les Européens employés au service du pacha en qualité d'instructeurs militaires et de médecins de l'armée ; plusieurs sont distingués par leur savoir et par leurs bonnes manières, surtout les médecins.

J'ai visité l'arsenal; quelle différence avec celui de Stamboul! deux ou trois mille ouvriers y travaillent sans cesse; un vaisseau de ligne, une frégate, y sont maintenant en construction; il n'y a pas un mois qu'on a lancé à la mer un vaisseau de quatre-vingts canons; tout cela tient de l'enchantement; aussi l'ingénieur qui dirige les travaux, passe-t-il pour un magicien! Au dernier vaisseau qu'on a mis à la mer, les Arabes disaient que les anges tiraient le bâtiment avec des cordes invisibles; M. de Cerisi jouit du plus grand crédit auprès du pacha, qui l'a laissé maître absolu de l'arsenal; il a commencé par se débarrasser des Turcs, qu'il a jugés incapables de le seconder, et des fournisseurs de Livourne qui ne livraient que de mauvaises marchandises; cette sévérité lui a fait beaucoup d'ennemis, et les moins dangereux sont les Turcs, car ils se sont retirés en disant: *Dieu l'a voulu*; les marchands de Livourne qui ne lisent pas le Coran, n'ont pas la même résignation. Dans cet atelier immense, le travail est ce qu'on paie le moins; les coups de bâton sont le grand mobile de tous ces prodiges d'activité et d'industrie; l'arsenal a douze ou quinze cents ouvriers, qui reçoivent deux ou trois piastres par jour; on ne donne aux forçats que du pain et de l'eau; chaque jour leur nombre s'accroît; on condamne aux bagnes pour la moindre chose et quelquefois sans aucune forme judiciaire; nous y avons vu un des jeunes Égyptiens

qu'on avait envoyés en France pour faire leurs études; son grand crime était de n'avoir rien appris.

En voyant ces travaux gigantesques, on se demande à quoi tout cela peut servir! il n'est pas un vaisseau de ligne qui ne coûte les revenus d'une ou de plusieurs provinces; tous les produits de l'agriculture égyptienne sont ainsi échangés contre des voiles, des agrès, des ancres, des mâts, et mille autres ustensiles de la navigation; mais ce n'est là encore que le matériel; pour qu'une flotte construite à si grands frais puisse se mettre en mer, et répondre à ce qu'on peut en attendre, il faut avoir des matelots et des officiers; or, je ne vois pas ici l'ombre d'une institution ou d'une école, créée pour l'éducation des marins! J'ai remarqué en général que chez les gouvernemens orientaux qui veulent imiter notre Europe, il se trouve toujours quelque chose d'incomplet et d'inachevé qui révèle l'ancienne barbarie, et fait douter du succès de toutes les entreprises et de toutes les réformes.

Le pacha d'Égypte n'a pas sans doute l'intention de rivaliser avec les puissances maritimes de l'Occident; tous ces préparatifs n'ont donc pour objet que de se mettre à l'abri de quelques menaces de la Porte, ou d'établir sa domination sur les côtes de Syrie. Aussi chaque vaisseau qu'on lance à la mer est-il regardé comme une déclaration de guerre à Stamboul et à Saint-Jean d'Acre; tout le monde s'attend ici à voir la paix de l'Orient trou-

blée, et voilà jusqu'à présent ce qu'a produit la merveilleuse activité de l'arsenal d'Alexandrie.

Je ne vous ai rien dit encore de l'ancienne cité; pour en chercher les vestiges, il faut sortir de la ville actuelle; l'enceinte d'Alexandrie a perdu de son étendue, à mesure que la domination des conquérans devenait plus barbare; on peut dire qu'il y a eu successivement trois villes d'Alexandrie, celle d'Alexandre et de Ptolémée, celle des kalifes, enfin celle des Turcs; les murailles qui entouraient la cité des Arabes, subsistent encore; quant à la ville des Ptolémées, il n'est donné qu'à la science de connaître avec précision la place qu'elle occupait. On est à peine d'accord sur l'emplacement du temple de Sérapis, du musée, et de la bibliothèque; de tant de monumens célèbres, les voyageurs ne retrouvent plus que la colonne de Pompée, qui s'élève en dehors de la seconde enceinte, vers le sud-est, les deux obélisques connus sous le nom *d'aiguilles de Cléopatre*, placées derrière le rempart oriental de la cité moderne; et les catacombes, ou l'ancienne nécropole située entre le lac Maréotis et la mer. J'ai fait plusieurs promenades dans l'enceinte et hors de l'enceinte de la cité des califes; j'y ai vu des jardins où croissent des palmiers, des monticules ou amas de décombres, plusieurs grandes citernes bien conservées, des restes de murailles en briques rouges, beaucoup de débris de poterie, de fragmens de marbre, des mosquées en ruines,

le monastère des Franciscains, et l'église des Grecs, qu'on vient de faire rebatir à neuf; dans un espace de plusieurs lieues carrées, j'ai trouvé sept ou huit colonnes ou tronçons de colonnes, que le génie de la destruction paraît avoir oubliés, et dont la conservation doit être regardée comme un vrai prodige; quand j'ai visité les deux obélisques, dont l'un est debout, l'autre couché sur le sable, j'ai vu à vingt pas de moi, des femmes et des enfans sortir de quelques cavités souterraines; je n'ai pas été moins surpris que si j'avais vu quelque chose de vivant dans un sépulcre; mon guide, qui a vu ma surprise, s'est contenté de me dire : *C'est un village arabe*. Je vous invite à voir dans le plan de l'ancienne Alexandrie, la place qu'occupait le magnifique palais des Ptolémées; c'est justement à la même place que de pauvre familles ont creusé leurs demeures sous des décombres, et qu'elles vivent à peu près comme des lapins dans leurs terriers.

J'ai rencontré partout quantité d'ouvriers, occupés de fouiller et de bouleverser le terrain; on ne cherche plus des colonnes, des statues, mais les pierres des anciennes fondations, dont on se sert pour bâtir; il y a une émulation, un zèle déplorable parmi tout ce peuple, pour se faire l'infatigable auxiliaire du temps, pour effacer jusqu'au moindre souvenir de ce qui a existé.

SUITE

DE LA LETTRE CIX.

ARRIVÉE DES JOURNAUX DE PARIS DANS LA RUE FRANQUE. — QUELQUES IDÉES SUR LES RÉVOLUTIONS EN GÉNÉRAL. — PETITE RÉVOLUTION PARMI LES FRANCS D'ALEXANDRIE AU SUJET DE L'HOPITAL.

Mars 1831.

Personne, même parmi les Francs, ne s'occupe maintenant ni de l'ancienne, ni même de la nouvelle Alexandrie; toutes les pensées se portent vers l'Occident. Au moment où je vous écris, les journaux de Paris nous arrivent par un bâtiment de Marseille; me voilà tombé des hauteurs de l'antiquité dans votre politique des barricades; je ne vous parlerai point de la tristesse que j'éprouve; mais imaginez ma surprise, mon embaras au mi-

lieu de cette multitude d'opinions diverses, de récits contradictoires; lorsque nous étions sur la mer, battus par tous les vents à la fois, il nous était plus facile de nous reconnaître; cependant, au milieu de cette confusion, j'ai distingué encore des voix amies : les paroles de MM. de Chateaubriand, Hyde de Neuville, Berryer, Fitz-James, sont arrivées jusqu'à nous; il me semble que leurs discours viennent d'en haut, et qu'ils parlent sur les lieux élevés comme David lorsqu'il s'adressait dans le désert à Saül et à son armée. Moi, qui me suis mêlé toute ma vie aux tristes débats de la politique, je m'étonne et je m'afflige d'être si loin du théâtre où tant de choses se décident, où tant de malheurs se consomment; quand je vois une opinion qui me choque, je voudrais répondre, mais, comme dans les songes, ma langue s'attache à mon palais. Je vois mille glaives suspendus sur la tête de nos amis, et je voudrais voler à leur secours; mais lors même que j'irais aussi vite que ma pensée, je sens que je n'arriverais pas assez tôt. Quand nous étions naguère sur le Golgotha, aucun bruit ne venait d'Occident; nous savions seulement que les ministres de Charles X avaient été traduits devant des juges : en arrivant à Alexandrie, j'apprends qu'ils sont jugés; ainsi, dans l'éloignement, il n'y a ni passé, ni présent, ni futur; l'éclair qui avertit, le tonnerre qui frappe, tout arrive à la fois.

Si l'Orient avait pu se faire entendre dans ce procès, il aurait parlé de la Grèce affranchie et d'Alger vaincu, de tout ce qui a été fait depuis un an pour la gloire du nom français, par les hommes qu'on accuse. O injustice des révolutions[1] !

Il y a des gens qui écrivent dans les journaux, et qui disent à la tribune que tout est fini ; pour moi, je crois que tout va recommencer ; jusqu'ici on n'avait attaqué que les surfaces, que les modifications de la société ; c'est au cœur maintenant, c'est au siége de la vie que vont se porter les coups ; on veut refaire la vérité, on veut une autre vertu, la morale telle qu'elle est ne convient plus au monde nouveau qu'on attend : avant que la révolution finisse, il faut que tout finisse ; Dieu ne se reposa que lorsqu'il eut tout créé, la révolution ne se reposera que lorsqu'elle aura tout détruit ; croyez-en celui qui revient du pays des prophètes, et qui a relu sur les lieux les sages et les *voyans* d'Israël.

En songeant à notre grande révolution, il me semble voir un torrent immense ; en vain, les habiles, les fous, les savans, les ignorans, se sont

[1] Pour apprécier la politique extérieure de la France dans les années 1289 et 1830, il suffirait de lire la correspondance du ministre des affaires étrangères avec les agens français du Levant. Aussi tout le monde dans ce pays rend-il justice à la politique loyale et grande tout à la fois de M. le prince de Polignac.

rassemblés sur ses rives, les uns cherchant à l'arrêter dans son cours, les autres cherchant à le faire déborder; en vain, les rois de la terre ont-ils voulu châtier les eaux du torrent, comme Xercès châtia l'Hellespont; le torrent précipite sa marche, emportant tour-à-tour ceux qui se rejouissent et ceux qui s'affligent de ses ravages, ceux qui se vantent de l'arrêter, où qui se vantent d'avoir favorisé ses débordemens; ses flots impétueux ne s'arrêteront que dans l'abîme où le temps lui-même doit périr, et d'où le Créateur fera sortir un monde nouveau quand il lui plaira.

On ne détruit pas plus les opinions humaines, par lesquelles se font les révolutions, qu'on ne détruit les eaux du torrent. L'expérience de quarante années ne démontre que trop cette vérité. Que resterait-il donc à faire? Le moyen est simple: lorsqu'on a combattu long-temps un ennemi qu'on ne peut ni vaincre ni détruire, il faut faire la paix et s'arranger pour vivre avec lui. Ainsi le veut la nécessité, ainsi le veut la raison; au lieu de chercher à détruire des opinions hostiles, il faudrait leur donner une direction. Toutes les fois qu'il naît dans le monde une opinion qui peut avoir de la vie, je voudrais qu'on lui fît sa place, qu'on lui assignât un emploi, qu'on lui préparât un sort, comme on le fait pour chaque homme qui vient de naître, pauvre ou riche, bien ou mal constitué. Beaucoup d'opinions, qui sont en guerre

avec la société, parce qu'on veut les anéantir par la corruption ou la violence, pourraient la servir utilement, si on se chargeait de leur éducation, si on entreprenait de les diriger vers un but salutaire. Voyez le grand fleuve de l'Égypte, il aurait pu tout inonder, tout submerger, tout détruire, si on eût entrepris de l'arrêter dans son cours; mais on lui a ouvert mille canaux, et ses eaux, sagement distribuées, ont répandu partout l'abondance et la vie.

Puisque j'en suis sur le temps présent que j'aurais dû peut-être oublier, il faut que je vous dise un mot des nouvelles qui nous arrivent de Livourne. On raconte depuis deux jours, dans la rue des Francs, que toute l'Italie est en feu depuis Naples jusqu'à Turin; on ajoute foi à tous les bruits qui circulent; bon nombre de gens s'en réjouissent; comme on pense que le pacha doit s'en réjouir aussi, on veut faire partir un courrier pour le Caire. Je n'entends parler que de la révolution italienne; et lorsque je fais des questions sur le règne des Pharaons, on me dit que le duc de Modène est en fuite, et que le successeur de saint Pierre a quitté le Vatican. Je suis venu ici pour étudier les antiquités de l'Égypte, et partout j'entends répéter : *Qu'y a-t-il de nouveau à Rome, à Bologne ou à Milan?*

Pour vous montrer quelle influence la politique de l'Europe exerce sur ce pays, je veux vous ra-

conter une petite révolution arrivée parmi les Francs d'Alexandrie ; c'est tout-à-fait la parodie de celle qui est arrivée à Paris dans le mois de juillet dernier. Depuis quelque temps les esprits étaient dans une grande fermentation. Êtes-vous pour les consuls ou pour la liberté ? Voilà ce qu'on se demandait, ce qu'on se demande encore dans la rue Franque. J'ai voulu me mettre au fait de la question ; on m'a répondu qu'il s'agissait de l'hôpital. Il y a quelques années qu'un hôpital a été fondé à Alexandrie pour les Européens : les consuls avaient obtenu l'autorisation du pacha et fait les fonds nécessaires pour l'établissement ; de plus, une quête avait été faite parmi les Francs domiciliés dans la ville, et tous ceux qui avaient contribué de leur bourse à cette œuvre de charité, étaient autorisés à former une assemblée pour veiller à l'administration de l'hôpital. Cette assemblée devait se réunir sous la présidence d'un consul ; chaque nation, c'est ainsi qu'on nomme les Francs d'un même pays, avait ses représentans dans cette réunion. La nation allemande, la nation française, la nation italienne, avaient quelque temps délibéré au milieu de la paix, ne s'occupant que du bien des pauvres et des malades ; mais la révolution de juillet est venue embraser toutes les têtes ; l'aumône a parlé d'indépendance, et la charité est devenue séditieuse ; les consuls, qui répondent de l'hôpital plus encore que les *na-*

tions dont je viens de parler, ont voulu mettre quelques restrictions aux pouvoirs et aux prétentions de l'assemblée générale. Ces restrictions ont été traitées comme les fameuses ordonnances de Charles X. Dès-lors le feu s'est mis aux délibérations; les orateurs les plus les ardens ont mis en avant la *souveraineté du peuple, les droits sacrés de l'homme, les charges et les vœux des contribuables.* Il n'était partout question que de refuser l'impôt et de rejeter le budget de l'hôpital. On ne s'en est pas tenu là : on a proposé de casser le président de l'assemblée, et d'en nommer un autre; les chaises et les bancs ont préalablement volé dans l'assemblée souveraine; quelques voix proposaient de se retirer à l'hôpital, et de s'y barricader contre les entreprises des consuls. Après les plus vifs débats, on a fini par proclamer un nouveau président, comme à Paris on avait proclamé un nouveau roi! C'etait le consul d'Autriche qui avait tenu jusque là le sceptre des délibérations. On s'est réuni pour nommer à sa place le consul de Toscane, qui avait donné des gages de docilité.

Je n'ai jamais vu une telle ardeur dans les partis, et je ne crois pas qu'au temps d'Athanase, le peuple d'Alexandrie ait mis autant de chaleur à renverser le temple de Sérapis; vous me demanderez peut-être ce que l'hospice est devenu au milieu de la bagarre; il est arrivé pour les pauvres et les malades, ce qui arrive d'ordinaire pour les peuples au nom desquels

se font les révolutions ; personne n'y a songé, et je crains bien que l'hôpital d'Alexandrie ne soit tout-à-fait abandonné, si la Providence ne s'en mêle.

Toute cette exaltation de nos idées de liberté, est très curieuse à observer dans un pays comme celui-ci ; il n'est point de tête qui ne se soit plus ou moins échauffée ; j'ai vu d'honnêtes négocians, des gens venus ici pour acheter du coton, du riz et des fèves, ou pour vendre du fer, des fusils et des étoffes, parler avec véhémence de l'oppression et de la tyrannie que les consuls font peser sur l'humanité ; ce qu'il y a de plus singulier, ce qui achève de nous montrer toutes les misères de l'homme, c'est que la plupart de ces tribuns du peuple, de ces défenseurs de la souveraineté populaire, ne manquent point chaque soir d'aller faire leur cour aux ministres du pacha, pour obtenir la faveur d'un marché avantageux ou la préférence pour une bonne fourniture.

Tous ces détails ne sont pas inutiles à qui veut bien juger la physionomie actuelle de l'Orient, et connaître l'effet des révolutions d'Europe, dans tous les pays où il y a des Francs ; j'ai trouvé à peu près partout les mêmes dispositions, les mêmes sympathies ; partout on a donné des banquets, des fêtes dans lesquelles on a célébré les journées de juillet ; j'ai assisté à plusieurs de ces banquets, et peu s'en faut que la contagion ne m'ait gagné ; la plupart des Européens croiraient manquer à leurs devoirs

d'homme, s'ils ne suivaient avec docilité toutes les phases d'une révolution qu'on appelle le progrès des lumières; le tournesol est moins exact à suivre la marche du soleil.

LETTRE CX.

ITINÉRAIRE D'ALEXANDRIE A ROSETTE. – ABOUKIR, LAMADIEH, LE DÉSERT. – DESCRIPTION DE ROSETTE. – LES PSILLES, LES RUINES DE BALBOTINE, LE TÉLÉGRAPHE. – LES JARDINS DE ROSETTE, LES CIMETIÈRES, ENTERREMENT. – HISTOIRE DE LA PIERRE DE ROSETTE.

Rosette, mars 1831.

Partis d'Alexandrie dans la matinée du 6 mars, nous avons laissé à notre gauche l'ancien faubourg de Nicopolis, célèbre par la victoire d'Auguste sur Antoine; pendant l'espace de cinq ou six milles, on traverse des lieux qui paraissent avoir été habités; puis on ne trouve plus que des plaines et des montagnes de sable, où croissent çà et là quelques dattiers, que des campagnes qui ont été récemment

couvertes par les eaux de la mer et qui paraissent condamnées à la stérilité. C'est là que j'ai vu pour la première fois un phénomène qu'on rencontre souvent dans le désert ; c'est le mirage qui montre au voyageur de grandes nappes d'eau sur des sables arides et brûlans.

A quatre ou cinq lieues d'Alexandrie, on nous a montré le château d'Aboukir ; les antiquaires ont placé dans ce lieu l'ancienne Canope ; la bourgade d'Aboukir est bâtie sur un cap qui ferme la rade à l'ouest ; Strabon a décrit les solennités du temple de Sérapis, les saturnales qui les accompagnaient ; dans le moyen-âge, Canope devient l'asile de la prière et de la pénitence, et ses dernières traces, comme celles de tant d'autres villes célèbres, viennent se perdre dans l'*Oriens christianus ;* le voyageur Sonnini avait reconnu l'emplacement de la vieille cité ; il avait vu beaucoup de ruines, les unes ensevelies dans la mer, les autres à moitié cachées dans les sables ; depuis le passage de Sonnini, on n'avait plus entendu parler de Canope, et lorsqu'aujourd'hui on passe à la vue d'Aboukir, on est préoccupé d'autres pensées. Une grande bataille navale entre deux peuples de l'Occident, les noms de Bonaparte, de Nelson, de Bruyeis, voilà ce qui se présente à l'esprit ; les Anglais ont donné le nom de Nelson à cette rade ; ainsi le temps et les révolutions changent au loin la physionomie historique de notre globe, et le

voyageur dans la plupart des pays qu'il parcourt, trouve partout des gloires récentes et des noms nouveaux, à la place des vieux souvenirs et des célébrités d'un autre âge. Notre caravane a cotoyé pendant quelque temps la rade d'Aboukir; comme en cet endroit, la mer menace sans cesse d'inonder ses rivages, on lui a opposé une digue en pierres. Un grand nombre d'ouvriers sont occupés maintenant à la réparer.

A quelques milles d'Aboukir, se trouve le canal de Lamadieh, reste de la bouche canopique; avant d'y arriver, on s'arrête ordinairement près d'un puits dont l'eau saumâtre abreuve les ânes et les chameaux; on nous avait parlé d'un kan ou caravanserail établi sur le canal; mais nous n'y avons trouvé qu'une cabane de roseau, qui sert d'abri au pauvre batelier arabe; comme la nuit était close, et que le bac n'était pas prêt, nous nous sommes étendus sur le sable au milieu de nos bagages [1]. Plusieurs voyageurs ont fait comme nous. Trois ou quatre caravanes, arrivées en même temps, se sont couchées pêle-mêle au clair de la lune; notre nautonier a été fort long-temps à faire ses préparatifs, et ce n'est que vers la fin de la nuit, que nous avons pu obtenir notre passage.

Après avoir traversé le canal, nous avons suivi

[1] On nous assure que le pacha a le projet de faire construire à Lamadieh un kan ou caravenserail pour la commodité des voyageurs.

pendant une heure le rivage de la mer; nous n'entendions à notre gauche que le bruissement monotone des flots; à notre droite, nous n'avions en perspective que le désert enseveli dans l'ombre; au bout d'une heure de marche, nos guides nous ont fait quitter la rive de la mer, et nous avons pénétré dans le désert de sable qu'on traverse pour arriver à Rosette. Au milieu de cette solitude immense, vous le dirai-je; j'ai vu se lever le beau soleil d'Égypte, et je n'ai point été frappé de ce magnifique spectacle; l'air s'était tellement refroidi par le vent du nord, que j'avais les pieds presque gelés, et que j'ai été obligé de me couvrir de mon lourd caban; le froid de nos matinées d'hiver, dans un désert que brûle ordinairement le soleil, est une circonstance de mon voyage qui mérite d'être rappelée.

Le désert que nous avons traversé, et qui a plus de quatre grandes lieues d'étendue, ne présente ni arbres, ni buissons, ni rien qui annonce la végétation et la vie; quoiqu'il y passe beaucoup de monde, aucun chemin n'y est marqué; on n'y reconnaît pas même les pieds des chameaux, car les vents remuent sans cesse les sables, et la plus nombreuse caravane n'y laisse pas plus de trace qu'une flotte sur l'onde mobile qu'elle sillonne. Onze tourelles de pierres s'élèvent de demi-lieue en demi-lieue; elles ne servent pas seulement à marquer la route; mais elles sont un abri contre

la tempête, qui s'élève quelquefois dans ces solitudes; le voyageur y trouve toujours de l'eau pour étancher sa soif, le pieux musulman pour ses ablutions. Il était six heures du matin, quand nous avons aperçu de loin les minarets de Rosette; lorsqu'on vient de traverser le désert, on aime à reposer sa vue sur cette ville dont les murailles sont toutes bâties en briques rouges, et qu'environne une grande forêt de palmiers; nous sommes entrés à Rosette par la porte du Nord, et nous avons été loger dans une grande place qui donne sur le Nil.

J'ai trouvé une chambre dans une maison assez commode, tenue par des Francs. Après avoir pris quelque repos, et m'être remis du froid extrême que j'avais ressenti dans le désert, j'ai fait ma première visite au grand fleuve; il y avait plus de huit jours que j'étais en Égypte, et je n'avais pas encore vu le Nil; il coule majestueusement entre deux rivages exhaussés; son lit est deux fois grand comme celui de la Seine à Paris ou de la Saône à Lyon. Quoique ses eaux soient maintenant très basses, elles se teignent encore du limon qu'elles entraînent après elles dans leurs débordemens. J'ai parcouru le port ou plutôt le quai de Rosette : son aspect est très animé; beaucoup de voiles flottent sur la rive; la terre est couverte de ballots. Parmi les navires, les uns, qu'on appelle djermès, font par mer le voyage d'Alexandrie et de Damiette; les

autres, qu'on nomme kanjes, remontent le Nil et transportent les voyageurs et les marchandises jusqu'au Caire. L'embouchure du fleuve est à deux lieues de la ville; on l'appelle le Boghas de Rosette; ce passage est fort dangereux à cause des sables qui changent souvent de place. Les gens du pays n'en parlent qu'avec effroi : celui qui ne craint pas le Boghas, disent les Arabes, ne craint pas Dieu.

Rosette n'est pas une cité fort ancienne; on ne fait pas remonter son origine au-delà du neuvième siècle. J'ai parcouru les différens quartiers de la ville avec M. Camps, agent consulaire de France. On ne marche ici que sur le sable; mais le sable durci sous les pieds est beaucoup moins incommode que le pavé dégradé de Smyrne et de Stamboul. La ville est mieux bâtie qu'aucune des villes que nous avons vues en Orient; mais les habitans laissent tomber presque toutes leurs maisons en ruines; quelques-unes ont des murs à moitié détruits. Nous voyons à chaque pas une fenêtre, un balcon, un toit qui ne tient plus à rien et qui paraît soutenu en l'air comme par miracle; la moindre secousse, un orage, pourrait faire tout crouler.

Les bazars sont tous dans une rue qui traverse la ville de l'est à l'ouest; ils sont assez bien fournis, mais si malpropres qu'on n'a aucune envie de s'y arrêter et d'entrer dans les boutiques. Le pacha a fait bâtir dans la ville de fort belles casernes : il a établi depuis quelque temps à Rosette une filature

de coton, des forges pour la marine, un moulin à vapeur pour le blanchîment et la préparation du riz. Ce moulin à vapeur ne travaille pas maintenant, parce que quelque chose s'est dérangée dans la machine. Beaucoup de nos inventions modernes que le pacha a voulu introduire en Égypte, sont dans le même cas; ce sont des ouvriers européens qui les ont établies; lorsque ces ouvriers ne sont plus là, personne ne peut les remplacer. C'est un curieux spectacle que celui de cette industrie exotique qu'on fait venir de loin, qu'on établit à grand frais, et qui dépérit comme une plante transportée dans un climat étranger.

La ville de Rosette est aujourd'hui assez florissante, parce qu'elle est l'entrepôt des marchandises qu'on transporte d'Alexandrie au Caire, et du Caire à Alexandrie. Si le canal de Mamoudieh établit entre ces deux villes une communication plus prompte, plus directe et non interrompue, Rosette perdra beaucoup de sa prospérité. La population de la ville est presque tout entière musulmane. Quoique les Turcs n'y soient qu'en petit nombre, ils ne laissent pas que d'y dominer, comme dans tout le reste de l'Égypte; la population arabe y est, dit-on, fort corrompue; les Turcs au contraire sont très rigides dans leurs mœurs, et leur police s'exerce, en certaines occasions, avec beaucoup de sévérité. Si j'avais à choisir pour mon séjour Rosette ou Alexandrie, je

choisirais Rosette, non-seulement à cause du voisinage du Nil, mais parce que la cité est plus tranquille, et qu'elle a mieux conservé son ancienne physionomie.

La plupart des voyageurs qui ont passé par Rosette, nous ont parlé des psilles ou des mangeurs de serpens. Chaque année, au mois de juillet, on célèbre la fête du santon Sadi, le patron des *ophiogènes*; le grand miracle de Sadi est d'avoir attaché les uns aux autres plusieurs serpens pour lier un fagot de bois. Les psilles ne manquent pas d'assister à la procession qu'on fait en son honneur, et d'y paraître avec les reptiles les plus monstrueux, qu'ils mordent à belles dents et qu'ils mettent en pièces en présence de la multitude ébahie. J'ai interrogé sur ce point M. Camps, qui m'a répondu que ce genre de spectacle était beaucoup tombé; car, dans les dernières solennités, c'étaient les serpens qui avaient mordu les psilles, ce qui tiendrait un peu moins du prodige. Il faut croire toutefois que les gens à qui pareil accident est arrivé, n'ont pas été initiés aux mystères de la secte, ou sont des disciples maladroits de Sadi. — J'aurais voulu voir quelques-uns de ces psilles : un des plus fameux m'avait fait promettre de venir me voir, et d'apporter avec lui quelques gros serpens; mais, au moment où je l'attendais, il m'a fait dire que l'*ouali* ou le chef de la police, lui avait défendu de venir. Les psilles sont en général persuadés que

les Européens ne croient point à leur science merveilleuse, et qu'on ne désire les voir que pour se moquer d'eux. Si le grand psille de Rosette a craint de me trouver incrédule, j'avoue qu'il a eu tort, car je suis très porté à croire qu'il y a toujours eu en Égypte une certaine classe d'hommes qui ont des secrets pour dompter le caractère des reptiles et neutraliser leur venin. J'ai recueilli là-dessus le témoignage des voyageurs les plus éclairés que j'ai rencontrés sur ma route; des médecins, attachés à l'armée du pacha, à qui j'ai parlé des psilles, ont été témoins de plusieurs faits extraordinaires. En parcourant la Haute-Égypte et les bords de la mer Rouge, ils ont rencontré partout de ces ophiogènes dont nous parlent les auteurs de l'antiquité. Il n'est pas de ville ou de bourgade où l'on ne voie dans les rues des hommes portant un panier à la main, et proposant leurs services pour chasser les serpens des maisons; les mêmes hommes vendent en même temps toutes sortes de remèdes et de talismans contre la morsure des scorpions et des vipères. Vous me direz qu'il se mêle à tout cela beaucoup d'imposture et de charlatanisme; je le crois comme vous; mais le charlatanisme même prouve que la science existe. Si la médecine n'avait point de réalité, il n'y aurait point de charlatans en médecine, comme il n'y aurait point de menteurs dans le monde s'il n'y avait point de vérité.

M. Camps m'a conduit à l'emplacement de l'an-

cienne Bolbotine, situé à un mille de Rosette, sur la rive occidentale du Nil; lorsque nous sommes arrivés en ce lieu, les ruines mentionnées par les voyageurs se trouvaient recouvertes par le sable; il fallait attendre pour les voir, que le vent vînt les découvrir; car ces ruines sont comme un livre que le vent du désert tient tour-à-tour ouvert ou fermé. Près de là, sur la rive du Nil, est le tombeau du santon *Abou-mandour*; un derviche y reçoit les offrandes des pélerins; comme nous sommes entrés en conversation avec lui, il nous a beaucoup vanté la force miraculeuse du santon. « Cette montagne de sable que vous voyez, nous a-t-il dit, serait depuis long-temps tombée dans le Nil, si le puissant serviteur d'Allah ne la soutenait avec ses épaules. » Lorsque nous reprenions le chemin de Rosette, nos yeux se sont portés vers un lieu élevé, et nous avons vu se mouvoir les deux grands bras d'un télégraphe; j'ai fait à ce sujet quelques questions à M. Camps, il m'a répondu que le pacha avait établi une ligne télégraphique sur la route d'Alexandrie au Caire, et que cette ligne passait par Rosette; il ne faut pas être surpris que cette invention soit venue en Orient, et qu'elle ait commencé par l'Égypte, où le pacha a tant d'intérêt à savoir ce qui se passe, soit pour sa politique, soit pour ses affaires de commerce. Cette rapidité dans les communications n'a jamais été négligée dans ce pays; on sait qu'au moyen-âge, plusieurs

princes musulmans avaient établi des postes de pigeons ; le sultan Nourreddin , disent les auteurs arabes, savait chaque jour par des colombes messagères ce qui se passait dans son empire, depuis les confins de l'Yémen jusqu'aux rives du Nil; les historiens des croisades nous apprennent que les premières victoires de saint Louis, et sa défaite à Mansourah, furent annoncées au Caire par des pigeons [1] ; ce moyen de porter les nouvelles aurait été sans doute moins dispendieux pour le pacha que le télégraphe ; il aurait été surtout plus populaire ; les Arabes reprochent à Méhémet-Aly, de ne s'être point confié aux oiseaux du ciel ; les plus fanatiques ne sont pas éloignés de regarder le télégraphe comme l'œuvre du démon, et je ne serais pas surpris que, dans une sédition populaire, la machine aux longs bras fût mise en pièces.

J'ai voulu voir les jardins de Rosette, dont les voyageurs nous ont tant parlé ; nous avons d'abord visité ceux qui sont au nord de la ville ; ce sont des enclos, fermés par des haies vives, où le sycomore, le dattier, l'oranger, quelques-uns de nos arbres fruitiers, tels que l'abricotier, l'amandier, croissent pêle-mêle et sans symétrie comme les arbres dans les forêts. Si un jardi-

[1] Voyez les auteurs arabes, traduits par M. Reinaud. *Bibliothèque des Croisades*, tome IV.

nier s'avisait de tracer au milieu de ce bois touffu l'apparence d'une allée, on le chasserait comme ayant exposé les vrais croyans à la tentation de se promener; ce qu'il y a de plus agréable dans ces enclos, après l'éclat des orangers, étalant tour-à-tour leur fleurs odorantes et leurs pommes d'or, c'est sans contredit la fraîcheur de l'ombre et des eaux; partout l'eau du Nil y roule, à travers le gazon, ses filets limpides, ou s'étend en nappes transparentes dans un canal et dans un bassin; dans chacune de ces retraites, se trouve bâti un kiosque plus ou moins élégant, et le propriétaire du jardin vient y passer une partie de ses journées. Il reste là des heures entières, accroupi sur un coussin, les jambes croisées, les yeux attachés sur un courant d'eau, tenant d'une main sa pipe de bois de cerisier, et son rosaire en verre de couleur. Vous le prendriez pour un savant uléma, qui vient se délasser de ses travaux et du tracas des affaires, pour un sage qui fuit le monde et qui médite dévotement sur la bonté du grand Allah. Rien de tout cela; le musulman que vous voyez, ne vient point se délasser d'une fatigue qu'il ne s'est point donnée; pour passer quelques heures dans un kiosque, il a quitté sa maison où tout est immobile et silencieux comme dans son jardin; il se sert bien quelquefois de l'eau du ruisseau pour ses saintes ablutions, mais les bienfaits de la Providence ne l'occupent pas, et

les merveilles de la nature lui sont indifférentes; c'est un sage, si vous le voulez, mais un sage qu'aucun spectacle ne frappe, qu'aucun sentiment n'émeut, un sage qui se repose, et dont le bonheur suprême est de ne rien faire, de ne rien voir et de ne penser à rien. J'ai été fort aise de retrouver ainsi dans les jardins de Rosette, la bienheureuse indolence de nos bons Osmanlis de Stamboul.

Nous avons traversé le Nil, et nous avons pu fouler cette riche campagne du Delta, tant vantée par tous les voyageurs; il y a là aussi grand nombre de jardins qui présentent le même aspect que ceux dont je viens de parler; mais ce qui m'a le plus frappé sur la rive orientale du fleuve, ce sont ces vastes rizières qui font la richesse du pays, ce sont toutes ces plaines qui s'étendent à perte de vue, et qui se montrent couvertes d'arbres et de moissons; je n'ai point vu toutefois dans ces beaux paysages toutes les merveilles qu'y a vues le voyageur Savary; je vous invite à vous défier de cette poésie qui nous montre partout le jardin d'Armide, ou le jardin d'Éden. Quand je relis ceux qui m'ont précédé, je sens combien il est difficile, combien il est rare de voir un pays lointain tel qu'il est, et de savoir s'arrêter dans ses admirations. A Dieu ne plaise que je fasse ici le procès à toutes ces descriptions d'un autre siècle; mais j'ai du moins recueilli de leur lecture cette leçon, qu'il faut, autant qu'on le peut, se défendre de l'enthousiasme lors-

qu'on en a, et surtout lorsqu'on n'en a pas. Au reste, les voyageurs du temps présent sont loin d'avoir le même défaut; les uns, calculant froidement les produits de l'Égypte, les autres ne cherchant que des ruines, ne passent pas leur temps à visiter des jardins, et croiraient compromettre la dignité de la science, s'ils s'arrêtaient devant un paysage, ou s'ils prenaient quelque plaisir à contempler les beaux rivages du Nil.

Comme Savary ne voulait faire que des peintures riantes, il s'est bien gardé de visiter les cimetières de Rosette; le principal de ces cimetières est au-delà des jardins du côté du nord; on n'y trouve ni arbre ni verdure; quelques pierres sépulcrales, quelques monumens de bois, voilà tout ce qui frappe les regards; les sépultures ne s'y reconnaissent qu'à la terre fraîchement remuée; le désert que nous avons traversé ces jours derniers est beaucoup moins aride.

Au sortir du champ des morts, comme nous rentrions dans la ville, nous nous sommes arrêtés pour voir passer un enterrement; le défunt appartenait à une famille notable du pays; le convoi était suivi par des femmes qui tour-à-tour agitaient en l'air leur mouchoir, ou s'en serraient le cou comme pour s'étrangler; elles exprimaient leur désespoir par des cris déchirans; parfois elles adressaient quelques mots au cercueil, et se levaient sur la pointe des pieds comme pour voir si elles étaient enten-

dues et si la mort leur répondait; toutes ces scènes lugubres, toutes ces expressions de la douleur, sont inconnues, comme vous le savez, parmi les Turcs, qu'on ne voit jamais ni gémir ni pleurer aux funérailles; une autre différence que j'ai remarquée, c'est qu'en Turquie, ceux qui portent les morts, marchent à pas précipités, et qu'ici ils ne s'avancent qu'à pas lents; le convoi que nous avons vu défiler, s'arrêtait devant certaines maisons; quelquefois il reculait de quelques pas. On m'a dit que les morts s'arrêtaient ainsi devant la porte de leurs amis, pour leur adresser les derniers adieux, et devant la porte de leurs ennemis, pour faire la paix avec eux, avant de quitter ce monde; ce besoin qu'on suppose aux morts de ne laisser sur la terre que des souvenirs bienveillans, et les habitudes de cette vie qui les suivent au cercueil, ont quelque chose de touchant, et j'avoue que rien ne m'a plus intéressé qu'un pareil spectacle.

Je ne veux point oublier ici la fameuse pierre de Rosette; cette pierre qui était restée si long-temps enfouie, aura peut-être un jour la célébrité des pyramides, car elle peut conduire les savans à nous expliquer tous les autres monumens de l'ancienne Égypte; voici son histoire depuis qu'on l'a découverte; d'abord, elle n'a point été trouvée à Rosette, mais au fort Saint-Julien, bâti à l'embouchure du Nil; des soldats du génie la découvrirent en creusant la terre dans le voisinage du fort; c'é-

tait une table de granit portant un décret rendu par les prêtres de Memphis en l'honneur de Ptolémée-Épiphane; ce décret se trouvait transcrit en trois langues différentes, la langue hiéroglyphique, la langue vulgaire des Égyptiens et la langue grecque; les Français avaient découvert en même temps deux autres tables semblables à celle-ci, l'une à Ménouf, l'autre au Caire; mais toutes deux étaient mutilées et presque entièrement effacées par le temps, tandis que celle qu'on avait trouvée au fort Saint-Julien, n'avait subi que peu d'altérations; dès les premiers momens on mit à cette pierre une si haute importance, que les Anglais vainqueurs à Ramanieh, la réclamèrent comme le plus précieux de leurs trophées. Le général Menou répondit d'abord au général Hutkinson, que la pierre qu'on réclamait, appartenait à ceux qui l'avaient trouvée, et qu'un monument scientifique n'était point une de ces dépouilles vulgaires dont la victoire pût disposer; la négociation dura quelques jours et fut très animée de part et d'autre[1]; mais il fallut à la fin céder à la force, et la pierre qu'on se disputait, au lieu de prendre la route du musée de Paris, prit le chemin du musée britannique; cependant on avait déjà envoyé un fac-simile de la triple inscription à l'Institut de

[1] On pourra voir des détails plus étendus sur ces négociations dans une lettre du sixième volume de cette Correspondance.

France; on en avait fait plusieurs autres copies, qui purent être mises sous les yeux de nos plus habiles philologues; tous les genres de lumières furent consultés; on n'épargna ni les soins ni les veilles, pour comprendre les caractères mystérieux empreints sur la pierre; quelques érudits reconnurent d'abord dans les deux versions égyptiennes quelques noms propres; puis on déchiffra quelques autres mots, à l'aide de la version grecque et de la langue cophte dont on consulta les analogies; enfin le décret des prêtres de Memphis, joint à quelques autres documens, a pu fournir à un homme de génie assez d'élémens pour composer un dictionnaire et une grammaire des deux langues de l'ancienne Égypte; jusque là, les savans de tous les pays s'étaient affligés de voir qu'un grand peuple, un peuple qui avait le premier connu les bienfaits de la civilisation, eût tout-à-fait disparu de la terre, et que la langue dans laquelle il exprimait ses sentimens, son savoir et ses croyances, eût pu périr avec lui et s'effacer entièrement de la mémoire des hommes; nous touchons peut-être à l'époque où cette grande destruction, ce grand ravage du temps sera en partie réparé; la vieille Égypte soulèvera peut-être un jour le voile qui la couvre encore à nos yeux; ses ruines, si long-temps restées muettes, nous révèleront les mystères de son antique sagesse, nous rediront l'histoire merveilleuse de ses rois et de ses dieux, et ce qui sera digne de

remarque, tous ces prodiges de la science des modernes auront commencé par la découverte fortuite d'une table de granit dans les environs de Rosette.

LETTRE CXI.

LE DÉPART DE ROSETTE PAR LE NIL. — LES BIENFAITS DU NIL. — LE CANAL DE MAMOUDIEH. — LA VILLE DE FOUAH. — LES RUINES DE SAIS [1].

Mars 1831.

Nous ne sommes restés que trois jours à Rosette; le troisième jour nous avons songé à remonter le Nil pour nous rendre au Caire. Le *reïs* ou patron d'une kanje s'est engagé à nous conduire jusqu'à Boulac pour cent-vingt piastres, à peu près

[1] Cet itinéraire sur le Nil est adressé à mon ami M. Merle, que j'avais vu à Toulon, et qui a accompagné M. le maréchal de Bourmont dans l'expédition d'Alger.

trente ou trente-cinq francs de notre monnaie; après avoir acheté quelques provisions et fait embarquer nos bagages, nous avons donné le signal du départ, et notre barque a mis à la voile.

J'ai ressenti une véritable joie en entrant dans la kanje, et mon premier mouvement a été de puiser de l'eau du Nil avec ma main, pour en faire une libation au bon génie qui m'a conduit en Égypte; vous savez quelle réputation a eu de tout temps cette eau du Nil; les Arabes n'en parlent qu'avec enthousiasme, et disent que si Mahomet en avait goûté, il aurait voulu rester dans ce monde pour en boire; le consul Maillet n'en parle pas avec moins d'exaltation, et parmi les eaux qui coulent sur la terre, l'eau du fleuve égyptien lui paraît tenir le même rang que le vin de Champagne parmi les vins de France; j'ai bu à plusieurs reprises de cette eau tant célébrée, et malgré ma disposition à la trouver excellente, je ne l'ai pas trouvée pour le goût au-dessus de l'eau du Rhône, de la Seine ou de la Loire. L'enthousiasme des Orientaux pour les eaux du Nil tient beaucoup sans doute à la chaleur du climat; il est tout naturel qu'on mette un si grand prix à l'humide élément dans toutes les régions brûlées par les ardeurs du soleil.

Quoi qu'il en soit, le Nil n'en offre pas moins un merveilleux spectacle aux voyageurs, soit qu'on ne considère que le volume de ses eaux, soit qu'on examine les phénomènes qui accompagnent son

cours. J'ai vu naguère les sources du Scamandre, les rives du Simoïs, l'embouchure du Granique, et le lit poudreux de l'Illissus et du Céphyse; tous ces fleuves si renommés n'auraient pas assez d'eau, surtout dans les chaleurs de l'été, pour remplir un des canaux du Delta; le Nil ne cesse jamais de couler, et c'est dans la saison où la plupart des sources tarissent, lorsque la terre est desséchée par des torrens de feu, que le fleuve d'Égypte enfle ses eaux, et sort de son lit; le Nil, selon l'expression d'un ancien, surpasse le ciel lui-même dans la distribution de ses bienfaits, car il arrose la terre sans le secours des orages et des pluies; le débordement des fleuves est presque toujours un signal de calamités et répand ordinairement la terreur: l'inondation du fleuve d'Égypte est au contraire la source de tous les biens, et lorsqu'il déborde, des bénédictions se font entendre sur ses rives; ses eaux bienfaisantes, sans recevoir aucun tribut du pays qu'elles parcourent, suffisent à tous les besoins des campagnes et des cités, abreuvent tous les animaux, toutes les plantes, remplissent un grand nombre de canaux dont plusieurs ressemblent à des rivières, et se partagent en deux branches principales qui vont se jeter à la mer; non-seulement les eaux du fleuve répandent la fécondité, mais le sol même qu'elles fertilisent, est leur ouvrage; vous connaissez la vénération des anciens Égyptiens pour le Nil, qu'ils regardaient comme une émana-

tion divine de Knouphis à la tunique bleue et à la tête de bélier; ils avaient dans leur croyance religieuse un Nil terrestre et un Nil céleste, comme nous autres chrétiens nous avons une Jérusalem de la terre et une Jérusalem du ciel; le culte du fleuve divin n'existe plus, mais ses bienfaits nous restent; et les peuples reconnaissans l'appellent encore le *bon Nil*, nom qu'on a toujours donné à la Providence.

Quelle est l'origine de ce fleuve miraculeux? c'est une question qu'on fait en vain depuis trois ou quatre mille ans. Cette ignorance des sources du Nil, a donné lieu a beaucoup de fables pleines de poésie, car tel est l'esprit de l'homme qu'il veut toujours tout savoir, et que pour lui, il n'y a rien de plus poétique que ce qu'il ne sait pas. Les Pharaons, les Ptolémées, les empereurs romains, avaient tour-à-tour envoyé à la découverte, et leur curiosité n'avait pu être satisfaite. Si l'antiquité avait échoué dans ses recherches, vous devez bien penser que le moyen-âge ne fut pas plus heureux; rien de plus curieux que les fables accréditées à cette époque. Le Nil, dit le bon Joinville, passe par le pays d'Égypte, et *vient du paradis terrestre*. Le même écrivain ajoute qu'on *pêche dans le fleuve toutes sortes d'épiceries qu'on vend par-deçà au poids, comme cannelle et gingembre, rhubarbe, aloës, venus du paradis terrestre, et que le vent abat des arbres;* Joinville nous dit encore qu'un soudan de

Babylone eut l'envie de connaître la source du Nil; ceux qu'il avait chargés de la découverte, se mirent à remonter le cours *d'icelui fleuve*, et *furent aussi avant qu'il fut possible, et rapportèrent au soudan qu'ils étaient parvenus jusqu'à un grand tertre de roches taillées, sur lequel tertre il n'était possible de monter; et de ce tertre, disaient-ils, cheoit le fleuve; il leur semblait qu'au sommet de la montagne, il y avait grande quantité d'arbres, et sur le tertre, ils virent plusieurs bêtes sauvages de diverses manières et façons estranges, qui venaient les regarder dessus la rive de l'eau, ainsi qu'ils allaient contrement.*

Toutes ces citations de Joinville nous prouvent du moins que la géographie n'était pas la science des chevaliers de la croix, et qu'on n'avait pas entrepris les croisades pour trouver les sources du Nil. Après les guerres saintes, on n'en savait guère plus là-dessus que les croisés; dans le seizième siècle, des jésuites portugais annoncèrent qu'ils avaient découvert l'origine du fleuve; l'Europe applaudit, et crut que le véritable berceau du Nil n'était plus ignoré; cependant, vers la fin du dix-huitième siècle, un voyageur anglais, le chevalier Bruce, après avoir suivi la route des missionaires portugais, voulut démontrer qu'ils avaient trompé le public; à l'en croire, ses pieux devanciers n'étaient que des *fanatiques*, des *ignorans*, des *menteurs*, et dans une volumineuse relation qu'il

intitula *Voyage aux sources du Nil*, il se vantait d'avoir fait une découverte si long-temps et si vainement attendue. Le récit du chevalier Bruce excita d'abord une vive curiosité; mais qu'arriva-t-il? il fut bientôt démontré que le nouveau voyageur s'était trompé comme les jésuites portugais, et que son annonce fastueuse n'était qu'un mensonge de plus. De toutes les espérances qu'on avait données au monde savant, de toutes les convictions qui s'étaient formées, il ne reste aujourd'hui qu'une opinion vague et confuse qui place les sources du Nil dans le *Gebel el Kamar*, ou *les montagnes de la Lune*, à plus de huit cents lieues des embouchures du fleuve.

Cependant les recherches n'ont point été abandonnées; on s'occupe maintenant de nouvelles tentatives. Je dois vous dire que pour mon compte j'attends fort paisiblemnt les résultats de ces grandes entreprises : si les nouveaux efforts des voyageurs sont couronnés d'un plein succès, je jouirai de la découverte, et j'applaudirai de tout mon cœur à ceux qui l'auront faite. Si on ne découvre rien de ce qu'on a vainement cherché jusqu'à présent, l'ignorance où nous resterons aura aussi ses charmes; car le Nil, avec ses sources toujours mystérieuses, ressemblera encore pour nous à la divinité qui ne se manifeste que par ses bienfaits, et ne cessera point de nous rappeler le temps où il était dieu.

Notre kanje a fait d'abord peu de chemin ; nous avons eu ainsi tout le loisir de contempler les plaines immenses qui environnent le Nil ; les rivages du fleuve se couronnent de roseaux et des feuilles au vert foncé du lotus. Les premiers villages qui ont frappé nos regards, sont bâtis de briques comme la ville de Rosette. On nous a montré à notre gauche la petite cité de Métoubis, dont l'aspect est riant et pittoresque. A mesure que nous avançons, nous ne voyons plus que des maisons de terre, au milieu desquelles apparaissent des minarets, des bouquets de palmiers, et le dôme arrondi de quelques chapelles de santons.

Ce qui m'intéresse le plus, c'est le spectacle des machines hydrauliques qui bordent le fleuve : ici vous voyez des roues à chapelet, des roues à jantes creuses, tournées par des bœufs ; là des fellahs ou paysans avec des couffes de palmiers ou des sacs de cuir, qui puisent l'eau du fleuve et la jettent dans des réservoirs d'où elle se répand sur la campagne. Tous ces moyens d'irrigation ont été décrits par les savans de la Commission d'Égypte ; ils ressemblent d'ailleurs à toutes les descriptions que nous en ont laissées les vieux auteurs, et peuvent nous apprendre comment on arrosait l'Égypte au temps du roi *Ménès* ou du grand roi Sésostris.

Il restait encore une heure de jour, lorsque nous sommes arrivés devant le canal de Mamoudieh ; ce

canal est ainsi appelé du nom du sultan Mahmoud; sa destination était d'établir une communication directe entre Alexandrie et le Caire; mais jusqu'à présent cet objet n'a pas été tout-à-fait rempli, car le canal ne commence à être navigable, surtout dans la saison où nous sommes, qu'au village de Kéryoum, à quatre ou cinq lieues de son confluent. Dans plusieurs endroits, son lit se trouve comblé par la quantité de limon que dépose le Nil pendant la plus grande crue de ses eaux. Les ingénieurs turcs n'ont jamais pu remédier à cet inconvénient; cependant le canal de Mamoudieh a coûté beaucoup d'argent au pacha; et les fellahs des provinces voisines n'ont pas oublié les corvées auxquelles ils ont été condamnés pour cette entreprise. Ces malheureux, rassemblés au nombre de vingt-cinq mille, sans vêtemens, sans pain, manquant même des instrumens nécessaires, creusaient la terre avec leurs mains, et travaillaient sans relâche, les jambes dans la boue et dans l'eau, souvent maltraités par des soldats; il en mourut en peu de temps plus de douze mille, moissonnés par la faim, la fatigue, la maladie ou le désespoir. Ils ont été ensevelis dans le lieu même, et les berges du canal couvrent maintenant leurs os.

Nous sommes descendus à terre. Deux cents forçats sont nuit et jour occupés à tourner des roues pour porter l'eau du Nil dans le lit du canal. A mesure que nous approchions, tout le

bagne s'est mis à vomir contre nous d'horribles injures. Je m'avançai avec quelque crainte ; mais notre interprète nous a rassurés, en nous disant que ces malheureux, condamnés ainsi à travailler, s'en prenaient à tous les Européens qui passaient par là ; car ils se persuadent que ce sont les Européens qui ont donné au pacha la pensée de faire un canal. Ils feraient beaucoup mieux, je pense, de s'en prendre aux ingénieurs turcs qui ont conduit l'entreprise [1], et dont les bévues sont cause qu'il faut sans cesse recommencer ce qu'on a fait.

La nuit s'approchait lorsque nous sommes remontés dans notre barque. Nous avons profité des derniers rayons du soleil, pour visiter la ville de Fouah, bâtie presque vis-à-vis l'embouchure du Mamoudieh, sur la rive orientale du Nil. Plusieurs voyageurs ont pensé que Fouah occupait l'emplacement de l'ancienne Mételis ; il y a un siècle et demi que cette ville était très florissante, parce qu'elle servait d'entrepôt aux marchandises, et que les gros navires pouvaient y arriver. Belon qui l'avait vue au seizième siècle, en fait la seconde ville d'Égypte après le Caire. Nous n'y avons vu que des masures, les unes en pierres, les autres en

[1] M. Coste de Marseille, ingénieur, avait travaillé à réparer le canal, mais il n'a point été secondé ; il a envoyé au pacha un mémoire sur les réparations à faire ; il est probable que le mémoire ne sera pas lu et que les choses en resteront là. M. Coste est l'auteur d'une fort belle carte d'Égypte, que les voyageurs ne doivent pas négliger.

briques cuites, des bazars abandonnés, un moulin pour la préparation du riz et une filature de coton du pacha. Fouah n'a gardé des vieux temps que son territoire rempli d'arbres à fruits, et ses courtisanes qui ont le privilége d'habiter un quartier séparé et d'y vivre en toute liberté ; c'est un reste des mœurs et des saturnales de Canope ; car lorsque les empires tombent, et que les mœurs des nations s'effacent, ce sont les vices qui résistent le mieux au temps et aux révolutions.

Je me rappelle à ce sujet une particularité de la croisade de saint Louis en Égypte, qui peut trouver sa place dans cette lettre. Mathieu Pàris nous rapporte que le comte Salisbury, surnommé Longue-Épée, quitta le camp des croisés, maîtres de Damiette, et s'avança avec un certain nombre de chevaliers anglais dans la partie inférieure du Delta. Salisbury et ses compagnons revinrent de cette excursion chargés d'un riche butin, et conduisant à leur suite beaucoup de dames musulmanes, qu'ils avaient surprises dans *une ville située sur la route d'Alexandrie*. Or, cette ville dont parle Mathieu Pàris, ne pouvait être que Fouah ou Métoubis ; et les *dames musulmanes* que les croisés emmenèrent avec eux au camp de Damiette, étaient sans doute des almées ou des filles de joie réunies dans ces deux cités. Les fruits de cette excursion des pèlerins anglais servirent à peupler les mauvais lieux, qui, au rapport de Joinville, étaient en si

grand nombre dans le camp, que le roi trouva plusieurs *de ses gens qui en tenaient à l'entour de son pavillon à un jet de pierre.* Ce qu'il y a de curieux, c'est que les troupes françaises de l'expédition de Bonaparte furent aussi séduites par les *dames musulmanes* de Métoubis et de Fouah, et que le général Menou leur fit faire une halte, tout exprès pour donner aux soldats le temps d'admirer ces merveilles de l'Egypte.

Pendant que j'étais à Rosette, j'avais eu la pensée de traverser le Delta et de me rendre à Damiette, en cotoyant la mer et le lac Bourlos. On m'a détourné de ce projet, en me disant que je n'y trouverais que des ours et des pêcheurs plus barbares que les Arabes-bédouins. Cependant cette partie de la Basse-Égypte eut dans l'antiquité des villes, des temples, des monumens célèbres. Hérodote avait visité la ville de Buttos, à l'embouchure *Sénébétique* du Nil; il y avait admiré le temple de Latone ou d'Isis; c'est là que la déesse rendait des oracles, qu'Osiris échappa aux poursuites de Typhon, qu'un des rois égyptiens, pauvre, proscrit, aveugle, trouva des sujets fidèles, et que les conquérans barbares de l'Égypte rencontrèrent la résistance la plus redoutable. On doit regretter que, dans l'expédition des Français, toute cette région leur soit restée presque inconnue, et que nos savans, qui nous ont si bien fait connaître Thèbes et Memphis, ne nous aient rien appris du Delta septentrional.

En poursuivant notre route, nous avons laissé à notre gauche le bourg de Ramanieh, renommé dans le pays par la culture des ognons, célèbre dans l'histoire moderne par plusieurs combats livrés sur son territoire. A quelques lieues de là, vers la rive orientale du fleuve, nous sommes arrivés en face du village de *Sah-el-Hagar*. Ce qui reste de Saïs est à une demi-lieue de la rive; les ruines de cette ancienne capitale du Delta étaient ignorées avant le dix-neuvième siècle, et n'avaient été visitées que par deux voyageurs hollandais, *Egmont* et *Ayman*. Savary et Volney ne prononcent pas même le nom de Saïs. Sonnini s'était arrêté au village de *Sah-el-Hagar*, mais il n'avait point osé parcourir le pays infesté par des voleurs; les ruines de Saïs ont été décrites, pour la première fois, par les savans de la commission d'Égypte; le docteur Clarke, qui les visita en 1801, nous en donne aussi une description. Dans les derniers temps, elles ont été visitées par M. Champollion; et si nous en croyons la renommée qui a suivi en Égypte tous les pas de cet illustre voyageur, son passage à Saïs nous aura valu de précieuses découvertes.

Arrivés au village de *Sah-el-Hagar*, nous nous sommes dirigés vers des amas de ruines que nous avions aperçues de notre bateau, et que nous avions prises pour les digues d'un canal. La terre, sur notre chemin, nous offrait beaucoup de fragmens de briques et de poteries; en nous avançant

dans la plaine, nous avons bientôt reconnu une vaste enceinte, présentant l'aspect d'un camp fortifié par d'énormes remparts de terre. Nous sommes entrés par le côté qui regarde le Nil ; de ce côté, sont de larges brèches faites par l'inondation ou par les fellahs du voisinage. En parcourant cette enceinte, qui m'a semblé aussi étendue que le Champs-de-Mars à Paris, nous avions devant nous de grands monticules de briques crues, qu'on pourrait prendre au premier aspect pour des éboulemens de terre, pour des collines calcinées par le soleil, et bouleversées par quelque volcan. C'est l'ancienne nécropole de Saïs ; on y voit encore des chambres sépulcrales, et des restes de tombeaux. Au milieu de ces décombres entassés croissent çà et là quelques palmiers ; toutes ces ruines servent d'asile aux serpens, aux chacals, et à la chouette, l'oiseau symbolique d'Athènes, fille de Saïs.

La grande enceinte a la forme d'un parallélograme, et ses quatre côtés répondent aux quatre points cardinaux ; dans la première partie du parallélograme, du côté du Nil, la terre est cultivée en quelques endroits, et nous y avons vu des champs de blé ; c'était là que s'élévait le temple de *Neith* ou de Minerve, dont parle Hérodote ; devant le lieu sacré, était l'avenue des Sphinx et les statues colossales, le sanctuaire monolithe de la déesse et les deux obélisques ; à gauche du temple, on voyait les sépulcres des rois saïtes, et derrière

l'édifice, le tombeau d'Osiris, et le bassin dans lequel on célébrait pendant la nuit les mystères de ce dieu : de tous ces monumens, de toutes ces constructions, ouvrages de plusieurs rois d'Égypte, il ne reste plus une seule pierre; tout a été detruit, dispersé, ou recouvert par le limon du Nil.

En parcourant les lieux où fut Saïs, je me suis rappelé la promenade que nous avions faite l'année dernière à la cité de Minerve; quelle différence pour les impressions que font naître ces deux grandes ruines! Au milieu d'Athènes, ravagée de fond en comble, nous pouvions admirer encore les nobles traces du génie des anciens; le Parthénon, le temple de Thésée, les colonnes de Jupiter-Olympien, nous remplissaient d'une vive émotion; mais pour être ému à l'aspect de ce qui reste de Saïs, on a besoin d'interroger ses souvenirs et d'être averti par les récits de l'histoire. On ne trouve ici qu'un espace désert, des monceaux de briques, des tombeaux sur des tombeaux; on voit bien que des morts ont reçu la sépulture en ce lieu; mais rien n'annonce que des hommes y aient vécu, et qu'un grand peuple y ait habité; peut-être soulèvera-t-on le voile mystérieux dont se couvrait la déesse de Saïs, et qui s'étend encore sur l'emplacement de la cité! Je ne doute pas que dans tous les lieux que nous avons parcourus, et surtout dans les nécropoles, les fouilles ne produisent d'heureuses découvertes, et que la vérité

ne sorte un jour de quelques-uns de ces sépulcres; on trouve souvent dans ces amas de décombres des bronzes, des piédestaux, des urnes; on y trouve beaucoup de figures de chouettes en terre cuite, ce qui achève d'accréditer et d'établir l'affiliation d'Athènes avec Saïs.

Cette parenté entre les peuples a quelque chose qui nous touche, et l'histoire ancienne nous en offre plusieurs exemples. Nous voyons dans les annales des Hébreux, que le peuple de Dieu se vantait d'avoir la même origine que les Lacédemoniens; au temps des Machabées, Jérusalem envoya une ambassade à Sparte, et Sparte en envoya une à Jérusalem; les deux peuples se regardaient comme frères et s'informaient de leur destinée, de leur bonne ou mauvaise fortune, comme feraient deux monarques unis par les liens du sang : l'histoire, toutefois, ne nous apprend point à quelle époque et comment les Juifs allèrent former une colonie dans le Péloponèse; ne serait-il pas permis de croire que les Hébreux sortirent de la province qu'ils habitaient en Égypte, en même temps que Cécrops quitta Saïs pour aller fonder Athènes!

Sortis de l'enceinte dont je viens de parler, on nous a montré vers le nord d'autres nécropoles que je n'ai point visitées. La ville de Saïs avec ses palais et ses autres édifices, s'étendait dans la campagne vers l'orient; d'un autre côté, elle devait s'étendre jusqu'aux tombeaux arabes qu'on aperçoit

vers le sud-ouest. Il est probable que la mosquée de *Sah-el-Hagar* renferme quelques débris de l'ancienne ville, et les deux chapelles de santons, bâties dans le voisinage, pourraient bien avoir été construites avec des pierres enlevées aux sépulcres d'Aspriès et d'Amasis.

LETTRE CXII.

VUES ET TABLEAUX DU NIL. — NAVIGATION SUR LE FLEUVE. — CAMPAGNES ET VILLAGES DES BORDS DU NIL. — LES OISEAUX, LES ANIMAUX, LES PLANTES DU PAYS. — HABITATIONS ET MŒURS DES FELLAHS.

Mars 1831.

Rien n'est plus difficile que de communiquer aux autres nos propres sensations, de les associer à notre manière de voir, et de faire passer sous leurs yeux un spectacle qu'ils n'ont point vu; c'est pour cela, sans doute, que je trouve presque toutes les descriptions des voyageurs dépourvues d'exactitude et de vérité. Je veux cependant vous retracer une peinture de ce qui m'a le plus frappé sur ma route; je veux vous décrire le Nil et ses rivages, au risque

de ne pas mieux réussir que ceux qui m'ont précédé ; pour être exact, et pour que mes tableaux soient, comme les objets eux-mêmes, placés devant vous, je multiplierai les détails ; car c'est dans les détails encore plus que dans l'ensemble que se trouve la physionomie d'un pays ; il en est d'un paysage comme d'un tableau d'histoire ; ce n'est pas toujours aux grandes choses, aux choses générales que se prend notre curiosité, mais le plus souvent à des scènes détachées, à de petites circonstances qui ne paraissent rien en elles-mêmes, et qui, réunies sous un même point de vue, peuvent former un tableau fidèle et animé.

D'abord, nous rencontrons à chaque moment des bateaux ou des kanjes, qui remontent ou descendent le fleuve ; celles qui descendent, se laissent aller au courant des eaux, leurs voiles sont ployées, et la rame reste oisive ; celles qui remontent, profitent des vents favorables, et lorsque les vents deviennent contraires ou qu'ils cessent de souffler, les mariniers prennent les rames, ou, passant sur la rive, ils traînent la kanje avec de longues cordes. Quelques-unes de ces barques ne portent, comme la nôtre, que des passagers ; d'autres transportent les blés et les cotons du pacha ; là, on voiture des marchandises venues de l'Inde et de l'Éthiopie, qui vont en Europe ; ici, des objets manufacturés d'Europe, qui vont au Caire et seront transportés sur la Mer-Rouge : toutes les kanjes qui couvrent

le Nil, sont à peu près construites de la même manière; elles ne diffèrent entre elles que par leurs dimensions; elles ont de grandes voiles latines qui offrent beaucoup de prise aux vents et rendent quelquefois la navigation périlleuse. La plupart sont à quatre rames; plusieurs ne s'avancent qu'avec deux avirons; il en est qui sont peintes en vert, en jaune, revêtues de dorure, sur lesquelles se déploie la magnificence d'un katchef ou d'un pacha; quelques-unes ont des cordages faits avec des joncs ou des feuilles de palmiers; leurs voiles déchirées et en lambeaux sont la triste image de la misère que nous rencontrons partout dans ce pays.

Parmi les embarcations de tout genre qui descendent le fleuve, quelques-unes fixent particulièrement mon attention; nous rencontrons des bateaux sur lesquels un grand nombre de ruches à miel sont rangées les unes sur les autres en forme pyramidale; il y a deux mois que ces ruches ont été envoyées dans la Haute-Égypte, où les plaines semées de trèfle et de sainfoin fleurissent plus tôt que dans le Delta; les abeilles voyageuses, qui ont été ainsi au-devant du printemps, séjournent pendant quelques semaines dans les campagnes de Thèbes et de Montfalout; puis elles redescendent le Nil, s'arrêtent dans le Fayoum couvert de roses, et dans tous les lieux où la terre fleurie leur offre un riche butin; au mois de mars, elles reviennent dans le Delta, d'où elles sont parties, et

rentrent sous la chaumière des fellahs, à qui les ruches appartiennent. Un autre spectacle attire mes regards, c'est une flotille composée de plusieurs radeaux ; chaque radeau est formé de jarres de terre, liées ensemble avec des branches de palmier; à mesure que la flotille descend le Nil, la poterie dont elle se compose est vendue dans les bourgs et les villages voisins du fleuve; à chaque station, il y a un radeau de moins; quand ceux qui conduisent la flotille ont tout vendu, leur navigation est terminée; ils quittent le Nil et retournent par terre dans leur pays.

Comme le Nil est bas et qu'on trouve souvent des bancs de sable, il arrive que les kanjes sont quelquefois arrêtées dans leur marche ; alors on est obligé de traîner le navire à travers la vase et le limon liquide ; les mariniers se jettent dans l'eau et poussent la barque avec leurs épaules; vous ririez de voir les mouvemens qu'ils se donnent ; ils ont des cris, des gémissemens qui feraient croire qu'ils remuent des montagnes ; tout le rivage retentit du bruit qu'ils font; les passagers en sont étourdis, et quelquefois même effrayés. Le Nil a de fréquens détours, ce qui fait que le même vent est tantôt favorable, tantôt contraire; il faut souvent changer les voiles, et ces manœuvres multipliées ont leurs difficultés, souvent même leurs périls ; au milieu de tous ces détours, quelquefois on perd de vue le cours du fleuve; il semble qu'on navigue dans

un étang ou dans un lac; les bateaux qui vous précèdent ou qui vous suivent, ne laissent voir que leurs longues voiles, et comme on n'aperçoit point d'eau ni devant soi, ni derrière soi, on se demande quels sont ces grands pavillons qui flottent dans la campagne à travers les arbres, au milieu des prairies et des champs couverts de moissons.

Nous ne faisons jamais une lieue sans apercevoir un village; souvent un village ou un gros bourg est sur une rive du fleuve; un autre est sur la rive opposée et double le charme de la perspective; nous ne découvrons parfois que le rivage exhaussé du Nil, et ce rivage, qui s'élève devant nous, comme un rempart de terre, est percé en mille endroits par les hirondelles de mer qui y font leurs nids; là, s'étend à nos regards une plaine cultivée et fertile, au milieu de laquelle s'élèvent les digues des canaux; plus loin ce sont des monticules de sable, comme pour avertir que le désert est proche; il y a bien long-temps que le Nil et le désert, l'un semblable au bon Osiris, l'autre au redoutable Typhon, se disputent la terre d'Égypte; quand le pays est bien gouverné, c'est le Nil qui triomphe et qui répand partout ses eaux bienfaisantes : sous le règne de la barbarie, c'est le désert qui l'emporte et qui étend au loin sa triste solitude; toutefois, le fleuve exerce aussi ses ravages; il arrive souvent que les eaux débordées montent jusque sur le tertre où sont bâties les huttes des fellahs; le

voyageur voit de temps à autre des débris de cabanes qui paraissent suspendues à la rive escarpée du fleuve, et le minaret solitaire, resté debout, s'élève près de là parmi les ruines d'un village abandonné.

A chaque instant nous apparaissent des îles couvertes de verdure; des troupeaux de buffles vont y chercher leur pâture de chaque jour; ils traversent le fleuve à la file, et ne laissent voir que leur museau ou leur front noir; sur les sables que le Nil a laissés à découvert, on voit partout des pastèques aux larges feuilles, qui doivent croître et mûrir avant l'époque de l'inondation; à l'approche de chaque village, des femmes arabes, vêtues de leur robe bleue, se montrent sur la rive; les unes lavent leurs vêtemens, nettoient des vases de cuivre, d'autres s'éloignent avec la rapidité du vent, portant sur leurs têtes d'énormes amphores qu'elles ont remplies de l'eau du Nil : voyez sur la rive cette troupe d'hommes enfoncés dans la boue, presque nus, armés d'une pioche; ce sont des fellahs qui réparent ou qui creusent un canal; près de là, des villageois, avertis par la voix du muezzin ou par la marche du soleil, s'avancent d'un air grave au bord du fleuve, ils se lavent la tête, les mains et les pieds; nous les voyons se retourner vers l'orient, s'agenouiller, se relever, abaisser leur front jusqu'à terre, se relever et s'agenouiller encore; puis ils s'éloignent en silence; ce sont les dévots musulmans qui font l'oraison du Namaz.

Le fleuve est peuplé d'une grande quantité d'oiseaux ; il n'est point d'oiseaux aquatiques qui, passant près du Nil, ne viennent s'abattre sur ses eaux paisibles, et ne s'y arrêtent quelque temps ; c'est ainsi que le voyageur se détourne quelquefois de sa route pour visiter une belle contrée, et qu'il y prolonge son séjour. Qui pourrait compter les troupes de canards sauvages qui couvrent la surface des flots ? Le cygne au plumage argenté se tient à l'écart et navigue comme une barque légère ; le pluvier doré, le pluvier cendré rasent le fleuve d'un vol rapide ; dans les îlots déserts, parmi des touffes de joncs et sur le sable humide, j'aime à contempler le héron au long bec, le pélican qui réfléchit les couleurs du soleil ; ils restent immobiles et nous paraissent de loin comme ces images d'oiseaux que la vieille Égypte représentait sur le marbre de ses temples. Je retrouve les goëlans du Bosphore, les grues et les oies du Caïstre et du Méandre ; mille espèces d'oiseaux, qui arrivent du Gange, du Niger, de l'Archipel, des lacs et des fleuves de l'Occident, attirent tour-à-tour nos regards et se mêlent à la multitude ailée qui couvre les eaux du Nil.

Au milieu de ces tableaux animés, règnent le silence et le calme ; il n'y a point ici d'écho comme sur le bord des fleuves qui roulent dans les vallées profondes ; la plupart des oiseaux du Nil n'ont point de chants ; seulement ils battent les flots de

leurs ailes; on entend çà et là le bruit monotone des machines hydrauliques qui bordent la rive; lorsque la nuit descend sur l'horizon, nous distinguons dans le lointain les cris du chacal et de la hyène, qui viennent prendre leur part de la fécondité des campagnes.

Nous descendons souvent à terre, et nous nous éloignons quelquefois du rivage; la plupart des champs sont couverts de fèves parvenues maintenant à leur maturité; vous savez que la fève était interdite à l'ancienne Égypte, et c'est la fève qui nourrit l'Égypte nouvelle; nous avons vu plusieurs plantations de cannes à sucre; je me suis rappelé que les cannes à sucre avaient fait les délices des croisés, lorsqu'ils arrivèrent pour la première fois en Syrie et en Égypte; la vue du roseau merveilleux ne m'a causé ni la même surprise ni la même joie; mais j'ai voulu en goûter le miel, qui m'a paru d'une douceur un peu fade; on ne fait de sucre que dans la Haute-Égypte; les cannes du Delta se vendent au marché comme les fruits; on voit partout les femmes, les enfans, les gens de toute condition et de tout âge, porter à leur bouche des tronçons de cannes à sucre. Dans les campagnes que nous parcourons, on cultive l'orge, le froment, le sésame, l'indigo, le dourah, le maïs ou blé de Turquie; nous avons retrouvé le maïs dans toutes les contrées de l'Orient, et quoi qu'en disent nos savans naturalistes, cette plante, devenue une des richesses

de l'Italie et de la France méridionale, ne nous vient point du Nouveau-Monde, mais de la Turquie et des pays limitrophes, des rives de l'Oronte et des bords du Nil. Le lin, qui fournissait autrefois les plus beaux vêtemens aux prêtres de Memphis, est encore un des plus riches produits de l'agriculture égyptienne; le coton de l'Égypte, dont la culture a reçu de grandes améliorations, est préféré aujourd'hui dans les marchés d'Europe à celui du Bengale, et chaque année, il s'en exporte plus de deux cent mille quintaux pour les ports de France et d'Italie.

Les terres d'Égypte ne se reposent jamais; le blé succède au trèfle, le froment à l'orge, aux fèves; chaque mois, on voit à la fois des semences et des récoltes; le fellah ne craint pour ses moissons, ni la grêle, ni la sécheresse, ni la trop grande abondance des pluies. La disette ou la richesse de l'année ne dépend que des débordemens du Nil.

Les campagnes du Delta sont peu boisées; de rares plantations se font remarquer autour des villages; on y voit l'*atlé*, le sycomore, le cassier, le mimosa à la fleur jaune, l'ébénier à la feuille déliée. Depuis que nous avons quitté l'Europe, nous rencontrons partout l'oranger, le citronnier, le myrte; tous ces arbres qu'on ne trouve chez nous que dans les jardins du riche, peuvent quelquefois tromper le voyageur sur la prospérité du pays qu'il parcourt.

Je ne peux oublier le dattier, qui est une des

magnificences de l'Égypte. Cet arbre qui nourrit les fellahs de ses fruits, qui leur fournit des bois de construction pour leurs chaumières, des paniers, des nattes, des cordages, cet arbre si utile est comme eux condamné à payer un tribut au pacha; le moindre des palmiers paie vingt parahs; les plus beaux et les plus productifs paient jusqu'à une piastre et demie; le fisc sait le nombre de ces arbres dans la Haute et dans la Basse-Égypte; et si j'en crois les calculs qui ont été faits, on compte jusqu'à cinq millions de palmiers dans toute les régions que le Nil arrose depuis Sienne jusqu'à Alexandrie et jusqu'à Damiette.

Dans des bosquets plantés auprès des villages, j'ai trouvé plusieurs espèces de hupes et de tourterelles, les unes voyageuses, les autres qui sont à demeure dans le pays. Comme les habitans ne leur font jamais de mal, la présence de l'homme ne leur donne point de crainte; j'ai retrouvé ici notre passereau que j'ai vu partout en Orient; il paraît avoir perdu sur les bords du Nil sa vivacité bruyante; j'ai reconnu aussi nos bergerettes ou nos lavandières; on les voit en grand nombre autour des lieux habités; elles sont d'une si grande familiarité, qu'elles viennent quelquefois manger des graines de riz sur notre bateau; elles viennent surtout lorsque nous dînons, et restent là pendant plusieurs minutes comme des convives que nous aurions invités. On n'a pu savoir jusqu'à présent

dans quel pays se retirait le rossignol, lorsqu'il quitte nos climats de l'Occident; on doit croire qu'il passe la mauvaise saison en Égypte, car nous le rencontrons fréquemment dans les bosquets voisins du Nil; triste maintenant et silencieux, il paraît redouter l'approche du terrible *kamsim*, et se dispose à reprendre la route de notre Europe, pour y retrouver les frais vallons, témoins de ses amours, et les bois accoutumés à répéter ses accens. Il faut que vous sachiez que sous le ciel si brillant de l'Égypte, il n'y a point de printemps proprement dit, ce qui doit changer quelque chose aux mœurs et aux habitudes des oiseaux.

Nous voyons sans cesse de grandes troupes d'étourneaux qui voltigent dans la plaine, et beaucoup d'oiseaux qu'on appelle des *chapons de Pharaon* ou des *garde-bœufs*. On a pris quelquefois cet oiseau au bec effilé, au plumage blanc, aux pattes noires et jaunes, pour l'ancienne ibis, comme on a pris les Cophtes à l'air triste, au teint cuivré, pour les anciens Égyptiens; l'ibis ne se trouve presque plus en Égypte. A toutes les heures de la journée, nous voyons des nuées de pigeons qui volent sur le fleuve ou s'abattent dans les champs cultivés. Beaucoup de fellahs ont des colombiers, construits en forme de ruches, carrés par le bas, garnis de pots dans l'intérieur; de loin, on pourrait prendre ces colombiers pour des pyramides de terre ou des tours avec leurs créneaux; cette mul-

titude de pigeons doit faire un grand dégât dans les moissons; les fellahs ne les chassent qu'avec le bâton et la fronde; le milan et les autres oiseaux de proie leur font une guerre plus sérieuse; je ne sais quelle est la législation du pacha par rapport aux pigeons; mais si les palmiers paient un tribut, on doit croire que les colombes n'en sont pas exemptes. Un colombier pour les fellahs est une véritable richesse; celui qui a un bon colombier, dit un proverbe arabe, n'est pas embarrassé de marier ses filles; il n'est pas de moyens qu'on n'emploie pour faire prospérer les pigeons; les moyens que suggère la superstition ne sont pas surtout négligés; les fellahs, chrétiens ou musulmans, ont coutume d'acheter, des moines cophtes de Saint-Macaire, des papiers remplis de caractères inintelligibles qu'ils placent dans chaque pigeonnier, comme une sauve-garde ou comme un talisman; ce sont ces sortes de papiers que le père Sicard, passant près de Terranéh, prit pour des livres de magie, et qu'il fit brûler pour les remplacer par la croix de Jérusalem; on peut sourire de la méprise naïve du missionnaire, mais que dire d'un voyageur venu après lui, qui lui a reproché d'avoir livré aux flammes des manuscrits précieux, et qui est parti de là pour crier au fanatisme, ennemi des lumières et de toute vérité historique[1]?

[1] Savary.

Nous avons vu l'aire dans laquelle on bat le blé; la machine ou traîneau dont on se sert, et qu'on appelle *soreg*, est tirée par des bœufs, et ressemble assez à celle que nous avons vu employer en plusieurs autres contrées de l'Orient; je suis fâché de ne pas voir l'Égypte au temps de la moisson; j'aurais vu les bœufs traîner le *soreg*, et j'aurais pu savoir si le laboureur chante encore la chanson trouvée dans les hypogées de Thèbes : *Battez les grains, ô bœufs, battez la paille pour vous, des boisseaux pour vos maîtres.* La charrue et les autres instrumens aratoires qu'on nous a montrés ne diffèrent guère pour la forme de ceux qu'on trouve sculptés en bas-reliefs dans les palais et les tombeaux des Pharaons; dans un pays où la terre prodigue si facilement ses dons, on ne doit pas s'étonner que l'agriculture ait négligé de perfectionner les instrumens et les méthodes des temps primitifs.

Le consul Maillet nous parle des bœufs d'Égypte, comme un prêtre de Memphis nous aurait parlé du bœuf Apis. A l'en croire, la peinture ne saurait rendre la beauté de leurs formes; je n'ai rien vu qui pût justifier ces éloges si pompeux; les bœufs d'Égypte sont à peu près comme ceux de nos pays, un peu moins petits que nos bœufs d'Auvergne et moins forts que nos bœufs de la Bretagne et de la Normandie. Ce qui m'a le plus frappé et ce que j'admire le plus dans les bœufs du Delta, c'est l'importance et le nombre des services qu'ils rendent

aux habitans ; cet animal laborieux est attelé à la charrue, aux machines hydrauliques ; il laboure les campagnes et les arrose tour-à-tour ; après la moisson, c'est lui, comme vous venez de le voir, qui traîne le *soreg* sur les gerbes, et qui sépare le grain de la paille ; c'est lui encore qui fait mouvoir les meules sous lesquelles on broie le froment, car il n'y a en Égypte ni moulins à eau ni moulins à vent.

Le buffle, que l'Égypte ancienne ne connaissait pas, et qui est arrivé sur les bords du Nil avec les Arabes conquérans, se plaît comme eux dans l'oisiveté ; il ne travaille point ou travaille peu ; sa femelle, que les fellahs appelent *zamous*, leur donne son lait, et lui, leur donne sa chair pour nourriture ; car les buffles ne sont élevés que pour être vendus et conduits à la boucherie.

J'ai voulu connaître les habitations des fellahs ; on entre dans une cour fermée par des murs de terre ; chaque cabane, qui a la forme extérieure d'une ruche à miel, consiste en une ou deux chambres, de dix ou douze pieds carrés, haute de cinq ou six pieds, dont le plafond est arrondi en dôme ; l'air et la lumière n'y pénètrent que par la porte et par une ouverture pratiquée à la voûte ; à l'un des angles, est le four ou l'âtre dans lequel les femmes font cuire le pain et préparent la grossière nourriture de chaque jour ; dans l'épaisseur du mur, sont des niches où se placent le *kandil*

(la lampe), quelques provisions, des hardes, des vases de terre; toute la famille d'un fellah, femmes, hommes, enfans, est enfermée dans ce reduit, quelquefois divisé par des cloisons formées de roseaux ou de tiges de dourah; dans les maisons du *Cheik-el-Beled*, il y a un étage pour les femmes et les enfans; l'habitation est couverte d'une terrasse, elle a des fenêtres avec des volets sans vitres; la cour est un peu plus spacieuse.

La cour des fellahs comme celle des cheiks n'est, à vrai dire, qu'une étable; le chameau, le bœuf, le zamous, l'âne, les moutons, y sont enfermés pêle-mêle; on voit quelquefois dans la même enceinte un bâtiment de forme conique; c'est là que se gardent la paille hachée, le blé battu et le lait caillé du *zamous*; le sommet du bâtiment est un colombier; au bas sont des abris pour les poulets : il faut remarquer que, dans cette espèce de basse-cour, les poulets, éclos au four, sont abandonnés à eux-mêmes, et que la poule n'y paraît point entourée de ses petits, ce qui ôte à la chaumière égyptienne le mouvement et la vie qui animent nos chaumières d'Europe.

Les fellahs ne nous ont pas montré tous les coins et recoins de leurs tristes demeures. Nous n'avons pu voir les réduits où se cache tout ce qu'on veut dérober à la vue des ravisseurs, les lieux secrets où s'enterrent les piastres accumulées à l'insu du fisc; le peuple n'étale au grand jour que ce qu'il a

de misérable. Toutes les fois que nous entrons sous le toit d'un fellah, nous remarquons d'abord sur les visages une sorte d'inquiétude et d'effroi ; on nous suppose toujours quelques mauvais desseins ; mais lorsqu'au lieu de demander de l'argent, nous en donnons, les alarmes se dissipent et font place aux plus doux sentimens de l'hospitalité : il est arrivé que de pauvres femmes, ne sachant que faire pour nous exprimer leur reconnaissance et leur joie, nous donnaient deux ou trois petits poulets nouvellement éclos.

Le paysan égyptien et le paysan turc ne se ressemblent guère ; le paysan turc est fier et orgueilleux, toujours prêt à se défendre contre l'oppression ou l'injustice ; le fellah a l'air triste comme les gens accoutumés à souffrir, l'air timide et craintif comme les malheureux sans appui ; en vain le Nil distribue partout ses trésors, tout cela n'est pas pour lui ; au milieu de tous les prodiges de la fécondité, le fellah tient ses yeux baissés vers la terre, comme s'il vivait dans une région maudite ; il y a en Égypte des milliers de laboureurs qui recueillent d'abondantes moissons et qui ne mangent que des herbes, du pain fait avec la graine de lin, des fèves cuites dans de l'eau ; le fameux Amrou comparait le peuple égyptien à l'abeille qui ne travaille que pour autrui ; depuis le temps d'Amrou, l'état des pauvres cultivateurs de l'Égypte n'a pas changé.

Vous ne pouvez vous faire une idée de la quantité de malheureux qu'on trouve dans la plupart des villages où nous abordons ; on ne voit que des hommes presque nus ou couverts de haillons pires que la nudité, des visages sillonés par la douleur, une jeunesse triste, des femmes en qui l'indigence a effacé les traits de leur sexe : c'est ici qu'il faudrait avoir plusieurs manières d'exprimer la misère, car on la rencontre à chaque pas et elle se présente sous toutes les formes. Cependant la population va toujours son train, car l'heureux climat de l'Égypte semble seul suffire à la vie et aux premiers besoins de l'homme ; les plus misérables villages sont remplis d'une multitude d'enfans, ce qui prouve qu'il y aura toujours là des gens nés pour souffrir, et que le despotisme n'y manquera jamais d'esclaves.

Nous nous arrêtons quelquefois dans des bourgs où se tient une foire ou un marché ; on pourrait avec quatre cents piastres acheter tout ce qu'on y voit : ce sont des olives salées ou des dattes sèches, quelques légumes, tels que des concombres ou des ognons, quelques bijouteries grossières, quelques ustensiles d'agriculture, des étoffes communes ; les marchandises sont étendues par terre, et la poussière les couvre. Il y a çà et là quelques moutons, une chèvre exposée en vente. Au milieu de ces marchés, où règne un morne silence, on voit rôder des hommes armés d'un long bâton ; ce sont des inspecteurs ou des préposés du fisc ; ils veulent

savoir quelle route prennent les piastres. La grande affaire pour le gouvernement est de savoir où est l'argent; la grande affaire du fellah est qu'on ne le sache point. Vous pouvez juger par là de ce que peut être dans ce pays cette partie du crédit public qui tient à la circulation des espèces.

LETTRE CXIII.

ADMINISTRATION DES TERRES D'ÉGYPTE, ÉNORMITÉ DES IMPOTS. – RIGUEUR DE LA PERCEPTION DES TRIBUTS. – CONSCRIPTION MILITAIRE EN ÉGYPTE.

Mars 1831.

Comme la terre est la véritable richesse de l'Égypte, les rois, les sultans ou les pachas en ont rarement laissé la propriété à ceux qui la cultivent. La propriété foncière a été presque toujours inconnue dans ce pays ; du temps des mamelucks elle n'était guère qu'un vain simulacre ; aujourd'hui le simulacre même a disparu, et Méhémet-Ali, étendant ses mains sur toutes les terres qu'arrose le Nil, a dit : *Toutes ces terres sont à moi.* Aussi

tous les habitans des campagnes ne sont plus que des ouvriers à gages ou des serfs attachés à la glèbe, et les travaux de l'agriculture ne se font plus que sous la direction et la surveillance de l'administration. On ne laboure, on ne sème, on ne plante que sous le bon plaisir et dans l'intérêt du maître; quand la récolte est faite, les produits en sont entassés dans les magasins du pacha pour ses exportations à l'étranger; lui-même établit le prix de ce qui lui est livré, et le cultivateur n'en reçoit la valeur qu'en déduction du miri; après le pacha, viennent les grands personnages de sa cour et de son gouvernement, qui font des réquisitions dans les villages pour l'entretien de leurs maisons, et qui ne paient qu'à moitié prix toutes les fournitures qu'on leur fait. S'il reste aux fellahs quelque chose de leur récolte, ils sont obligés de le vendre pour achever de payer l'impôt, et comme ils ne peuvent jamais tout payer, ils sont toujours à la discrétion des agens du fisc.

Je n'ai pas la moindre envie de faire une satire contre la tyrannie agricole du pacha; je dirai même les services que l'administration de Méhémet-Ali a rendus à l'agriculture, et les avantages que l'Égypte a pu retirer de ce despotisme qui s'exerce sur les travaux des champs et sur la culture des terres. Si nous en croyons les Européens depuis long-temps établis dans ce pays, on a fait dans plusieurs provinces d'utiles essais, tels que la plantation du

mûrier, de l'olivier et de la vigne; ces essais, qui ont réussi, sont dus aux soins du gouvernement. Ajoutons à cela que si le gouvernement ne présidait pas à leur culture, beaucoup de terres resteraient sans être cultivées; les canaux ne seraient pas non plus entretenus avec la même régularité, si l'autorité ne s'en mêlait pas. Il faut dire encore que l'Égypte était troublée autrefois par de fréquentes querelles; les villages se disputaient les eaux du Nil; on se disputait les rivages du fleuve; maintenant le pays est plus tranquille: il y avait aussi d'anciennes antipathies parmi les habitans du Delta, et ces antipathies se sont beaucoup affaiblies. Il s'était établi dans les campagnes une foule de redevances, de priviléges au profit de quelques hommes puissans; aujourd'hui toutes ces redevances, tous ces priviléges sont abolis; les fellahs n'ont plus rien à payer qu'au pacha.

Un des plus grands avantages que l'unique et souverain propriétaire de l'Égypte ait procuré aux provinces les plus fertiles, c'est d'avoir contenu les Arabes-bédouins; depuis que les terres lui appartiennent, il ne souffre pas qu'on vienne les ravager. Ces hordes nomades, qui regardaient l'Égypte comme leur domaine, et les fellahs comme leurs ennemis ou leurs esclaves, restent maintenant dans leurs déserts; on n'entend presque plus parler de leurs brigandages et de leurs incursions dans le Delta.

Voilà ce qui a été fait de bien; mais on dira peut-être que le règne de Méhémet-Ali a délivré l'Égypte de quelques-uns des maux qu'elle souffrait, à peu près comme la mort nous délivre des maux de cette vie. Les Arabes ont un proverbe qui dit que le Nil rend toujours aux uns ce qu'il prend aux autres. Le pacha n'a pas fait comme le Nil, il a tout pris et n'a rien rendu à personne. Après cela, comment aurait-on des contestations? et qui éprouverait le besoin de troubler le pays par des prétentions rivales, par des haines anciennes ou récentes, par des ambitions particulières ou des querelles domestiques?

Le pacha ou vice-roi ne s'est pas seulement emparé de toutes les terres, mais de toutes les industries : rien de ce qui est productif, de ce qui peut rapporter de l'argent, n'échappe à son avarice; il n'est point de petits profits, point de minces avantages qu'il n'ait enviés aux pauvres fellahs. Je me bornerai à vous citer quelques exemples de cet esprit d'envahissement. Comme le bois est rare en Égypte, on se sert, pour le feu de l'âtre ou du four, de la fiente des bestiaux séchée au soleil; le pacha s'est réservé le monopole de ce combustible; il s'est réservé aussi la fabrique et la vente exclusive des nattes faites avec les roseaux du Nil et les joncs des lacs de Natron; le fellah, qui faisait autrefois des nattes pour son usage, est maintenant obligé de les acheter du pacha, ou de coucher sur le sol nu de sa chaumière.

Il y a dans le Delta beaucoup d'ouvriers et d'artisans ; les tisserands y sont surtout en assez grand nombre : on y fabrique des toiles et des étoffes communes à l'usage du pays ; les femmes et les enfans s'occupent de préparer et de filer le coton, le lin et la laine. Maintenant il en est de tous ces métiers, de toutes ces occupations du peuple, comme des travaux de l'agriculture ; on ne tisse, on ne file, de même qu'on ne laboure que pour le compte du pacha. La population industrieuse est partout soumise à des inspecteurs qui fixent eux-mêmes le prix de la main-d'œuvre, et se réservent toujours le moyen de ne payer que la moitié de ce qu'ils ont promis. Ainsi toutes les industries du pays sont découragées, et la moitié des fellahs ne peuvent plus vivre de leur travail.

Dans la journée d'hier, nous sommes descendus à terre et nous nous promenions sur la rive, lorsqu'une jeune femme est venue à nous, tenant un enfant dans ses bras ; elle fondait en larmes, et son attitude annonçait qu'elle avait éprouvé quelque grand malheur ; nous l'avons questionnée ; voici ce qu'elle nous a dit ; on lui avait donné du lin à filer ; et comme il s'était trouvé quelque déchet dans le lin, on lui a retenu le prix de son travail ; son mari, est depuis un mois au Caire, où il travaille chez un grand seigneur qui ne le paie point. J'ai donné trois piastres à cette malheureuse femme ; il y en aura au moins deux pour le pacha. Nous sommes entrés

dans une cabane, pour y acheter du lait; une femme infirme était étendue par terre; quatre enfans étaient autour d'elle; on lui avait retenu aussi le prix de son travail pour une partie du miri; deux vaches ou zamous étaient sa dernière ressource; on venait de les saisir, pour ce qu'elle devait encore au fisc; toute une famille se trouvait ainsi condamnée à mourir de faim; que de pauvres fellahs périssent ainsi sans qu'on le sache! Parmi les victimes du despotisme, on ne fait guère attention qu'à celles dont la renommée annonce la fin tragique; mais on ne parle pas de celles qui expirent sans bruit, de celles qu'ont tuées la misère et le désespoir.

Rien n'égale la sévérité avec laquelle on lève les impôts; j'ai vu souvent des fellahs poursuivis par des percepteurs impitoyables; on leur disait, *Paye*; ils montraient les lambeaux qui les couvraient, et répondaient : *Ma fich* (il n'y a plus rien); il faut payer, répondait le fisc, et des coups de bâton pleuvaient sur leurs épaules nues; quelquefois, m'a-t-on dit, des fellahs, après avoir été roués ainsi de coups de bâton, se décident à déterrer leurs piastres qu'ils portent aux collecteurs, et se vantent ensuite de leur résistance, comme chez nous un homme de l'opposition se vanterait du refus de l'impôt; ce qu'il y a de curieux, c'est que l'histoire nous apprend qu'il en était de même chez les anciens Égyptiens; « En Égypte, dit Ammien Mar-

» cellin, il y a de la honte à payer le tribut de
» bonne grace et sans y avoir été forcé à coups de
» fouets. » L'instrument du supplice en cette occasion, est une sangle faite avec le cuir de l'hippopotame : les pauvres fellahs qu'on fustige ainsi, ne se doutent guère que cette sangle de cuir remonte à la plus haute antiquité, et qu'on s'en servait sous les Pharaons pour faire payer les impôts; après ce préliminaire de la fustigation ou de la bastonnade, arrive quelquefois l'emprisonnement; chaque catchef a pour cela une prison, et cette prison n'est jamais vide; il y a aussi dans les bourgs une maison d'arrêts, qu'on appelle en arabe *ard-el-mouyeh*, qui est destinée à recevoir les débiteurs du fisc; on rencontre partout des nuées d'inspecteurs, d'agens de toute espèce; la moitié de la population paraît employée à surveiller et à tourmenter l'autre; ce qui vous surprendra, c'est que les préposés du fisc, lorsqu'ils sont convaincus de malversation, reçoivent la bastonnade comme les fellahs, et sont enfermés avec eux dans l'*ard-el-mouyeh*; on voit ainsi pêle-mêle dans la même prison les bourreaux et les victimes, souffrant leurs misères sans se plaindre, et liés par un sentiment commun, la crainte du pacha.

Parmi les fléaux qui accablent les fellahs, on ne saurait oublier le mode du recrutement pour l'armée : au premier signal, un village ou un bourg se trouve entouré par des soldats : on arrête toute la

jeunesse mâle, qu'on emmène la chaîne au cou dans le camp ou dans la garnison la plus prochaine; on fait partir ainsi jusqu'aux infirmes et aux malades, qui ne sont renvoyés qu'après plusieurs jours, et lorsqu'ils ont passé à l'examen. Tous ces jeunes gens marchent à la file, liés les uns aux autres avec une corde; on ne leur distribue point de vivres; on les fait avancer à coups de bâton; ils sont suivis de leurs familles en pleurs, et toute la route est couverte de gens qui gémissent. Nous avons rencontré plusieurs troupes de ces malheureux conscrits; de jeunes fellahs ont cherché quelquefois à fuir dans le désert; mais le pacha s'est arrangé avec les Arabes-bédouins qui sont devenus comme ses gendarmes. Il n'y a point d'asile pour ceux qui fuient.

De tout cela on pourrait conclure que le pacha d'Égypte n'a pas une grande popularité; beaucoup de gens se persuadent, d'après un mécontentement si facile à constater, qu'on ferait aisément une révolution dans ce pays, et que rien n'empêcherait qu'on y proclamât la liberté; je crois en effet que le peuple se soulèverait volontiers contre le gouvernement actuel; j'ai vu des Arabes qui m'ont dit : *Pourquoi les Français ne viennent-ils pas? nous avons encore de la poudre et des fusils, pour nous battre dans leurs rangs.* Mais cette impatience de secouer le joug n'a rien de commun avec la liberté, ni avec une révolution comme on l'entend chez

nous. Pour proclamer la souveraineté populaire, pour élire des chefs au scrutin, pour aller aux voix sur tout ce qui constitue une société, pour parler d'une charte, d'une déclaration des droits, de toutes les libertés que nous connaissons, il faut avoir, je ne dis pas seulement des lumières, mais du pain et du loisir; toutes ces préoccupations d'un peuple libre ne vont guère qu'aux gens heureux, qu'à ceux qui ne manquent de rien, et l'idée n'en vient pas aux misérables que la faim opprime encore plus que le despotisme, et qui ne sauraient que faire de la liberté, si elle leur tombait du ciel.

LETTRE CXIV.

LES FANTASIA OU CAFÉS DES BORDS DU NIL. – LA FOIRE DE TENTAH. – LES COURTISANES DU DELTA. – LES SOLITAIRES DE SCETTÉ. – LES VOLEURS OU PIRATES DU NIL.

Mars 1831.

Les plus savans de nos voyageurs modernes ont trop négligé peut-être de nous parler de l'Égypte telle qu'elle est de nos jours ; lorsqu'on lit leurs relations, on serait tenté de croire que le pays n'a plus d'habitans ; l'humanité n'attire leurs regards que lorsqu'il en est question sur des pierres, et pour que l'homme les intéresse, il faut qu'il ait vécu il y a trois mille ans, et qu'il ne soit plus qu'une momie. Pour moi, je me sauve de cette préoccupation excessive par mon peu de savoir, et

mon érudition, tant soit peu nouvelle, ne m'empêche pas de porter mon attention sur ce qui se passe maintenant dans les lieux où je suis. Mille générations écoulées ne m'empêchent point de voir la génération présente, qui doit prendre aussi sa place dans l'histoire. Si j'avais du temps, je n'irais ni à Thèbes, ni dans les autres lieux où sont les grandes ruines, mais je resterais quelques mois dans un village du Delta. Les familles des fellahs, la religion et les mœurs de ce peuple n'auraient plus rien de caché pour moi, et ce que j'aurais appris aurait peut-être plus d'intérêt que tout ce qu'on pourrait nous dire de la gloire de *Ramsès*, du dieu *Amounra*, et des Égyptiens du temps d'Hérodote.

Nous sommes arrivés hier devant l'embouchure du canal de Ménouf, qui tire ses eaux de la branche de Damiette, et qui arrose la partie supérieure du Delta. A quelques milles de là, notre barque s'est arrêtée près de la rive; notre patron est monté avec nous au village de Nadir. C'est une pauvre bourgade qui n'a rien de remarquable. Comme nous nous promenions dans la campagne, nous avons vu de loin une procession qui s'avançait à travers les arbres : on portait un mort au cimetière. Deux drapeaux, l'un noir, l'autre blanc, précédaient le cortége; beaucoup de femmes, qui suivaient le cercueil, tenaient un des bouts de leur robe bleue et l'agitaient en l'air, jetant de grands

cris ; la procession s'est arrêtée sur un terrain élevé où se trouvait le champ des morts du village. Des enfans ont apporté des feuilles de palmier pour en répandre sur la tombe du défunt. Quand la cérémonie a été finie, nous nous sommes approchés, et nous avons parcouru le lieu des sépultures. On y voit à peine les traces des tombeaux, point d'arbres, point de pierres sépulcrales ; les morts n'y sont recouverts que d'un peu de terre, ce qui doit produire des épidémies. Les eaux du Nil, lorsqu'elles remontent jusque-là, ne trouvent rien qui défende les dépouilles des morts. Le réis qui nous accompagnait, nous a dit qu'il en était de même de la plupart des cimetières voisins du fleuve. Aussi arrive-t-il souvent qu'ils sont emportés dans les grandes inondations, et que les ossemens des fellahs se trouvent entraînés par le courant du Nil ou dispersés dans les campagnes. Ceci nous explique pourquoi les anciens Égyptiens ne confiaient point les dépouilles de l'homme à la terre, mais à la pierre dure, à la roche immobile, ou qu'ils les renfermaient dans des *tumulus* de briques cuites.

Quand nous sommes rentrés au village, le réis nous a montré une mosquée qui tombe en ruine, et qu'on ne répare point; il nous a fait voir une école pour les enfans, qui est abandonnée. Le pacha, nous a-t-il dit, s'est emparé de tous les biens qui appartenaient aux mosquées et aux établissemens de charité; il s'est bien engagé à payer quel-

ques pensions, certaines sommes annuelles pour la réparation et l'entretien des mosquées et des écoles, mais ce qu'il donne ne suffit pas toujours. Quand il s'agit du miri, on augmente les chiffres; quand il s'agit de Dieu et des pauvres, on fait des économies. Tout en nous parlant de la sorte, notre réis nous a conduits dans un lieu qui semblait destiné à la joie; c'était un café établi dans une enceinte assez vaste et n'ayant que les quatre murailles; une lampe ou *kandil*, placée dans un coin de la salle, remplaçait la lumière du jour qui commençait à tomber; deux musiciens jouaient l'un d'un chalumeau formé de roseaux du Nil, et l'autre d'un instrument en terre cuite, recouverte d'une peau de chacal; autour de ces musciens, plusieurs jeunes femmes dansaient, tenant en main des castagnettes, et jouant les pantomimes les plus obscènes; une espèce de gilles qui se mêlait à leurs danses, avait sur sa tête des coquillages qu'il faisait retentir en mesure, et dont le bruit accompagnait l'orchestre; ajoutez à cela des chansons que notre interprète n'a pas osé nous traduire; trois ou quatre fellahs, accroupis par terre, fumaient gravement l'*assabeh* ou savouraient la liqueur arabique, jetant un regard distrait sur les danseuses. Tout ce que je voyais, me paraissait si étrange, que j'en ai témoigné ma surprise au patron de notre barque. Tout-à-l'heure, lui ai-je dit, vous reprochiez à votre pacha de laisser tomber les mosquées, de laisser fermer les écoles; il a grand tort sans doute; mais comment to-

lère-t-il des spectacles comme celui que nous voyons? — La chose est toute simple, m'a-t-il répondu : il faut que le pacha donne de l'argent pour l'entretien des écoles et des mosquées, et les cafés comme celui-ci donnent au contraire de l'argent au pacha.

Notre patron nous a parlé de plusieurs cafés semblables à celui de Nadir; on en trouve dans beaucoup de villages du Nil; les Arabes les appellent du nom générique de *fantasia*. Les courtisanes qui les fréquentent sont inscrites sur les registres du fisc et paient un tribut; elles ont une organisation et des réglemens qui leur sont propres; elles ont même dans plusieurs bourgs un quartier séparé comme à Fouah; le bourg ou la ville où elles se trouvent en plus grand nombre, et qui est comme le quartier-général de la prostitution, est *Mehallet-el-kibir*, située à quatre lieues de la branche de Damiette, non loin de Mansourah et de Sémanour; elles choisissent une matrone à laquelle elles obéissent, et qui les envoie par détachemens dans les bourgs et les villages du Delta.

Les courtisanes que nous avons vues à Nadir, doivent se rendre à la foire de Tentah, qui s'ouvrira dans la première quinzaine d'avril; Tentah est un gros bourg, situé à quatre ou cinq lieues de Nadir, dans l'intérieur des terres. Là est le tombeau du santon Saïd le bédouin, qui est en grande vénération parmi les Égyptiens; les femmes surtout vont implorer le saint musulman, pour ne pas demeurer stériles, et lui sacrifient jusqu'à la pudeur.

de leur sexe, jusqu'à la fidélité conjugale; il y a dans le bourg de Tentah des maisons bâties tout exprès pour la réunion mystérieuse des deux sexes, et pour faciliter en quelque sorte les miracles qu'on demande au santon. La foire est ouverte par le grand cheik du Caire, qui fait la prière dans la mosquée; le katchef de la province y vient en personne, pour veiller au maintien de l'ordre; et pendant tout le temps que dure la foire, il est campé sous des tentes vertes; l'affluence des étrangers reste en-dehors de la ville; d'un côté, des boutiques formées de branchages ou de toiles tendues, étalent toutes sortes de marchandises et se prolongent sur deux rangs dans la plaine; de l'autre, la campagne est couverte de pavillons élégans, de tentes de roseaux habitées par des courtisanes et des almés. Cette foire dure quinze jours; au bout des quinze jours, une seconde foire, qui est comme une continuation de la première, s'ouvre dans un autre bourg à trois lieues de Nadir en descendant le Nil. Dans ce dernier bourg, est un autre santon, nommé *Ibrahim-el-Soukgy*, qui n'est pas moins révéré que le santon Saïd le bédouin; on fait dans ce lieu les mêmes pélerinages qu'à Tentah; on y retrouve la même affluence de marchands, de courtisanes, de dévots musulmans; tous ces pélerinages, toutes ces réunions moitié religieuses, moitié profanes, ressemblent beaucoup à certaines solennités de la vieille Égypte; on célèbre aujour-

d'hui la fête de Saïd le bédouin et d'Ibrahim-le-Soukgy, comme on célébrait autrefois celle de Sérapis à Canope et celle d'Isis à Bubaste.

Nadir est sur la rive orientale du Nil; rentrés dans notre bateau, nous nous sommes rapprochés de la côte occidentale; les monceaux de sable y annoncent plus fréquemment le voisinage du désert; les habitans ont l'air plus sauvages. Nous n'avons point débarqué à Terranéh, que nous avons laissé à notre droite; c'est là qu'est le dépôt du natron que le pacha tire des lacs de Nitrie, et qu'il fait transporter à Alexandrie par des caravanes. Je regrette de n'avoir pu faire quelques courses dans cette partie des déserts de la Lybie; j'aurais voulu visiter ce *fleuve sans eau* où l'imagination des Arabes a vu des navires pétrifiés, et cette solitude habitée autrefois par les deux Macaire. De toutes les lectures que j'ai faites en ma vie, aucune ne m'a laissé plus de souvenirs que l'histoire des pères du désert; leur abstinence et leurs mortifications tenaient du prodige; les solitaires de Scetté jeûnaient tous les jours de l'année; on s'accusait parmi eux d'avoir mangé une grappe de raisin, d'avoir bu de l'eau toutes les fois qu'on avait soif, d'être resté une heure sans travailler et sans prier; c'est là que se pratiquait une humilité inconnue parmi les hommes, et qu'on poussait jusqu'à l'excès l'amour de la pauvreté; un des hôtes du désert ayant laissé en mourant une

somme de cent écus, les uns proposaient de la donner aux pauvres, d'autres à l'église : « Que ce » trésor, dit Macaire, suive au tombeau les dé» pouilles du défunt, et qu'il périsse avec celui qui » l'a possédé. » Vous voyez jusqu'à quel point les anachorètes de Nitrie méprisaient la richesse; je veux vous montrer comment ils traitaient la gloire: un jeune homme d'Alexandrie se présenta pour vivre au milieu des solitaires; Macaire, auquel il s'adressa, voulut l'éprouver : Allez, lui dit-il, dans le cimetière qui est proche, adressez-vous aux morts, et dites à chacun tout ce qu'on peut dire à un homme de plus injurieux; le jeune homme fit ce qui lui était commandé, et lorsqu'il revint, Macaire lui demanda ce qu'on lui avait répondu. — Rien. — Eh bien, retournez et faites le tour du cimetière, en chantant les louanges de tous ceux qui y sont ensevelis. Le jeune néophite obéit, et revint. — Qu'ont dit les morts? — Rien. — Profitez donc de la leçon, dit le vieux solitaire; imitez l'indifférence des morts pour les jugemens des hommes, et vous vivrez pour Jésus-Christ. — Voilà quelle était la philosophie du désert de Scetté; croyez-vous, mon cher ami, qu'on ait jamais entendu d'aussi belles paroles dans Saïs, dans la ville de Minerve, dans la ville où Solon et Platon allaient apprendre la sagesse?

Dans la solitude de Scetté que les légendes appellent la *Montagne-Sainte*, on trouve encore

quatre couvens, habités par des moines cophtes; le voyageur Sonnini les visita vers la fin du siècle dernier. « Je ne crois pas, dit-il, qu'il y ait sur la terre une position plus horrible que celle du principal monastère de Natron; bâti au milieu du désert, ses murs quoique fort hauts, losqu'on les aperçoit d'un peu loin, ne se distinguent pas des sables, dont ils ont la couleur rougeâtre et la sauvage nudité. Nul chemin n'y conduit, nulle trace d'un être vivant; le couvent n'a qu'une porte étroite qu'on n'ouvre presque jamais; on y entre par-dessus les murs, en se faisant tirer avec des cordes. La règle des moines est très austère; ceux qui veulent la suivre, sont conduits dans l'église; là, on étend sur eux un drap mortuaire en récitant les prières des morts; il ne se fait pas d'autres cérémonies; les chrétiens du Delta et des rives du Nil vont souvent en pélerinage au couvent de Saint-Macaire. »

La navigation du Nil n'est pas sans danger, surtout dans la saison où nous sommes. Nous avons eu souvent les vents contraires, et souvent la tempête s'est élevée sur notre passage; le kamsin a deux fois rassemblé autour de nous des tourbillons de sable, et nous a forcés de chercher un abri derrière une côte escarpée; mais ce que nous redoutons plus que le kamsin, ce sont les brigands qui habitent certains villages du Nil; tous ces villages sont connus de nos mariniers, qui évitent

prudemment de s'arrêter dans leur voisinage pendant les ténèbres de la nuit, et qui nous avertissent souvent de nous tenir sur nos gardes. Les Arabes voleurs épient les bateaux qui passent, surprennent les voyageurs dans leur sommeil, les dépouillent, et quelquefois leur ôtent la vie. Parmi les faits les plus récens qu'on nous a racontés, j'ai retenu celui-ci : Un marchand d'Alexandrie, après avoir amassé au Caire quelques milliers de piastres, se retirait dans sa patrie avec son petit trésor; étant descendu à Terrranéh, il eut l'imprudence de parler de la somme qu'il emportait avec lui : lorsqu'il fut rentré dans sa barque, et que la nuit eut couvert le Nil de ses ombres, des coups de fusil se firent entendre ; le rivage répéta des cris plaintifs, c'était le marchand d'Alexandrie qu'on avait assassiné. Méhémet-Ali a fait depuis longtemps la guerre à ces pirates du Nil ; plusieurs de leurs villages ont été démolis; mais on n'a pu les détruire entièrement. Ammien-Marcellin dit que de son temps il n'y avait point de supplice qui pût corriger les Égyptiens de leur malheureux penchant pour le vol. Dans ce pays, le vol est comme la corruption des mœurs ; les temps n'y ont rien changé ; l'Égypte a perdu sa gloire, mais elle a conservé ses voleurs et ses filles de joie. Il faut vous dire d'ailleurs qu'il n'y a nulle part sur notre globe d'hommes plus exercés à la rapine et plus adroits dans leurs expéditions nocturnes que les Arabes. Ce

qu'on nous raconte de nos filous d'Europe, n'approche pas de la ruse et de la dextérité d'un fellah qui veut s'emparer du bien d'autrui; il n'y a point de danger qu'il ne brave, point de difficulté qu'il ne surmonte; les voleurs arabes se tiendront cachés, s'il le faut, pendant toute une journée dans un égoût ou dans une meule de fourrage; ils ramperont comme des reptiles sous des voûtes obscures, ils se glisseront comme des lézards à travers la fente d'un mur. Si l'occasion les favorise, une seule minute leur suffit pour achever leur expédition; une maison, un navire sont dévalisés en un clin-d'œil, et lorsqu'ils se retirent, on peut être sûr qu'il ne reste pas un parah, pas un habit, pas une natte dans les lieux qu'ils ont visités. Leur grande précaution, pour qu'on ne les reconnaisse pas et pour échapper plus facilement à toutes les poursuites, c'est d'être dans un état de complète nudité. Il est rare qu'on les prenne sur le fait, et même qu'on les arrête après le vol, car il ne leur faut qu'un moment pour mettre le désert entre eux et la justice.

LETTRE CXV.

PHYSIONOMIE MONOTONE DE L'ÉGYPTE. — DESCRIPTION DE NOTRE KANJE. NOTRE MANIÈRE D'Y VIVRE. CARACTÈRE ET MŒURS DE NOS MARINIERS. — INCOMMODITÉS DE NOTRE KANJE. — NOTRE BIBLIOTHÈQUE ET NOS LECTURES. RÉFLEXION SUR LES PYRAMIDES. APPARITION DES PYRAMIDES. ARRIVÉE AU CAIRE.

Mars 1831.

Les premiers jours qu'on voyage sur le Nil, on est enchanté du spectacle; mais la physionomie du pays est toujours la même : ce sont toujours des villages bâtis de terre avec leurs palmiers et leurs minarets, des canaux avec leur digues, de vastes campagnes couvertes de moissons, une multitude de fellahs toujours misérables. Le cours du Nil nous offre aussi un aspect qui ne varie point ; souvent,

après avoir fait quelques lieues, nous croyons encore nous trouver au même endroit. On ne change pas plus d'horizon que lorsqu'on navigue en pleine mer, et qu'on n'aperçoit que le ciel et les flots. Dans deux mois, le Nil commencera à croître, puis il sortira de son lit, ses eaux couvriront les plaines; les villages, les bourgs paraîtront comme de petites îles, et le Delta sera comme un Archipel. Après cela le fleuve reprendra son cours; on cultivera de nouveau les terres; on leur confiera les germes de la fécondité, et la campagne se couvrira d'autres moissons. Voilà toutes les variétés du pays où nous sommes; voilà tout ce qu'on voit en Égypte depuis le temps de la création.

L'histoire nous dit que les anciens Égyptiens étaient d'un caractère mélancolique, et qu'ils avaient sans cesse besoin d'être distraits. Je n'ai pas trop de peine à le croire, car l'uniformité des spectacles qu'ils avaient sous les yeux, devait les disposer à la tristesse. Cette disposition me paraît fort naturelle, et je sens que l'ennui commence aussi à me gagner.

Huit jours se sont écoulés depuis que nous sommes partis de Rosette; nous avons vu tout ce qu'il y a de plus curieux; nous passons chaque jour en revue beaucoup de villages qui ne présentent plus rien de nouveau que leur nom. A mesure que nous avançons, j'éprouve moins le besoin de descendre à terre et de parcourir la

campagne. Mon attention a fini par se concentrer dans notre kanje, et pour achever mon itinéraire, je veux vous décrire la manière dont nous y vivons.

Notre chambre, si je puis l'appeler ainsi, n'a rien que de très commun; elle n'a pas dix pieds carrés; on ne peut s'y tenir debout; aussi, y suis-je toujours couché ou assis; une porte donne sur le devant de la barque, une autre sur un petit réduit où sont nos malles. Sur les deux côtés de notre cabane, sont de petites fenêtres, par où nous voyons les rivages du Nil comme dans une lanterne magique; nous sommes trois dans cette espèce de cellule; j'ai avec moi le fidèle Antoine; nous avons pour commensal et pour compagnon, un brave négociant de Neuchâtel, en Suisse, qui va vendre au Caire des toiles peintes de son pays; ses marchandises sont dans une autre kanje qui marche de conserve avec la nôtre.

Nos mariniers sont des hommes de vingt-cinq à trente ans; ils paraissent forts et robustes; j'ai remarqué qu'ils avaient sur le bras et sur la poitrine des signes ou des caractères tracés avec de la poudre ou de l'antimoine; c'est un usage que nous avons trouvé partout en Orient; les hommes et même les femmes y sont tous marqués et étiquetés comme des ballots à la douane. Les gens de notre équipage ne parlent que la langue arabe; ils s'expriment avec tant de vivacité, que parfois on les

croirait en colère ; mais leurs manières sont au fond très pacifiques. Lorsqu'ils tiennent la rame, ils ont un chant qui semble accompagner tous leurs mouvemens, qui monte et descend avec les avirons ; cette musique monotone les tient en haleine; quand leur voix s'anime, la barque vole sur les flots ; quand leurs chants s'affaiblissent, la rame leur tombe des mains ; tout l'équipage s'endort, et la kanje, si elle n'est pas poussée par les vents, demeure immobile. Les voyages sur le Nil, comme je crois vous l'avoir dit, ne sont pas sans péril ; les voiles sont très élevées, offrent beaucoup de prise aux vents, et peuvent faire chavirer la barque ; la manœuvre en outre se fait avec beaucoup de négligence. J'ai ouï dire à des officiers de marine qu'ils redoutaient plus la navigation du Nil que celle de la Méditerranée et de l'Océan ; j'ai fait plusieurs observations à notre réis sur la manière dont son navire est dirigé ; il m'a toujours répondu : *C'est l'usage ;* nous rencontrons quelquefois des kanjes dont le mât est emporté, dont les voiles sont dans l'eau et la quille en l'air ; lorsque nous demandons les causes de ces fâcheux accidens, notre patron se contente de dire *Dieu l'a voulu.*

Nos mariniers, fidèles au ramadan, restent tout le jour sans fumer ; ils regarderaient comme un péché d'avaler une goutte de l'eau du Nil ; il faut voir l'attention avec laquelle ils comptent les heures et

les minutes; ils ont toujours les yeux vers le soleil, pour savoir comment va le temps; quand le soir arrive, leur impatience redouble; ils attendent que l'arrivée de la nuit vienne leur donner le signal propice, pour se livrer à leur appétit; c'est alors que la joie éclate sur leur front; n'allez pas croire cependant qu'on leur ait préparé un festin; j'ai quelquefois assisté à leurs repas; c'est un riz, qui n'a pas été blanchi, et qu'on fait bouillir avec un peu de sel; leur soif n'est jamais apaisée que par l'eau du fleuve; il est vrai que le réis vient tous les soirs dans notre cabine nous demander un peu d'eau-de-vie, qu'il boit à l'insu de son équipage; avant le lever du jour, on fait un autre repas, et le jeûne le plus rigoureux recommence comme la veille. Cette pénitence retombe indirectement sur nous, car les marins qui jeûnent de la sorte sont peu disposés à travailler, et notre kanje s'avance lentement; nous pourrions en bonne justice demander compte au prophète Mahomet du temps que nous perdons sur la route.

Quant à nous, nous n'attendons point la fin de la journée pour nous mettre à table; nous avons deux cuisiniers, qui s'occupent de nos repas; à huit heures du matin, nous déjeunons avec du café; nous y mêlons du lait de buffle quand nous en trouvons. A quatre heures après midi, on nous sert le dîner : ce sont ordinairement des poulets et des pigeons, apprêtés par Ibrahim, qui avant de les

mettre à la broche, ne manque jamais de prononcer les mots sacramentels, sans lesquels toute viande est immonde aux yeux des musulmans; quand la fortune nous favorise, nous avons du mouton; la chair du mouton est fort estimée en Égypte; pour que vous connaissiez l'estime qu'en font les Arabes, je vous dirai qu'ils la comparent à la *thériaque*. Notre cuisinier Ibrahim est un plaisant à la manière du pays; il sait quelques mots italiens, ce qui lui a valu auprès de nous le titre d'interprète; nous lui avons appris quelques mots français qu'il répète tout haut, sans en comprendre le sens, comme un perroquet bien élevé; nous lui faisons dire entre autres choses : *Tous les Arabes sont des larrons;* il répète ces paroles à tout propos, et les accompagne de quelques grimaces; lorsqu'il nous vient quelques Arabes dans notre bateau, il ne manque jamais de leur dire selon la coutume du pays: *Comment va votre chameau, comment vont vos buffles? comment vont vos pigeons, vos poulets et vos enfans?* Après cela, il se retourne vers nous, et crie à tue tête ce que nous lui avons appris : *Tous les Arabes sont des larrons;* ce qui est pour nous une véritable comédie.

Je viens de vous parler de nos plaisirs; il faut que vous connaissiez aussi nos misères; nous avons dans notre petit réduit un extrait des sept plaies d'Égypte; tous les insectes qui nous tourmentaient l'été dernier sur l'Hellespont, nous les retrou-

vons sur le Nil ; notre kanje n'a pas une planche d'où il ne sorte par milliers des punaises et d'autres petits animaux qui viennent nous assiéger, et ne nous laissent point de répit ; les immersions d'eau du Nil, les cérémonies de l'ablution vingt fois répétées, ne sauraient nous en préserver ; comme je me plaignais au réis, vous êtes bien heureux, m'a-t-il dit, que les moucherons et les cousins ne soient pas encore arrivés ; ils ne viennent qu'au mois de juin ; alors on ne peut ouvrir la bouche, sans en avaler, ni montrer un coin de sa peau, sans être couvert de piqûres. Nous devons donc prendre notre mal en patience, et nous applaudir d'être encore au mois de mars, où tous les ennemis du repos de l'homme ne sont pas entrés en campagne ; mais je ne vous ai pas encore dit tout ce qu'il y a de plus incommode et de plus dégoûtant dans notre habitation ; ce sont les rats et les souris ; nous n'en avions point lorsque nous sommes sortis de Rosette, et maintenant la kanje en est remplie ; chaque fois qu'on s'approche du rivage, et qu'on attache la kanje, les rats ne manquent pas de grimper le long de la corde ; il n'est point de village qui ne nous ait envoyé sa colonie ; ils traversent en plein jour notre petite chambre ; la nuit, ils nous passent sur le corps ; ils savent mieux où sont nos provisions que notre cuisinier Ibrahim ; en voyant cette engeance qui nous tourmente, je ne serais pas très éloigné de reconnaître

les chats pour des dieux, comme on le faisait à Bubaste. Cette multitude de rats, après avoir dévoré tout ce que nous avons en comestibles, rongent les planches du bateau; ce matin nous avons été réveillés par des cris de détresse, partis de la kanje qui marche de conserve avec nous; nous nous sommes levés pour aller au secours; nous avons trouvé que les rats venaient de faire une large ouverture au fond du bateau; l'eau y pénétrait à gros bouillons; plusieurs ballots de toiles peintes ont été avariées; on a eu toutes les peines du monde à réparer la kanje, et à la mettre en état de continuer sa route.

Les journées nous paraissent longues, et nous faisons ce que nous pouvons pour les abréger; nous avons eu soin d'abord de tirer nos livres de nos malles et de les dérober à la voracité de nos incommodes et dangereux commensaux. Tous ces livres, parmi lesquels se trouvent beaucoup de relations de voyages, sont pour nous comme des compagnons, comme une caravane choisie, au milieu de laquelle nous poursuivons notre route. Nous les interrogeons sur l'histoire, sur les mœurs et les monumens du pays; nous n'oublions pas surtout les Mémoires de la Commission d'Égypte, si remplis de notions positives; nous relisons quelquefois Savary, malgré ses exagérations, et nous ne dédaignons point Volney, malgré sa philosophie pédantesque; mais j'avoue que je reviens plus sou-

vent au consul Maillet, parce qu'il a de la bonhomie, et qu'il mêle à ses descriptions des contes qui me divertissent

Vous devez bien penser que nous n'oublions pas Hérodote, et que le père de l'histoire ne nous a point quittés dans nos courses; son livre intitulé *Euterpe*, est moins un récit historique qu'une relation de voyage; c'est au vieil Hérodote que nous faisons toutes nos questions sur les merveilles de l'ancienne Égypte; il nous impatiente quelquefois par ses réticences, par ses scrupules; il y a une foule de choses qu'il sait très bien, qu'il a vues de ses propres yeux, et qu'il n'ose pas nous dire; il se fait surtout un scrupule de parler de la religion des Égyptiens, et par respect pour les dieux, il nous cache la vérité; mais s'il y a des lacunes dans ses récits, je suis du moins plein de confiance pour ce qu'il nous rapporte, et j'aime mieux, à tout prendre, un historien qui en sait plus qu'il n'en dit, que tant d'autres qui en disent plus qu'ils n'en savent. J'ai interrogé le bon Hérodote sur la formation du Delta, dont nous cotoyons maintenant les rivages; cette riche province, nous dit-il, n'était qu'un vaste marécage au temps du roi Ménès; l'Égypte n'allait pas plus loin que le lac Méris; le Delta, formé par les alluvions, fut *un présent du Nil.* Telle est l'opinion que le père de l'histoire trouva établie parmi les Égyptiens; cette opinion adoptée par les savans modernes, nous explique la construc-

tion successive de Thèbes, de Memphis, de Saïs, d'Alexandrie; à mesure que le pays s'agrandissait vers la mer, la capitale changeait de place; le peuple égyptien avec ses rois, ses palais et ses temples, semblait descendre le Nil pour prendre possession des provinces que le fleuve avait créées dans son cours; on ne peut nous donner une plus grande idée des bienfaits du Nil.

Nous avons dans notre petite bibliothèque le Discours sur l'Histoire universelle de Bossuet; j'ai voulu relire son chapitre sur l'Égypte; il semble qu'on relise un ancien; car tel est le privilége du génie, qu'il est le contemporain de tous les âges, et qu'il inspire le même respect que les grandes ruines de l'antiquité. C'est dans l'histoire de Bossuet que l'Égypte se montre dans toute sa grandeur, et qu'on croit la voir telle qu'elle était au temps des Pharaons; le génie de l'historien se plaît à la description de cette terre que ses premiers habitans appelaient *la région pure;* le peuple égyptien est un peuple de son choix, et peu s'en faut qu'il ne lui donne la préférence sur le peuple de Dieu; en relisant ce que Bossuet nous dit de l'antique Égypte, de ses arts, de ses institutions, de ses monumens, on voudrait être un sujet de Sésostris; que dis-je! j'aimerais mieux vivre dans la vieille Thèbes telle qu'il nous la représente, que dans la triste cité de Sion que nous venons de visiter. Quand on a lu le tableau si poétique de

Bossuet, et qu'on descend des temps antiques à ce qui se voit aujourd'hui, on reste surpris et désolé du contraste.

Nous n'étions pas loin des pyramides, et nous nous attendions à les voir à chaque moment; à la fin, je n'ai plus feuilleté nos livres, je n'ai plus interrogé nos anciens voyageurs que pour savoir ce qu'ils en ont dit; car pour voyager avec fruit, il faut d'abord étudier ce qu'on va voir, il faut étudier ensuite ce qu'on a vu; on ne peut se faire une idée de tout ce qui a été publié sur les pyramides; ce monde que Dieu a livré aux disputes des philosophes n'a pas été l'objet de tant d'explications, de commentaires et d'hypothèses. Les pyramides sont-elles des tombeaux, des temples ou des observatoires? Voilà trois questions qui seules ont enfanté de gros volumes; pour quelle opinion nous déciderons-nous?

Si nous en croyons Hérodote, les pyramides ne peuvent avoir été des temples, car le roi Chéops qui bâtit le plus remarquable de ces monumens, fit fermer tous les temples d'Égypte; les moyens employés pour construire l'une des pyramides de Giseh, ne vont guère non plus avec les idées de la piété; Hérodote nous apprend qu'elle fut l'ouvrage de la fille de Chéops, et que cette princesse, d'après le conseil de son père, exigeait pour cela de chacun de ses amans quelques blocs de marbre ou de granit. Les pyramides sont-elles des observatoires?

Cette opinion ne paraît pas plus vraisemblable que la première. Il y a des gens, même parmi les savans, qui se persuadent qu'on bâtit un observatoire pour être plus près du ciel, et pour diminuer l'espace qui nous sépare de la voûte étoilée; mais il ne s'agit que de s'élever au-dessus des vapeurs qui couvrent la terre, et d'avoir un horizon découvert; dans un pays comme l'Égypte, ou le ciel est presque toujours pur, on n'avait pas besoin de se placer sur des lieux élevés. Si les pyramides avaient été des observatoires, elles sont en si grand nombre qu'on pourrait croire que tout le peuple d'Égypte s'occupait d'astronomie; nous avons à Paris un observatoire, et c'est bien assez pour loger tous nos astronomes; que dirait-on dans la postérité, si vingt ou trente observatoires s'élevaient dans la plaine de Montrouge? Il me paraît donc bien évident que les pyramides n'avaient pas pour objet l'observation du firmament. Reste la question des tombeaux; je me décide ici pour l'affirmative, et j'ai beaucoup d'autorités à citer pour cette opinion. Je raisonnerai plus longuement sur ce point, quand je verrai de plus près ces monumens. Tout ce que je puis faire dans mon étroite cabine, c'est d'admirer comment ces merveilles sont restées debout en dépit des siècles; on peut les considérer, s'il m'est permis d'employer cette expression, comme la plus grande bataille que le génie de l'homme ait jamais livrée au temps. Aussi la vanité humaine en

a-t-elle triomphé ! elle a pu voir avec indifférence les hauteurs de l'Atlas, du Taurus et du Liban, mais en voyant des montagnes de pierre, sorties des mains de l'homme, en voyant leurs cimes éternelles, elle a battu des mains.

Au reste, les pyramides sont comme l'Egypte elle-même; ce pays ne nous intéresse pas seulement par ses merveilles, mais par les mystères qui couvrent son histoire; lorsque l'Égypte sera complètement connue, et qu'on passera du domaine des conjectures à celui des faits, lorsqu'il ne sera plus permis de bâtir des systèmes sur tout ce qu'on y voit, et que l'imagination ne sera plus pour rien dans les relations des voyageurs, il est possible que ce pays excite moins d'intérêt, et qu'il attire moins notre curiosité et notre attention.

Mais tandis que je me livre ainsi à de vagues réflexions, j'entends crier autour de moi : *Les pyramides! les pyramides!* Je suis sorti de notre cabine, et les trois pyramides de Giseh nous ont apparu dans l'horizon lointain. Nos mariniers nous disent qu'elles sont à une distance de plus de huit lieues. Elles s'élèvent sur une surface plane et sous un ciel blanc; l'espace qui nous en separe les fait paraître diaphanes ; le sentiment qu'on éprouve au premier aspect est difficile à définir ; c'est l'inspiration sévère de la solitude, mêlée à celle du ciel et de ses merveilles; c'est la mystérieuse Égypte qui sort du cercueil et qui lève sa tête vers le firma-

ment; le profond silence, la vaste étendue du désert, voilà ce qui frappe l'imagination; on n'éprouve point de terreur à cette vue, comme le prétend le voyageur Clarke, mais l'aspect des pyramides vous trouble et vous émeut comme une grande pensée morale, comme un chant de l'*Iliade*, ou comme un beau passage des *Prophètes*. On est pénétré de je ne sais quel sentiment religieux qui nous reporte aux temps reculés et qui nous donne confiance dans l'avenir; je conçois très bien maintenant ces paroles que Bonaparte adressait à ses soldats : *Du haut des pyramides trente siècles vous contemplent*. Ces monumens sont en effet comme des colonnes placées sur le chemin de l'éternité, et si l'immortalité pouvait se personnifier, si elle nous apparaissait, je crois qu'elle se montrerait à la terre du sommet des pyramides.

En même temps que nous avons vu les pyramides, nous avons découvert les sommets du Mokatan et la chaîne des montagnes lybiques, couvertes d'une vapeur rougeâtre. La journée était sur le point de finir, et le soleil se couchait à notre droite; les ténèbres de la nuit ont fait disparaître ce magnifique spectacle, et nous ont laissés livrés à nos réflexions. J'ai eu beaucoup de peine à m'endormir, et vous devez bien croire que j'ai rêvé aux pyramides. Quand le soleil s'est levé, nous avions dépassé le lieu où le Nil se divise en deux grandes branches, et qu'on appelle la *Tête de la Vache*. Le

fleuve se présente à nous comme le *large Hellespont ;* les minarets et plusieurs beaux édifices frappent nos regards ; tout nous annonce les avenues et l'approche d'une grande cité. Nous allons débarquer et nous rendre au Caire, d'où je vous écrirai mes prochaines lettres.

P. S. Une goëlette de Jaffa vient de m'apporter plusieurs lettres de M. Poujoulat, que j'ai laissé dans les murs de Sion ; ces lettres offrent un tableau général des nations de Jérusalem : les juifs avec leur synagogue, les musulmans avec leurs mosquées, les chrétiens avec leurs églises et leurs monastères, sont représentés sous les traits et les points de vue les plus intéressans. Jamais la physionomie intime et matérielle de Jérusalem n'avait été retracée d'une manière aussi vraie et aussi complète. La partie concernant la Jérusalem du moyen-âge vous paraîtra entièrement neuve. Vous pourrez lire aussi dans les lettres qui vont suivre, le récit de voyages faits à Saint-Saba et au pays d'Hébron. La relation de ces différentes courses renferme un grand nombre de faits et de détails qui ne se trouvent dans aucun voyageur. Les descriptions et les peintures de mon compagnon vous aideront à établir des points de comparaison entre la Judée et l'Égypte.

LETTRE CXVI.

PROMENADES DANS JÉRUSALEM. — LE QUARTIER DES JUIFS, LA SYNAGOGUE. — LE QUARTIER DES MUSULMANS. — CIMETIÈRES. — ENTERREMENT D'UNE JEUNE MUSULMANE. — SIÉGE DU CHATEAU DE SANOUR. — JEUNE PÉLERIN TUÉ.

A M. M......

Jérusalem, avril 1831.

Une ordonnance pontificale affichée sur les murs des cellules destinées aux voyageurs, porte que tout pélerin ne doit pas rester dans la Terre-Sainte plus d'un mois; grace à la bienveillance particulière des supérieurs du monastère latin, je puis prolonger mon séjour à Jérusalem au-delà du terme

prescrit par la loi papale; je profite de ce précieux privilége pour étudier à fond les nations qui habitent Jérusalem ; mes jours passés dans la cité des miracles ne seront point des jours perdus, si je parviens à ajouter quelques détails curieux à l'intéressant tableau que vous avez déjà donné de la ville sainte. Une visite dans les quartiers juifs et musulmans donnera lieu peut-être à d'utiles observations.

Les différens quartiers de Jérusalem nous représentent comme autant de cités dans une même enceinte, séparées entre elles par des croyances, des mœurs ou des habitudes diverses. Les enfans d'Israël, qui, dans toutes les villes d'Orient, n'ont reçu en partage que les endroits les plus tristes, ne sont pas mieux traités dans la ville de Salomon. Autour du *Harat-el-Youd* (quartier des juifs), vers la porte Sterquiline, s'étend un long espace vide qu'on peut appeler la voirie de Jérusalem; au milieu de haies de nopals sont entassés des carcasses et des ossemens de chevaux, d'ânes et de chiens, mêlés à des débris de vases de terre; une exhalaison empestée s'échappe de cet amas de ruines impures. Les corbeaux, ces noirs convives qu'on trouve partout où il y a des cadavres, viennent par bandes chercher là leur pâture, et l'étranger qui passe à coté de ce champ de corruption, se demande quel crime a commis ce peuple pour avoir mérité d'habiter un lieu pareil. Il faut ajouter que de ce coté sont relégués les lépreux; je les ai vus quelquefois assis à l'ombre,

sur de vieilles nattes déchirées ou sur la terre nue, devant une grande cabane de pierres qui leur sert d'asile ; la charité n'adoucit point leurs douleurs, on se contente de placer auprès d'eux un peu de nouriture pour les empêcher de périr avant le temps; ils sont abandonnés au mal qui les dévore, et tout le monde les fuit. Ces malheureux peuvent dire comme Job frappé d'une effroyable plaie : *Mes propres frères ont passé devant moi comme un torrent qui s'écoule rapide dans les vallées.*

J'ai lu dans un voyageur anglais qu'il existait, au siècle dernier, une loi par laquelle les Turcs défendaient qu'il y eût à Jérusalem plus de deux mille juifs; je n'ai rien entendu dire de semblable, et nous pourrions croire que cette loi n'a point existé, par la raison qu'elle ne s'accorde guère avec l'esprit cupide et fiscal des autorités turques; d'ailleurs, limiter le nombre des pélerins ou des rayas, ce serait nuire singulièrement aux intérêts du pays. Si cette loi prohibitive a été jamais promulguée, personne ne s'en souvient plus aujourd'hui, et le nombre des habitans israélites s'élève à six mille. Comme le commerce de Jérusalem se réduit à peu de chose, il n'y vient guère que des juifs qui ont amassé de l'argent ; ils vivent ici de leurs rentes, je veux dire l'intérêt des sommes qu'ils ont placées ; c'est pourquoi sans doute mon interprète Joseph me dit que les juifs sont riches. Une remarque qu'il n'est pas inutile de faire, c'est

que, parmi la nation israélite de la ville sainte, on compte beaucoup plus de femmes que d'hommes; on m'a expliqué cela en me disant que les pauvres femmes de cette nation ont le privilége de vivre aux frais de la communauté israélite; c'est peut-être aux femmes juives de Jérusalem qu'est surtout destinée la caisse de secours de Constantinople. Nous savons aussi que, dans toutes les parties du monde, les juifs font de temps à autre des collectes pour leurs frères de Jérusalem, et que la plupart de ceux qui viennent mourir ici offrent en arrivant leurs aumônes particulières. On trouve un grand nombre de vieux rabbins; lorsque j'en rencontre avec leur longue barbe blanche et leur robe flottante, je songe tout d'abord aux pontifes Aaron ou Éléazar.

Une opinion accréditée par quelques voyageurs, veut que les autorités turques épargnent de préférence la nation israélite; j'ignore si cela est dans certaines villes de l'Orient, mais je puis vous garantir que cela n'est point à Jérusalem. Les juifs de la cité sainte sont toujours les premiers frappés quand la mutzelim lève ses contributions arbitraires; les avanies tombent sur eux avec un caractère de despotisme tout particulier, car ce pauvre peuple n'a sur la terre aucun roi, aucun prince, aucun pouvoir qu'il puisse invoquer; les juifs de Jérusalem sont livrés sans défense à toutes les fantaisies de la tyrannie, et peuvent s'appliquer ces paroles prophétiques du Deutéronome : *Votre vie*

sera comme en suspens devant vous, vous tremblerez nuit et jour, et vous ne croirez point à votre propre existence.

A Jérusalem, ainsi que dans le reste du monde, les juifs sont partagés en sectes; il existe entre les sectes israélites presque autant de haine qu'il en existe entre les sectes chrétiennes. Toutes ces pauvres nations, comme si les malheurs de la servitude ne leur suffisaient point, troublent encore leur existence par des révolutions intérieures, des révolutions de famille qu'aucune puissance humaine ne saurait arrêter. Indépendamment des opinions de sectes, la différence des pays établit aussi des divisions parmi le peuple d'Israël; les juifs orientaux ne se mêlent point sans répugnance aux juifs venus d'Europe; ceux-ci quelquefois sont soupçonnés de demi-christianisme; les vieux rabbins d'Asie ne peuvent croire que Jacob ait conservé sa pureté antique après avoir long-temps campé au milieu des peuples d'Occident. Malgré tout cela, les juifs n'ont à Jérusalem qu'une seule synagogue; elle reçoit les différentes sectes israélites, comme l'église du Saint-Sépulcre reçoit les sectes chrétiennes. J'ai vu cette synagogue, qui montre assez dans quel abîme de misères Israël est tombé. A peu de distance du lieu où jadis ils bâtirent au Seigneur le plus beau temple qu'ait élevé la main de l'homme, les enfans d'Abraham ont pour sanctuaire d'humbles chambres souterraines où le jour arrive à peine

par quelques ouvertures ; le haut des murs offre de petites tribunes ou galeries grillées pour les femmes ; en bas se trouvent des bancs pour les hommes. Au fond de chaque chambre, un long rideau dérobe aux yeux les saintes Écritures, transcrites sur des rouleaux de parchemin, enfermés dans un coffre ; c'est là comme le tabernacle. Dans la principale de ces chambres, un drap de pourpre brodé d'or entoure de respect et de mystère les tables de la loi. Durant leurs cérémonies, auxquelles j'ai assisté deux fois, les juifs ont le front couvert d'un voile de serge blanche avec une bordure bleue ; des cordons pendent aux quatre coins de ce voile. Pendant que les rabbins lisent tout haut dans les livres de Moïse ou des prophètes, les assistans répondent avec des versets de la Bible, ou pleurent et s'agitent comme saisis d'un violent désespoir ; puis on déroule devant eux les parchemins des saintes Écritures ; chacun les touche pieusement avec le bout d'un des cordons du voile qui couvre sa tête. Une aspersion d'atar-gul ou d'essence de roses sur tous les israélites présens termine la cérémonie. Cette malheureuse nation cache dans les lieux souterrains ses prières et ses lamentations religieuses, comme autrefois les disciples du Christ cachaient leurs mystères ; les juifs finissent comme les chrétiens ont commencé ; la croix sortit des catacombes de Rome pour aller régner sur le monde, et la dernière espérance d'Israël mourra dans la synagogue souterraine de Jérusalem.

Adrien, maître de la ville sainte, défendit aux juifs, sous peine de mort, d'entrer dans la cité; seulement l'empereur leur avait donné un jour dans l'année où ils pouvaient, à prix d'argent, se montrer dans la ville pour y pleurer leur malheur. « Cette nation qui avait vendu le sang du Christ, » dit saint Jérome, n'eut point alors la liberté de » verser des larmes sur ses propres ruines, et se » vit réduite à acheter le droit de pleurer. » Maintenant on peut dire aussi que les israélites de Jérusalem paient les larmes qu'ils répandent, car chacun des jours qu'ils passent dans la ville de David est chèrement acheté. Dans le parvis de la mosquée d'Omar, entre le temple musulman et les murailles sud-est de la ville, il est un lieu qu'on nomme la *Place des pleurs;* les israélites obtiennent, à prix d'argent, la liberté de se réunir sur cette place le vendredi après midi, pour embrasser la poussière, unique reste du temple de Salomon, et déplorer ensemble les mystérieuses calamités de Juda.

P.....

SUITE

DE LA LETTRE CXVI.

A M. M......

Jérusalem, avril 1831.

Le quartier des musulmans (Harat-el-Muslmin), avoisine la mosquée d'Omar; il ressemble assez aux quartiers turcs de Smyrne ou de Constantinople; ce sont de hautes maisons avec d'étroites fenêtres grillées, des habitations à physionomie morne, d'où ne s'échappe aucun bruit et qui paraissent entourées de mystère.

Les musulmans de Jérusalem forment une famille à part dans la grande famille de l'islamisme; le gouvernement des pachas les a toujours traités

avec ménagement; il leur fait des concessions comme aux tribus du désert. On peut dire que les disciples du Coran sont fanatiques en raison de la sainteté des lieux qu'ils habitent; ils se montrent plus intolérans à Jérusalem, à Damas, à la Mecque et à Médine, que dans le reste de l'empire. La conquête d'Alger, qui a si vivement frappé toutes les populations de l'Orient, a exercé à Jérusalem une influence salutaire; les musulmans mettent moins d'aigreur et de violence dans leurs rapports avec les chrétiens, et s'ils insultent ou s'ils maudissent les giaours, c'est tout bas et secrètement.

Toutefois un catholique, un Grec ou un Arménien n'aurait garde de s'aventurer seul dans le quartier des mahométans. Le Harat-el-Muslmin est pour les chrétiens une région étrangère qu'on ne traverse point sans péril, une cité ténébreuse et ennemie qui a des piéges et des vengeances toutes prêtes. Il règne dans ce quartier une solitude silencieuse qui donne presque de l'effroi; les figures qu'on y rencontre sont comme des ombres égarées, comme de mauvais djins qui menacent de troubler le repos de vos nuits. Malgré mon costume franc, j'ai parcouru bien des fois le Harat redouté, sans jamais recevoir aucune insulte; seulement un jour que, voulant visiter des yeux le parvis de la mosquée d'Omar, je m'étais arrêté un peu trop long-temps à la grande porte qui donne sur cette vaste enceinte, un vieil émir, coiffé du turban

vert, me cria d'une voix sèche et rude : *Ialla-rou* (va-t-en). Le *Harat-el-Maugrarbé*, quartier des Maugrabins, est comme une continuation du Harat-el-Muslmin; les musulmans de ce quartier sont originaires de Barbarie : ceux-là surtout ont dû gémir de la conquête d'Alger. Ainsi donc il faut distinguer à Jérusalem trois nations musulmanes, les Arabes, les Barbaresques, les Osmanlis de l'Asie-Mineure; ces derniers sont les moins nombreux. La population musulmane est évaluée à dix mille ames. Une vieille haine, qui se change parfois en guerre, sépare les musulmans de Jérusalem des Béthléémites. Cette semaine, quatre Turcs ont été dépouillés sur le chemin de Béthléem, près du monastère de Saint-Élie; on leur a tout enlevé, depuis les babouches jusqu'au turban. Je les ai vus revenir à la ville dans le costume de saint Jean au désert; ils murmuraient entre leurs dents des paroles qui probablement n'étaient pas des bénédictions pour les chrétiens de Béthléem.

Les musulmans de la cité sainte ont six mosquées, sans compter la mosquée de David sur le mont Sion, et celle qui est située sur le mont des Olives, appelée *Cheik-Lalami*, du nom d'un saint musulman dont elle renferme le tombeau. Les six mosquées de Jérusalem sont, 1° la mosquée d'Omar, appelée en arabe *el-Aksa* (l'*éloignée*, relativement à la Mecque); 2° la mosquée *el-Sakhra* (la roche); 3° une mosquée voisine du couvent de Saint-Sau-

veur, nommée *Cheik-Lalami*, comme celle du mont des Olives; 4° la mosquée d'*Abou-Madien*, près de la petite porte des Maugrabins; 5° la mosquée de *Cheik-Loulou*, près du bazar des grains; 6° la mosquée d'*Alkorami*, à côté du grand bazar. Je me réserve de vous parler ailleurs des mosquées bâties sur l'emplacement du temple de Salomon. Quant aux quatre autres sanctuaires, qui portent chacun le nom du santon qu'ils ont eu pour patron ou pour fondateur, ce sont des monumens sans importance historique, sans importance comme construction. En parcourant l'enceinte de Jérusalem, on rencontre les ruines d'un grand nombre de mosquées; la piété des vrais croyans laisse l'herbe croître en paix sur ces débris religieux, et jamais il ne viendra à l'esprit d'un mutzelin ou d'un cheik de relever les temples détruits.

On peut passer assez naturellement des mosquées aux cimetières musulmans: on en voit deux autour de Jérusalem; l'un s'étend depuis la grotte de Jérémie jusqu'en face de la porte Saint-Étienne (Bab-el-Sitti-Mariam, porte de la sainte Vierge Marie); l'autre est située à un quart d'heure de la ville sur la route de Jaffa. On ne trouve point dans ces champs des morts la pompe solennelle des cimetières de Scutari; point de pyramides et de colonnes funèbres, point de ces monumens superbes qui racontent avec des lettres d'or la gloire d'un visir ou d'un pacha; ce sont des tombeaux fort simples

comme on en rencontre sur tous les chemins de la Turquie. Le cyprès, compagnon fidèle des tombes musulmanes, ne jette point l'ombre de ses noirs rameaux dans les cimetières de Jérusalem ; le tilleul et l'ormeau, le myrte, l'if et le buis ne viennent point y adoucir, comme en d'autres pays de l'Orient, la tristesse des sépulcres.

J'ai vu ces jours-ci le convoi d'une jeune musulmane au champ des morts de la route de Jaffa ; c'était la femme d'un des plus riches personnages de Jérusalem ; elle n'avait que dix-neuf ans : plus de deux cents personnes accompagnaient ses derniers restes. Le cercueil, recouvert d'un drap de soie noir, était porté par six musulmans, qui marchaient à pas rapides, suivant la coutume que vous savez. La fosse destinée à recevoir le cadavre avait été voilée à tous les regards : l'iman, le fossoyeur et les deux anges Monkir et Nékir ont pu seuls voir le corps de la jeune femme dépouillé du drap de soie et prêt à être enseveli. Les larmes ne coulaient sur aucun visage, aucune bouche ne proférait des gémissemens ; là pourtant se trouvaient le père, le frère ou le mari de celle qui, encore à son matin, allait entrer dans sa maison de l'éternité ; mais les parens de la jeune morte se rappelaient sans doute ces paroles de Mahomet, en apprenant le trépas d'une de ses filles : *Rendons graces à Dieu, et acceptons comme un bienfait la mort même et la sépulture de nos filles*. La multitude qui sui-

vait le convoi n'était composée que d'hommes. Une demi-heure après, lorsque déjà chaque assistant avait regagné la ville par la porte du *Bien-aimé, Bab-el-Hhalil* (porte de Béthléem), des femmes musulmanes se sont rendues en grand nombre auprès de la fosse nouvelle : enveloppées dans de longs voiles blancs, elles s'avançaient sans bruit et dans un religieux silence; on eût dit des ombres qui s'en allaient visiter une ombre. Les femmes se sont groupées autour de la fosse, mêlant leurs prières et repassant ensemble la trop courte vie qu'Arzaël venait de trancher. Quand toutes se sont retirées, et que ni turban vert ou blanc, ni voile de femme n'apparaissaient plus au-dessus des tombes, j'ai visité à mon tour l'étroit espace de terre fraîchement remué, et j'ai songé à cette inexorable destinée qui précipite dans le sépulcre ceux qui ont à peine commencé la vie comme ceux qui ont longtemps vécu.

Je n'ai rien à ajouter à ce que vous avez dit sur les autorités turques de Jérusalem. Une des premières choses que vous avez apprises en arrivant dans la ville sainte, c'est le despotisme capricieux qui caractérise tous les actes de ce gouvernement à l'égard des chrétiens. L'église du Saint-Sépulcre est comme une grande ferme que les autorités de Jérusalem exploitent à leur profit avec tous les raffinemens d'une cupidité barbare. Le temple de la Résurrection n'a pas un autel, pas une relique,

pas une pierre qui ne rapporte de l'or au sérail, et tous les autres sanctuaires de Jésus-Christ sont autant de riches domaines où le gouvernement recueille à pleines mains sans avoir rien semé. Là où gît le corps, les aigles s'assemblent, dit l'Écriture; le mutzelin, le cadi, le sous-cadi, les kiatib et tous les officiers du sérail, font l'office des aigles et des vautours sur ces nations chrétiennes que l'Europe leur abandonne comme un cadavre.

Vous avez entendu parler de la guerre qui trouble en ce moment l'ancien pays de Sichem; cette guerre est aujourd'hui le grand événement de la Palestine, et le gouvernement de Jérusalem en est fortement préoccupé. Le 9 février, deux jours avant notre arrivée dans la ville sainte, le cadi était parti avec quatre ou cinq cents hommes de garnison pour renforcer les troupes du pacha d'Acre. Tous les émirs du Liban ont été appelés à combattre les rebelles; toutes les villes de la Syrie ont envoyé leur contingent.

Voici, en deux mots, la cause de cette guerre. A quatre lieues de Naplouse est un château nommé *Sanour*, bâti sur une haute montagne et entouré de murs épais; ce château renferme dans son enceinte environ deux mille fellahs, ou paysans arabes. Abdallah-pacha voulait obliger les habitans à recevoir une garnison dans leur château; ceux-ci aimaient mieux, disaient-ils, payer quatre fois plus d'impôts que d'ouvrir leurs portes à des sol-

dats turcs. Ce refus des habitans de Sanour, renouvelé plusieurs fois, a été le signal de la guerre. Le 6 décembre dernier, douze mille soldats du pacha d'Acre ont campé sous les murailles de Sanour, et une semaine après, le nombre des assiégeans s'élevait à quarante mille. Une poignée d'Arabes tient tête à cette armée depuis quatre mois. Les fellahs des environs de Naplouse rôdent aussi auprès de Sanour, et les soldats qu'ils rencontrent n'échappent point à leur vengeance. Le camp des assaillans présente, dit-on, le plus lugubre spectacle : les pluies de l'hiver ont pourri leurs tentes; les soldats n'ont pour se couvrir que des lambeaux de vêtemens; ils ont à peine assez de nourriture pour ne pas mourir de faim, et les maladies les moissonnent autant que les balles des révoltés. Mais les plus tristes sacrifices ne sauraient déconcerter Abdallah-pacha; tranquille dans son palais de Saint-Jean d'Acre, il ne craint pas de dire, et ses courtisans lui répètent que la prise de Sanour placera son nom à côté de ceux des plus grands capitaines du monde. Les catholiques de Jérusalem ne peuvent dissimuler la joie que leur causent les lenteurs du siége, les pertes d'hommes qui chaque jour se multiplient et répandent la désolation dans le camp. L'un d'eux me disait :

« Vous avez pris en cinq jours Alger, le plus ferme » boulevard de l'islamisme ; quarante mille soldats » musulmans attaquent depuis quatre mois un mi-

» sérable château, et le siége n'est pas plus avancé
» qu'au premier jour. O soldats turcs! soldats turcs!
» il est donc vrai que vous ne savez rien! *O soldati*
» *turqui! soldati turqui! dounk è vero ché non sa-*
» *pete niente!* »

En attendant l'issue de cette guerre, les chemins de la Galilée sont livrés à la violence des fellahs. Malheur à l'Osmanli, à l'Arménien ou au Grec que rencontre l'Arabe rebelle! Il y a peu de jours que deux officiers turcs de Jérusalem ont été tués sur la route de Naplouse.

Comme on ne voulait pas que la ville sainte fût trop long-temps privée de sa garnison, le cadi de Jérusalem a reçu ordre de quitter Sanour et de revenir; nous l'avons vu arriver hier; un visage maigre et jaune, des vêtemens sales et déchirés donnaient aux soldats un air farouche; je ne sais pourquoi ils ne sont point entrés d'abord dans la ville; ils ont dressé leurs tentes vertes entre la grotte de Jérémie et la porte de Béthléem, à la place même où campa Tancrède avec sa troupe. En arrivant sous les murs de Jérusalem, les soldats ont déchargé leurs fusils, et l'un d'eux tirant devant lui, au lieu de tirer en l'air, a frappé d'une balle un jeune pélerin qui jouait avec son rosaire sur la colline de Saint-George. L'infortuné jeune homme est mort sur-le-champ; quelques amis ont porté son cadavre sur le mont Sion, et l'ont recouvert d'un peu de terre. Il est inutile de vous dire que le soldat, au-

teur de cette mort, n'a rien dit qui pût ressembler à un regret, et que personne au sérail ne s'en est occupé. Le jeune homme tué était un Grec de Smyrne ; sa mère, sa sœur ou sa fiancée demanderont, en pleurant, de ses nouvelles aux pélerins smyrniotes, qui dans trois semaines seront de retour dans leur pays ; le pauvre jeune Grec ne reverra plus les beaux orangers de sa terre natale, les bords rians du Mélès, le pont des Caravanes entouré de grands saules, les joyeuses fêtes de Bournabat. Et moi, voyageur des pays lointains, qui heurte à chaque pas des tombes nouvelles, qui me dira si je dois revoir la contrée où je naquis ?

P.....

LETTRE CXVII.

LE MONASTÈRE GREC. – ENTRETIEN AVEC UN PAPAS – LE MONASTÈRE ARMÉNIEN. – ENTRETIEN AVEC LE PATRIARCHE. – LES CATHOLIQUES DE JÉRUSALEM. – PHYSIONOMIE MATÉRIELLE DE LA VILLE SAINTE.

A M. M......

Jérusalem, avril 1831.

Comme les nations chrétiennes de la ville sainte sont en quelque sorte représentées chacune par leur couvent, je fréquente leurs différens monastères, et mes visites sont de véritables études. Le couvent grec, d'une construction assez régulière et assez belle, peut loger environ soixante-quinze

personnes. En vous parlant, dans une lettre précédente, du feu sacré du samedi-saint, j'ai désigné sous le nom de patriarche grec le prélat qui n'est que l'épitropos ou le procurateur; je lui ai donné ce nom, parce qu'il est ainsi appelé par les chrétiens de la ville sainte. Mais le patriarche grec de Jérusalem demeure à Constantinople; c'est depuis le siècle dernier que des raisons d'économie ou de politique lui ont assigné pour lieu de résidence la capitale ottomane. Après la dignité de patriarche vient immédiatement celle d'épitropos ou de procurateur. Celui qui occupe maintenant ce poste, et qui est le premier du monastère grec de Jérusalem, se nomme Daniel Nicolopoulo; il est frère de M. Nicolopoulo, l'un des sous-bibliothécaires de l'Institut à Paris. Les deux frères ne se sont jamais vus; la destinée ne s'est pas montrée peu bizarre en les séparant ainsi tous deux dès le berceau, pour faire l'un épitropos de Jérusalem, l'autre sous-bibliothécaire de l'Institut de France.

Daniel Nicolopoulo, ornement de l'église grecque orientale, mérite de trouver place dans le souvenir des voyageurs. Né à Smyrne en 1776, Daniel vint fort jeune dans la cité du Christ pour y étudier à l'école du couvent grec, sous le célèbre professeur Maximos; c'est là qu'il apprit la langue d'Homère, et se familiarisa avec les chefs-d'œuvre de l'ancienne littérature grecque; s'étant voué au sacerdoce, Daniel se jeta avec ardeur dans les sciences

sacrées, et couronna ses études par la connaissance parfaite des langues arabe, turque et persane. Nicolopoulo devint tour-à-tour grand-secrétaire, archimandrite, et enfin épitropos ou procurateur de Jérusalem, avec le titre d'archevêque de Nazareth; sa piété, sa haute science, l'appellent au trône patriarcal; Daniel a la parole douce, des manières polies, un maintien grave; tous les évêques et les prêtres de sa communion l'entourent ici d'une vénération profonde. Ce n'est point l'épitropos qui préside à la cérémonie du feu sacré du samedi-saint; c'est l'*agios* Pétra, le prélat qui porte le titre d'évêque de Pétra; le nom d'*agios* (saint) équivaut à celui d'évêque.

La communauté du couvent se compose de cinq ou six évêques, et d'une quarantaine de papas; tous les hôtes du monastère sont originaires de la Morée, de l'Archipel ou de l'Asie-Mineure; les Grecs de la Palestine ne sont point admis comme membres de la famille, et ne sauraient prétendre à aucune dignité. « Nous ne recevons parmi nous que le pur sang d'Achille, me disait un papas né sur les rives du Mélès, les barbares ne sont point conviés à notre banquet. » Je me souviens qu'étant chez l'archevêque de Nicosie, vous vous félicitiez d'entendre des prêtres grecs qui avaient lu les poètes et les historiens de l'ancienne Grèce; vous trouveriez tout cela dans le monastère de Jérusalem. Il m'arrive quelquefois d'interrompre une

causerie sur l'église du Saint-Sépulcre, ou sur le despotisme fiscal du mutzelin, pour parler avec l'épitropos ou l'agios Pétra des beautés de l'*Odyssée*, du Parthénon, des temps glorieux de Lacédémone. Le clergé grec forme la partie la plus éclairée des nations chrétiennes de Jérusalem. La bibliothèque du couvent, renouvelée et enrichie par le zèle généreux de Daniel Nicolopoulo, renferme une centaine de livres français, entre autres l'*Histoire Romaine* de Rollin, le *Discours sur l'Histoire Universelle* de Bossuet, le Voyage de Volney; le reste de la bibliothèque se compose de livres et de manuscrits grecs; parmi les imprimés, un Homère, un Plutarque, un Thucydide, saint Chrysostôme, et quelques autres pères de l'Église; parmi les manuscrits, une Bible du Bas-Empire avec des peintures, qui probablement appartint jadis à la bibliothèque des souverains de Bysance; un Évangile précieux sorti, dit-on, des mains de saint Jacques, premier évêque de Jérusalem. Je ne dois point oublier un grand livre de dessins représentant l'arbre généalogique des patriarches depuis Adam jusqu'à Jésus-Christ; chaque rameau de l'arbre offre le buste d'un personnage, et les races et les époques se suivent avec ordre et exactitude. Ces dessins portent l'empreinte du goût et du caractère du Bas-Empire.

Le bibliothécaire du couvent, nommé Anthimos, est un homme d'esprit et de savoir comme on en

rencontre peu dans les régions de l'Orient; il remplit les fonctions de grand secrétaire. Anthimos connaît quelques mots de français, et ce n'est pas un petit plaisir pour moi que de pouvoir parler à Jérusalem la langue de ma patrie. J'ai appris de lui que, dans ces dernières années, des papas ont traduit en grec quelques-uns des principaux ouvrages de notre littérature; on peut lire dans la langue d'Hérodote l'*Histoire Romaine* de Rollin. Anthimos avait débuté par être secrétaire du fameux Ipsilanti; il regarde l'insurection des Hellènes comme l'explosion la plus sublime qui jamais ait éclaté chez les humains, et la bataille de Navarin comme la plus belle page des annales du monde.

Je vois presque tous les jours le grand secrétaire, parce que personne autant que lui n'est à même de m'éclairer sur les choses de Jérusalem. Je m'accroupis à côté de lui à l'angle d'un divan écarlate, et après avoir reçu des mains d'un jeune lévite grec le sorbet, les confitures et la pipe, nous passons des heures entières en d'utiles entretiens. — Kyrios Anthimos, lui disais-je hier, votre nation n'a-t-elle à Jérusalem que son grand monastère? — Par la grace de Dieu, nous avons douze petits couvens destinés à recevoir les pélerins ; chacun de ces couvens est occupé toute l'année par deux papas. Ce sont des édifices de peu d'apparence, mais nous ne les offrons aux hadji que comme des karavansérai. — J'ai visité les différentes chapelles que vous avez dans la

ville sainte; elles sont pauvres comme l'étable de Béthléem, et je ne croyais pas les Grecs capables de tant d'humilité. — L'église du Saint-Sépulcre a absorbé toutes nos richesses; il fallait bien entourer d'honneur le Calvaire et le saint tombeau: nous nous sommes dépouillés de notre manteau pour en couvrir Jésus-Christ. — Quelle est la plus nombreuse des nations chrétiennes de Jérusalem? — La nôtre; nous comptons deux mille cinq cents fidèles; les catholiques ne sont que huit cents, les Arméniens cinq cents. — Le quartier des Grecs est-il distinct de celui des catholiques? — Non; un même quartier nous rassemble; le *Harat-el-Nassara*, la cité des Nazaréens, réunit les deux nations autour de l'église du Saint-Sépulcre. Ce qu'on appelle la voie Douloureuse est la principale rue du Harat-el-Nassara. C'est une douce consolation pour nous d'avoir pu établir nos demeures sur les lieux tout remplis encore des mystères de la Passion, à côté de ces pierres et de ces débris de colonnes qui racontent les souffrances du Fils de l'Homme, en face de ce temple de la Résurrection, notre réfuge et notre espérance.

— La vie de vos frères, Kyrios Anthimos, ne serait-elle pas plus douce si elle pouvait s'écouler en paix avec les catholiques? pourquoi ces animosités contre les Latins? n'ont-ils pas été assez frappés dans ces derniers temps? leur robe, comme celle du Christ, n'a-t-elle pas été partagée et mise au sort? Je

me rappelle que, le jour de Pâques, pendant que nos religieux célébraient la grand'messe au pied du saint tombeau, les Grecs se mirent à frapper sur l'instrument en bois avec lequel ils annoncent leurs offices, de manière à couvrir d'un vaste bruit la voix du prêtre et les chants de la messe latine; ils avaient, m'a-t-on dit, avancé l'heure d'une procession, afin de troubler nos religieux par le vacarme de leur cloche de bois. Ces petites passions sont peu en harmonie avec l'esprit de l'Évangile, et forment un étrange contraste avec l'austère solennité des lieux saints. — Oui, sans doute, ce mal existe, et nous le déplorons amèrement; mais il ne faut pas croire que les prélats et les chefs de notre nation descendent à des passions aussi grossières; ces fatales préventions ne se trouvent guère que chez le peuple; un jour viendra peut-être, jour de paix et de concorde, où les chrétiens de Jérusalem ne formeront plus qu'un même troupeau. — Anthimos ajoutait avec une politesse reconnaissante que la France avait beaucoup fait pour les Grecs, et que les chefs de la nation regarderaient comme un crime de se déclarer contre ceux que la France protège.

J'ai appris du grand secrétaire que le peu de commerce qui se fait dans Jérusalem, passe par les mains des Grecs; leur industrieuse activité met à profit tout ce qui a l'apparence d'une affaire. C'est parmi eux que les musulmans prennent des ou-

vriers pour réparer leurs habitations et leurs mosquées. Anthimos m'a parlé de sept fabriques de savon appartenant à des Grecs; j'ai vu au penchant occidental du mont Sion, de grands amas de ce résidu grisâtre qui suit la fabrication du savon; comment se fait-il qu'on n'ait pas choisi un autre endroit pour y déposer ces restes impurs? Dans ce triste pays d'Orient, toute poésie s'efface sur les pas de l'homme qui l'habite; conduisez-moi au mont Sion, dit le voyageur, montrez-moi cette montagne qui fut la bien-aimée du Seigneur, le trône éclatant des muses d'Israël, et son guide lui fait voir un terrain jaune et solitaire couvert de pierres sépulcrales, souillé par un dépôt de résidu de savon!

P.....

SUITE

DE LA LETTRE CXVII.

A M. M......

Jérusalem, avril 1831.

Après la mosquée d'Omar et l'église du Saint-Sépulcre, le monastère arménien est l'édifice le plus remarquable de la ville sainte. Ce couvent, que les voyageurs ont suffisamment décrit, appartenait autrefois à l'ordre de Saint-François; c'est par là qu'a commencé cette série de spoliations qui ne finira qu'au départ du dernier de nos religieux latins. La chapelle du monastère arménien doit être regardée comme le plus riche et le plus éclatant

sanctuaire de Jérusalem ; les murs sont recouverts de carreaux de faïence avec des peintures bleues, des images coloriées représentant différentes scènes de l'Ancien-Testament, entourées d'inscriptions arméniennes. Tout cela, il est vrai, n'est pas œuvre de bon goût ; mais la chapelle offre une profusion d'ornemens qui éblouit les yeux. A la voûte brillent des lampes en argent, des œufs d'aigles et d'autruches suspendus comme des étoiles au ciel. La chapelle a trois autels ornés de candélabres et de vases d'or et d'argent ; des tapis persans couvrent un beau pavé de mosaïque. La plus brillante curiosité de l'église arménienne est, sans contredit, le petit réduit ou la petite chapelle de Saint-Jean, à peu de distance du maître-autel. La porte de ce sanctuaire en miniature, se compose de pièces d'écailles de tortue, de nacre, mêlées à des ornemens d'or; l'intérieur, revêtu de marbre blanc, offre des sculptures élégantes, des dorures, des peintures et des lampes d'argent. J'ai assisté un soir à une cérémonie dans l'église arménienne, si riche, si resplendissante ; les lampes d'argent étaient allumées, de gros cierges de Vénise brûlaient sur les candélabres d'or, et de chaque point des murs et du dôme partaient mille reflets d'une étincelante lumière ; c'était comme une illumination fantastique; l'or, le saphir, la topaze, les perles, les émeraudes, tous les diamans que le soleil jette dans le ciel, quand il se lève ou se couche, semblaient

ce soir-là flotter en gerbes ou en globes merveilleux dans le sanctuaire arménien.

Dans une lettre sur les pélerinages, j'ai eu occasion de vous parler de la nation arménienne, que sa physionomie asiatique distingue entre toutes les nations chrétiennes de Jérusalem; elle est paisible et grave, religieuse avec je ne sais quelle candeur austère, n'affichant contre personne ni dédain, ni prévention, ni haine, et marchant sans bruit à la domination des lieux sacrés. J'ai visité plusieurs fois le patriarche de cette nation ; je l'ai toujours trouvé assis à l'angle d'un large divan cramoisi ; autour de lui règnent un silence et une solennité comme autour d'un pacha; sa robe de soie noire, son capuchon, sa barbe blanche, sa croix pastorale qu'il porte sur la poitrine, lui donnent un air imposant. Le patriarche arménien ne vous met pas à l'aise : sa froide politesse embarrasse le voyageur; il faut tout le désir que j'ai de m'instruire pour oser lui adresser quelques questions. Aussi notre conversation n'est jamais fort animée; la bouche du patriarche est comme une fontaine scellée; ses paroles sont de rares gouttes d'eau qui ne s'échappent qu'à grand'peine. J'ai parlé à sa Sainteté des prospérités chaque jour croissantes de la nation arménienne, des profondes racines qu'elle jette dans le sol de l'empire ottoman. — Nous vivons au sein d'une région, me répond le patriarche, où les heureux d'aujourd'hui sont les malheureux

de demain ; les faveurs des sultans sont incertaines et changeantes comme les vents qui soufflent sur les mers. — Mon vénérable seigneur, l'état prospère des Arméniens se fonde sur quelque chose de plus solide que les fantaisies d'un sultan. Maintenant tout est tombe en Orient ; les Turcs eux-mêmes sont déjà une ruine ; mais les nations sont comme les arbres des forêts : quand les vieux troncs, desséchés et ruinés par le temps, sont près de tomber en poudre, autour d'eux s'élèvent des rejetons nouveaux. Ainsi, dans les annales de l'humanité, à côté d'une nation moribonde, apparaît toujours une nation jeune et nouvelle. Les Arméniens, race vigoureuse et forte, sont le grand principe d'action et de vie au milieu de tous ces peuples immobiles et décrépits. Les patriarches que vous avez à Constantinople, dans la Perse et dans l'Inde, préparent aux enfans de l'Arménie des destins glorieux, et sont comme vos ambassadeurs auprès de tous les pouvoirs humains. Vos presses de Venise, de Stamboul et de Russie, qui jusqu'ici n'ont été employées qu'à des œuvres de religion, pourront devenir des instrumens utiles à l'accomplissement de vos destinées.

Cette manière de parler de la nation arménienne, ne pouvait déplaire, ce me semble, à un patriarche arménien. Toutefois, lorsque, perçant le mur de l'avenir, j'annonçais ainsi la puissance de sa nation, sa Sainteté affectait de l'indifférence et une

réserve mystérieuse ; elle paraissait gênée, comme si quelque Turc avait pu nous entendre, ou comme si elle eût craint qu'on dénonçât au sultan la splendeur future des Arméniens.

Vous connaissez les différences religieuses qui séparent les Arméniens schismatiques de l'église latine ; on a remarqué que les chrétiens de cette nation se soumettent aux pratiques les plus sévères ; une dévotion touchante accompagne tous leurs actes religieux. Il faudrait remonter aux annales de la Thébaïde, pour trouver des austérités semblables à celles que s'imposent, au temps du carême, les évêques et les religieux arméniens ; ils prennent tout juste assez de nourriture pour que la pénitence ne les mène pas à la mort avant l'heure.

Le seul monastère de femmes qui se trouve à Jérusalem, appartient à la communion arménienne ; la plus sévère discipline régit cette pieuse retraite. Les femmes et les jeunes filles qui ont ainsi renoncé au monde, ne sortent jamais du monastère ; leur vie religieuse n'est rien moins qu'une réclusion perpétuelle : une fois que la porte de fer s'est fermée sur une fille arménienne, elle ne se rouvre que pour laisser passer son cercueil.

Dans le Harat-el-Nassara est un petit couvent sans murs épais, sans garde ni cavasi qui veille à la porte, humble demeure que personne ne va visiter : c'est le couvent des Abyssins, habité par deux ou trois religieux de cette pauvre nation. Les

Abyssins ne forment à Jérusalem que quelques familles; ils vivent aux dépens des Arméniens, dont ils professent toutes les doctrines. On trouve dans la ville sainte deux autres nations aussi pauvres et aussi isolées que les Abyssins : je veux parler des Cophtes et des Syriens, qui, en tout, ne forment pas plus de vingt familles, et gagnent leur pain au service des Turcs. Les Cophtes sont les seuls de ces trois nations misérables qui entretiennent des lampes sur le saint tombeau; leurs quatre lampes, humbles et petites, semblent ne jeter que des lueurs mourantes au milieu des magnifiques lampes d'argent appartenant aux Latins, aux Grecs et aux Arméniens.

Dans mes dernières lettres, j'ai eu quelquefois occasion de vous parler des catholiques arabes de Jérusalem; il a été dit plus haut que leur nombre s'élève à huit cents environ. Le monastère de Saint-Sauveur paie le karatch pour eux; il est leur patrie, leur citadelle, leur unique fortune, leur seul bien. Sans le couvent de Terre-Sainte, les catholiques ne seraient pas assez riches pour acheter l'air qu'ils respirent, l'eau et le pain qui soutiennent leurs jours; il leur faudrait déserter la ville de Jésus-Christ, ou abjurer leur foi pour ne pas mourir de faim. Comme les destinées du couvent de Terre-Sainte sont soumises aux destinées de l'Europe, les catholiques s'intéressent beaucoup à tout ce qui se passe dans nos pays; ils savent que tout le bien

qu'on a fait à Jérusalem est l'œuvre des idées anciennes. Par une conséquence fort simple et fort naturelle, ils aiment peu les idées nouvelles qui tendent à changer la face politique de l'Occident. Ce n'est pas à nous, les protégés des vieilles monarchies chrétiennes, disent-ils, que profiteront les révolutions de l'avenir. Votre Europe, qui veut en finir avec la vieille histoire, fera-t-elle grace au Calvaire et au saint tombeau? Nous tous qui appartenons à Jérusalem, nous disparaîtrons de la pensée des Francs comme de vains souvenirs du passé; mais au moins dites aux hommes de vos pays de ne pas trop presser notre ruine, pour que la génération qui va finir ait le temps de prendre sa place dans le champ des morts du mont Sion. — Ainsi parlent les catholiques qui ont été les plus effrayés du bruit de nos dernières révolutions; ils craignent que la Terre-Sainte ne cesse bientôt de recevoir des secours de l'Occident. La nouvelle de la conquête d'Alger avait apporté des espérances de liberté à ce pauvre peuple, qui ne saurait se résigner au despotisme musulman : l'illusion des moins ignorans a été de courte durée. Toutefois, il existe au fond de la nation catholique un sentiment qui survit à tout, et qui consiste en un secret espoir de se voir affranchi par l'épée française. Le gros des catholiques arabes attend un Godefroi, à peu près comme les juifs attendent un Sauveur.

Ce que nous avons dit, vous et moi, sur les

différentes nations qui habitent Jérusalem, peut servir à faire connaître, sur tous les points, la physionomie morale de cette cité, la plus intéressante des cités de la terre; quant à la physionomie matérielle de la ville sainte, vous savez qu'elle est unique et qu'elle ne ressemble à rien. Presque toutes les cités d'Orient, avec leurs grands cyprès, leurs minarets élancés, leurs dômes et leurs coupoles, produisent de loin l'effet du mirage du désert, et enchantent l'œil du voyageur. Jérusalem n'offre aucune de ces illusions de perspective; elle n'est belle à voir ni de loin ni de près; ôtez quelques monumens et quelques tours, et vous aurez sous les yeux l'aspect le plus tristement uniforme qu'on puisse imaginer. Ce vaste amas de maisons de pierres dont les terrasses sont toutes surmontées d'un petit dôme, la couleur grisâtre de ces groupes monotones, leur morne caractère; autour de ces murailles qui semblent ne renfermer que des tombeaux, un sol rocailleux et désert; au-dessus un ciel solitaire, des espaces que les oiseaux ne traversent point, tout cela forme un spectacle qui réunit ce que le deuil a de plus solennel, ce que la solitude a de plus austère. Si nous entrons dans Jérusalem, quelle tristesse, bon Dieu! des rues étroites et sombres, de grands bazars ruinés où vous apercevez quelques marchands juifs, grecs et arméniens; d'humbles boutiques de *toutoun* (tabac) tenues par des musulmans; des khans

délabrés où l'Arabe étranger se repose à côté de sa cavale ; des quartiers abandonnés, beaucoup de maisons renversées, des terrains couverts de nopals, d'ordures et de décombres ; des débris revêtus de lierre, des crevasses d'où s'élancent de petits palmiers, et à travers la cité le manteau blanc ou rouge du musulman, la robe noire du rayah, et des voiles de femmes qui passent comme en fuyant; tel est l'intérieur de Jérusalem. Tout est calme, recueilli, sérieux dans la ville sainte. Point de joie, point de mouvement, point de bruit ; on dirait une vaste prison où les jours sont aussi silencieux que les nuits, ou plutôt on dirait une immense communauté religieuse perpétuellement en prière.

P.....

LETTRE CXVIII.

CE QUI RESTE A JÉRUSALEM DU TEMPS DES CROISADES – L'ÉGLISE DU SAINT-SÉPULCRE. – LA MOSQUÉE D'OMAR. – LA MOSQUÉE EL-SAKHRA. L'ABBAYE DE SAINTE-ANNE. HOPITAUX DES AMALPHITAINS. HACELDAMA. L'ÉGLISE DU CÉNACLE.

A M. M......

Jérusalem, avril 1831.

Avant tout, il ne sera peut-être pas sans intérêt de déterminer, en peu de mots, quelle a été, à différentes époques, l'étendue de Jérusalem, quelle est l'étendue de la ville actuelle. Au temps des prophètes et des rois d'Israël, Jérusalem embrassait le mont Sion au midi, et s'avançait, du côté du nord, jusqu'aux sépulcres des rois, situés à une demi-heure de la cité d'aujourd'hui. La grotte de Jérémie se trouvait alors dans

l'enceinte de Jérusalem; à l'orient l'ancienne ville ne pouvait aller plus loin que la ville d'à présent, car de ce côté la vallée de Josaphat établit les limites naturelles de Jérusalem; au nord-ouest la cité avait moins d'étendue, puisqu'elle laissait le Calvaire en dehors de ses murailles. Nous savons tous que la ville de Salomon fut renversée de fond en comble. L'empereur Élien-Adrien, le destructeur de Jérusalem, après avoir fait semer de sel son emplacement, bâtit avec les ruines une cité nouvelle, à laquelle il donna son nom; Jérusalem portait encore le nom d'*OElia* au temps de saint Jérôme. La cité d'Adrien n'enfermait que la moitié du mont Sion; elle s'arrêtait, du côté du nord, à une demi-heure des sépulcres des rois; elle gardait, à l'orient, les anciennes limites; au nord-ouest les murs furent reculés et enfermèrent le Calvaire; ce qui fut regardé par les chrétiens comme un miracle du ciel. Environ deux siècles après cette reconstruction, lorsque Constantin et sa mère rendirent à la ville sainte son ancien nom, et renversèrent les temples et les idoles élevés par Adrien, rien ne fut changé à l'enceinte de Jérusalem; tombée sous le pouvoir de Cosroës, et plus tard sous celui d'Omar, la cité resta la même. Elle était encore comme l'avait faite Adrien, quand Godefroi et ses compagnons plantèrent sur ses murailles l'étendard de la croix. Pendant tout le cours des guerres saintes, Jérusalem conserva la même étendue. En 1534,

après l'expulsion des mamelouks, Soliman-le-Magnifique releva, comme il a été dit, les murs de Jérusalem tombés en ruines; il suivit fidèlement la ligne tracée, et sur quelques points, du côté oriental et du côté septentrional, les fortifications anciennes forment la partie inférieure des murailles nouvelles. Les murs et les tours crénelés, ouvrage de Soliman, entourent encore aujourd'hui la ville sainte. Ainsi donc, sauf l'espace de terrain que les fortifications musulmanes ont envahi du côté du nord-est, Jérusalem, quant à l'étendue, est, en 1831, telle que l'avait faite Adrien, telle qu'elle était à l'époque des croisades.

Il n'est jamais venu à l'esprit d'aucun voyageur de rechercher dans la ville sainte les édifices ou les débris contemporains des croisades, de fouiller au milieu des ruines de la cité nouvelle pour savoir s'il n'y reste plus aucun souvenir de l'ancienne domination française et chrétienne. Cette lacune historique vaudrait, je crois, la peine d'être réparée; si j'étais moins ignorant et moins inhabile, j'aurais là matière à un chapitre bien intéressant pour vous; les détails qui vont suivre serviront du moins à prouver toute l'importance que je mets aux recherches locales qui touchent à la Jérusalem du moyen-âge. En annonçant que nous nous occuperons des édifices ou des débris contemporains des croisades, je ne veux pas dire qu'il sera exclusivement question des monumens qui sont l'ouvrage des vieux

pélerins; sous ce nom, j'entends aussi les monumens qui existaient à Jérusalem à l'époque de l'établissement du royaume latin, et que nos croisés ont consacrés au culte chrétien.

La plus vénérable ruine de la Jérusalem des temps modernes, est assurément l'église du Saint-Sépulcre; l'époque précise de sa fondation n'a point été déterminée, mais nous savons qu'elle date du règne de Constantin. Renversée en 615 par les troupes de Cosroës Parviz, en 1008 par le calife Hakem, rebâtie ensuite sous l'empereur Constantin IX surnommé *Monomaque*, l'église du Saint-Sépulcre était au temps des guerres saintes ce qu'elle a été jusqu'en 1807, époque de son embrasement. Toutefois il ne faut pas oublier qu'après la prise de Jérusalem, les pélerins Francs agrandirent le temple de la Résurrection; dans ce temps-là, le Calvaire et l'endroit où le corps du Sauveur fut embaumé, se trouvaient en dehors de l'enceinte de l'église; ces deux principaux lieux saints n'étaient marqués que par d'humbles oratoires; le gouvernement latin s'empressa de les enfermer dans l'enceinte de la basilique, et ajouta pour cela des constructions nouvelles. Ce fait qui me semble très précieux, est consigné dans le huitième livre de la chronique de Guillaume de Tyr; aucun voyageur ne s'en est souvenu.

Quand l'armée des Francs fut entrée dans Jérusalem, ce dut être un touchant spectacle que de voir

les chrétiens de la ville sainte marcher pieusement à la rencontre des Latins victorieux, pour les accompagner eux-mêmes auprès de ce tombeau désormais libre. « Le clergé, dit Guillaume de Tyr, et tout le » peuple fidèle, qui, pendant tant d'années, avaient » porté le joug cruel d'une injuste servitude, ren- » dant grace au Rédempteur de la liberté qu'ils re- » couvraient, portant des croix et les images des » saints, allèrent au-devant des princes, et les in- » troduisirent dans l'église en chantant des hymnes » et des cantiques sacrés ». Godefroi établit vingt chanoines dans l'église du Saint-Sépulcre, et leur assigna aux alentours de la basilique des logemens convenables. Le patriarche du Saint-Sépulcre était le chef du gouvernement spirituel de la ville sainte, et le quartier voisin de l'église lui appartenait. En 1187, lorsque Saladin s'empara de la cité du Christ, l'église de la Résurrection, rachetée à un grand prix par les Syriens maintenant si pauvres, fut le seul sanctuaire de Jérusalem qui resta au culte de la croix. Le patriarche, dont le palais fut donné à une communauté de Sophis, obtint la permission d'emporter en fuyant les vases du Saint-Sépulcre. De zélés musulmans avaient conseillé à Saladin la destruction de la basilique; une fois que le tombeau du Messie, disaient-ils, aura disparu et que la charrue aura passé sur le sol du monument, les chrétiens cesseront d'y venir en pélerinage. D'autres musulmans, ajoute la chronique arabe, furent d'a-

vis d'épargner cet édifice religieux, parce que ce n'était pas l'église, mais le Calvaire et le tombeau qui excitaient la dévotion des chrétiens, et que lors même que *la terre serait jointe au ciel*, les nations chrétiennes afflueraient à Jérusalem. Ils firent observer que le calife Omar, maître de la ville, respecta l'église du Saint-Sépulcre.

Les chroniques nous apprennent que les Syriens remplacèrent à cette époque les prêtres Francs pour la garde et le service des lieux saints. En 1192, Hubert, évêque de Salisbury, compagnon de pélerinage de Richard cœur-de-Lion, ayant été mis à la tête d'une des trois caravanes qui partirent d'Acre pour venir visiter le saint tombeau, obtint de Saladin la faveur de faire admettre au Saint-Sépulcre deux prêtres et deux diacres latins pour y célébrer les divins mystères, concurremment avec les Syriens. Durant un long espace de temps, depuis la conquête de Saladin jusqu'à l'établissement de l'ordre de Saint-François en Terre-Sainte, le service du tombeau de Jésus-Christ ne dut avoir ni éclat ni solennité, et sans doute que de longs jours s'écoulèrent sans qu'un grain d'encens ne brûlât sur le divin sépulcre. Ce fut vers le milieu du quatorzième siècle que Robert, roi de Naples, confia aux religieux franciscains la mission glorieuse de garder le saint tombeau; la pieuse milice, comme vous voyez, s'est maintenue à Jérusalem plus long-temps que les milices des guerriers Francs, et leur pacifique

domination a survécu à bien des révolutions et des ruines.

De l'église du Saint-Sépulcre passons aux monumens qui ont remplacé le temple de Salomon. D'après la plupart des relations, il semblerait que, sous le nom de el-Haram (maison de Dieu), il n'existe qu'une seule mosquée, celle d'Omar, fondée en 640; les mosquées el-Aksa et el-Sakhra ont été confondues, quoique, par le fait, elles soient distinctes l'une de l'autre. Non-seulement les voyageurs modernes, mais même les chroniqueurs, ont négligé d'établir une différence bien précise entre les deux sanctuaires. La mosquée d'Omar (el-Aksa) représente pour les chrétiens l'ancien temple de Salomon; el-Sakhra (la Roche) est bâtie à l'endroit où vécut Marie depuis l'âge de trois ans jusqu'au temps de ses fiançailles avec Joseph, occupée du soin de servir le temple avec d'autres jeunes filles qui grandissaient comme elle à l'ombre des autels du Seigneur; là aussi demeura Anne la prophétesse, dont les jours se passaient en oraisons et en austérités; ce lieu était à cette époque une dépendance du temple de Salomon, comme aujourd'hui el-Sakhra est une dépendance de la mosquée d'Omar ou el-Aksa. El-Sakhra est ainsi appelée de la roche qu'elle renferme et sur laquelle, disent les musulmans, Mahomet laissa l'empreinte de son pied, la nuit où il fut miraculeusement transporté de la Mecque à Jérusalem sur la jument el-Borak.

Les chrétiens croyaient que cette empreinte était celle du pied de Jésus.

Au moment où Jérusalem fut au pouvoir des compagnons de Godefroi, les musulmans de la cité cherchèrent dans le sanctuaire d'Omar un refuge contre le glaive des chrétiens, parce qu'à cette époque tout le parvis qui environne la mosquée était clos de murailles et de tours; mais ces tours et ces murailles ne purent défendre les musulmans, et les guerriers Francs en firent un affreux carnage. « Si nous racontons toute la vérité, s'écrie » un de nos chroniqueurs pélerins, on ne voudra » pas nous croire; qu'il nous suffise de dire que » dans le temple et le portique, les cavaliers étaient » dans le sang jusqu'aux genoux, et que les flots » de sang s'élevaient jusqu'à la bride des chevaux. » Nos vieux auteurs nous disent que la mosquée d'Omar renfermait alors de grandes richesses, et que Tancrède emporta du temple beaucoup d'or, d'argent et de pierreries, ce qui excita les plaintes et les murmures des pélerins. La conversion de ce sanctuaire du Prophète en église de Jésus-Christ, fut un des premiers actes de la conquête chrétienne; vers le milieu du douzième siècle, sous le pape Innocent II, un légat de Rome en célébra la dédicace solennelle. Lorsque Jérusalem retomba sous la puissance musulmane, les vainqueurs, comme chacun sait, purifièrent le pavé, les murs et les lambris du temple avec de l'eau de

rose, et le rendirent au culte de Mahomet. Les historiens arabes nous racontent avec quel empressement, avec quel zèle religieux Saladin répara le monument, et fit disparaître les images et les peintures. Si je pouvais pénétrer aujourd'hui dans la mosquée d'Omar, j'y retrouverais sans doute encore l'inscription en lettres d'or qui annonce que le rétablissement du Mihrab et la restauration du temple sont dus au *serviteur et ami de Dieu*, Joseph, fils d'Ayoub, le victorieux Malek-Nasser Saladin[1]. Je ne crois pas qu'aucun livre de voyage ait parlé de la visite de l'empereur Frédéric II à la mosquée d'Omar; les chroniqueurs orientaux rapportent que la vue du monument frappa l'empereur d'admiration. Frédéric demanda au musulman qui l'accompagnait pourquoi on avait mis des grillages aux fenêtres; c'est, lui répondit le guide, pour écarter les souillures des passereaux et des bêtes du ciel. *Vous êtes délivré des passereaux*, répliqua l'empereur, *mais en place Dieu vous envoie les cochons*, c'est-à-dire les chrétiens. Un prêtre de la religion du Christ, étant entré dans la mosquée, l'Évangile à la main, pendant que Frédéric s'y trouvait, celui-ci renvoya le prêtre, jurant de punir

[1] Les auteurs arabes, traduits par M. Reinaud, sont fort interressans à lire sur la conquête de Jérusalem par Saladin. (Voy. la *Bibliothèque des Croisades*, tom. IV, pag. 210 et suiv.)

sévèrement tout chrétien qui s'introduirait dans le sanctuaire musulman sans permission spéciale.

Quant à la mosquée el-Sakhra, au jour de la conquête musulmane, les princes de la famille de Saladin la purifièrent eux-mêmes avec de l'eau de rose. Avant les croisades, el-Sakhra n'était qu'une chapelle ; les Francs y ajoutèrent une église qu'ils surmontèrent d'une coupole dorée, mais Saladin, disent les chroniques arabes, fit tout rétablir dans son ancien état. Les Latins avaient recouvert de marbre la roche du sanctuaire pour empêcher qu'on en détachât des fragmens, lesquels étaient quelquefois vendus à prix d'or aux pélerins d'Occident ; le sultan ordonna qu'on découvrît la roche sacrée ; des exemplaires du Coran y furent déposés à l'usage de ceux qui viendraient prier dans la mosquée. Lorsque les vainqueurs renversèrent la grande croix d'or qui brillait sur la coupole de la Sakhra, les cris de joie des musulmans et les cris de douleur des chrétiens furent si grands, dit un auteur arabe, qu'il semblait que le monde allait s'abîmer. Plusieurs tombeaux de princes et de chevaliers Francs s'élevaient près de la Sakhra ; les musulmans vainqueurs ne les respectèrent point. Les mosquées el-Aksa et Sakhra furent des églises chrétiennes pendant quatre-vingt-huit ans ; depuis la conquête de Saladin, elles sont toujours restées à la religion du Prophète.

Un premier coup-d'œil suffit pour reconnaître

que la mosquée de la *Roche* a subi une reconstruction nouvelle dans ces derniers siècles; pour ce qui est du temple d'Omar, on peut croire qu'il est encore, à peu de choses près, ce qu'il était au temps des guerres saintes. Personne n'ignore l'impossibilité où se trouve le voyageur chrétien de pénétrer dans ce monument; il ne s'agit rien moins que de la mort ou de l'apostasie; je n'ai pu en voir que l'extérieur dont il existe de nombreuses descriptions. Comme la mosquée d'Omar n'a point de minaret, le muezzin monte au minaret de la Sakhra pour appeler à la prière; lorsqu'à midi ou au coucher du soleil, j'entends retentir dans les airs la voix sonore du muezzin, je m'arrête comme au bruit d'une religieuse harmonie; j'aime bien mieux cet accent de la voix humaine qui descend du haut de la tour de la mosquée, que la cloche de notre Europe; l'airain qui s'ébranle dans nos clochers ne jette des accens pieux que par l'idée que nous y attachons, car il ne sent rien et ne comprend rien; le même son devient tour-à-tour une invitation à la prière et un tocsin d'alarme, le même son annonce la joie et le deuil, la vie et la mort; le muezzin, au contraire, quand il crie aux enfans de l'islamisme, « Venez à la mosquée, » comprend pieusement ce qu'il dit; il bénit et glorifie Allah avec des paroles humaines, et sa voix planant dans le ciel, semble conjurer Dieu de prêter l'oreille aux hommes qui vont prier.

J'ai contemplé souvent et durant des heures entières la mosquée d'Omar, le plus beau monument de Jérusalem, et le parvis qui l'environne; pour échapper aux regards soupçonneux des musulmans, je me plaçais sur la montagne des oliviers ou sur la terrasse de la chapelle du couvent de Saint-Sauveur; il m'est arrivé plusieurs fois, afin de voir les choses de plus près, de m'approcher de la petite porte, voisine de la piscine probatique, qui donne sur le vaste parvis du temple; la solitude et l'abandon de ce quartier étaient pour moi des garanties de sécurité.

La longueur du parvis est d'environ six cents pas du nord au midi; la largeur, de deux cent cinquante ou trois cents pas de l'orient à l'occident. Ali-Bey dit mille deux cent soixante-neuf pieds de long sur huit cent quarante-cinq pieds de large. On y entre par trois portes. La première, qui est *la Belle Porte*, se trouve à l'occident; j'y ai remarqué huit lampes qu'on allume aux fêtes solennelles; la seconde, au-dessous du sérail, n'a rien qui la distingue; la troisième, au nord, près de la piscine probatique, d'une hauteur médiocre est comme abandonnée; elle ne se ferme point, et le seuil de la porte n'est défendu que par un débris de vieille planche. Une quatrième porte, à l'orient, conduisait au temple de Salomon, c'est la porte Dorée qui était encore ouverte du temps des croisades, et que les musulmans ont murée pour empêcher l'ac-

complissement de menaces prophétiques. Ali-Bey a donné le nom de neuf portes aboutissant à la cour du temple; je n'ai pu parvenir à m'expliquer bien clairement l'existence de ces neuf portes.

Voici le résumé de tout ce que j'ai appris touchant ce qu'on appelle *el-Haram* (le temple). Sous le nom général de el-Haram, il faut compter d'abord la mosquée d'Omar, et la mosquée el-Sakhra où, d'après la croyance musulmane, se pèsent les actions bonnes et mauvaises dans la balance invisible *el-Mizan;* les mahométans du rit hanéfei fréquentent la Sakhra, ceux du rit schafei fréquentent el-Aksa ou la mosquée d'Omar; d'autres mosquées répandues dans l'enceinte du temple sont réservées aux rits hanbélis et malékei. Une belle fontaine, des oratoires, des arcades, des palmiers et des cyprès s'élèvent dans le parvis sacré; sur le côté sud-ouest règnent de longues galeries où se tenaient dans ces derniers temps les écoles musulmanes; on y voit aussi des habitations occupées par des imans et des fidèles voués à la vie contemplative. Comme la belle fontaine du Haram est presque toujours à sec, ce sont des citernes qui fournissent l'eau pour les ablutions. Le Haram a son cheik, ses administrateurs qui sont tous chérifs, ses employés qui tous sont des personnages considérés; c'est comme une petite cité religieuse qui a son gouvernement à part dans la cité de Jérusalem. Le gouvernement du Haram de Jérusalem ressemble, à peu de choses près, à ce-

lui du Haram de la Mecque. Le voyageur Ali-Bey, sous son déguisement musulman, visita les mosquées el-Aksa et el-Sakhra, et tous les édifices qui en dépendent; il en donne une description générale que nous avons lieu de croire exacte; on pourrait lui reprocher un peu de confusion et ce manque de détails qui empêche de saisir l'ensemble des objets. Je ne sais comment Ali-Bey a été amené à dire que la mosquée el-Aksa est surmontée de quatre minarets; le monument d'Omar n'a ni tour ni minaret. J'aurais voulu que le voyageur nous eût fait connaître les curiosités de l'intérieur de cette mosquée, qui, depuis l'occupation musulmane, a été fermée pour tant d'autres voyageurs; la description d'Ali-Bey ne nous satisfait point sous ce rapport. Quant à moi, qui, subissant le sort des chrétiens, n'ai pu voir que de loin ce noble et brillant édifice de l'islamisme, je ne vous répèterai point ce que disent les rayas de Jérusalem touchant l'intérieur de la mosquée d'Omar; si je vous parlais de ses sept mille lampes qui brûlent depuis le jeudi au coucher du soleil jusqu'au vendredi à midi, de ses ornemens en or et en argent, de ses tapis les plus beaux qui soient sortis des bazars d'Ispahan, de ses splendeurs et de ses richesses de tout genre, je craindrais de vous donner un conte oriental; nul doute que la mosquée d'Omar ne renferme des choses curieuses, et je donnerais tout, excepté mon noble titre de chrétien, pour la visiter; mais je pense qu'on a

mêlé à cela beaucoup de merveilleux, et qu'on a exagéré les curiosités et les trésors de la mosquée en raison des difficultés qui en défendent l'entrée aux voyageurs.

A peu de distance du Haram, près de la piscine probatique, je trouve un monument des guerres saintes, c'est l'abbaye de Sainte-Anne fondée dans les premiers temps du royaume de Jérusalem; les ruines de ce monastère sont intéressantes à parcourir; je vous les décrirais si le P. Doubdan ne s'était pas étendu si longuement là-dessus. Jetons quelques souvenirs d'histoire à travers ces vieux débris où reverdit l'hysope, où se croisent les mille bras du lierre, ce frais vêtement des ruines. Beaudoin Ier enferma dans ce monastère la reine sa femme, dont il soupçonnait la fidélité, et qu'il avait épousée à Édesse lorsqu'il était encore comte de cette ville. Guillaume de Tyr raconte que le roi Beaudoin, à cette occasion, dota l'abbaye d'un ample patrimoine; le même historien nous apprend que la reine trouva le moyen d'échapper à la vie religieuse qu'on lui avait imposée, et qu'après avoir quitté l'habit monastique, elle se livra à des désordres indignes du caractère royal dont elle était revêtue. Je vous ai dit ailleurs que Mélisende, femme de Foulques d'Anjou, mère de Beaudoin III, n'avait pas voulu laisser sa sœur Yvette simple religieuse dans le monastère de Sainte-Anne, et que la reine fonda pour sa jeune sœur l'abbaye de Béthanie,

dont elle lui donna la direction suprême. L'historien arabe Émad-Eddin rapporte que Saladin, après la prise de Jérusalem, établit dans l'abbaye de Sainte-Anne un collége de faquirs de la secte de schaféi. Aujourd'hui ces murailles abandonnées ont oublié leurs anciens hôtes ; les lézards et les scorpions ont succédé aux vierges chrétiennes et aux faquirs musulmans.

Vous avez parlé, dans votre *Histoire*, de l'hôpital de Saint-Jean-l'Aumônier, dont l'origine est antérieure aux croisades, et qui recevait les pauvres pélerins d'Occident ; on retrouve des restes de cet édifice sur la partie du Calvaire qui est en dehors de l'église du Saint-Sépulcre, à côté d'une chapelle appartenant aux Arméniens et aux Abyssins. L'hôpital de Saint-Jean-l'Aumônier était dirigé par les religieux d'un monastère que Guillaume de Tyr place en face de la porte de l'église de la Résurrection, à un jet de pierre de distance ; la chapelle de ce monastère avait pris le nom de Sainte-Marie-Latine pour n'être pas confondue avec les églises grecques, arméniennes et syriennes de Jérusalem. Une prison musulmane a pris maintenant la place du couvent de Sainte-Marie-Latine. Nous savons que ces établissemens religieux furent l'ouvrage des Amalphitains, ces pélerins du négoce et de l'industrie qui, pour gagner de l'or, bravaient les mêmes périls que d'autres pélerins pour gagner le ciel. Les Amalphitains construisirent

dans le quartier du Saint-Sépulcre un autre hospice et un autre monastère consacrés à Marie-Madeleine, et uniquement destinés aux femmes; quelques débris de ces vieux sanctuaires se retrouvent au milieu des habitations des Grecs, voisines de l'église du Saint-Sépulcre. Les pauvres frères de ces hôpitaux donnaient un asile et du pain à des pèlerins pauvres comme eux. Mais ces hospitaliers, d'abord si humbles et si petits, devinrent plus tard redoutables ; Guillaume de Tyr nous les represente amassant des richesses, remplis d'ambition et d'orgueil, s'affranchissant de l'autorité du patriarche, frappant l'Église leur mère, qui long-temps les avait nourris de son lait et pouvait redire avec Isaïe : *J'ai nourri des enfans, et je les ai élevés, et après cela ils m'ont méprisée.* Il faut lire dans la chronique de Guillaume de Tyr cette petite guerre scandaleuse entre le patriarche et les hospitaliers. Ceux-ci un jour osèrent lancer des flèches dans l'église du Saint-Sépulcre : ces flèches furent rassemblées en faisceau et suspendues sur le Calvaire, en mémoire de la rébellion des hospitaliers, et Guillaume de Tyr les avait vues lui-même. On sait que de la maison de l'hôpital sortirent ensuite les chevaliers de Rhodes et de Malte dont l'histoire est une continuation glorieuse de la vieille histoire de nos guerriers pèlerins. On montre, à côté du couvent grec, un terrain abandonné qu'on suppose avoir été l'emplacement de la maison des chevaliers de Saint-Jean.

Parmi les ruines appartenant aux guerres saintes, je ne dois point oublier celles de l'ancien couvent de Saint-Pierre, de l'église des Sept-Douleurs, de l'hospice de Sainte-Hélène; ces ruines n'offrent pas un grand intérêt ni comme histoire ni comme monumens du moyen-âge. La tour de Tancrède, appelée tour Angulaire ou tour du Coin, a disparu dans les fortifications de Soliman, et nous ne retrouvons que son emplacement. La fameuse citadelle de David, située à côté de la porte de Béthléem, a fait place à une forteresse nouvelle qui porte encore le nom de Tour de David, et se nomme aussi *Château des Pisans*. Le champ du Sang (*Haceldama*), ce champ du potier qui fut acheté avec les deniers de la trahison, est cité dans l'histoire des anciens pélerinages; c'est là que les frères de Saint-Jean avaient coutume d'ensevelir les pélerins qui mouraient à Jérusalem. Assez long-temps, les Grecs et les Arméniens ont enterré au *champ du Sang* leurs pélerins morts dans la ville sainte; ce privilége leur coûtant trop cher, ils y ont renoncé depuis environ cinquante ans. On voit les restes d'une chapelle à l'endroit où sont mêlées les cendres de ces chrétiens de tous les âges, qui finirent leur double pélerinage près du Calvaire qu'ils étaient venus visiter. Haceldama est un des lieux sacrés qui appartiennent aujourd'hui à la nation arménienne. J'ai dit, dans une lettre précédente, ce qu'était le *Tombeau de la Vierge* au temps des croisades.

Nous voyons sur le mont Sion le monument le plus entier qui nous soit resté de la domination latine à Jérusalem, l'église du Saint-Cénacle convertie en mosquée depuis l'année 1560; c'est ce sanctuaire que le comte de Toulouse présentait à ses chevaliers comme une première conquête digne de leur zèle religieux; il renferme, dans son enceinte, les sépulcres de David et de Salomon; ce fut le lieu de la cène du Christ avec ses apôtres. Guillaume de Tyr et d'autres chroniques racontent que Godefroi concéda l'église du Saint-Cénacle à un prieur et à des religieux de la règle de Saint-Augustin, à condition qu'ils entretiendraient cent cinquante chevaliers pour la défense de la Terre-Sainte. Quand les cénobites franciscains vinrent pour la première fois à Jérusalem, ils s'établirent dans un monastère à côté du Saint-Cénacle; en 1560, comme je l'ai dit plus haut, les musulmans s'emparèrent du Cénacle pour le consacrer au Prophète, et chassèrent les religieux de leur couvent; le monastère, depuis lors, a toujours été habité par des familles musulmanes; ces deux édifices, construits en pierres de taille, sont semblables à nos vieux monastères d'Occident.

Dans mes promenades au milieu de Jérusalem, je cherche les palais des rois Francs, j'interroge toute chose pour savoir où fut leur demeure, mais rien ne me répond dans cette cité morne, où tout est muet, les hommes comme les ruines; la main

dévorante du temps, après avoir renversé les palais de nos rois croisés, avait du moins épargné leurs sépulcres ; c'étaient là les débris les plus saints et les plus vénérables de notre ancien royaume Franc ; l'homme a levé ses mains impies, et les glorieux sépulcres ont disparu. A la vue de ces débris de tous les âges accumulés autour de moi, je m'écrie avec un poète arabe contemporain des croisades : *Il en coûte de voir Jérusalem tomber en ruines, et le soleil de ses monumens disparaître et se coucher.*

P.....

LETTRE CXIX.

INCENDIE ET RÉÉDIFICATION DE L'ÉGLISE DU SAINT-SÉPULCRE EN 1807 ET 1808. — SPOLIATION DES LATINS.

A M. M......

Jérusalem, avril 1831.

Quand je visite le saint tombeau et le Calvaire, quand je parcours la grande nef de l'église de la Résurrection, je regrette pieusement de ne plus trouver là que des œuvres et des constructions nouvelles, de ne point voir ces monumens tels que les avaient vus nos princes et nos chevaliers Francs ; la vieille basilique a croulé sous l'incendie ; ce qu'on voit aujourd'hui est de fabrique moderne et ne date que de vingt-trois ans. On sait en Europe

que dans ces derniers temps l'église du Saint-Sépulcre a été la proie des flammes, mais les voyageurs n'ont rien rapporté de précis et de détaillé sur cet événement; personne n'a fait l'histoire de l'incendie et n'a marqué avec exactitude ce que le feu a dévoré, ce qui a échappé à ses ravages. J'ai causé là-dessus avec des personnes recommandables de Jérusalem qui furent témoins du désastre; voici ce que j'en ai appris.

C'était en 1807; à cette époque les Arméniens ne se montraient que comme des étrangers dans l'église du Saint-Sépulcre; ils n'y possédaient qu'une pauvre chapelle située dans une des galeries de la nef; cette chapelle était d'une nudité qui contrastait avec les richesses de la nation; de plus elle semblait près de tomber en ruine, et plusieurs fois les Arméniens avaient sollicité l'autorisation de la réparer et de l'embellir; après bien des prières inutiles, ils résolurent de mettre le feu à leur chapelle afin de la détruire, espérant qu'on leur accorderait alors plus facilement le privilége de relever leur sanctuaire; ils croyaient pouvoir maîtriser la flamme au point de l'empêcher de sortir de leur chapelle, mais l'incendie gagna bientôt toutes les galeries et s'élança jusqu'au dôme du temple; les colonnes corinthiennes qui soutenaient la nef furent renversées; le dôme de l'église en bois de cèdre ne pouvait lutter long-temps contre le feu; il tomba avec la partie supérieure de la nef,

et, dans sa chute, il brisa le saint tombeau. La flamme s'étendit jusque sur le Calvaire, et tous ses autels furent brûlés. Les tombeaux de Godefroi et de Beaudoin disparurent à la suite de cette catastrophe ; des témoins oculaires m'ont assuré que les sépulcres des deux rois avaient été épargnés par le feu, et que des Grecs les avaient eux-mêmes détruits au milieu du désordre de l'incendie. Les tombes des deux rois étaient comme le palladium des religieux latins ; c'étaient là les titres glorieux des monastères de Terre-Sainte, et les Grecs, ennemis du couvent latin, ont voulu se débarasser de ces monumens. Maintenant deux bancs de pierre recouverts d'une natte ont remplacé les deux sépulcres ; les cendres de Godefroi et de Beaudoin, mêlées aux cendres et aux décombres de l'incendie, profanées et jetées au vent, ont été perdues sur la terre de Palestine, et ces deux grandes ombres, chassées du temple jadis conquis par leur épée, n'ont plus que votre *Histoire* pour suprême refuge, pour dernier monument.

L'église du Saint-Sépulcre ne fut pas consumée tout entière ; la flamme épargna la partie qui s'étend derrière le chœur, la chapelle de la Vierge, l'autel de la Division des vêtemens, l'autel de l'*Improperium*, les deux sanctuaires de Sainte-Hélène et de l'Invention de la croix ; toute cette portion du temple est aujourd'hui ce qu'elle était au temps de Godefroi. La façade de l'église échappa aussi à l'incendie.

Le désastre arriva le 12 octobre de l'année 1807; au mois d'avril suivant 1808, l'église du Saint-Sépulcre s'était déjà relevée par les soins de la nation grecque; on suivit exactement dans la reconstruction du temple le plan de la vieille basilique; un architecte grec de Constantinople, nommé Coméranо Calfa, présida à la réédification du monument. Quoique la nouvelle église du Saint-Sépulcre ne diffère en rien de l'ancienne, on peut dire qu'elle n'en est qu'une grossière imitation; la grande nef entièrement réparée est d'une fort mauvaise architecture; rien de beau, rien d'élégant, rien de pur; à la place de ces colonnes corinthiennes tant admirées, nous trouvons de lourds piliers carrés; cet ancien dôme aérien, qui semblait planer au sommet du temple comme une couronne suspendue, a été remplacé par une coupole assez ordinaire, telle qu'on en voit sur les principales mosquées des villes d'Orient; le saint tombeau, placé comme un catafalque ou une maisonnette de marbre au milieu de l'enceinte de la nef, surchargé de figures d'un genre qui n'a pas de nom, montre tout ce qu'il y a de mesquin et de futile dans le goût des Grecs d'aujourd'hui. Je ne sais quel voyageur anglais a comparé l'église du Saint-Sépulcre à une de nos salles de spectacle de Paris; cette comparaison, qu'on ne peut guère apprécier que quand on a vu les lieux, ne manque pas de vérité, et je l'adopterais assez volontiers si un tel rapprochement était moins

profane, et si le temple dont je parle était moins vénérable et moins saint.

Après la reconstruction de l'église du Saint-Sépulcre, les lieux sacrés furent livrés *au premier occupant*. Les Grecs, qui venaient de dépenser plusieurs millions de piastres, se mirent aussitôt en possession des principaux sanctuaires, tels que le Tombeau, le Calvaire, la pierre de l'Onction; les Arméniens reprirent leur chapelle, qu'ils ornèrent à volonté; il ne resta aux Latins que la chapelle de la Vierge et celle de la Madeleine. Nos religieux, ainsi dépossédés, adressèrent leurs plaintes à l'ambassadeur de France à Constantinople. Ces plaintes furent entendues; les Grecs, après en avoir joui neuf mois, perdirent le privilége de dire la messe sur le saint tombeau et le Calvaire; ils restèrent comme auparavant avec la simple faveur de faire leurs oraisons dans ces lieux révérés, et les pères de Saint-François purent seuls y célébrer le divin sacrifice. Les choses se passèrent ainsi pendant dix ans. Les Grecs connaissent trop bien la cour impériale pour croire que l'argent ne puisse pas y dicter tous les firmans possibles. Ils amassèrent donc des sommes énormes, et le 28 décembre 1818, la nation grecque rentra, par ordonnance de la Porte, dans les droits qu'on lui avait enlevés. Nos religieux Francs subirent en silence la victoire remportée par les Grecs, et renoncèrent à l'espoir de les déposséder de nouveau. Pour surcroît de malheurs, nos pau-

vres Latins ont eu, en 1829, la douleur de voir les Arméniens obtenir un firman du grand-seigneur, qui leur confère aussi le privilége de célébrer les saints offices sur le divin tombeau. Quelle abomination ! disent les cénobites latins ; ces Arméniens hérétiques qui n'avaient pas même la faculté d'entretenir des bougies sur le saint sépulcre, marchent nos égaux et entretiennent comme nous treize lampes dans le tombeau ! N'était-ce point assez des treize lampes des Grecs ?

J'ai su que le firman avait coûté aux Arméniens trois mille bourses (quinze cent mille piastres), les deux tiers pour le gouvernement impérial, le reste pour les autorités de Jérusalem. Qu'importe au sultan que telle ou telle nation dise la messe sur le Calvaire ou le tombeau de Jésus-Christ ? La grande affaire de la Porte est de recevoir de l'argent ; et si les Cophtes ou les Abyssins se présentaient à sa Hautesse avec un ou deux millions de piastres, eux aussi obtiendraient l'autorisation de chanter et de prier où bon leur semblerait. Maintenant que Jérusalem est oubliée de l'Europe, l'église du Saint-Sépulcre appartient au plus offrant. Les chrétiens les plus riches auront beau jeu ; et voilà pourquoi je vous ai dit dans une lettre précédente que le temps n'est pas loin où les Arméniens seront les dominateurs absolus des lieux saints.

Cette dernière conquête de la nation arménienne a porté un grand coup à nos Latins. Le père révé-

rendissime du couvent de Saint-Sauveur est allé, comme vous savez, *demander vendetta* à l'ambassadeur français auprès de la Porte. Les premiers jours qui suivirent son départ furent des jours d'alarmes pour le monastère arménien; on s'attendait à voir arriver un Tartare avec un firman qui remettrait tout à sa place. Mais un an s'est écoulé sans réponse; les ennemis du couvent latin lèvent la tête avec plus d'orgueil que jamais, et nos religieux ont besoin de toutes leurs vertus chrétiennes pour ne pas se laisser aller à des pensées de désespoir. Je suis ici le confident de leurs inquiétudes; ils me demandent s'il n'est plus permis d'espérer que notre ambassadeur prenne en considération leurs plaintes si légitimes. Serait-il vrai, disent-ils, que la France voulût nous abandonner? Des milliers de Français sont morts jadis pour délivrer ce divin tombeau; et maintenant lorsqu'avec un trait de plume, lorsqu'avec un *oui* ou un *non*, vos rois peuvent affranchir les lieux saints de la domination des hérétiques, ils se taisent, et nous livrent à notre destin! L'audace de nos ennemis croîtra en raison de l'indifférence de la chrétienté, et l'ordre de Saint-François sera contraint peut-être de dire adieu à ce sépulcre qu'il a gardé pendant plus de quatre siècles.

Je n'ai rien à répondre pour consoler nos Latins. Désormais que pourraient-elles donner aux gardiens du saint tombeau, ces royautés de notre

Europe, à qui le destin semble vouloir fermer les portes de l'avenir, ces royautés poursuivies qui rencontrent la Mort sur son cheval pâle, dans tous les chemins! Le vent qui souffle aujourd'hui dans le monde, plus terrible que le simoum du désert, lance son tourbillon sur la caravane des rois; et vous, pauvres cénobites, qui vivez des bienfaits des trônes, comment ne vous ressentiriez-vous pas de la tempête?

P.....

LETTRE CXX.

LE MONASTÈRE DE S.-SAUVEUR. — CELLULES. — BIBLIOTHÈQUE FRANÇAISE. — CHAPELLE. — MAGASINO. — ÉCOLES. — VIE DES RELIGIEUX LATINS. — COUVENT DU SAINT-SÉPULCRE.

A M. M......

Jérusalem, avril 1831.

Nous voici dans un petit monde à part, dans une petite Europe chrétienne; pour nous distraire des tableaux monotones de Jérusalem, nous pouvons nous croire en Espagne ou en Italie, car le couvent et les mœurs monastiques de Saint-Sauveur nous ramènent aux contrées de l'Occident; j'oublie le désert et les barbares au milieu de cette

famille latine, qui me plaît comme nous plaisent toujours les choses de la patrie sur des rivages étrangers.

Plusieurs voyageurs ont parlé du couvent de Terre-Sainte, de sa porte revêtue de fer, de la sombre voûte qui sert d'entrée, de ses nombreuses cellules, de sa chapelle; les choses générales, le gros de l'établissement sont connus, mais il me semble qu'on pourait ajouter encore sur ce chapitre des détails intéressans. Dans ce qui va suivre, j'éviterai de répéter ce que vous avez dit vous-même touchant la communauté latine. Le couvent de Saint-Sauveur est le couvent-roi de la Terre-Sainte; là réside le révérendissime qui ne relève que du pape, et fournit des secours à tous les monastères latins de la Syrie. Le couvent de Jérusalem peut loger cent personnes; il a son économe, son boulanger, son cuisinier qu'assistent des servans inférieurs. La communauté se compose en ce moment de vingt-cinq religieux, prêtres ou simples frères; ils sont tous venus d'Espagne ou d'Italie; depuis plus de vingt ans, la Terre-Sainte n'a pas eu un seul religieux français, et celui qui se trouvait à Jérusalem, à l'époque du passage de M. de Chateaubriand, est le dernier prètre de notre nation qui se soit consacré à la garde du divin tombeau. Chaque cénobite a sa petite chambre, avec un lit, une table, une lampe, un crucifix, une chaise et une cuvette; c'est là ce que fournit le couvent;

comme les religieux font vœu de pauvreté et qu'ils ne possèdent rien, ils ne sauraient augmenter leur ameublement; les seuls embellissemens qui soient à leur portée consistent en images et en chapelets. Une robe de laine brune serrée d'un cordon blanc compose le costume des cénobites. La construction du monastère est fort irrégulière; il faut l'avoir habité plusieurs semaines pour ne pas se perdre dans ses corridors, ses détours et ses issues sans nombre. Le couvent de Saint-Sauveur possède les seuls puits qui soient à Jérusalem, car Jérusalem n'a que des citernes, et quand les citernes s'épuisent, la ville n'a pour toute ressource que l'eau du puits de Néhémie, dans la vallée de Géhennon. Les seaux des puits de Saint-Sauveur sont suspendus à des chaînes de fer qui verront passer toutes les générations à venir des enfans de Saint-François.

La salle de réception pour les voyageurs sert en même temps de salle de bibliothèque; ce n'est point ici qu'il faut chercher des trésors littéraires; la bibliothèque de Saint-Sauveur se compose d'un petit nombre de livres ecclésiastiques ou pieux qu'on trouve partout. Il est dans le couvent une bibliothèque particulière qui rentre dans la juridiction du père vicaire, et qui ne renferme que des livres français; pour s'expliquer ce dépôt de livres français, il faut savoir que le poste de père vicaire a toujours été occupé par des religieux de notre nation, pendant tout le temps qu'il s'en est trouvé

à Jérusalem. Le P. Augustino Méra, Espagnol d'origine, qui remplit aujourd'hui cette dignité française, m'a ouvert plusieurs fois la porte de la bibliothèque abandonnée ; il m'a fallu, la première fois, passer à travers des toiles d'araignées pour arriver aux rayons de livres. Parmi les cent cinquante ou deux cent volumes qui forment cette bibliothèque, j'ai remarqué une traduction de la Bible de Sacy, une Vie des Saints, les Voyages de Paul Lucas et de Tavernier ; entre autres livres enterrés dans la poussière, je n'ai pas vu sans tristesse l'Histoire de Vertot, l'Histoire Romaine de Rollin, les Oraisons funèbres de Bossuet. Tout cela est répandu sans ordre, sans suite, pêle-mêle, aux quatre coins de la petite chambre de la bibliothèque, espèce de tombeau commun (*acritos tumbos*), où beaucoup d'auteurs illustres se trouvent livrés ensemble aux vers et à l'oubli. Je ne sais comment vous dire que j'ai reconnu, au milieu des livres les plus graves et les plus austères, le *Secrétaire des amans*, petit volume in-18 rempli d'épîtres amoureuses, et Bussi-Rabutin, qui, sans doute, a fait le pélerinage pour ses péchés. N'allez pas, d'après cela, rire malignement sur le compte de nos pauvres pères latins, car tous ces ouvrages français sont pour eux lettres-closes ; personne ici n'est capable de comprendre un ouvrage écrit dans notre langue. N'ayant point trouvé la *Jérusalem délivrée* dans le cabinet des livres dont Augustino Méra

est le gardien, je lui en exprimais ma surprise; le bibliothécaire espagnol n'avait jamais entendu prononcer le nom du Tasse, et s'est contenté de me répondre : *Nous n'avons point ici de mauvais livres.* Tant d'ignorance ne peut être rachetée que par des vertus égales à celles qui distinguent le père Augustino. Dans cette bibliothèque, qui a pour moi quelque chose de national, sur un rayon d'où j'ai soigneusement écarté toutes les araignées, sont placés les cinq premiers volumes de votre *Histoire des Croisades* et les deux volumes de votre *Bibliographie des Croisades,* à côté d'une brochure in-12 renfermant la description des lieux saints, tirée de l'*Itinéraire* de M. de Chateaubriand ; cette description, traduite de l'italien, a été imprimée à Florence ; elle est ornée d'un portrait de M. de Chateaubriand. Ainsi le hasard vous a donné pour voisin à Jérusalem un vieil ami qui fut pélerin comme vous, et le sort a voulu réunir dans la ville de Godefroi les deux Français de notre temps qui ont le plus sympathisé avec la gloire de la vieille France.

Je vous demande grace pour mes transitions dans cette lettre; obligé de passer à chaque instant d'un objet à un autre, je crains de ne pouvoir assez éviter la confusion. Je veux vous parler de la chapelle de Saint-Sauveur, non point pour vous décrire son chœur avec des stalles européennes, son orgue que touche un cénobite latin, ses autels élégamment

ornés, ses ornemens sacerdotaux provenant de la munificence des rois d'Occident; c'est pour vous faire remarquer deux tableaux, dont l'un représente saint Antoine, placé au-dessus d'un petit autel consacré à ce saint; l'autre, sainte Catherine, je crois, suspendu au mur dans le chœur de la chapelle. Le premier, envoyé d'Italie depuis peu d'années, m'a rappelé les inspirations de Raphaël; le second a plus vivement excité mon admiration: une inscription latine, tracée au bas du tableau, annonce qu'il est l'ouvrage de François Dupuis, et porte la date de 1694: *Franciscus Dupuis vovit, fecit, deditque terræ sanctæ, anno* 1694. La main droite de sainte Catherine m'a paru gâtée par un pinceau étranger; mais je n'ai jamais vu un visage de jeune fille plus divin; de beaux yeux, élevés vers le ciel, semblent exprimer tout ce qu'il y a jamais eu d'amour dans le cœur des anges. Cette ravissante figure de vierge est le rêve le plus poétique que puisse enfanter une jeune et tendre imagination. Mon ignorance en matière de peinture ne sera point une raison suffisante pour vous porter à vous défier de mon admiration. Pour peu qu'on soit organisé de manière à pouvoir sentir et comprendre, l'instinct est bon juge. Sans avoir longtemps broyé des couleurs et fréquenté les ateliers, on peut applaudir une œuvre de Canova ou de Michel-Ange; il n'est pas necessaire d'avoir fait aucun apprentissage pour admirer une fleur sur la

terre, une étoile au ciel. Voyageurs artistes ou poètes, qui visiterez un jour la chapelle du monastère de Saint-Sauveur, ne manquez pas de vous arrêter devant la divine tête de ma vierge chrétienne.

Dans le siècle dernier, une des principales curiosités du couvent de Terre-Sainte était la pharmacie; Hasselquist parle de l'apothicairerie des Latins comme de la plus précieuse qui soit au monde; les drogues de toute espèce, les remèdes les plus vantés, les baumes les plus rares et les plus merveilleux enrichissaient la pharmacie latine; Hasselquist l'avait évaluée à cent mille piastres. Le religieux qui porte le titre de *Fra Dottore*, m'a conduit dans la salle des trésors médicaux, et je me hâte de vous dire que l'apothicairerie de Saint-Sauveur a beaucoup perdu de sa gloire. Je n'y ai remarqué que le baume de Jérusalem, qu'on emploie pour guérir les plaies et les blessures. Le reste de la pharmacie se compose de drogues assez communes. J'ai vu là un échantillon de la pierre puante noire que je n'avais point trouvée sur les rivages de la mer Morte; on la conserve comme une relique sacrée, en attendant l'occasion d'éprouver sa vertu pour guérir de la peste.

Ma description du monastère de Saint-Sauveur serait incomplète, si je ne vous parlais pas de ce qu'on appelle *il magasino;* c'est une grande salle avec des armoires et des tiroirs remplis des pieuses

marchandises du couvent, chapelets, croix, images de la Vierge, saints-sépulcres, boîtes, coquilles; il y a des chapelets de différentes dimensions, de differens prix, de différente nature; les uns sont en petits ou en gros grains de nacre; les autres sont faits avec les noyaux d'un fruit qui croît sur le mont Thabor, ou avec les noyaux du *zaccoum*, qu'on trouve dans les campagnes de Jéricho. Les boîtes et les coquilles, ouvrage des chrétiens béthléémites, sont travaillées avec un art ingénieux. J'ai vu une de ces boîtes dont le couvercle représente Bonaparte en Égypte. Béthléem, comme j'ai eu occasion de vous le dire, conserve comme ses propres souvenirs les souvenirs de la gloire française. Vous avez parlé des avantages que retirent les pères latins du commerce des chapelets, et je me dispenserai d'y revenir.

Le couvent de Saint-Sauveur a une école comme le couvent de Béthléem; cette école est ouverte à tous les enfans catholiques de Jésusalem. Indépendamment des doctrines de la foi chrétienne, on y apprend à lire et à écrire l'arabe, le latin et l'italien; le maître d'arabe est un catholique de la ville sainte; le maître de latin et d'italien est un père du couvent. Les jeunes élèves de Saint-Sauveur sont nourris au monastère et vont dormir chez leurs parens. Les huit premiers de l'école servent d'enfans de chœur et paraissent à tous les offices. S'il arrivait qu'un de ces élèves montrât une vocation

bien décidée pour l'état ecclésiastique, on l'enverrait en Europe, ou chez les maronites du Liban. L'école de Saint-Sauveur se compose de cinquante-deux élèves. Le mode d'enseignement qu'on y suit tient beaucoup de l'enseignement mutuel.

A propos de cette école d'enfans que je visite presque tous les jours, je veux vous faire part d'une remarque applicable non-seulement à la population de Jérusalem, mais encore à celle de beaucoup d'autres cités d'Orient; toutefois, c'est dans la ville sainte que j'ai été surtout frappé de ce que je vais vous dire. Les petits garçons m'ont paru beaux, frais et brillans jusqu'à l'âge de dix ou douze ans; alors le vice infâme qui fit périr Sodome s'empare d'eux. Vous ne voyez plus que des fronts pâles, des visages flétris, des yeux éteints, fleurs desséchées par le souffle de la corruption, et qui semblent près de mourir sur leur tige; cela dure jusqu'à la seizième ou la dix-huitième année; l'enfance est passée, et au lieu d'être suivie d'une belle et éclatante jeunesse, elle est comme surprise par l'âge mûr. De sorte qu'on peut dire avec assez de vérité que pour cette race d'hommes il n'y a que trois âges, l'enfance, l'âge mûr et la vieillesse; c'est parmi eux que l'année n'a point de printemps.

La vie des cénobites de Saint-François ressemble à la vie religieuse de tous les monastères. Le temps n'y apporte ni changemens ni distraction; tout est arrêté d'avance, tout se fait à des heures

marquées. On se couche à huit heures, on se lève à onze pour chanter l'office; on se recouche ensuite jusqu'à cinq heures du matin. : l'après-midi est consacrée au sommeil, suivant la coutume d'Espagne et d'Italie. A six heures du matin tous les religieux prennent le café; ils dînent à onze heures et soupent à huit heures. Une clochette parcourt le couvent dans la journée pour appeler à l'église ou au réfectoire. Le service de cuisine et de table est tout en étain; il est marqué de la croix à cinq branches de Terre-Sainte. Les cénobites passent sur les terrasses ou dans les couloirs leurs heures de liberté. Il ne m'est jamais arrivé de trouver un religieux avec un livre à la main. Puisqu'il est vrai que l'homme ne vit pas seulement de pain, mais aussi de choses intellectuelles, pourquoi nos cénobites, durant leurs longues heures de loisir, ne donneraient-ils rien à leur esprit? dans la solitude, dans la prison, dans l'exil, un livre est un ami qui remplit et charme nos journées; ne serait-il pas une heureuse et puissante distraction dans le cercle monotone de la vie religieuse? Nos pauvres Latins ont pris un peu trop à la lettre ces paroles de l'Évangile : *Porrò unum est necessarium : Une seule chose est nécesaire*, le salut de l'ame; le Christ a voulu aussi que nous fussions des enfans de lumière, et mes vénérables hôtes semblent l'avoir oublié.

Malgré la sainteté des lieux qu'elle renferme, Jérusalem n'est point la cité de Palestine que les

franciscains aiment le mieux. Les couvens de Jérusalem et de Béthléem n'ont pas beaucoup d'attraits pour eux. C'est vers Nazareth que se portent leurs vœux les plus ardens ; le monastère de Nazareth passe pour être le paradis des religieux latins. J'ignore si cela est dû à la beauté du pays, ou si la vie qu'on y mène est plus douce qu'à Jérusalem et à Béthléem. Pour des cénobites chrétiens que doit-il y avoir de plus doux, dira-t-on, que la vue du tombeau ou du berceau du fils de Dieu? Quoi de préférable à ces félicités religieuses ? pourquoi chercher ailleurs des joies? Ainsi parlera le philosophe sévère qui ne veut rien pardonner à la pauvre humanité. Mais hélas ! quelle que soit la perfection de ses sentimens, tant que l'homme appartiendra à la terre, tant qu'il traînera avec lui son grossier manteau de chair, il sera faible et soumis aux exigences d'une misérable nature.

Dans une de vos lettres, vous avez parlé du couvent latin qui fait partie de l'église du Saint-Sépulcre ; vous l'avez vu tombant en ruines, et vous avez raconté tout ce qui a été fait pour obtenir le privilége de le réparer. Les travaux de restauration sont en ce moment terminés. Il ne faut pas croire que ces travaux consistent en de grandes choses : on a tout simplement empêché que la pluie n'inonde le réfectoire, et que le toit des cellules ne croule sur la tête des religieux. Le petit couvent du Saint-Sépulcre est habité par treize cénobites, prêtres

ou laïques, qui se renouvellent tous les trois mois ; ceux-là font particulièrement le service du saint tombeau ; ce sont les sentinelles du Golgotha. Enfermés dans l'église du Saint-Sépulcre, ils ne peuvent sortir qu'aux jours et aux heures où la porte est ouverte par les gardiens musulmans.

P.....

LETTRE CXXI.

QUELQUES MOTS SUR BÉTHLÉEM. – LE CURÉ DE BÉTHLÉEM. – ENTERREMENT D'UN ARABE CATHOLIQUE. – LES PISCINES DE SALOMON.–THÉCUA ; LE LABYRINTHE. – LE MONT-FRANÇAIS. – ENGADDI. – LE DÉSERT ET LE MONASTÈRE DE SAINT-SABBA.

A M. M......

Béthléem, avril 1831.

Je vous ai adressé une lettre consacrée tout entière à Béthléem, mais il faut que vous me permettiez d'y revenir encore. Béthléem est un lieu que j'aime; sa colline me sourit plus que les autres collines de la Judée; le nom de Béthléem est si doux à prononcer! tout est gracieux, tout est noble

et pur dans les impressions et les souvenirs qu'il éveille. Quelle ravissante histoire que celle de Ruth et de Booz! et c'est là, dans les champs voisins, que se sont passées toutes ces scènes bibliques d'un intérêt si touchant. Ce divin berceau sur lequel une étoile est descendue, ce berceau qui doit sauver le monde, et qui n'est connu que du bœuf et de l'ânon, ne jette-t-il pas sur le pays un charme merveilleux, une douce et grande poésie! Ruth et Booz, Jésus enfant et les pasteurs, expriment tout Béthléem; Béthléem a des idylles comme Jérusalem a des lamentations.

Le monastère est habité par douze religieux franciscains, gardiens de la crèche du Sauveur. Chaque jour, à quatre heures après midi, les religieux, portant un flambeau, vont visiter en procession la grotte de la Nativité; ils chantent des versets et des hymnes analogues à la naissance du Christ. En sortant de la grotte de la Nativité, les cénobites font des stations pieuses à l'autel de Saint-Joseph, à la grotte des Saints-Innocens, à l'oratoire de Saint-Jérôme et à son tombeau, aux tombeaux de sainte Paule et de sainte Eustochie, et de saint Eusèbe de Crémone. De là on remonte dans la chapelle de Sainte-Catherine, qui est l'église du couvent. Dans cette chapelle est un puits qui ne tarit jamais, et qui fournit une eau délicieuse à boire. Le père gardien, nommé Zacharias Bétamero, originaire d'Espagne, m'a raconté que beaucoup de Grecs

schismatiques de Béthléem et des villages voisins demandent à se convertir au catholicisme, mais qu'ils en sont empêchés par leurs autorités; on menace du bâton, de la prison et de fortes amendes, tout schismatique arabe qui embrasse la foi romaine. Le père gardien m'a dit que le révérendissime de Jérusalem sollicite auprès de la Porte un firman qui donne aux chrétiens de la Terre-Sainte toute liberté religieuse.

Le père latin qui remplit aujourd'hui les fonctions de curé de Béthléem, est un Aragonais dont la destinée n'a pas été peu étrange. Enrôlé dès sa première jeunesse sous les bannières espagnoles, il combattit pour sauver son pays de l'invasion de Bonaparte; fait prisonnier dans un combat, il fut conduit en France avec d'autres Espagnols prisonniers comme lui; le jeune captif vit Marseille, Toulouse, Moulins et Nanci; rentré en Espagne à la suite des traités, il chercha dans la paix du sanctuaire un abri contre le tumulte de la vie et le bruit des camps, et quitta l'habit de fantassin pour la robe brune de Saint-François. Ainsi enrôlé dans la milice des franciscains, il est venu en Terre-Sainte, et le voilà maintenant curé de Béthléem. Le prêtre aragonais a gardé un souvenir reconnaissant des bons traitemens qu'il reçut en France durant son voyage de prisonnier; nous sommes à ses yeux la meilleure comme la plus grande des nations.

Toutes les affaires des Béthléémites aboutissent

au *padre-curato*, parce qu'il sait la langue du pays ; c'est lui qui accueille toutes les plaintes, rend la justice et apaise les querelles. Comme le père curé a rapporté de sa captivité en France la connaissance de notre langue, je me promène souvent avec lui autour de Béthléem, et nous causons ensemble sur tout ce qui touche au pays ; tous les catholiques qui le rencontrent, hommes, femmes, enfans, lui baisent dévotement la main. Voyant passer les mulets ou les ânes qui, chaque semaine, apportent du couvent de Jérusalem les provisions destinées aux religieux de Béthléem, je demandais au père curé si toutes ces provisions ne couraient aucun risque sur une route traversée par des Arabes pillards. « Oui, sans doute, me répondait-il, nos petits convois de vivres seraient grandement en danger, s'ils n'étaient protégés par l'escorte la plus sûre, la plus puissante ; savez-vous quelle est cette escorte, c'est un petit enfant ou une petite fille de Béthléem ; un enfant représente là toute la nation béthléémite, et malheur aux Arabes qui oseraient l'arrêter en chemin ! »

Vous vous souvenez de la pélerine de Lyon que je vis, le vendredi-saint, à la porte de l'église du Saint-Sépulcre ; le curé de Béthléem étant le seul prêtre de Terre-Sainte qui entende la langue française, c'est auprès de lui que la pélerine est venue se confesser. Cette pieuse femme, dont je n'ai pas eu occasion de vous parler depuis la semaine-sainte,

passe ses journées dans la voie Douloureuse, dans la vallée de Josaphat et sur le mont des Oliviers ; elle voudrait bien, m'a-t-elle dit, laisser ses os à côté du Calvaire et du tombeau de Jésus-Christ ; il est probable qu'elle n'aura pas ce bonheur-là ; car le père procureur du couvent de Jérusalem doit l'adresser prochainement à notre consul de Beyruth, pour qu'il l'embarque à bord d'un bâtiment français, à la première occasion.

L'école du couvent de Béthléem est plus nombreuse que celle du couvent de Saint-Sauveur, parce qu'il y a ici plus de catholiques que dans la ville sainte. J'ai compté quatre-vingt-cinq élèves béthléémites. L'enseignement est le même qu'à Jérusalem ; la même discipline régit les deux écoles. Béthléem a six petits khans ouverts à toutes les nations. Les tribus du voisinage déposent dans des maisons amies leurs provisions de l'année ; des bédouins viennent, toutes les semaines ou tous les quinze jours, puiser dans les entrepôts qui leur appartiennent. Les troupeaux ne manquent pas à Béthléem ; il n'est pas une famille qui ne possède au moins quelques chèvres. Nulle part je n'ai bu un lait aussi doux, aussi parfumé qu'à Béthléem. Une robe bleue et un voile blanc forment le costume des femmes béthléémites ; les hommes et les enfans portent une chemise de toile grossière, serrée d'une ceinture de cuir, et un manteau blanc de laine rayé de gris ; quelques-uns portent une

robe bleue ou rouge sur leur chemise de toile.

Le cimetière des catholiques de Béthléem touche au monastère latin ; la funèbre enceinte n'a ni marbres ni mausolées ; tout y est humble et pauvre. J'ai vu, du haut de la terrasse du couvent, l'enterrement d'un Béthléémite ; je veux vous le décrire comme un des plus curieux spectacles qui aient passé sous mes yeux dans ce pays. Tous les catholiques de la cité assistaient aux funérailles ; quatre hommes portaient le cercueil sur leurs épaules. Après les cérémonies et les prières des morts comme elles se font dans nos contrées d'Occident, le moment est venu où le corps du défunt a été posé près de la fosse ; alors on a entendu des gémissemens et des cris à fendre le cœur ; la fosse n'était point encore entièrement creusée ; une douzaine de femmes, des pleureuses, se sont précipitées sur ce coin de terre qu'on ouvrait pour recevoir le cadavre ; elles arrêtaient les bras du fossoyeur en versant des ruisseaux de larmes, et entraient elles-mêmes dans la fosse comme pour prendre la place du défunt et s'offrir en victimes à la mort. Pendant ce temps-là, d'autres femmes se tenant par la main, dansaient des rondes lugubres ; elles se frappaient le front et la poitrine et maudissaient dans leur langue le barbare destin. Quand le mort, enveloppé d'un suaire, a été déposé dans le suprême gîte, les tristes clameurs ont redoublé, la danse lugubre est devenue plus rapide, et a pris le caractère du plus violent

désespoir; la femme du défunt elle-même s'est jetée avec des transports inexprimables sur les dernières dépouilles de celui qui avait été l'ami de son cœur, et pour que le fossoyeur pût recouvrir de terre le cadavre, il a fallu que deux hommes emportassent hors du cimetière la veuve à demi morte de douleur.

Voilà des funérailles tout-à-fait avec les mœurs païennes. Si nos anciens pères de l'Église avaient vu des chrétiens accompagner au tombeau un de leurs frères avec les témoignages d'un aussi grand deuil, ils n'auraient pas manqué de le leur reprocher amèrement. Les hommes qui se lamentent le plus sur un tombeau, sont ceux qui croient le moins. Les musulmans ne pleurent point aux funérailles, parce qu'ils croient fermement à l'immortalité. Toutefois, je suis bien loin de vouloir attaquer la sincérité de la foi des catholiques béthléémites, et je pense même que cet étalage de deuil n'est qu'un reste des antiques mœurs arabes.

Autour de Béthléem, quelques lieux révérés attirent la curiosité des pélerins. La *Grotte du lait de la Vierge*, à peu de distance, à l'est du monastère, renferme sept à huit colonnes de pierre et un pauvre autel sur lequel on dit quelquefois la messe; ce lieu est sacré, dit la tradition, parce que la Vierge y laissa tomber de son lait, un jour que Jésus enfant était suspendu à sa mamelle. La grotte appartient aux Grecs; une lampe, entretenue par

eux, veille sans cesse en face de l'autel. A quelques centaines de pas, à l'est de la grotte, on visite le petit village des *Bastours*, dont presque tous les habitans sont musulmans; c'était là, dit la tradition, la demeure des pasteurs à qui les anges apparurent la nuit de la naissance du Sauveur. Au-dessous de ce village, à un quart d'heure, on m'a montré le champ où les bergers paissaient leurs troupeaux au moment de la miraculeuse apparition. Une chapelle ruinée se voit dans le champ sacré. Vous avez lu dans l'histoire du peuple de Dieu, que David, près de combattre les Philistins, éprouvant une soif ardente, souhaita de boire de l'eau de la citerne de Béthléem : les chrétiens du pays donnent le nom de citerne de David a un puits situé à vingt minutes, au nord de Béthléem, à droite du chemin qui mène à Jérusalem; les savans qui ont passé par ici ne sont point d'accord avec la tradition et placent ailleurs la citerne historique. Pour moi, je serais tenté de croire que la citerne de David n'est autre chose que le puits enfermé aujourd'hui dans la chapelle du monastère latin, et qui porte le nom de puits de Sainte-Catherine; l'eau de ce puits est la meilleure du pays, et méritait le souvenir du roi David dans une journée brûlante. Je n'entrerai point dans les dissertations historiques, pour prouver que la situation du puits de Sainte-Catherine n'a rien qui puisse nous empêcher de le regarder comme étant la véritable citerne de David; j'aime

peu les longs discours pour les petites questions.

A l'ouest de la cité des Béthléémites, à une heure de distance, le gros village de Beit-Jalla se montre au penchant des collines, entouré d'oliviers et de champs cultivés. Sa population est toute chrétienne, et la plupart des habitans appartiennent à la communion grecque. Pas un seul musulman ne peut vivre à Beit-Jalla; l'air qu'on y respire est, dit-on, mortel aux amis du Prophète. Telle est la puissance des préjugés, qu'un musulman n'oserait point s'établir dans ce village, et qu'en entrant dans Beit-Jalla il croirait entrer dans son sépulcre. Au-delà de Beit-Jalla, sur le revers de la montagne, est un village renommé pour ses vignobles, appelé village de Saint-Philippe. Là, dit-on, naquit ce saint diacre qui donna le baptême à l'eunuque de Candace, reine d'Éthiopie; on montre la fontaine au bord de laquelle l'esclave fut fait chrétien, non loin du torrent de Sorrec; le vin qu'on boit dans les monastères latins de Jérusalem et de Béthléem, provient des vignobles de Saint-Philippe et des collines voisines. La vigne de Sorrec n'a point péri comme celle d'Engaddi.

P.....

SUITE

DE LA LETTRE CXXI.

A M. M......

Avril 1831.

Une heure de marche vous conduit de Béthléem aux piscines de Salomon; on laisse, à main droite, un couvent grec consacré à saint Georges et une mauvaise bourgade musulmane qui l'avoisine. Comme je me plaignais à mes guides des chemins à peine praticables que nous suivions, ils m'ont fait remarquer les restes d'une ancienne voie par où passaient les chars de Salomon. Les trois piscines qui portent le nom du fils de David, sont des bassins taillés au ciseau, d'une dimension et d'une profondeur peu

communes. Le premier a cent cinquante pas de longueur sur quatre-vingts de largeur; le second est d'une dimension plus grande, le troisième est le plus beau. Ces piscines ne reçoivent que les eaux du ciel. Elles sont creusées en pente de manière à ce que l'eau puisse descendre de l'une à l'autre. A deux cents pas au nord de la première piscine, on trouve la *Fontaine Scellée*, cavité assez profonde d'où s'échappent trois sources abondantes. D'énormes pierres en ferment l'entrée, et la fontaine est aussi bien défendue qu'à l'époque où Salomon la fermait avec son sceau royal. Les trois sources se joignent d'abord dans un petit canal souterrain; ce canal, après avoir traversé ce qu'on appelle le *Château*, verse ses eaux dans une grotte où l'on descend par dix escaliers. Les eaux se rendent ensuite dans un conduit revêtu de pierres, lequel passe à côté des piscines, s'en va à Béthléem et de là à Jérusalem par des détours sans nombre. Le père Nau était mal informé quand il a dit que l'eau de la fontaine Scellée se déchargeait dans les piscines. Les belles sources sont trop rares en Judée pour les laisser se perdre dans des bassins abandonnés.

L'édifice qu'on nomme le *Château*, construit près des piscines, est une enceinte entourée de murs crénelés. J'ai vu dans cette enceinte plusieurs cabanes de boue habitées par des familles musulmanes. Ces familles veillent à la conservation de la Fontaine Scellée, réputée sainte parmi les Turcs;

ce serait un crime de souiller ses eaux, et les gardiens sont là pour dénoncer ou punir. Mais une telle garde me semble inutile; tous les peuples de ces contrées révèrent l'eau comme une douce manifestation de la Providence; ce n'est point l'Arabe qui souillera jamais une source.

A l'est des piscines, en descendant dans un étroit vallon, on arrive, après une demi-heure de marche, au *Jardin Fermé*. Ce jardin, vanté dans les *Cantiques* de Salomon, est un champ fermé de collines, planté de figuiers, de citroniers et de grenadiers; on y recueille du blé, du riz et des ognons. Au penchant du coteau septentrional qui domine le Jardin fermé, quelques familles musulmanes se sont bâti d'humbles demeures. En me montrant ces piscines, ces fontaines, ces jardins, mes guides béthléémites répétaient avec un accent solennel: *Salomone, Salomone*. Dans ces vallons qui racontent la gloire du fils de David, au milieu de ces monumens sur lesquels le soleil brille depuis plus de trente siècles, je songeais à un monument bien plus beau, bien plus durable encore, je songeais à un livre admirable qui, sous le nom de *Proverbes de Salomon*, nous a transmis tout ce qu'il y avait de sagesse dans les anciens temps du monde. Salomon fut un des grands poètes du peuple hébreu. Écoutez comment il fait parler la sagesse: « Les rois règnent par moi, » et c'est par moi que les législateurs ordonnent ce » qui est juste. J'aime ceux qui m'aiment; ceux

» qui veillent dès le matin pour me chercher, me
» trouveront. J'existais avant qu'aucune chose fût
» créée; j'ai été établie dès l'éternité, avant que la
» terre fût formée; les abîmes n'étaient point en-
» core, lorsque j'étais déjà connue, et les fontaines
» n'étaient point encore sorties de la terre. J'étais
» enfantée avant les collines; j'étais née quand le
» Seigneur préparait les cieux, quand il entourait
» les abîmes de leurs bornes, quand il affermissait
» l'air au-dessus de la terre; j'étais avec Dieu, ré-
» glant toutes choses, me délectant en jouant sans
» cesse devant lui; maintenant j'aime à jouer dans
» le monde, et mes délices sont d'être avec les en-
» fans des hommes. »

La cité d'Éthan dont il est parlé dans l'Écriture s'élevait sur les collines qui dominent le Jardin Fermé; plus rien ne reste de l'antique cité. J'aurais voulu découvrir la caverne de la colline d'Éthan, où se retira l'Hercule d'Israël, après avoir incendié les moissons des Philistins.

La montagne où fut Thécua se trouve à deux heures de Béthléem, au midi. Les terres environnantes sont pierreuses, incultes et inhabitées. La seule verdure, le seul spectacle qui ait un peu charmé mes yeux dans le voisinage de Thécua, c'est un assez grand espace de terrain tout entier couvert de beaux coquelicots; on eût dit un immense tapis de pourpre jeté sur la colline. Une étroite et longue vallée, appelée la *Vallée Perdue,* mène à

l'emplacement de la cité, patrie du prophète Amos. Quelques débris de murs, une trentaine de citernes vides, voilà ce qui reste de la cité. Une fontaine baptismale en porphyre, revêtue de nos fleurs-de-lis, indique la place de l'ancienne église de Saint-Nicolas. Ces fleurs-de-lis m'ont rappelé que Thécua avait été ville française, alors que l'épée de notre nation était reine sur cette terre maintenant abandonnée.

Thécua, comme j'ai eu déjà occasion de le dire, fut donné aux chanoines du Saint-Sépulcre, en échange de Béthanie, qu'ils avaient cédé à la reine Mélisende pour y fonder un monastère. Guillaume de Tyr raconte, sous la date de 1138, que le roi Foulque et ses chevaliers s'étant portés au-delà du Jourdain pour assiéger une caverne de brigands, des guerriers musulmans, profitant de l'absence de l'armée chrétienne, attaquèrent Thécua et s'en emparèrent sans peine. Au bruit de leur arrivée, les habitans avaient pris la fuite, emmenant avec eux leurs femmes, leurs enfans, leur gros et leur menu bétail, et s'étaient refugiés dans la caverne d'*Odolla*, dont je vous parlerai plus tard. L'ennemi, devenu maître de la ville, égorgea le peu de monde qui y était resté. Dans le même temps, des affaires avaient amené d'Antioche à Jérusalem le seigneur Robert Bourguignon, né dans la province d'Aquitaine, maître des chevaliers du Temple. Robert courut en toute hâte vers Thécua, suivi de plusieurs de

ses frères et de quelques chevaliers restés à Jérusalem ; à leur approche, l'ennemi abandonna la ville et s'en alla du côté d'Hébron. Les chevaliers, sachant que les infidèles avaient pris la fuite, et se croyant déjà victorieux, se répandirent imprudemment de divers côtés ; les musulmans fugitifs, informés que les guerriers chrétiens étaient épars dans les collines, se rallièrent, fondirent sur eux et les taillèrent en pièces. L'archevêque de Tyr nous dit que depuis Hébron jusqu'à Thécua, le pays était jonché de cadavres ; entre autres nobles seigneurs qui périrent, l'histoire cite Odon de Montfaucon, frère du Temple, dont le trépas fut pleuré de tous les chevaliers. Cette page d'histoire très peu connue, animait pour moi la solitude de ces montagnes. Je me rappelais aussi que le roi Josaphat, marchant à la tête d'une armée contre les Moabites, les Ammonites et les habitans de Seir, avait fait halte dans le désert de Thécua. J'ai vu dans le vallon de Thécua un pâtre arabe qui gardait des chèvres ; il m'a rappelé naturellement Amos, qui menait paître son troupeau quand le Seigneur le choisit pour être son prophète. Quel temps que celui où un pauvre pâtre quittait tout-à-coup ses bœufs et ses montagnes pour aller annoncer les oracles du ciel aux peuples et aux rois ! Ayant prêché dans Béthel la parole du Seigneur, Amos fut traité de visionnaire et poursuivi par de sérieuses menaces ; aux accusations qu'on lui adressait, il ne

repondit que par ces paroles : « Je ne suis ni pro-
» phète ni fils de prophète; je mène paître les
» bœufs, et me nourris du fruit des sycomores; le
» Seigneur m'a pris lorsque je menais mes bêtes, et
» m'a dit : Va et parle comme mon prophète au
» peuple d'Israël ». Quelle admirable poésie dans cette courte réponse !

On m'avait beaucoup parlé d'une grande caverne appelée par les Latins *il-Labirinto*, par les Arabes *el-Maama* (la cachette), située à une demi-heure à l'est de Thécua. J'ai visité cette caverne; elle donne sur un vallon sauvage et nu, dont l'extrême profondeur épouvante les regards. La pente du vallon est si rapide, qu'un seul faux pas vous précipiterait au fond de l'abîme. Nous nous aidions des pieds et des mains pour avancer; il nous a fallu sauter de roc en roc pour arriver à l'entrée du labyrinthe. Mes guides avaient emporté de Béthléem des flambeaux qui devaient éclairer notre marche dans ces antres ténébreux. Un bédouin qui passait dans le vallon a voulu nous accompagner lui-même dans la caverne, à la seule condition que nous lui laisserions, en sortant, les restes de nos flambeaux; il a tiré son iatagan dans la crainte de quelque bête, et a ouvert la marche dans le sombre labyrinthe. Nous avons voyagé pendant une heure à travers cette montagne creuse, rencontrant tantôt des chemins étroits, tantôt des salles dont quelques-unes avaient un dôme ou une voûte arrondie. J'ai

aperçu, à l'aide d'un flambeau, un cercle de fer de deux pieds de diamètre environ, suspendu à la voûte d'une des salles. J'ai épuisé mon cerveau en conjectures pour m'expliquer la présence de ce gros anneau de fer, et mes réflexions n'ont abouti qu'à des fictions romanesques et merveilleuses. Les parois de ces vastes grottes sont de couleur blanchâtre; le sol que nous foulions avait plus d'un demi-pied de poussière. Le bédouin nous disait qu'une journée de marche suffirait à peine pour arriver à l'extrémité de la caverne. Plusieurs chemins se croisaient devant nous ; on pouvait bien se perdre dans le labyrinthe de Thécua comme dans celui de Crète ou dans les catacombes de Rome, et nous avons jugé à propos de revenir sur nos pas. Je suis porté à croire que c'est là ce que l'Écriture appelle la caverne d'*Odolla*. C'est dans cette caverne que vinrent se réfugier la plupart des habitans de Thécua, à l'époque dont j'ai parlé plus haut. Une tradition arabe raconte que jadis trente mille habitans du pays se sont retirés dans l'*el-Maama* pour échapper aux influences d'un vent pestilentiel.

A une vingtaine de pas au-dessous du *el-Maama*, le voyageur découvre un site agréable qui contraste avec le sombre aspect de la vallée. C'est un terrain uni et couvert de gazon, coupé par un large roc qui s'élève à fleur de terre, et qui semble avoir été fait pour servir de siége. Ce lieu est dominé par un rocher à surface plate, grand comme

une montagne, d'où s'échappe une source d'eau pure ; l'immense roche, inclinée sur nos têtes, nous abritait délicieusement contre les feux du soleil. Nous avons mangé là les olives et le fromage que nous avions emportés du monastère de Béthléem. Le bédouin a refusé de participer à notre festin : c'était le temps du ramadan, et le pieux musulman n'a pas même voulu consentir à fumer une pipe. Pourtant ce bédouin, si religieux, observateur si rigide des lois du Prophète, m'eût certainement dépouillé de mon dernier vêtement s'il m'eût rencontré seul dans ces montagnes. Au nord du labyrinthe, à un quart d'heure de distance, est un village ruiné ; auprès de ces débris une citerne revêtue de bonnes pierres de taille et assez profonde.

Au sortir du vallon du labyrinthe, en cheminant vers le nord-est, on arrive, après trois quarts d'heure de marche, à la montagne nommée par les chrétiens du pays le *Mont-Français*, ou le mont de Béthulie, à cause d'un village de ce nom situé à un quart-d'heure de là. Les Arabes musulmans l'appellent *Ferdays* (paradis). Le Mont-Français se détache entièrement des montagnes voisines et les domine toutes par sa hauteur. Le sommet en est remarquable en ce qu'il présente une rotondité parfaite. La nature n'a pu former une montagne avec des proportions aussi égales, et tout porte à croire que du moins le sommet est l'œuvre de

l'homme. Parvenu sur la cime du mont, j'y ai trouvé les vestiges d'une forteresse; des pierres de taille remplissent l'excavation profonde qui fut pratiquée sans doute pour y poser les fondemens de la citadelle. Tout autour du sommet on reconnaît les traces d'une muraille qui entourait le fort. Quelques restes de murs pendent au penchant de l'excavation; à côté une voûte vous mène à une citerne. Au pied de la montagne, du côté du nord, j'ai remarqué une porte conduisant à des chambres ouvertes dans les flancs du mont. Là vient aboutir un petit canal, aujourd'hui brisé, qui apportait jadis au Mont-Français une partie des eaux de la Fontaine Scellée dont je vous ai parlé ci-dessus. Ce canal abreuvait le château; ces chambres souterraines devaient recevoir les approvisionnemens.

Une tradition répandue dans le pays, rapporte que des guerriers Francs, après la perte de la ville sainte, surent se maintenir quarante ans dans ce château, et qu'enfin la famine, plus forte que l'ennemi, les contraignit de se rendre. Le fait historique conservé par cette tradition ne vaut pas la peine d'être discuté; mais la légende des Béthléémites est d'accord avec l'histoire, quand elle donne aux ruines du Mont-Français une origine contemporaine des croisades. C'est là que je crois pouvoir placer le château de *Saint-Abraham* dont parle Albert d'Aix. Le chroniqueur dit que ce château est ainsi appelé parce qu'on assurait qu'il avait été

bâti par Abraham, et que le patriarche y avait eu son sépulcre. «Les Turcs, ajoute Albert d'Aix, tous » les autres gentils et les juifs, témoignaient le plus » grand respect pour cette forteresse, et l'honoraient » en toute dévotion, et les fidèles catholiques ne » l'entretenaient pas avec moins de soin et de reli- » gion [1]. » A l'époque de la première croisade, un premier assaut suffit à Godefroi pour emporter le fort; ce château fut donné à Guillaume Charpentier, comte de Melun, en dédommagement de la perte de Caïpha dont Tancrède l'avait dépouillé; il appartint ensuite à ce Jacques d'Avesnes dont il est question dans le siége d'Arsur par Godefroi. Aujourd'hui les Arabes de toutes les croyances vénèrent encore cette montagne, ce qui s'accorde fort bien avec le récit d'Albert d'Aix.

Un coup-d'œil des plus attachans, des plus poétiques frappe le voyageur du haut du Mont-Français. Au nord Béthléem, le monastère de Saint-Élie, la cime du mont des Olives (Djebel-el-Tor), entremêlée de verdure; à l'Orient la mer Morte, la vallée du Jourdain, et cette longue chaîne des montagnes arabiques, chaîne si unie, si égale, qu'on dirait un large ruban bleu étendu à l'horizon; au midi et à l'occident l'œil attristé se promène sur ces pâles collines de la Judée, répandues pêle-mêle à côté les unes des autres, bizarrement

[1] Albert d'Aix, liv. VII.

groupées ensemble, semblables à un vaste amas de tentes blanchâtres, ou aux vagues de la mer en un jour de tempête.

Nous avons rencontré autour de la montagne plusieurs bédouins qui se sont pris à demander à mes Béthléémites si du moins j'avais acheté à prix d'argent la liberté de traverser des terres qui ne m'appartiennent pas. Mes compagnons lui ont répondu fièrement que la terre que je foulais était une terre française, et que le maître ne payait point pour visiter ses domaines. Cette réponse, inspirée par les nobles souvenirs de la France, doit vous prouver que les traces de nos vieilles croisades ne sont point effacées sur le sol de la Palestine. Ce soleil de gloire, qui jaillit autrefois de l'éclatante épée de nos anciens preux, n'aura point de couchant sous le ciel de la Judée.

Les montagnes d'Engaddi s'étendent à l'est du Mont-Français, à une distance d'une lieue environ. Ces montagnes, maintenant incultes et dépouillées, furent jadis vantées pour le baume et le raisin qu'elles produisaient. « Mon bien-aimé, dit l'é-« pouse des *Cantiques*, est beau comme une grappe » de raisin suspendue aux vignes d'Engaddi. » — L'aride bruyère et le thin odoriférant forment toute la végétation de ces collines. Un voyageur moderne a été mal informé, quand il a dit que le vin de Jérusalem provenait encore des coteaux d'Engaddi. Au temps de saint Jérôme, il existait une

petite cité appelée *Engaddi*, habitée par des juifs ; Tout a disparu aujourd'hui ; le seul village de ces mornes solitudes, est un amas de masures croulantes, appelées en arabe *Der-eben-âber*. Engaddi n'a conservé de sa beauté ancienne que son nom, qui veut dire en hébreu *œil de chevreau*. Les tribus campées dans les vallons d'Engaddi ont une réputation de rapacité et de barbarie.

Maintenant venez avec moi dans le désert le plus sombre que l'œil du pèlerin ait jamais rencontré, le désert de Saint-Sabba, situé au sud-est de Béthléem, à une distance d'environ quatre lieues. Pour arriver au monastère grec de Saint-Sabba, il faut traverser des montagnes jaunes et pelées qu'on croirait être des monts de sable, un sol aride qui n'enfante que des pierres, sol maudit où la vie n'est plus, où les oiseaux du ciel ne peuvent découvrir un peu d'herbe, région oubliée des hommes, et dont Dieu lui-même semble ne plus se souvenir. Les tentes noires des bédouins, semblables de loin à des vêtemens de deuil jetés sur une terre désolée, ajoutent à la tristesse de ces lieux. Dans une telle solitude, solitude sans fleur, sans verdure et sans eau, l'esprit se sent accablé ; il semble que la mort vous frappe de ses froides ailes.

A une demi-heure du couvent de Saint-Sabba, on laisse à gauche un chemin qui conduit à la mer Morte. Là s'ouvre un vallon qui va du nord au

midi, et se prolonge au-delà du monastère. Le vallon est étroit et profond; ce sont deux lignes de rochers taillés par la nature en forme de hautes murailles, et présentant d'imposantes horreurs. Le torrent de Cédron passe au fond de la vallée, et s'en va au lac de Sodome. Le monastère, bâti au bord de ce grand ravin, sur des rocs et dans des précipices, est environné de murs et surmonté de tours. Les portes, étroites et basses comme celles de tous les couvens de ce pays, sont les unes en fer, les autres d'un bois très solide. Les cénobites de Saint-Sabba ont ainsi fortifié leur demeure pour se mettre à l'abri des bédouins. Quelques Arabes nourris par le monastère, gardent la principale porte. Dans l'une des tours du couvent veille un caloyer chargé d'annoncer l'approche des Arabes et des voyageurs ; à l'aide d'une corde, qui descend de la tour au monastère, le caloyer ébranle une cloche, et la famille religieuse est avertie. Il est quelquefois arrivé que des bédouins, poussés par la faim, ont pu s'introduire dans le cloître et enlever les provisions des cénobites grecs.

L'église du couvent, ornée avec assez d'éclat, offre sur les murs des tableaux ou des peintures à la manière des Grecs modernes ; le pinceau Roumiote y a retracé l'image des principaux anachorètes qui ont passé dans cette retraite, et différentes scènes tirées des livres saints. Au milieu d'une cour, tenue avec une propreté extrême, s'é-

lève une petite chapelle renfermant le tombeau de saint Sabba ; ce n'est qu'un sépulcre vide, car Venise reçut ses dépouilles sacrées. La petite chapelle, de construction récente, est richement décorée : une lampe y veille nuit et jour ; la face du Sauveur, peinte en traits éblouissans, occupe tout le plafond de cet oratoire. A côté de la chapelle, les pauvres frères ont leur caveau sépulcral ; les autres principales chapelles du couvent sont celles de Saint-Georges et de Saint-Jean-Damascène, qui mérita par son éloquence le surnom de *Fleuve d'or*. J'ai vu, dans une de ces chapelles, à travers une grille de fer et aux clartés d'une lampe, un amas de têtes que les chrétiens révèrent comme étant les têtes des quarante-quatre solitaires égorgés par les soldats de Cosroës, peu de jours avant la prise de Jérusalem par ces barbares.

Vous avez lu dans les annales de l'Église que des milliers d'anachorètes peuplèrent autrefois le désert de Saint-Sabba ; la partie de la vallée que domine le monastère est remplie de grottes et de cellules. Le renard habite aujourd'hui ces étroites demeures, où le repentir pleura, où retentirent les accens de la prière. J'ai vu dans la vallée et sur les tours du monastère des colombes bleues, douces compagnes des cénobites chrétiens. Les pélerins visitent au bas du couvent la grotte où saint Sabba demeura pendant cinq ans, et la source qu'il obtint, dit-on, de la bonté divine en un temps de

sécheresse et de malheur. Le couvent suit la règle de Saint-Basile : de l'eau et du pain noir, quelques légumes grossiers et des olives, telle est, durant toute l'année, la nourriture des caloyers. Les pâles hôtes de ce monastère ont dans leur réfectoire une longue table de belle pierre, plutôt faite pour des rois que pour de pauvres caloyers vivant d'herbe et de pain noir. Les solitaires sont au nombre de dix-sept, dont cinq Russes. Un de ces derniers m'a demandé des nouvelles de sa nation, et m'a adressé quelques questions sur les affaires politiques de l'Europe. J'aurais pu répéter au caloyer moscovite ce que M. de Chateaubriand disait dans une occasion semblable, à un religieux du même monastère : « Hélas ! mon père, où chercherez-vous la » paix si vous ne la trouvez pas ici ? » — Le palmier que l'auteur de l'*Itinéraire* avait remarqué dans un mur, sur une des terrasses du couvent, se voit encore ; ce petit palmier est en effet le seul arbre qui croisse dans ce désert. J'ai entendu dire que le couvent de Saint-Sabba jouit de quelques priviléges ; un musulman qui s'introduirait dans cette demeure chrétienne, serait condamné à payer cinq cents dollars à la grande mosquée de Jérusalem. Je ne pense pas qu'une semblable peine ait été souvent appliquée.

Vous pouvez voir dans la Relation du P. Roger un assez fidèle dessin du monastère de Saint-Sabba. Qu'il me suffise de vous redire que jamais demeure

de cénobites n'a été placée dans un lieu plus sauvage et plus affreux ; pour qui habite ce cloître, le monde et la nature elle-même ne sont plus rien ; là toute verdure cesse, toute joie expire, tout sourire de la terre s'efface ; ce n'est plus la vie, et ce n'est point encore la mort ; c'est un passage effrayant de ce monde à l'autre, un pont lugubre jeté entre le temps et l'éternité.

L'épitropos de Jérusalem m'avait remis une lettre de recommandation pour les caloyers de Saint-Sabba, et pendant les deux journées que j'ai passées dans leur solitude, les pauvres frères m'ont traité avec une touchante bienveillance. Ils avaient mis à ma disposition une petite salle élégante, meublée d'un divan et d'un tapis. Fra Antoni, ce bon religieux latin qui a pris soin de moi à Jérusalem, était un de mes compagnons à Saint-Sabba. « Frère, lui disais-je, voyez comme cette solitude est triste ! N'est-ce pas que le couvent de Saint-Sauveur vaut encore mieux ? » — « Signor mio, me répondait Fra Antoni, depuis que vous m'avez amené dans ce monastère de Saint-Sabba, habité par dix-sept Grecs schismatiques, voués à la pénitence et aux plus rudes austérités, une pensée m'attriste et me serre le cœur, c'est que tant de macération et de sacrifices seront perdus pour ces malheureux schismatiques, et que, malgré tout cela, ils ne pourront aller au ciel. » Quoi de plus curieux qu'un pareil trait de mœurs !

Voilà ce que j'avais à vous dire de Saint-Sabba, la Thébaïde de la Judée. Cette lettre, qui bientôt partira pour l'Égypte avec le chameau du désert ou la tartane de Joppé, vous trouvera peut-être dans d'autres solitudes religieuses, dans cette véritable Thébaïde où vécurent les Paul, les Macaire, et les Pacôme; peut-être mon message, daté des lieux les plus tristes de la Judée, vous sera remis quand vous parcourrez la région la plus triste des régions égyptiennes, cette lugubre plaine de Sahkara, sillonnée de torrens poudreux, muette et sombre plaine où rien ne se meut que le sable emporté par le kamsin, où rien n'est debout que des pyramides solitaires. Cet Orient qui offre au voyageur les plus ravissans spectacles de la nature, lui offre aussi les plus effrayans déserts.

P.....

LETTRE CXXII.

VOYAGE A HÉBRON. – HALTE DE DEUX JOURS DANS UNE TRIBU. – MŒURS DES BÉDOUINS. – VILLE D'HÉBRON. – SOUVENIRS D'HISTOIRE.

A M. M.....

Hébron, avril 1831.

Le pays d'Hébron est une des régions de la Judée que j'avais le plus envie de visiter; je connais peu de voyageurs qui soient venus jusqu'ici; Ali-Bey et quelques pélerins anglais ont parlé d'Hébron, mais leurs descriptions ou leurs récits laissent beaucoup à désirer. On ne s'aventure point sans péril dans le pays d'où je vous écris aujourd'hui. Le chemin

d'Hébron n'est guère connu maintenant que de quelques hadji juifs ou musulmans. Des guerres ont quelquefois éclaté entre les Arabes de cette cité et les Béthléémites, entre les bergers d'Hébron et les bergers de Béthléem; voilà pourquoi les catholiques qui m'avaient accompagné dans les différens lieux de la Judée dont je vous ai parlé, n'ont pas voulu me servir de guides vers la cité *il-Halil* (cité d'Abraham). Obligé de renoncer à des conducteurs chrétiens, j'ai cherché des conducteurs musulmans. Pendant mon séjour à Jérusalem, je fréquentais le sous-cadi, homme doux et éclairé; je lui avais fait part de mon projet de visiter Hébron, et lui-même m'a donné des Arabes musulmans de confiance pour m'accompagner dans cette course dangereuse.

J'ai repassé par Thécua; le livide aspect des collines environnantes, leur pâle nudité m'ont remis à l'esprit une remarque que j'ai faite bien des fois depuis que je voyage dans la Judée. Je me suis dit souvent que cette région désolée avait dû inspirer la sombre poésie des prophètes. Comment ne pas parler de la colère et de la vengeance du Seigneur dans un pays qui semblait frappé de toutes les malédictions du ciel? Le rhythme d'Isaïe et d'Ézéchiel pouvait-il ne pas tonner comme la foudre sur une terre où la foudre paraissait avoir tout dévoré? la muse d'Israël devait courir ardente, échevelée comme la flamme de la dévastation. Il faut avoir

foulé le sol de Juda pour bien comprendre la parole des bardes hébreux, poètes du Seigneur. C'est ici surtout que la poésie est l'expression des lieux.

Le chemin qui mène de Thécua à Hébron passe par des montagnes et des vallées couvertes de vignobles, de chênes et de sapins; ce n'est plus la triste nature d'Engaddi et de Saint-Sabba, c'est un pays continuellement boisé, offrant en quelques endroits les traces d'une culture soignée. En quittant Thécua, nous avons laissé à une demi-heure, à l'ouest, les ruines de l'église de Saint-Pantaléon sur le sommet d'une colline. Nous sommes venus au village de *Siphir*, autour duquel j'ai remarqué des rochers percés de tombeaux. Poursuivant notre route, toujours au midi, nous avons rencontré plusieurs camps de bédouins au penchant des collines ou dans les plaines. Nous aurions pu venir de Jérusalem à Hébron en moins de huit heures; le trajet a duré trois jours; voici comment. C'est une histoire qui vous intéressera peut-être; poète et voyageur, vous devez aimer les histoires qui viennent du désert.

La rencontre de différens camps arabes, loin de m'effrayer, avait rallumé en moi le vif désir que j'ai toujours eu de connaître les mœurs intimes de ces peuplades errantes. A trois heures d'Hébron, nous avons démandé l'hospitalité à une tribu campée près du chemin. On m'a conduit dans la tente du cheik. Accompagné de mon interprète et de mes

deux Arabes musulmans, j'ai abordé le chef de la tribu, qui a répondu par un bienveillant sourire à mon salam respectueux. « J'étais fatigué de la route, lui ai-je dit, j'avais soif sous le soleil brûlant, et quand j'ai vu vos tentes, j'ai béni Dieu. » — « Vous êtes le bienvenu, m'a répondu le cheik; l'arrivée d'un étranger est une faveur du ciel; reposez-vous sous ma tente en toute sécurité ». En moins d'un quart d'heure, des graines de café ont été rôties dans un instrument de fer assez semblable à une pelle dont l'extrémité serait ronde et concave; elles ont été pilées dans un mortier de bois, et des olives, du fromage salé et du pain ont garni une petite table ronde d'un pied d'élévation; la femme du cheik, de quarante ans environ, et sa fille, âgée de dix-huit ans tout au plus, pourvoyaient elles-mêmes aux soins de l'hospitalité. Ma conversation avec le cheik avait pris tout-à-coup un caractère presque affectueux; le vieux bédouin s'apercevait avec une certaine joie que je semblais me trouver à mon aise sous sa tente, et me faisait dire par mon interprète qu'il était charmé de voir un Franc aimer ainsi les mœurs arabes. « Mon brave cheik, lui ai-je répété plusieurs fois, votre pavillon de toile noire recouvert de peaux de chèvres, me plaît bien plus qu'un palais de notre Europe; votre vie errante et libre, si près de la nature, remplirait mieux mon cœur que la vie étroite et prisonnière de nos cités ». Le vieux cheik souriait à mes goûts

pour le désert, et ses attentions pour moi devenaient, à chaque instant, plus douces, plus empressées; tel a été son accueil que je n'ai pu faire autrement que de passer deux journées au milieu de la tribu.

Quelques lignes suffiront pour mettre sous vos yeux ce camp de bédouins, qui ressemble à tous les autres camps que j'ai vus dans la Judée. Il était formé de vingt-cinq tentes attachées chacune à des pieux plantés en terre. Une grande natte, des couvertures, deux ou trois coussins, des pipes, des fusils, des iatagans, des vases de terre, quelques ustensiles en fer pour préparer la nourriture, ce sont là les meubles et les ornemens qui s'offrent aux yeux dans l'intérieur d'une tente. Des poules se promènent autour de ces mobiles demeures comme chez nous autour des fermes; des chiens rodent çà et là comme pour défendre la tribu; des chèvres paissent dans les lieux voisins. Le bédouin n'habite jamais des maisons de pierres; il n'aime que les demeures qu'il peut emporter sur son chameau. Tous les bédouins de la Palestine ne sont point d'une même race et n'ont point un même caractère; tous n'ont pas le teint également brun, également cuivré; il est des fronts plus ou moins sauvages, des physionomies plus ou moins empreintes de la rudesse du désert. Quant au caractère, il est diversement nuancé dans chaque canton; tous les bédouins ne ressemblent point à ce cheik qui a mis tant d'amitié

dans l'accueil qu'il m'a fait sous sa tente ; la défiance, l'amour du pillage, la haine contre les Francs, n'existent point à un égal degré dans toutes les tribus. Mais le bédouin de tous les lieux a l'humeur guerrière, et son premier bonheur est l'indépendance ; ce qu'il aime par-dessus tout, c'est une jument d'un sang pur, dont la généalogie est bien constatée ; le coursier, compagnon de sa vie, devient souvent son sauveur dans les rencontres ennemies ou dans les batailles ; l'Arabe vagabond aime son coursier comme la moitié de lui-même, *dimidium animæ ;* il aime avec moins de dévouement un ami ou une femme. Les bédouins vivent de leurs troupeaux et du produit de leurs récoltes ; un certain appareil guerrier se mêle à leur trafic et à leur différentes relations avec les cités.

La condition des femmes chez les bédouins a été pour moi un objet d'étude particulière. Les Arabes considèrent la femme comme un être inachevé que Dieu laissa tomber de ses mains uniquement pour servir à la multiplication de la race humaine ; ils ne comprennent rien au charme d'un mutuel épanchement ; le bonheur qui naît de l'union de deux ames, et qui suffit à lui seul pour enchanter la vie, ils l'ignorent et ne l'ont jamais senti ; le sommeil du jeune bédouin n'est jamais traversé par ces songes fantastiques qui vous font maudire le réveil. Tout est matériel et brutal dans les sentimens amoureux du bédouin. La femme du désert n'a ni empire ni

consolation ; on ne fait cas de la bédouine qu'en raison des enfans qu'elle donne à la tribu. Aussi, la naissance d'une fille n'est point un sujet de joie pour une famille, c'est presque un accident fâcheux, et les parens et les amis envoient à la mère un mauvais chiffon ou une petite pièce de monnaie fausse, comme pour lui montrer la valeur de la pauvre créature qu'elle a mise au jour. Parvenue à l'âge nubile, on l'enchaîne au caprice d'un maître ; peu de regrets suivent sa mort ; son ame s'envole à Dieu, et ceux qu'elle a laissés sur la terre doutent que Dieu veuille la recevoir. Ainsi des préjugés barbares, non contens d'interdire à la femme les joies de la terre, lui ferment encore les portes du ciel.

On suit avec intérêt la bédouine dans ses occupations habituelles ; elle trait les chèvres et les chamelles, prépare le *lében* ou lait aigre et le pilau, va chercher de l'eau au fleuve ou à la source la plus prochaine, étend ou replie les nattes et les tapis, et c'est elle qui fête l'étranger sous la tente. Le matin elle lave les pieds de son époux ; après chaque repas, elle lui apporte l'eau, le savon et le vase d'étain pour qu'il purifie ses mains, sa barbe et sa bouche ; elle remplit rigoureusement tous les devoirs d'une servante. Il ne lui est point permis de s'asseoir à la table de son époux ; elle n'a pour elle que les débris du repas. La bédouine se lève avec le jour, et c'est elle qui est la dernière à chercher la natte du repos. Ajoutez à cela des

courses fréquentes sous un soleil brûlant. Combien de fois j'ai vu la pauvre bédouine marcher nu-pieds, avec ses enfans sur l'épaule, derrière le coursier superbe d'un frère ou d'un époux! La bédouine est belle, pourtant, malgré sa robe grossière et le fichu de toile verte ou blanche qui entoure sa tête, malgré les sillons bleus dont elle a marqué son visage et ses mains, et les couleurs noirâtres dont elle a chargé ses sourcils et la prunelle de ses yeux; elle a de grands yeux noirs qui rayonnent comme deux astres dans une nuit sombre, elle a pour couronne et pour manteau une épaisse et longue chevelure qui n'est caressée que par les vents; j'aime son regard mélancolique, l'austère fierté répandue sur son front; quand elle marche, vous la prendriez pour une reine qui s'est cachée dans le désert.

Durant les deux jours que j'ai passés dans cette tribu, chaque matin, au lever du soleil, j'annonçais mon départ, et chaque fois le cheik me retenait, comme autrefois ce vieux père béthléémite cherchait à retarder le départ du lévite d'Éphraïm. Mais, au troisième soleil, j'ai fait tout de bon mes préparatifs de route, et quand le bon cheik m'a vu près de le quitter, son visage est devenu pâle, et quelques larmes se montraient le long de ses paupières brûlées par le soleil. « Pourquoi me quit-
» tez-vous? m'a-t-il dit d'une voix émue; restez
» ici; ma tente et mes troupeaux seront à vous;

» si vous voulez une femme, je vous donnerai ma » fille; ne seriez-vous pas aussi bien ici que dans » le pays des Francs? » — « Bon vieillard, j'ai dans » le pays des Francs une mère qui me pleure, et » c'est là que me ramènent les souvenirs de mon » cœur; adieu, bon vieillard, que notre père de là-» haut, le grand cheik des mondes, vous reçoive » dans le ciel comme vous m'avez reçu sous votre » tente! » — Et déjà j'étais monté sur mon mulet, et le *massalami* (bon voyage!) du vieux cheik et d'une douzaine d'Arabes, me suivait encore bien avant dans le chemin. J'étais tout triste en m'éloignant de la tribu; qui sait, me disais-je, si je n'aurais pas été heureux entre ce vieillard et cette jeune fille, parmi cette peuplade qui m'eût adopté? j'aurais trouvé peut-être au milieu de ce désert des joies que désormais je chercherai en vain. Lorsque je serai rentré dans nos cités d'Europe, le souvenir du cheik Abou-Mallah et de la jeune Aïsché, fille du désert, viendra souvent charmer mes heures de mélancolie.

Plusieurs villages avoisinent Hébron; le *village de la Vierge*, où s'arrêta, dit-on, Marie lorsqu'elle fuyait vers l'Égypte, et le village appelé *Aïn-Hallill* (Fontaine d'Abraham), du nom d'une source bien connue des caravanes, sont les endroits les plus remarquables qu'on rencontre; près du village de la Vierge, j'ai vu une citerne qui porte encore le nom de Sara. Ce doux nom de Sara jeté à vos

oreilles par une voix arabe dans le pays d'Hébron, vous ramène tout-à-coup à ces premiers jours du monde, jours de pureté et de simplicité naïve, où les hommes étaient plus vrais parce qu'ils étaient plus près de Dieu. J'ai traversé des vallons couverts de moissons d'orge, des coteaux couronnés de vignobles; mes guides vantaient la grosseur prodigieuse des raisins que produisent ces vignes.

La végétation n'a jamais eu tant de charme pour moi comme dans le territoire d'Hébron; je venais de visiter les sombres solitudes d'Engaddi, de Thécua, de Saint-Sabba, et me voilà tout-à-coup dans des montagnes boisées, dans des plaines où je trouve des moissons, des arbustes, des plantes et des fleurs. Les déserts que naguère j'ai quittés, me montraient la nature comme ensevelie dans un suaire, et parfois il me semblait que la vie allait m'échapper. Ici la terre change, et avec elle mes impressions; je retrouve avec bonheur les verts rameaux du chêne ou du caroubier, le feuillage foncé du sapin pyramidal, l'herbe des collines : je recommence à vivre comme lorsque, après un triste hiver, on aperçoit les premières feuilles du printemps.

P.....

SUITE

DE LA LETTRE CXXII.

A M M......

Avril 1831.

Un vieux voyageur français, Antoine Regnaut, *bourgeois de Paris*, qui, à la faveur d'une caravane nombreuse et bien armée, alla de Béthléem à Hébron, nous dit, dans son langage du seizième siècle, que *au dict lieu de Ébron, à voir y a belle ville et belles maisons;* ce que le vieux voyageur de Paris appelait *belle ville* et *belles maisons*, est une cité plus propre et un peu mieux bâtie que ne le sont la plupart des cités que nous avons vues dans ces contrées. Hébron couvre le penchant d'une

colline ; le nombre de ses habitans ne s'élève pas au-delà de quatre mille. Un quart de la population appartient à la nation israélite, le reste est tout entier arabe-musulman. Point de chrétien à Hébron; les disciples du Coran ne peuveut y supporter la présence des disciples de l'Évangile. Le quartier juif, qui, dans toutes les cités d'Orient, n'a que des misères à offrir au voyageur, se distingue ici par la blancheur des maisons et par une propreté rare ; on croirait que les tombeaux d'Abraham, d'Isaac et de Jacob, ont valu aux israélites d'Hébron de précieux priviléges. Ni murailles ni tours ne protègent la cité ; une espèce de château y tient lieu de tout appareil militaire. Le territoire suffit pour nourrir les habitans. Quelle différence entre les bazars d'Hébron et ceux de Jérusalem ! ici les vivres abondent, on s'aperçoit qu'on foule un sol fertile, une terre qui sourit à l'homme qui l'habite. Je n'ai point vu à Hébron des visages jaunes, des joues et des yeux creusés par les souffrances de la faim ; la pureté de l'air et l'abondance des vivres répandent le bien-être au sein de toute la population. La ville a des manufactures de bracelets et de lampes de verre, qui forment à peu près son seul commerce; des caravanes exportent les lampes de verre dans le pays d'Égypte, et, tandis que vous êtes à Alexandrie ou au Caire, le soir peut-être écrivez-vous des lettres autour d'une lampe d'Hébron. Les bracelets de verre bleu vont parer les bras de toutes les

femmes arabes dans les cités, dans les villages et au désert ; on en vend beaucoup à Jérusalem, surtout le dimanche dans le parvis de l'église du Saint-Sépulcre. Plusieurs khans, d'une construction solide, reçoivent les caravanes ; je suis logé avec mes conducteurs dans un de ces khans ; sur une natte, à côté de nous, sont assis plusieurs bédouins qui font le commerce d'une terre qu'ils apportent et dont on se sert comme matière première pour la composition du verre ; cette terre vient de neuf ou dix lieues d'Hébron, du côté du midi.

Après les verreries, les habitans vous nomment les raisins secs comme principale branche de leur commerce ; je n'ai rencontré nulle part des raisins aussi beaux, aussi parfumés qu'à Hébron. On y fait une confiture de raisins que j'ai trouvée excellente, et qui a du renom dans la contrée. Comme il n'y a point de chrétiens à Hébron, on n'y trouve point de vin ; après la vendange, tous ces raisins sèchent au soleil au lieu de passer dans les pressoirs ; on peut croire que si les gens du pays faisaient du vin, il égalerait les meilleurs vins de Chypre et du Liban. La supériorité du fruit de la vigne dans le territoire d'Hébron vous surprendra un peu moins, quand vous saurez que, d'après la tradition, c'est ici que Noé planta la première vigne.

Hébron n'a aucun édifice dont je puisse vous parler avec quelque intérêt ; le seul monument que nous aimerions à visiter, est fermé à tout voyageur

chrétien par le fanatisme musulman. Pour vous faire connaître l'intérieur de la mosquée d'Hébron qui renferme les tombeaux des principaux patriarches, je suis forcé de recourir à la description d'Aly-Bey; cette description paraît assez complète; elle est d'ailleurs très précieuse parce qu'il n'existe pas d'autres documens sur ces vénérables sanctuaires, qu'il ne m'a été permis de voir que de loin. La voici :

« Les sépulcres d'Abraham et de sa famille sont » dans un temple qui était jadis une église grecque. » Pour y arriver, on monte un large et bel escalier, » qui conduit à une longue galerie, d'où l'on entre » dans une petite cour; vers la gauche est un portique appuyé sur des piliers carrés. Le vestibule » du temple a deux chambres, l'une à droite qui » contient le sépulcre d'Abraham, et l'autre à » gauche qui renferme celui de Sara. Dans le corps » de l'église, qui est gothique, entre deux gros » piliers à droite, on aperçoit une maisonnette isolée, dans laquelle est le sépulcre d'Isaac, et, » dans une autre maisonnette pareille sur la » gauche, celui de sa femme. Cette église, convertie en mosquée, a son méhereb, la tribune » pour la prédication des vendredis, et une autre » tribune pour les muddens ou chanteurs. De » l'autre côté de la cour est un autre vestibule, » qui a également une chambre de chaque côté. » Dans celle de gauche est le sépulcre de Jacob,

» et dans celle de droite celui de sa femme.
» A l'extrémité du portique du temple, sur la
» droite, une porte conduit à une espèce de longue
» galerie qui sert encore de mosquée; de-là on
» passe dans une autre chambre où se trouve le
» sépulcre de Joseph, mort en Égypte, et dont la
» cendre fut apportée par le peuple d'Israël! Tous
» les sépulcres des patriarches sont couverts de
» riches tapis de soie verte, magnifiquement bro-
» dés en or; ceux de leurs femmes sont rouges,
» également brodés. Les sultans de Constantinople
» fournissent ces tapis, qu'on renouvelle de temps
» en temps. J'en comptai neuf, l'un sur l'autre,
» au sépulcre d'Abraham. Les chambres où sont
» les tombeaux sont aussi couvertes de riches
» tapis; l'entrée en est défendue par des grilles
» en fer et des portes en bois, plaquées en argent,
» avec des serrures et des cadenas du même métal;
» pour le service du temple, on compte plus de
» cent employés et domestiques. »

A l'ouest d'Hébron, à une demi-heure de distance, une mosquée, bâtie au sommet d'une colline, occupe la place où étaient la tente d'Abraham et le grand chêne au pied duquel l'élu de Dieu servit le veau rôti, le beurre, le lait, le pain cuit sous la cendre, aux trois voyageurs, messagers du ciel. Après quarante siècles, des chênes croissent encore sur la montagne où s'élevait le chêne d'Abraham. N'est-ce pas une chose assez mysté-

rieuse que de voir la nature s'associer en quelque sorte aux efforts de l'homme pour perpétuer le souvenir d'un passé aussi lointain! Je touchais avec un saint respect le tronc et le feuillage de ces petits chênes; j'aimais à me sentir couvert de leur ombre; il me semblait alors que je me mêlais aux âges primitifs et que quelque chose de pur passait en moi. On m'a conduit près de là, à l'endroit que les vieux auteurs appellent le *champ Damascène*, aujourd'hui un champ de vignes, terre trois fois sainte où fut créé le premier homme, si nous en croyons quelques traditions. Les commentateurs de l'Écriture et les pères de l'Église ne sont pas d'accord sur le lieu du berceau du père des humains. Toutefois la vue de ce qu'on nomme le *champ Damascène* m'a rempli l'esprit des souvenirs de la création, et les délicieuses peintures de Milton me revenaient à la mémoire. Si dans le champ qu'on m'a montré, je n'étais pas certain de fouler le premier sol qui ait reçu l'empreinte du pied de l'homme, du moins sur la colline de Mambré rien n'a pu porter atteinte à mes souvenirs; j'étais bien là sur la colline du *Bien-Aimé*, de ce roi pasteur dont toutes les langues d'Orient et d'Occident ont redit la gloire.

De tous les récits de *la Genèse*, aucun n'a pour moi plus d'intérêt que celui de la vente de la caverne double de Mambré. Je donnerai la substance de ce récit : Lorsque Sara fut morte, Abra-

ham, étranger dans le pays de Chanaan, vint parler aux enfans de Heth qui habitaient Hébron. « Je suis, leur dit-il, un étranger et un voyageur » parmi vous, donnez-moi droit de sépulture afin » que j'enterre *la femme qui m'est morte.* » Les enfans de Heth répondirent à Abraham qu'il était comme un grand prince au milieu d'eux, et qu'il pouvait enterrer dans les plus beaux sépulcres *la femme qui lui était morte.* Abraham alors demanda à acheter une caverne double située dans un champ appartenant à Éphrom, fils de Séor, pour en faire un sépulcre. Éphrom annonça à Abraham, en présence du peuple assemblé à la porte de la ville, qu'il lui donnait son champ et sa caverne double, et qu'il pouvait y ensevelir *la femme qui lui était morte.* Abraham ne voulut accepter la caverne qu'à condition qu'il en paierait la valeur, et la caverne lui fut cédée pour quatre cents sicles d'argent. Le patriarche paya la somme en présence des enfans de Heth assemblés à la porte de la ville, et ensevelit Sara dans le champ d'Éphrom, fils de Séor.

Puisque me voilà dans mes souvenirs bibliques, je ferai passer rapidement devant vous les funérailles de Jacob, qui fut aussi enseveli dans la caverne de Mambré. Jacob avait demandé, sur son lit de mort, de pouvoir dormir avec ses pères, et Joseph obtint de Pharaon la liberté de venir porter lui-même les dépouilles paternelles au lieu où reposaient Abraham et Sara, Isaac et Rébecca. Les

premiers officiers de la cour du roi et les grands de l'Égypte, tous les enfans de Jacob laissant au pays de Gessen leurs petits enfans et leurs troupeaux, accompagnèrent Joseph dans ce pélerinage funèbre. Des chars, des cavaliers et une grande multitude d'hommes suivaient le convoi; on eût dit les funérailles de Pharaon lui-même. Quand la lugubre caravane fut arrivée près du Jourdain, à l'endroit appelé l'*aire d'Atad*, on déplora par des cris et des larmes le trépas de Jacob, et la cérémonie dura sept jours. Les habitans du pays de Chanaan, témoins de ces funérailles, disaient entre eux : *Voilà un grand deuil pour les Égyptiens*. Aussi ce lieu fut nommé dans la suite *le deuil d'Égypte*. Puis les enfans de Jacob, accomplissant les suprêmes volontés de leur père, portèrent à Hébron ses saintes dépouilles, et les déposèrent dans la caverne double de Mambré.

Il n'y a ici ni bûcher funèbre, ni sacrifice, ni libation; mais, quel que soit votre amour pour les scènes homériques, croyez-vous que les funérailles de Patrocle et d'Achille eussent un plus imposant caractère que les funérailles de Jacob?

Si déjà je ne m'étais pas trop arrêté aux saintes Écritures, je vous parlerais des géans d'Hébron qu'on appelait les Énacéens, auprès desquels les Hébreux étaient petits comme des sauterelles; je vous parlerais surtout de David, qui fut couronné roi d'Israël à Hébron, au milieu des acclamations

de plus de trois cent mille hommes venus là pour représenter les douze tribus. Mais l'histoire ancienne de cette ville sacerdotale, une des villes saintes de l'Orient, se trouve dans beaucoup de livres; j'aime mieux m'arrêter avec vous sur des époques moins connues. Au temps des guerres sacrées, Hébron avait un évêque dépendant du patriarche du Saint-Sépulcre, comme aujourd'hui son cheik dépend du mutzelin de Jérusalem. A l'époque de la troisième croisade, tandis que les pélerins de France, d'Angleterre et d'Allemagne, languissans dans les plaines de Ramla, demandaient à être conduits à Jérusalem, Richard vint camper sous les murs d'Hébron, près de la vallée, disent les chroniques, où naquit sainte Anne, mère de la vierge Marie. Gauthier Vinisauf, historien de cette croisade, parle à ce sujet d'une petite mouche semblable à une étincelle volante, appelée *cincenelle*, qui, par ses piqûres, tourmentait cruellement l'armée chrétienne. La piqûre de la cincenelle occasionnait une tumeur brûlante, et les pélerins, dit Gauthier, ressemblaient à des lépreux. D'après les informations que j'ai prises, un insecte de ce genre existe en effet dans le territoire d'Hébron; j'ai oublié le nom arabe que lui donnent les habitans. Ce fut auprès d'Hébron qu'un prêtre poitevin, nommé Guillaume, fit entendre à Richard de touchantes paroles pour l'engager à ne point quitter trop tôt la Palestine.

Vous avez parlé, dans votre *Histoire*, de cette riche caravane qui, arrivant d'Égypte pour se rendre à Jérusalem, fut enlevée par Richard dans le territoire d'Hébron. Deux mille Sarrasins protégeaient la caravane égyptienne ; le roi d'Angleterre, accompagné d'une petite troupe de chevaliers choisis, après avoir marché toute la nuit à la clarté de la lune, tomba, au point du jour, avec tant de violence sur l'escorte musulmane, qu'elle se vit en un moment contrainte de céder. Gauthier Vinisauf s'est plu à détailler d'une manière complète les richesses de la caravane livrée aux Francs victorieux : de l'or, de l'argent, des manteaux de soie, de la pourpre, des vêtemens de toute espèce, des armes, des traits, des cuirasses, des courte-pointes travaillées avec art, des tentes magnifiques, des biscuits, du froment, de l'orge, de la farine, des médicamens, des outres, des vases d'argent, des candélabres, du poivre, du cinnamome, du sucre, de la cire, de l'argent monnayé, et mille autres choses précieuses ; on disait, ajoute le chroniqueur, que jamais, dans aucun combat, on n'avait fait un si riche et si immense butin. On comptait plus de quatre mille sept cents chameaux et dromadaires ; les mulets et les ânes étaient innombrables. Aussi la joie fut dans le camp des chrétiens, et plusieurs jours se passèrent dans les fêtes et les banquets.

Aucun pays en Orient ne m'aura aussi délicieusement ému que le pays d'Hébron, et cela par les

seuls souvenirs de la *Genèse*. Pour nous, hommes des derniers âges, habitans d'un vieux monde qui croule, quel charme d'ouvrir le livre de la vie à sa première page, de s'asseoir à la source du grand fleuve de l'humanité! Quand on regarde les nations de la terre du haut de la colline de Mambré, où la pensée replace les tentes d'Abraham, alors surtout on s'aperçoit combien le temps a marché. C'est un des heureux priviléges du voyageur de parcourir ainsi, chemin faisant dans les régions lointaines, toute la chaîne des siècles; chacune de ses haltes forme un chapitre d'histoire; au bruit des pas du voyageur, les générations éteintes sortent de la poussière, et lui disent: Nous voici.

J'espère pouvoir aller coucher demain dans le monastère de Saint-Sauveur à Jérusalem; après demain, je dirai adieu à la ville sainte, et d'ici à peu de jours je serai sur le chemin d'Ascalon.

P.....

LETTRE CXXIII.

PHYSIONOMIE DU CAIRE. – LES RUES. – POPULATIONS DU CAIRE. – SPECTACLES ET MŒURS DU PEUPLE. – BAZARS. – POLICE. – LES MAISONS.

Le Caire, 1831.

Dans tout ce que j'ai pu vous écrire sur l'Orient, je n'ai rien trouvé de plus difficile que de faire la description d'une grande ville ; je ne sais d'abord par où commencer ; à chaque page de mon récit, je crains toujours d'oublier quelque chose d'intéressant ; puis les images qui me frappent sont si multipliées, que j'ai peine à les rendre clairement, et que je tremble à chaque page de me perdre dans ma narration, comme il m'est arrivé quelquefois de me perdre dans la ville que j'essaie de vous décrire.

Je vous dirai d'abord que la capitale de l'Égypte a dix-huit milles de circuit, qu'elle est située à un mille du Nil, et sur les deux rives d'un canal qui va du midi au nord ; elle est dominée par une citadelle bâtie sur un plateau élevé, qui se détache du Mokatan. Les derniers voyageurs ont compté dans la ville vingt-cinq mille maisons, deux cent quarante rues, quarante-six carrefours, trois grandes places, trente-huit culs-de-sac ; on y trouve cent vingts bazars ou marchés, douze cents okels ou entrepôts de marchandises, onze cent quatre-vingt-dix cafés, quatre cents mosquées grandes ou petites, trois cents citernes, trois cents écoles, soixante-cinq bains publics. Vous pourrez, avec cette énumération, vous faire l'idée d'une grande cité, mais vous n'aurez pas encore la physionomie de cette ville que ses fondateurs avaient appelée la *capitale victorieuse*, et que les Arabes appellent encore les *délices de l'imagination* et la *mère du monde*.

Lorsqu'on est parti de Boulak, où débarquent les voyageurs, et qu'on a dépassé les collines ou monceaux de décombres dont le Caire est environné, on n'aperçoit que des murailles de briques, des maisons confusément entassées, des édifices à terrasses plates ; aucun objet ne se détache du tableau, aucun point de vue n'attire vos regards ; vous ne voyez pas même les dômes des mosquées, comme à l'approche des cités musulmanes ; à l'entrée de la ville, du côté du nord, est une grande

place quatre fois plus vaste que celle de Louis XV à Paris, mais sans arbres, sans ornement, qui forme un lac dans le temps de l'inondation, et qui n'est maintenant qu'une plaine poudreuse où mûrissent l'orge et le froment; quand vous avez traversé la place *Ezbekyeh*, vous pénétrez dans quantité de rues qui n'ont pas de nom, qui ne vous offrent que l'aspect de leurs murailles grisâtres; quelques-unes n'ont pas quatre pieds de large, et l'étranger pourrait les prendre pour une allée de traverse ou le corridor d'une maison. Vous passez plusieurs ponts bâtis sur le canal, qu'ón ne voit point à cause des édifices qui couvrent ses rives. Chaque quartier est fermé par des portes; les unes avec un guichet, et semblables à une porte de prison; les autres, construites en pierres et montrant les restes de l'architecture arabe. Après avoir parcouru des lieux couverts de masures, de véritables solitudes, vous arrivez tout-à-coup dans des rues très populeuses; car cette capitale est comme l'Égypte elle-même, où le voyageur ne peut marcher long-temps sans passer d'un lieu habité au désert, et du désert à des lieux où la foule se presse. Rien n'est plus animé que les bazars; toutes les tribus, toutes les religions de l'Asie, de l'Afrique et de l'Occident, tous les peuples de la terre semblent s'y être donné rendez-vous, chacun avec ses couleurs, son costume et sa physionomie.

Quand je parcours la ville, je suis monté sur un

âne, et la plupart de ceux que je rencontre ont la même monture que moi. Tandis que la mule du consul européen ou du docteur de la loi marche gravement à mes côtés, je suis quelquefois dévancé par la cavale du bédouin, ou par le coursier rapide qui porte un jeune effendi ou quelque officier du pacha ; il nous arrive souvent, dans une rue étroite et tortueuse, de nous trouver en présence de la caravane qui vient de *Salahieh*, de *Suez* ou du *Cordofan;* nous nous attendons d'abord à quelque sérieux embarras, à quelque tumulte, mais les ânes, les chevaux, les chameaux se rencontrent sans se heurter; les pesans dromadaires, marchant à la file, rasent les boutiques, et sans causer aucun dommage, sans que personne soit atteint ou blessé, ils fendent la foule composée d'enfans, d'aveugles, d'infirmes, de portefaix chargés de ballots et de sacs de cuir, de femmes portant d'énormes vases sur leur tête; les cris des saïs, *In-bara! in-bara!* (garde à vous!) sont les seuls bruits qu'on entende dans ce mouvement perpétuel; la foule incessamment se renouvelle, et la multitude succède à la multitude sans agitation et sans désordre; les flots du Nil ne s'écoulent pas plus paisiblement. Voilà ce que j'ai vu les premiers jours de mon arrivée au Caire.

Les maisons de la ville ont leurs fondations en pierres, et le reste est bâti en briques; aussi les incendies y sont-ils beaucoup moins fréquens qu'à

Stamboul, et les mécontentemens du peuple ne s'y expriment point par des maisons en flammes comme dans la capitale des Osmanlis. L'intérieur des habitations est toujours disposé de manière à favoriser la circulation de l'air, et à fermer tout passage aux rayons du jour; car, dans ce pays, le grand fléau c'est la chaleur, le grand ennemi c'est le soleil. Pour entrer dans une maison, vous passez d'abord par une allée et par une cour où le jour ne pénètre point; puis vous montez par un escalier étroit et sombre; les chambres sont vastes, hautes, carrelées en pierres plates, rarement de plein pied. L'air qui circule dans les appartemens y apporte un sable fin et délié qui couvre sans cesse les tapis, les divans et les meubles. Aucun édifice n'attire par son extérieur l'attention des passans; quelques-uns occupent un emplacement assez vaste, et montrent quelque opulence par la manière dont leur intérieur est décoré; mais leur architecture n'a rien de remarquable : point de belles colonnades, point de riches sculptures; seulement de grandes salles, des jets d'eau, des bains de marbre, des peintures sans art, des vitraux de couleur, des jardins plantés au hasard et cachés sous la poussière la moitié de l'année.

On a remarqué que, depuis plusieurs siècles, l'architecture égyptienne est dans une décadence progressive; les grands édifices, bâtis par les anciens sultans, annoncent plus de splendeur que ceux

qu'on a construits au temps des mameloucks, et ce qui reste du temps des mameloucks l'emporte sur ce qu'on fait aujourd'hui : on ne bâtit plus maintenant que des palais semblables aux kioskes des Turcs ; les palais de Méhémet-Ali et des princes de sa famille n'ont rien qui approche de la magnificence des premiers Arabes. J'ai vu à Schoubra l'habitation du pacha, non loin de là celle de son fils Ibrahim ; elles ne surpassent ni pour l'élégance ni pour la solidité ces palais d'été que Mahmoud fait bâtir chaque jour sur les deux rives du Bosphore. On y voit de beaux jardins, mais presque sans ombrage ; de grandes colonnes soutiennent les voûtes des appartemens, mais ces colonnes sont de bois de sapin. Dans les salles de bains, l'eau n'arrive et ne jaillit qu'à travers un marbre commun ; je m'étonne que, dans un pays où le voyageur vient admirer les marbres de Sienne, employés aux vieux monumens, on fasse venir aujourd'hui tout ce qu'il y a de plus vulgaire dans les marbres d'Italie, et que des colonnes achetées à Livourne décorent les palais des successeurs de Sésostris. Il me semble voir régner dans cette architecture l'esprit mesquin et indécis qui préside à la réforme actuelle de l'empire ottoman. Les édifices nouvellement bâtis, comme les costumes nouveaux, ont l'air tour-à-tour d'être européens, d'être asiatiques, et l'étranger n'y reconnait au fond ni l'Europe ni l'Asie.

Dans le temps de l'expédition de Bonaparte en

Égypte, on avait pu s'assurer du nombre des habitans [1]; la population du Caire se trouvait divisée ainsi : dix mille Cophtes, trois mille Juifs, cinq mille Syriens, deux mille Arméniens, cinq mille Grecs, mille Européens ou Francs, dix mille quatre cents Mameloucks et *odjaklis*, dix mille Turcs, douze mille Africains, Nègres, Barabrahs, Nubiens et Éthiopiens, vingt-un mille Égyptiens, Musulmans et Arabes; dans ce dénombrement on ne comptait ni les esclaves, ni la nombreuse population des harems.

Dans toutes les cités d'Orient il est toujours très difficile de connaître l'état de la population; car on n'y tient registre ni des naissances ni des décès; la Porte a bien ordonné un dénombrement dans toutes les provinces de l'Empire; mais le pacha ne s'est pas pressé d'obéir aux ordres du sultan. Les gens les plus instruits que j'ai consultés, s'accordent à dire que les calculs approximatifs de la Commission d'Égypte ont conservé leur exactitude, et que la population du Caire est à peu près ce qu'elle était au commencement du dix-neuvième siècle, c'est-à-dire de deux cent soixante mille ames [2].

[1] Ceux qui veulent connaître en détail la ville du Caire, peuvent lire le Mémoire de M. Jomard dans le grand ouvrage sur l'Égypte. Ce mémoire est un travail immense, un ouvrage capital après lequel il reste bien peu de choses à dire.

[2] Le choléra et la peste, qui sont venus après notre départ, ont enlevé au Caire le cinquième de la population.

Les Arméniens, quoique peu nombreux, se font remarquer ici par leur industrie et par leur activité; ils ne sont ni plus gais ni plus spirituels qu'à Stamboul, et comme à Stamboul on les rencontre dans toutes les professions et dans toutes les branches les plus productives du commerce. Les Grecs, proprement dits, sont en plus grand nombre; la plupart viennent des anciennes colonies grecques, et les traits de leur physionomie annoncent que leur race s'est perpétuée sans mélange; d'autres Grecs dans les derniers temps sont venus de l'Archipel, de la Grèce et des villes maritimes de la Turquie. Tous ces Grecs établis dans deux quartiers différens ont un patriarche, un couvent et deux églises; les moines du Sinaï appartiennent à leur communion et vivent de leurs aumônes.

Les juifs du Caire, comme dans toutes les villes que nous avons vues en Orient, habitent le quartier le plus mal bâti, le plus malpropre et le plus malsain; des rues où les toits des maisons semblent se toucher, des portes basses comme pour entrer dans des chambres sépulcrales, une population qui semble fuir les regards, voilà ce que j'ai remarqué dans le quartier juif; les gens du pays nous disent que la peste, lorsqu'elle arrive au Caire, s'établit d'abord dans ce quartier, et qu'elle y fait plus de ravages qu'ailleurs; les juifs exercent librement leur culte, et quoique leur population ne s'élève guère au-dessus de trois mille ames, ils ont

huit synagogues et se partagent en deux sectes comme à Jérusalem ; ils se gouvernent par leurs propres lois, ils ont une police particulière, et ne sont point soumis aux réglemens pour la vente des denrées. Les hébreux du Caire font le commerce des monnaies, prêtent à usure comme dans tous les lieux où ils sont établis ; ils n'embrassent point d'autre profession mécanique, que l'orfévrerie ; ceux qui ne peuvent subsister par leur industrie ou le commerce, aiment mieux vivre d'aumônes que du travail de leurs mains. Tous les deux ans, ils sont obligés néanmoins de manier la pioche et les instrumens de maçonerie, car on leur impose l'obligation de rompre la digue du canal qui traverse la cité; du reste, le quartier des juifs est le plus paisible de la capitale, et malgré les incommodités qu'ils y trouvent, ceux qui l'habitent ne le quittent pas volontiers ; lorsqu'ils font un voyage, ils parlent du Caire comme leurs pères parlaient de la terre promise : *Où est le Caire?* s'écriait une dame juive qui avait passé quelques mois à Paris, *où est le quartier juif?* on peut juger par là de l'empire qu'une longue habitude peut exercer sur nos sentimens et notre manière de voir.

Parmi tous ces débris des anciens peuples, le plus considérable est la nation des Cophtes ; on en compte encore cent soixante mille en Égypte ; ils forment le vingtième des habitans de la capitale ; les Cophtes ont toujours été chargés de mesurer les

terres, de lever les impôts; ils n'ont jamais cessé d'administrer comme agens secondaires, les finances du gouvernement, et même celles des grands personnages du pays. Quoique les Cophtes aient été souvent persécutés, ils ont conservé en Égypte quarante-cinq églises, vingt-six dédiées à la Vierge, dix-neuf à saint Georges. On peut dire que ce peuple est aujourd'hui ce que sont tous les peuples qui ont vécu long-temps dans la servitude, et qui se sont arrangés pour y vivre. L'Égypte n'a point d'habitans plus patiens, plus souples et plus dociles que les Cophtes. Ils passent pour descendre des anciens Égyptiens; ils en ont le caractère triste et mélancolique; leur langue est devenue pour les savans comme la clé des hiéroglyphes; mais cette langue, ils ne la parlent plus; leurs prêtres les moins ignorans peuvent à peine déchiffrer les livres dépositaires de leurs traditions religieuses; lorsqu'on voit l'obstination invincible avec laquelle ils restent attachés à leurs croyances hérétiques, on aimerait presque mieux qu'ils fussent demeurés fidèles au culte d'Osiris, de Phta ou d'Amoun-ra; nous aurions du moins sous les yeux des ruines vivantes de l'antiquité, des ruines qui pourraient quelquefois suppléer au silence des sphinx, des obélisques et des pyramides, ce qui vaudrait beaucoup mieux que les doctrines d'Arius, d'Eutichès, et de tant d'autres.

Les Syriens établis au caire ne s'élèvent pas à

deux mille; la plupart suivent la religion romaine; parmi les Grecs et les Cophtes, il se trouve aussi des catholiques, dont le nombre ne va pas à quinze cents; ils sont desservis par le monastère de la Propagande et par le couvent des Franciscains, l'une des succursales du couvent latin de Jérusalem; le nombre des Francs qui habitent le Caire s'est accru depuis les dernières années; les manufactures du pacha occupent beaucoup d'ouvriers venus d'Europe; ajoutez à cela une quantité de médecins, d'instructeurs militaires et de gens employés dans l'armée; je ne parle pas d'une foule d'aventuriers et de gens ruinés qu'ont attirés en Égypte les merveilles qu'on débite sur les prospérités du pays et sur les libéralités du pacha.

Je ne vous dirai rien des Nubiens, des Éthiopiens, des Maures, ni de cette population qu'on appelle, je ne sais trop pourquoi, la population indigène, et qui n'est véritablement qu'un mélange de toutes sortes de nations venant de l'Afrique et même de l'Europe. Comme les musulmans épousent leurs esclaves, et que chez eux les esclaves mâles ou femelles se mêlent toujours à la famille, leur physionomie nationale, quelle que soit leur origine, a dû peu à peu s'effacer. Après quelques générations, il ne leur reste plus que les superstitions et les croyances de l'islamisme, qui achèvent de faire disparaître en eux tout autre caractère, tout autre signe distinctif; les Turcs eux-mêmes, que distinguait leur esprit

de domination, n'ont pas conservé leur physionomie primitive, et cela vient de la préférence qu'ils donnent à des épouses circassiennes. On a fait une observation curieuse, c'est que la mortalité est toujours plus grande parmi les enfans nés de parens qui sont venus d'une contrée lointaine. Cette remarque nous explique pourquoi les mameloucks qui ont gouverné l'Égypte pendant plusieurs siècles, n'ont point laissé dans le pays de postérité et de race distincte. Il semble que le climat ait été chargé de défendre l'indépendance du territoire et d'empêcher les étrangers de s'y établir, ou tout au moins de s'y perpétuer.

Toutes ces nations, toutes ces sectes religieuses que la fortune et les révolutions ont rassemblées ainsi dans la capitale de l'Égypte, vivent en assez bonne harmonie; les Osmanlis ou les Turcs y composent encore la classe dominante; mais ils n'abusent point de leur puissance et de leur crédit pour persécuter les autres croyances; ils n'ont en quelque sorte de mépris que pour les Arabes, qui sont ici à peu près ce qu'ils sont dans les campagnes du Delta, et qu'on peut toujours comparer à l'abeille qui ne travaille que pour autrui. Ces Arabes labourent la terre et n'ont pas même de pain; ils forment dans les villes la classe la plus industrieuse, et ils y vivent misérables; ils font la force de l'armée, et ne peuvent s'y avancer. Ils paraissent exclus de toutes fonctions importantes de l'ad-

ministration, et d'après l'idée qu'on en a, on serait moins étonné de voir un Arabe dans un grand emploi que d'y voir un Grec, un Cophte ou un Franc.

Voyons maintenant quelle est la manière de vivre des habitans du Caire, quelles sont leurs ressources et leur industrie. Nous commencerons par la classe la plus considérée, celle des gens qui ne font rien et qui vivent de leurs revenus. Dans cette classe d'hommes, qu'on évalue à cinq ou six mille, il faut compter les docteurs de la loi, les ulémas, qui subsistaient autrefois des biens des mosquées, et qui, pour la plupart, ne reçoivent plus qu'une pension du pacha; après les ulémas viennent les moultims, auxquels on a ôté la possession viagère des terres, et qui vivent d'une indemnité provisoire, qu'on leur paie très inexactement. Les propriétaires qui possèdent des maisons ou des okels ont été plus heureux, car on ne les a point dépouillés. Il est arrivé en Egypte ce qu'on ne voit point dans nos sociétés policées de l'Europe, où la propriété territoriale offre toujours à la fortune des particuliers les bases les plus solides : ici c'est la propriété mobiliaire, la fortune industrielle qui est la seule reconnue, la seule pour laquelle on ait encore quelque respect. Le pacha a mis la main sur toutes les terres, mais il a respecté les maisons et les boutiques, sur lesquelles il se contente de mettre de temps à autre d'énormes impôts. Parmi

les habitans du Caire qui vivent dans l'aisance, il faut aussi distinguer ceux qui ont des emplois dans l'administration; ils sont en assez grand nombre, et je ne crois pas qu'il y ait dans notre monde civilisé un pays où les grandes fonctions de l'état soient plus magnifiquement rétribuées.

Passons de cette classe aisée à la partie plus nombreuse de la population qui subsiste de son industrie et de son travail. La capitale de l'Égypte a tous nos arts mécaniques, plus ou moins adaptés aux usages du pays. On y retrouve à peu de chose près toutes les professions, tous les métiers qui sont en possession chez nous de fournir aux besoins et au luxe des cités. Les métiers qui occupent un plus grand nombre de bras sont ceux qui préparent les comestibles pour le peuple, tels que les boulangers, les fariniers, les distributeurs de fèves, etc.; après viennent les tisserands, les tailleurs, les maçons ou gens employés aux constructions; les chameliers, les *saïs* ou âniers, les porteurs d'eau, les portefaix, composent plus d'un huitième de la population mâle; tous ceux qui appartiennent à une profession sont formés en corps de métiers; il n'est pas jusqu'aux filles publiques, jusqu'aux baladins et aux voleurs inscrits sur les registres de la police, dont on n'ait fait des corporations. Toutes ces corporations ont un chef et des réglemens qui y maintiennent une discipline, un esprit d'ordre digne sous quelques rapports

de servir de modèle dans plusieurs de nos cités d'Europe.

Un mois suffirait à peine pour parcourir et visiter en détail les bazars et les okels ou les grands entrepôts de marchandises, que renferme le Caire. Tous les avantages du commerce semblaient réservés à cette capitale, placée entre la Haute et la Basse-Égypte, entre la mer Rouge et la Méditerranée, entre l'Asie et l'Afrique. Le voyageur se plaisait à voir dans les marchés du Caire les mousselines et les riches tissus du Bengale, les schales de Cachemire, les soieries de Florence et de Lyon, les indiennes de la Suisse, les draps de France, d'Allemagne, d'Angleterre, les tapis et les diamans de la Perse, les dents d'éléphant et les plumes d'autruche venant de l'Éthiopie; les bazars offraient tour-à-tour aux étrangers le sucre de la Haute-Égypte et la fève de Moka, le coton du Delta et le riz de Damiette, le tabac de Latakié, le savon de la Palestine, l'encens de l'Yémen, les poteries de la Thébaïde et les porcelaines de la Chine et du Japon, les fez de laine fabriqués à Orléans, et les babouches de Constantinople, l'étain et l'acier anglais, les fers de la Suède et de la Russie, l'ambre de la Baltique et les perles de l'Océan indien; toutes ces marchandises et mille autres se trouvent encore dans les bazars du Caire; mais plusieurs branches de commerce, surtout du commerce extérieur, tombent chaque jour en décadence. Cette décadence a

diverses causes que je me contênterai de vous indiquer. La première tient à la spoliation des grands propriétaires; il reste peu de familles riches, et chacun vit au jour le jour; en second lieu, la réforme nouvelle des costumes a fait partout disparaître cette magnificence orientale qui contribuait à la prospérité de l'industrie et du commerce. Ajoutez à cela que Méhémet-Ali a voulu rivaliser avec l'Europe en établissant des manufactures qui, sans avoir réussi, ont détruit toute émulation. Le gouvernement s'est montré jaloux de toutes les prospérités commerciales; il a porté la main dans toutes les industries qui offraient l'espérance d'un riche produit, et tout tombe, tout depérit devant les priviléges du monopole et les prohibitions exorbitantes du fisc. Nous avons vu ce qu'il en a coûté aux campagnes du Delta, de n'avoir qu'un propriétaire unique, un propriétaire tout-puissant qui commande à la terre de se couvrir de moissons, et qui dit à ceux qui la cultivent : *Vous ne moissonnerez que pour moi*. Nous pouvons voir maintenant ce qu'il en coûte aux cités industrieuses d'avoir un pacha qui se met en boutique, et qui gouverne l'héritage des Pharaons dans un comptoir, d'avoir un roi ou un vice-roi qui n'a des ministres que pour surveiller ses fabriques, et des ambassadeurs que pour placer ses cotons.

LETTRE CXXIV.

LES AMUSEMENS DU CAIRE. — LES CAFÉS. — LE BEYRAM. — LES ALMÉES. — LA POLICE.

Le Caire, 1831.

Lorsqu'on a parcouru les villes turques, où tout semble immobile, les étrangers aiment à voir la physionomie animée du Caire; il me semble que dans *cette mère du monde*, les visages ont plus d'expression, qu'on y marche plus vite, qu'on y est plus pressé de vivre; je vois souvent sur mon chemin des gens qui se réjouissent ou qui s'attristent, ce que je voyais rarement à Stamboul; ici les musulmans se lamentent publiquement aux funérailles; des tambours, des danses accompagnent leurs

noces dans les rues; le calendrier du Caire a plus de fêtes religieuses que celui des Osmanlis; et ces fêtes sont célébrées avec toutes les démonstrations de l'enthousiasme religieux et de la joie populaire.

Je traverse rarement une place publique, sans y voir la foule assemblée autour de quelque charlatan. C'est ordinairement un bouffon qui fait les frais du spectacle; les bouffons du Caire passent pour avoir plus d'esprit et sont plus chéris du peuple que dans toute autre cité musulmane; ils excellent dans les travestissemens et les attitudes grotesques; leurs discours sont remplis de lazzis, dont ils font les honneurs à l'émir Karakous, qui fut le bras droit de Saladin, et qui est devenu on ne sait trop pourquoi l'éternel sujet des plaisanteries populaires. Sur la place de *Roumeyleh*, située au bas de la citadelle et près de la mosquée d'Hassan, il se tient tous les jours une foire où viennent des jongleurs et des baladins de toute espèce; ils ont des singes, des ours et d'autres animaux dressés aux tours d'adresse; les escamoteurs que j'ai vus au Caire, et je me suis donné le plaisir d'en faire venir chez moi un des plus habiles, ces escamoteurs ne diffèrent pas beaucoup des nôtres; des gobelets, des muscades, quelques vases de ferblanc, quelques morceaux d'étoffe, voilà les grandes machines de leur théâtre. Ils se font accompagner d'un gilles, qui est presque toujours un enfant; le plus souvent, c'est

l'enfant qui représente le bon sens et la raison ; la naïveté est dans la bouche de celui qui fait les tours; il est rare que dans ces spectacles, les serpens ne soient pour quelque chose; l'escamoteur que nous avons fait venir, avait apporté avec lui une couleuvre, et lorsque les tours ont été finis, la couleuvre s'est trouvée dans la robe de notre interprète Ibrahim, ce qui a fort égayé tous les Arabes qui étaient présens.

J'ai voulu visiter quelque cafés du Caire; on en compte dans la ville, comme je vous l'ai dit, près de douze cents; le nectar arabique et la feuille odorante de Latakié ont leur espèce de culte dans la capitale d'Égypte comme à Stamboul; on parle peu des mangeurs d'*opium*, qui n'ont point ici pour leurs extases les beaux cafés qui bordent la place de Solimanieh à Constantinople; on a substitué à l'opium, une liqueur qui se fait avec la graine de chanvre, et que les Arabes appellent *hakchis*; cette liqueur est enivrante, et produit dans le cerveau toutes sortes d'images fantastiques; c'est la boisson que le Vieux de la Montagne faisait prendre à ses disciples, pour leur montrer les joies du paradis et les disposer à lui obéir aveuglément; dans le temps des mamelouks, on distribuait quelquefois l'hakchis aux soldats qui manquaient de courage à la guerre. Les cafés du Caire déploient peu de luxe dans leurs ornemens; les plus renommés ont des jets d'eau, des divans, des estrades couvertes de

tapis; des conteurs y débitent des histoires galantes ou héroïques, qui charment surtout les nuits bruyantes du ramadan; quelquefois ce sont des chanteurs qui débitent de longs poèmes, moitié en récitatif moitié en chant, dans lesquels figurent des personnages qui font des choses bien incroyables, bien impossibles; parfois, il se joint à ces représentations merveilleuses quelques scènes dialoguées qui rappellent nos parades du boulevard, et qui ont un peu l'air de la comédie; c'est un niais qu'on mystifie, un fripon qu'on démasque, un avare qu'on dépouille, un sot orgueilleux qu'on humilie; les chrétiens y sont rarement mis en scène, ce qui prouverait que les Arabes sont plus tolérans que les Turcs; Karagueuse, qui fait les délices des Osmanlis, n'est pas inconnu au Caire, et contribue aussi aux divertissemens du peuple égyptien.

Il y a un café où se réunissent ordinairement les jongleurs et les almées; j'ai voulu le voir; deux bancs de pierre sont à la porte; dans l'enceinte s'élève une large estrade, et dans le fond est une espèce de cour avec trois obélisques en maçonnerie. Nous avons mal choisi notre temps; le ramadan venait de finir, et les principaux cafés se trouvaient déserts; deux ou trois almées d'une beauté fort médiocre, quelques conteurs délaissés par le public, voilà tout ce que nous avons pu voir. Ce qui vous divertira, c'est que nous sommes entrés dans le café avec nos ânes, et que nos fidèles montures,

restées auprès de nous, nous ont tenu compagnie pendant que nous avons pris la liqueur d'Arabie, et fumé l'*assabeh*.

Il s'est présenté pour moi une occasion de voir le peuple du Caire dans une de ses fêtes religieuses ; le lendemain de mon arrivée, le carême des musulmans touchait à sa fin ; je me trouvais vers le soir à la citadelle ; tout-à-coup, on entendit de grandes clameurs ; la foule accourait vers le palais de Méhémet-Ali ; le mollah, le cadi, les cheiks et tous les hommes de la loi entrèrent chez le pacha, en criant qu'on venait de voir la lune, et que la fête du beyram avait commencé. On se félicita sur l'apparition de l'astre des nuits ; puis on se sépara ; le canon de la citadelle fit bientôt savoir cette bonne nouvelle aux habitans du Caire, et tout le monde se disposa à la joie.

A la solennité du beyram, les riches ont coutume de faire tuer des buffles et des moutons, pour en distribuer la chair aux indigens ; on donne dans chaque maison des vêtemens neufs à tous les serviteurs ; c'est la fête des pauvres et des esclaves ; on se fait des visites comme chez nous au premier jour de l'an, et les inférieurs, les domestiques reçoivent des bakchis ou des étrennes ; les chrétiens même ne sont pas exempts de ces sortes de tributs imposés par l'usage ; des Arabes qui habitaient la même maison que nous, étaient venus dès le matin nous demander le bakchis du beyram, et nous fûmes

obligés de le donner, comme si nous avions été des beys ou des catchefs.

Nous voulûmes parcourir la ville pour voir la joie du peuple; toutes les boutiques étaient fermées dans les bazars; beaucoup de gens étaient assis à terre devant les maisons; on avait beaucoup de peine à passer dans les rues populeuses; après avoir parcouru plusieurs quartiers, nous sortîmes par la *Porte des Conquêtes*, et nous trouvâmes hors des murs une grande multitude de peuple qui se livrait à toutes sortes de divertissemens; des almées dansaient sous des tentes remplies de spectateurs; le jeu de bague, l'escarpolette amusait la foule; à chaque pas, on rencontrait un baladin entouré d'une troupe attentive; des curieux, montés sur des chameaux, circulaient paisiblement au milieu de tous ces spectacles, et semblaient être aux premières loges pour tout voir.

Ces flots de peuple qui nous pressaient de toutes parts, nous poussèrent jusque dans un lieu découvert, où s'étaient assemblés des femmes et des enfans; on voyait au loin des groupes assis par terre, et chaque groupe semblait assister à un banquet; à peine eûmes-nous fait quelques pas, que nous entendîmes autour de nous des voix menaçantes, et nous ne tardâmes pas à être assaillis de pierres; nous nous aperçûmes que nous étions dans un cimetière, et que notre présence paraissait une profanation. Les femmes qui s'étaient rassemblées ainsi,

célébraient la fête du beyram ; il y avait autant de joie parmi les sépulcres que dans les quartiers les plus animés de la ville, car toutes ces femmes étaient persuadées que les morts se réjouissaient avec elles, et qu'ils prenaient part à tous les plaisirs de la fête.

Avant de sortir de ce champ des morts, nous avons vu des tentes magnifiques dressées parmi les tombeaux ; beaucoup de femmes passent sous ces tentes les trois journées du beyram ; il se donne là des rendez-vous amoureux, et des lieux consacrés au deuil du trépas deviennent quelquefois un véritable lieu de prostitution. Je n'ose point vous répéter tout ce que dit à ce sujet la chronique scandaleuse, et ce qu'ont vu les deux anges du sépulcre, *Nadir* et *Moukir*.

La fête du beyram n'a pas été célébrée cette année avec autant de pompe que de coutume, à cause de la mort du muphti. Ce grand chef de la loi, dans sa visite de la veille au pacha, était tombé de sa mule ; il fut rapporté mourant dans sa maison, et ses yeux n'ont pu voir la fête qu'il avait proclamée; le feu d'artifice et les illuminations ont été supprimés en signe de deuil, et nous n'avons eu pour tout spectacle qu'un enterrement dont les cérémonies sont fort simples ; les muezzins ont récité du haut des minarets plusieurs versets du Coran, tirés du chapitre intitulé : *Les purs et les innocens*; on portait devant le cercueil deux drapeaux ; le

convoi était accompagné d'un grand nombre d'ulémas; personne ne pleurait, ne se lamentait comme aux enterremens ordinaires; le plus profond silence, qui était en ce cas une marque de distinction, n'a cessé de régner parmi les assistans jusqu'au champ des morts. Voilà, en peu de mots, tout ce qui se passe aux funérailles du chef des hommes de la loi, d'un grand pontife du Caire.

Parmi les divertissemens du public, on doit mettre en première ligne les almées, que nous avons déjà trouvées dans quelques villages du Delta; les almées forment une classe à part parmi les femmes égyptiennes : elles apprennent à chanter et à danser; on leur enseigne même les règles de la poésie; on les exerce à improviser des chansons. Celles qui ont le mieux profité de leur éducation ont un rang plus distingué, et sont admises dans les harems et dans les maisons des riches; les autres sont réservées à l'amusement du peuple, et leurs danses comme leurs chants ont quelque chose de plus grossier. Il est difficile de savoir comment les almées ont pu s'établir en Égypte, et si elles sont nées de la religion ou de la corruption des mœurs chez les anciens; tout ce que nous pouvons savoir, c'est que nous voyons des almées avec les attitudes et le costume qu'elles ont aujourd'hui, sur quelques-uns des antiques monumens. Cette singulière institution, créée de temps immémorial, s'est conservée au milieu de toutes les révo-

lutions; l'islamisme même, qui a des réglemens si sévères pour les femmes, et qui les tolère rarement en public, a respecté les almées. L'histoire du moyen-âge nous rappelle plusieurs circonstances où figurent ces espèces de courtisanes. Lorsque l'armée de Jean de Brienne, après la prise de Damiette, tomba tout entière au pouvoir des musulmans, ce furent des almées qui félicitèrent le sultan du Caire, ainsi que les autres princes de la famille de Saladin, et l'historien arabe Makrisi n'a pas dédaigné de rappeler les chansons qui furent alors improvisées.

On ne donne pas au Caire une fête chez les chrétiens comme chez les musulmans, que les almées n'y soient appelées; il y en a pour toutes les classes, il y en a de tous les prix; quelques-unes se bornent à chanter, et lorsquelles chantent dans une société où se trouvent des hommes, elles restent cachées derrière un rideau; celles-là ne sont pas les plus recherchées. Lorsqu'une almée va dans une maison, elle est quelquefois accompagnée de sa mère ou de son mari. Il arrive souvent qu'un homme, chargé de la conduite de plusieurs almées, les épouse devant le cadi, et les produit dans le monde comme ses femmes légitimes, se mettant ainsi au-dessus de toutes les jalousies musulmanes. Les mères qui accompagnent leurs filles se mettent de même au-dessus de toutes les sollicitudes maternelles,

et la cupidité est le seul mobile qui les anime. J'ai vu dans une maison du Caire une fort belle almée, pressée par quelques jeunes gens de prendre certaines attitudes plus ou moins licencieuses ; la jeune danseuse hésitait, et sa mère, alors s'approchant d'elle, lui dit assez haut : *Fais ce qu'on te demande, ou je te tue.* — Lorsqu'on connaît le nouveau répertoire de plusieurs de nos théâtres de Paris, on se scandalise un peu moins du spectacle que donnent les almées : elles jouent quelquefois des scènes qu'on ne serait pas trop surpris de voir dans quelques-uns de nos opéras français. Une de leurs scènes favorites est celle qu'elles appellent *Holà l'abeille* (*l'nah, lé ia-oh*); une jeune fille se sent piquée par un insecte ailé, elle appelle ses compagnes, et répète plusieurs fois : *Holà l'abeille!* On vient à son secours ; on lui ôte d'abord son voile, puis un schale, puis un autre vêtement ; à la fin elle se trouverait tout-à-fait déshabillée, si les spectateurs ne demandaient grace. Toutes ces scènes se terminent par des airs et des refrains dont le sens répond au genre de spectacle qu'on a sous les yeux. La chanson qui paraît préférée par les musulmans, est une espèce d'hymne en l'honneur de Mahomet, car le nom du prophète de la Mecque se mêle à toutes les joies saintes ou profanes de ses disciples.

Le peuple du Caire est en général très sobre ; la sobriété a toujours été la vertu de Égyptiens ; on

mange un pain sans levain, et mal cuit; les fèves sont l'aliment le plus commun; on fait fermenter les fèves dans l'eau, on les assaisonne avec un peu de graisse, puis on les vend dans les rues; le peuple ne mange de la viande qu'aux jours du beyram et du courbâm-beyram; il y a de pauvres gens qui n'ont jamais connu que la chair du chameau; quelques familles, semblables aux ibis et aux milans, font la chasse aux serpens, et trouvent qu'une vipère est un mets délicieux. Le mouton, que les Arabes, comme je l'ai dit, comparent à la *thériaque*, les poulets éclos au four et qui s'achètent au boisseau, les pigeons du Delta, sont réservés pour la table du riche; pendant les grandes chaleurs, on ne mange que du poisson salé, venu du lac Mensaleh ou de la mer Rouge; je ne vous parlerai point d'une quantité de gâteaux, de pâtes sucrées ou accommodées avec du miel; le fruit du dattier est aussi, pendant plusieurs mois de l'année, la nourriture habituelle des habitans du Caire; mais ce qu'ils paraissent préférer à tout, ce sont les concombres et les fruits verts; dans toutes nos courses, nous rencontrons des gens du peuple, même de graves docteurs, mangeant des feuilles de laitue, du maïs grillé, et des graines vertes de pois chiches. L'oignon n'a point perdu le privilége qu'il avait dans l'antiquité de nourrir les peuples du Nil; il s'en consomme chaque jour une quantité considérable.

Pour connaître le peuple du Caire, il faudrait

pénétrer dans ses tristes demeures, et visiter ces réduits obscurs où de nombreuses familles vivent entassées, où quelques vases de terre, un plateau de cuivre, une natte de jonc, sont les seuls meubles et les seuls ornemens du foyer; il y a là sans doute beaucoup de misère; mais cette misère y est plus supportable à cause du climat; un habitant du Caire n'a besoin de vêtemens que pour couvrir sa nudité; le peuple n'a que la chaleur à redouter, et cette chaleur même est tempérée par les vents du nord et par les débordemens du Nil; si jamais l'hiver venait à déployer ses rigueurs dans les murs du Caire, la moitié de la population périrait de froid; s'il y avait une saison des pluies, les rues ne seraient plus qu'un cloaque, et les maisons, l'asile de toutes les maladies; la capitale de l'Égypte ne connaît point la plupart des infirmités qui poursuivent ailleurs l'espèce humaine; les trois grands fléaux de ce pays, sont la peste qui n'y revient que trop souvent, la dyssenterie qui est fort dangereuse, et l'ophtalmie dont la plus grande partie des habitans se trouve plus ou moins attaquée; malgré tout cela, le séjour de cette grande cité a des attraits qu'on ne peut définir; la plupart des voyageurs aiment à s'y reposer; une foule de gens viennent s'y établir, et ne regrettent point leur pays natal.

Lorsque je parcours une des grandes cités de l'Orient, ma première pensée est de savoir quelle

autorité y veille au maintien de l'ordre public; voici tout ce que j'ai pu recueillir de la police du Caire; elle est confiée à deux officiers supérieurs, l'*ouali* et l'*aga-bachi*. Il faut ajouter que chaque quartier à un cheik particulier qui veille sur son arrondissement; l'aga-bachi est chargé des corps-de-garde; il surveille aussi les cafés et la vente des comestibles; nous rencontrons quelquefois dans les rues de pauvres Arabes qui ont le nez ou le poignet coupé; ce sont des marchands que la police de l'aga-bachi a surpris vendant à faux poids. La surveillance des mœurs publiques est spécialement confiée à l'*ouali;* il y a peu d'années qu'on était très sévère pour un attentat aux bonnes mœurs; malheur à ceux qu'on trouvait en faute, car ils ne sortaient point vivans du lieu ou ils avaient été surpris. Maintenant ils en sont quittes pour la bastonnade ou pour la prison; la grande affaire de l'ouali est de surveiller les femmes publiques, et de les contraindre à payer l'impôt; toutes ces prostituées qui habitent un quartier séparé comme les juifs, et qui ont des réglemens comme les almées, sont soumises au fisc, et la somme qu'elles paient au trésor, égale presque celle de la capitation imposée aux rayas; l'ouali a aussi la police des voleurs; la corporation des voleurs est appelée elle-même à y concourir; ce qui vous étonnera, c'est que cette manière de faire la police se trouve décrite par Diodore de Sicile: « La loi des Égyp-

» tiens, nous dit-il, ordonnait que ceux qui vou-
» laient faire le métier de voleurs se fissent inscrire
» chez un chef, et qu'on portât chez lui tout ce
» qu'on déroberait ; ceux qui étaient volés devaient
» aller trouver cet homme pour lui signifier la
» qualité et le nombre des choses qu'on leur avait
» prises, en lui marquant le temps et le lieu où le
» vol s'était fait ; la chose perdue se retrouvait im-
» manquablement par cette voie, et l'on donnait
» le quart de son prix pour la ravoir. » Comment se fait-il qu'une pareille institution se soit conservée dans l'Égypte nouvelle? Je crois vous avoir dit que la même coutume existait à Constantinople avant la chute des janissaires. Au reste on entend rarement parler de vols commis dans les murs du Caire; comme chaque quartier est fermé la nuit, et que les habitans doivent rentrer chez eux après le coucher du soleil, les voleurs n'y exercent pas facilement leur métier ; mais des vols et même des assassinats se commettent journellement dans les environs de la capitale, et restent presque toujours impunis; ces jours derniers, en traversant un bazar du Caire, un douloureux spectacle a frappé nos regards ; c'était un ânier dont le fils venait d'être assassiné sur la route d'Abouzabel ; le malheureux père, monté sur un âne, tenait devant lui le corps inanimé de son fils ; il jetait des cris déchirans; ce qui m'a surpris, c'est que la foule s'écoulait comme à l'ordinaire; nous avons vu passer en même temps

le ministre de la guerre avec ses gardes; personne ne s'est informé de ce qui venait d'arriver.

Il est juste de faire aussi les honneurs de la police du Caire aux chiens et aux milans; les uns et les autres nettoient les places publiques, et dévorent les corps morts qu'on jette aux environs de la ville; la capitale de l'Égypte a dans son enceinte plus de milans qu'il n'y en a dans tout le Delta; ils font la guerre aux serpens, aux souris, et s'introduisent pour cela jusque dans l'intérieur des maisons; les chiens ne sont pas moins nombreux au Caire qu'à Stamboul; vous savez que les chiens étaient autrefois adorés dans ce pays; maintenant regardés comme des animaux immondes, ils sont encore protégés par la pitié publique. On les rencontre sur toutes les places; ils sont là campés par bandes et vivent de ce qu'ils peuvent attraper comme les Arabes-bédouins; leur troupe veille pendant la nuit, et seconde quelquefois très utilement les Barabras, auxquels est confiée la garde des portes.

Au milieu de toutes ces polices vulgaires, et que nous retrouvons à peu près partout, il en est une qu'on ne doit pas oublier, et dont tout gouvernement nouveau sent toujours mieux qu'un autre la triste nécessité; je veux parler ici de la police des opinions, de la police politique; celle-là ne se montre guère au grand jour, mais tout le monde la devine; tout le monde sait qu'il serait imprudent

de dire dans un café que l'Égypte est ruinée, et que le peuple souffre partout; personne n'oserait exprimer en public le moindre regret pour la domination des mamelouks, quoique les mamelouks n'existent plus, ni même faire trop haut l'éloge du sultan Mahmoud, bien que le sultan Mahmoud soit encore reconnu dans les protocoles comme le souverain du pays; on ne craint pas maintenant qu'une sédition éclate d'elle-même au Caire, mais l'opposition peut venir de loin. Le pacha et le sultan sont deux hommes qui ont des projets l'un contre l'autre, et qui se sont devinés depuis long-temps; pour savoir d'où peut venir l'orage, il faut que la police du pacha regarde quelquefois du côté de Stamboul; vous n'imaginez pas les ruses qu'on emploie de part et d'autre, et qui ont quelque chose de ce merveilleux que nous trouvons dans certains contes arabes; on m'a parlé d'une belle odalisque, dont Mahmoud aurait fait présent au pacha d'Égypte, et qui, à l'aide d'un poison subtil enfermé dans une bague, devait delivrer la Porte d'un vassal infidèle. Depuis quelques mois, le vieux sérasquier ne cesse d'écrire des lettres pleines de tendresse, et d'exprimer l'extrême désir qu'il a d'*achever de mourir auprès de son vieil ami Méhémet-Ali;* mais le pacha, toujours sur ses gardes, ne sait que trop où voudrait en venir *cette vieille amitié*, et se moque de l'*Ulysse ottoman*, qu'il appelle fort plaisamment le *paillasse du grand empire.* Au moment où je vous

écris, un nouvel incident se prépare; on annonce l'arrivée prochaine du capitan-pacha, du grand-amiral de la Porte; il arrive avec la flotte ottomane, qui vient de faire sa visite accoutumée aux îles de l'Archipel; il voudrait, disent ses messages, s'entendre avec Méhémet-Ali pour punir la rébellion du pacha d'Acre; Méhémet-Ali, à qui toutes ces prévenances sont fort suspectes, et qui a aussi des projets sur la Syrie, a retardé son retour à Alexandrie, et veut attendre dans sa capitale l'hôte qu'il redoute. Il faudra bien à la fin que toutes ces intrigues secrètes, toutes ces perfidies cachées, que tous ces complots formés dans l'ombre, éclatent par une guerre ouverte; mais en attendant que les armées entrent en campagne, c'est la police qui est chargée de garder les avenues du Caire.

LETTRE CXXV.

LA CITADELLE DU CAIRE, CE QU'ELLE RENFERME. — VISITES AUX PRISONS, A L'IMPRIMERIE ET AU JOURNAL. — LE PACHA. — PRÉSENTATION AU PAÇHA.

Le Caire, 1831.

Nous avons été plusieurs fois à la citadelle du Caire, bâtie sur une prolongation du Mokatan; Saladin la fit construire lorsqu'il se fut emparé du trône des califes Fatimites, et la construction en fut dirigée par l'émir Karakous, le même qui défendit Ptolemaïs contre Philippe-Auguste et Richard Cœur-de-Lion, le même aussi dont les Arabes ont fait une espèce de Polichinelle qui est resté en possession de les divertir; la citadelle est une véritable cité, entourée de remparts, avec plusieurs mosquées,

plusieurs grands édifices, et des constructions de plusieurs âges différens. On y arrive par deux chemins rapides, taillés en quelques endroits dans le roc; on nous a fait voir à l'entrée qui se trouve en face de la mosquée du sultan Hassan, le lieu où les mamelouks furent massacrés; les chefs avaient été convoqués par le pacha pour assister à une cérémonie toute pacifique; lorsqu'ils furent arrivés, les portes se refermèrent sur eux, et le signal du carnage fut donné. Dans l'espace de quelques heures, toute cette milice qui avait gouverné et troublé l'Égypte pendant deux siècles, disparut au milieu des scènes les plus lamentables, et ce fut là le commencement du règne de Méhémet-Ali.

Comme tous les voyageurs, nous avons visité dans la citadelle le *puits de Joseph*, et le palais ou le *divan de Joseph*, tous deux ouvrage de Saladin; le puits de Joseph n'a rien de remarquable qu'une machine hydraulique tournée par des bœufs, à l'aide de laquelle on fait remonter l'eau du Nil; le palais ou le divan de Joseph n'est plus maintenant qu'un amas de décombres; parmi les ruines, on remarque des colonnes d'un beau granit; plusieurs de ces colonnes portent des caractères hiéroglyphiques, ce qui nous fait croire qu'elles viennent de Memphis; lorsque le palais était encore debout, on y lisait des inscriptions arabes en grosses lettres de bois, où se trouvait écrit le nom de Saladin; le projet du pacha est de construire là une mosquée à

laquelle il donnera son nom ; comme on lui reproche d'avoir dépouillé les mosquées d'Égypte, il veut opposer un monument religieux aux murmures du peuple, et reconquérir quelque popularité parmi les vrais croyans.

Le pacha fait sa résidence habituelle dans la citadelle ; c'est là que se tiennent tous les conseils de la haute administration, c'est là que se bat la monnaie, que siége le divan, qu'on fabrique la poudre, qu'on fond les canons ; c'est là, en un mot, qu'est tout le gouvernement de l'Égypte.

Comme j'avais obtenu une permission pour voir les prisons de la citadelle, j'en ai profité ; on nous a conduits dans deux édifices séparés l'un de l'autre : nous sommes d'abord entrés dans deux grandes chambres voûtées ; la lumière du jour n'y pénètre point ; nous avons vu à la lueur d'une torche allumée, quarante ou cinquante prisonniers enfermés pêle-mêle et accroupis par terre ; les condamnés sont confondus avec ceux qui attendent leur jugement ; dans le second édifice, on nous a montré deux salles où les détenus sont plus à l'aise ; dans l'une étaient douze prisonniers, dans l'autre quatre seulement ; le régime de ces prisons est tout-à-fait le même que celui des prisons de Stamboul, et c'est pour cela que je ne m'y arrêterai pas ; la plus grande souffrance de ces malheureux captifs est sans doute d'être condamnés à ne point voir le soleil, mais ils restent toute la journée accroupis, les bras croisés

sur la poitrine, et cette attitude de l'oisiveté suffit pour les consoler de l'absence du jour.

La justice criminelle ne se fait pas plus attendre ici qu'en Turquie ; la triste population des prisons que j'ai visitées, il y a vingt-quatre heures, est peut-être renouvelée au moment où je vous écris, et la plupart des prisonniers que j'ai vus, pourraient fort bien être déjà en route pour l'éternité ou pour le bagne d'Alexandrie. On m'a cité des exemples de la promptitude avec laquelle un homme accusé de vol ou d'assassinat est jugé. Le ministre de la guerre qui est mort il y a quelque mois, et dont on parle encore avec éloge, avait à juger trois criminels; comme il montait un jour à cheval, son kiaia lui dit : Qu'allez-vous faire de ces trois hommes? Son excellence se contenta de répondre en mettant le pied à l'étrier: *Le premier, qu'on le pende; le second, qu'on le décapite; le troisième, qu'on l'empale.*

Parmi les curiosités de la citadelle, je n'ai pas cru devoir oublier l'imprimerie et le bureau d'un journal; cette imprimerie n'a que deux presses; on y a joint une lithographie pour les circulaires du pacha; j'ai fumé une pipe et pris le café avec le directeur de la *Gazette du Caire;* ce journal est imprimé en arabe et en turc; un membre du divan est chargé de le censurer; ils se tire à cinq ou six cents exemplaires. Nous avons en Europe des publicistes à qui il suffit de voir dans un pays un

journal, une imprimerie, et un télégraphe, pour croire aux bienfaits de la civilisation; j'ai partagé un moment l'opinion de ces publicistes, et peu s'en est fallu, en arrivant au Caire, que je n'aie demandé où siégeait la chambre des députés; mais depuis que je vois les choses de près, il m'a bien fallu revenir de toutes mes illusions. Le journal du Caire publie les actes du gouvernement; et pour amuser ses lecteurs, il donne place quelquefois dans ses colonnes à des anecdotes orientales qu'on croirait tirées des *Mille et une Nuits*. Quand j'ai dit au directeur que j'avais fondé un journal à Paris, j'ai cru voir qu'il a redoublé de considération pour moi; mais je n'ai pu lui faire comprendre ce qu'était notre presse périodique; il ne conçoit pas surtout les querelles de nos journaux, et les injures qu'on y débite au nom de la Charte; il ignore complètement toutes les causes de nos révolutions d'Europe, et n'en sait guère plus sur l'objet de nos discordes que ce pauvre fellah que j'ai vu à Nadir, et qui prenait notre liberté, notre égalité pour une espèce de pilau qu'on distribuait au peuple tous les matins. Si jamais il se fait sur les bords du Nil un soulèvement pour la liberté de la presse, ce n'est pas assurément notre confrère égyptien qui l'aura provoqué, et je suis bien persuadé que son imprimerie et son journal sont ce qu'il y a de plus innocent dans la citadelle du Caire. L'imprimerie que j'ai visitée n'est au reste qu'une succursale de celle de Boulak; j'aurai

occasion de vous parler de ce dernier établissement, qu'on m'a dit être beaucoup plus considérable, et dans une plus grande activité que l'imprimerie impériale de Stamboul.

Il manquait à ma curiosité de voir le pacha d'Égypte ; je l'ai vu deux fois, et je puis vous en parler avec vérité ; je ne vous répèterai point son histoire, que tout le monde connaît en Europe; né dans un coin de l'Albanie, et venu en Égypte comme un aventurier ou comme un chef de bande, il est lui-même l'auteur de sa fortune ; sa domination a commencé par la destruction des mameloucks ; on ne saurait excuser sa conduite en cette occasion, qu'en alléguant la nécessité d'une défense personnelle ; il se plaît, dit-on, à raconter lui-même ce premier événement de son règne ; son regard s'anime, quand il parle des ennemis qu'il a terrassés, et lorsque dans son récit il en vient à la catastrophe, il porte la main à son sabre, comme si les mameloucks étaient encore là. Quoiqu'on ne doive pas juger trop sévèrement une scène qui s'est passée entre barbares, il est permis toutefois d'examiner avec quelque scrupule un règne ouvert par un drame si sanglant, et sans crainte d'être accusé d'injustice, on peut se demander si cet Octave de la barbarie finira par avoir quelque ressemblance avec Auguste.

Ceux qui ont suivi de près Méhémet-Ali ne l'accusent pas d'exercer des rigueurs inutiles, et de

manquer de modération toutes les fois surtout que son autorité n'est pas compromise; si jusqu'à présent il n'a donné à l'Égypte aucune liberté, il lui a donné du moins quelques années de paix; jamais les chemins de ce pays n'ont été plus libres; jamais les Francs n'y ont été plus protégés, et tous les voyageurs lui doivent pour cela de la reconnaissance. Il aurait pu mériter aussi la reconnaissance du peuple qu'il gouverne, s'il avait développé mieux qu'il ne l'a fait les élémens de prospérité que renferme le pays; Méhémet-Ali a fait beaucoup de choses nouvelles qu'on a pu prendre pour des imitations de l'Occident; mais lorsqu'on voit de près son administration, on reconnaît bientôt que les lumières des temps modernes l'ont plus ébloui qu'elles ne l'ont éclairé. Il n'a pris de nos industries que ce qui pouvait l'enrichir en ruinant ses peuples; il n'a emprunté de notre civilisation que ce qui pouvait lui donner des vaisseaux de guerre, des canons et des soldats; je dois ajouter toutefois que, dans sa reforme militaire, le pacha d'Égypte a mis plus de suite et plus d'habileté que le sultan de Stamboul n'en a mis dans la sienne; aussi l'armée du pacha est-elle plus nombreuse et mieux disciplinée que celle de Mahmoud.

Je ne veux pas reprocher ici à Méhémet-Ali sa félonie envers la Porte; il pourrait bien se faire qu'il n'eût pas choisi sa position, et que dans certaines circonstances, il ne fût pas le maître d'agir

comme il le voudrait ; il n'est pas toujours facile au despotisme, quelle que soit son origine, de donner sa démission ; le monde politique, surtout en Orient, a des chemins où il n'est pas aisé de s'arrêter, des grandeurs d'où il est dangereux de descendre ; je suis assez porté à croire que l'ambition de Méhémet-Ali n'a point vu d'abord tout ce qu'il y avait dans la puissance où l'a porté sa fortune, et qu'il lui arrive maintenant ce qui arriva à la belette de la fable, laquelle entra maigre dans un grenier, et ne put à la fin en sortir à cause de son embonpoint.

J'ai été présenté à Méhémet-Ali par M. Mimaut, consul de France, qui jouit de la plus haute considération dans ce pays ; je suis entré dans un palais qui n'a rien de remarquable, et le maître qui l'habite a pu seul fixer mon attention. Il m'a reçu avec beaucoup de politesse, et je ne sais quel air de bonhomie qui respire dans ses manières m'a d'abord mis à l'aise : Méhémet-Ali, comme la plupart des Turcs, tient peu à montrer son esprit dans la conversation ; mais on s'aperçoit à ses premières paroles qu'il est doué d'une raison ou plutôt d'un instinct supérieur ; je dis l'instinct, car je ne crois pas que l'étude ait jamais rien ajouté à ses facultés intellectuelles. Son expérience, comme homme d'état, ne s'appuie guère sur les leçons des siècles passés, et l'histoire même de l'Égypte se réduit pour lui à ce qui est arrivé sous son règne. Le pacha parle

assez bien, dit-on, la langue des Albanais, et pour l'arabe, il n'en sait guère que ce qu'un musulman doit en savoir pour faire sa prière du namaz. Méhémet-Ali a soixante-deux ans; mais l'œil perçant de l'aigle étincelle encore sous ses sourcils qui blanchissent. Quoique le fond de ses pensées soit grave, on a remarqué qu'il se plaisait aux bouffonneries, et son rire qui se renouvelle souvent a quelque chose de singulier, de sauvage même qui étonne ceux qui le voient pour la première fois.

Notre conversation est tombée sur les nouvelles d'Europe; quelques Francs d'Alexandrie s'étaient hâtés de lui apprendre la dernière révolution d'Italie; le télégraphe ne suffisait point à l'impatience qu'ils avaient de lui faire savoir que le pape avait été chassé de Rome; le pacha ne savait trop que faire de cette nouvelle, et n'avait point de raison pour s'en réjouir ou s'en attrister; il nous a dit peu de chose sur cette révolution d'Italie; un autre événement, la révolution des Polonais, paraissait l'intéresser davantage; les journaux français nous annoncent depuis quelques jours de grandes victoires remportées sur l'armée russe; ces victoires de la Pologne qui vient de renaître à la vie des peuples, me paraissaient difficiles à croire; pour m'expliquer ce phénomène, je pensais que l'esprit de la révolution avait gagné aussi l'armée des Moscovites, et j'ai exprimé cette opinion à l'interprète du pacha; Méhémet-Ali a paru réfléchir un moment; puis il m'a

répondu qu'il ne croyait point à l'insurrection des soldats russes; car les soldats quels qu'ils soient, a-t-il ajouté, ne se révoltent guère pour des idées lorsqu'ils sont sur le champ de bataille. Le pacha ne s'est point expliqué clairement sur les événemens du nord de l'Europe; cette guerre de la Pologne peut troubler l'Occident; mais quel parti pourra-t-il en tirer dans sa position? il ferait bien des vœux pour les Polonais; mais l'indépendance des Polonais l'aidera-t-elle à conquérir la sienne? Il ne faut pas croire que les chefs qui gouvernent aujourd'hui l'Orient s'occupent de nos révolutions comme on s'en occupe en Europe, et que des considérations générales sur l'avenir viennent se mêler jamais au jugement qu'ils en portent; chacun songe à ses projets du moment, et tout ce qu'il demande à une révolution lointaine, c'est qu'elle vienne l'aider dans l'accomplissement de ses desseins.

J'ai demandé au pacha ce qu'il pensait de la Russie; la Russie, m'a-t-il dit, est déjà une des grandes puissances de l'Orient, et si l'Europe n'y prend garde, elle dira bientôt : l'Orient c'est moi. La garde des pays où se lève le soleil, a-t-il ajouté, était confiée aux Osmanlis de Stamboul; mais l'antique sagesse s'est éloignée des conseils du sultan Mahmoud, la valeur héroïque des Turcs n'anime plus ses armées; tout l'Orient va tomber dans l'abîme, si quelque grande révolution ne change une dynastie dégénérée, et ne met à la tête du vieil em-

pire une autorité nouvelle, qui lui rende sa jeunesse et les forces qu'il a perdues.

J'ai pu comprendre ici que l'empereur de Russie n'était pas la seule puissance à qui on dût supposer l'intention de s'emparer de Stamboul, et qu'une aussi grande conquête occupait aussi l'esprit du pacha. Comme j'avais passé par Constantinople, Méhémet-Ali m'a fait plusieurs questions sur ce que j'avais remarqué dans cette capitale, et dans quelques autres parties de l'empire ottoman; je n'y ai trouvé, lui ai-je dit, ni flotte ni armée, et je trouve tout cela en Égypte; je ne lui disais que la pure vérité, et j'ai cru m'apercevoir qu'ici la vérité ne lui avait pas déplu. L'empire de Soliman, m'a-t-il dit d'un ton où semblait respirer la menace, n'est plus qu'un géant étendu par terre; il tombera en poudre sitôt qu'on l'attaquera, et ceux qui le gouvernent maintenant ne le défendront pas mieux que les morts ne défendent leurs tombeaux. Ces derniers mots m'ont paru un véritable manifeste, et m'ont fait penser qu'une lutte terrible allait bientôt s'engager; quelle en sera l'issue? on peut croire que les premiers avantages seront pour Méhémet-Ali, car il y a long-temps qu'il prépare la guerre, tandis qu'à Constantinople, on en est encore aux vieilles perfidies du sérail et aux messages secrets des capidgis; mais où doivent aboutir les plus belles victoires? n'augmenteront-elles par les embarras; ne susciteront-elles pas de nouveaux enne-

mis? feront-elles du pacha d'Égypte un petit-fils, ou seulement un cousin du Prophète? Que de misères il te faudra subir encore, ô Méhémet-Ali! que de combats il te faudra livrer, pour échanger un jour le titre de pacha contre celui de sultan! et qui sait même si l'Orient ébranlé par tes mains ne retombera pas sur toi et sur ta race!

Après avoir pris congé du pacha, j'ai revu les ruines du palais de Saladin, j'ai repassé par la rue où fume encore le sang des mameloucks, et les révolutions futures de l'Orient n'ont cessé de préoccuper ma pensée.

LETTRE CXXVI.[1]

LES PYRAMIDES DE GISEH. — LA PYRAMIDE DE CHÉOPS. — INTÉRIEUR DE LA PYRAMIDE. — SA HAUTEUR ET SES DIMENSIONS, ETC.

Le Caire, 1831.

Depuis que j'ai aperçu pour la première fois les pyramides de Giseh, je n'ai jamais cessé de les avoir sous les yeux; dans mes courses aux environs du Caire, j'ai toujours au loin devant moi ces grandes images des temps reculés; j'étais impatient de les voir de près, de les contempler à mon aise, et pour cela, je me suis réuni à une caravane

[1] Cette lettre a été écrite à M. Feuillant, mon honorable collègue à la Chambre de 1815.

de voyageurs qui se rendait au plateau Lybique. Nous avons passé le Nil au-dessus de l'île de *Roudah;* il nous a fallu ensuite traverser une vaste plaine, coupée d'un grand nombre de canaux; nous étions encore à plus d'un mille de la région des sables, lorsque nous avons vu arriver des villages voisins, une foule d'Arabes qui venaient nous offrir leurs services comme *cicérone*. Autrefois ces Arabes dévalisaient les voyageurs ou les mettaient à contribution; depuis quelque temps, ils se sont faits les concierges des pyramides, et c'est pour eux le moyen le plus sûr de mettre à profit la curiosité des Européens. Escortés de leur multitude empressée, nous sommes arrivés au bas de la montagne Lybique; nous avons gravi quelques collines de sable, dont la surface nue et grisâtre contraste avec la riche verdure des campagnes qui bordent le Nil; enfin nous voilà en présence de la pyramide de Chéops; nos guides nous ont fait entrer dans une grotte souterraine, située à la base du grand monument. C'est dans cette grotte, qui fut autrefois une chambre sépulcrale, que nous avons déposé nos bagages, et marqué la place où nous devions passer la nuit. Vous me demanderez sans doute quelles ont été mes impressions et ce qui s'est passé dans mon esprit, lorsque j'ai pu voir et toucher cette masse gigantesque; mes idées comme celles de tous les voyageurs ont été assez confuses, et j'ai quelque peine à m'en rendre compte; j'ai ressenti d'abord

quelque chose de cette surprise qu'on éprouve à l'aspect d'un lieu élevé, à l'aspect d'une roche menaçante; puis j'ai songé au puissant génie de l'homme, qui a fait sortir de ses mains cette montagne de pierre. C'est ainsi que dans les chefs-d'œuvre des arts, nous croyons voir au premier moment quelque grand spectacle de la nature, et la réflexion nous ramène bientôt au talent créateur de l'artiste; lorsque nous voyons dans l'*Iliade*, Jupiter fronçant le sourcil, et lançant la foudre des sommets de l'Ida, nous croyons assister à une scène de l'Olympe; nous pensons ensuite au génie poétique qui a produit cette grande scène, et l'émotion qu'avait fait naître en nous un spectacle sublime, se change en admiration pour le poète qui a enfanté cette merveille. Il en arrive de même pour les pyramides, qu'on admire au premier aspect comme un prodige de la création, et qu'on admire ensuite comme le prodige du travail et de l'intelligence d'un grand peuple.

Nous avons fait le tour de la pyramide, et nous sommes arrivés à travers des décombres et des amas de sable à l'ouverture par laquelle on pénètre dans l'intérieur du monument. Tous mes compagnons de voyage se sont mis en devoir d'entrer par cette ouverture, et sans trop consulter mes forces, j'ai voulu les suivre; nous sommes d'abord descendus par un premier conduit, dans lequel on ne peut se tenir debout; j'avais un Arabe devant moi, un

autre derrière moi, portant chacun un flambeau ; je n'ai eu d'abord qu'à me laisser aller sur la pierre polie ; lorsqu'on est arrivé au bas du premier canal, d'autres difficultés se présentent ; on s'avance par un passage étroit et tortueux, on se traîne à travers le sable et les décombres en s'aidant des mains et des genoux ; il faut monter ensuite par d'autres conduits ; mes Arabes tantôt me tiraient par les bras, tantôt me poussaient par les épaules. Tous ces embarras et la fatigue que j'en éprouvais, me faisaient penser que la curiosité de voir les pyramides m'avait pris un peu tard, et je cheminais péniblement, averti à chaque pas de cette triste vérité que nous ne supportons pas le poids des années aussi bien que les monumens de la vieille Égypte. Quand nous sommes arrivés à l'endroit qu'on appelle *le Puits*, je me suis senti suffoqué par la chaleur, et pour comble de disgrace, la blessure que je m'étais faite il y a quelques semaines dans les montagnes de la Judée, m'a fait sentir de vives douleurs ; alors j'ai mesuré avec effroi dans ma pensée le chemin qui me restait à faire pour arriver aux chambres sépulcrales qu'on nomme la *chambre du roi* et la *chambre de la reine* ; les autres voyageurs m'avaient devancé, et j'entendais au loin leurs voix confuses, répétées par les échos de la pyramide ; mille chauve-souris que nous avions troublées dans leurs demeures, volaient autour de nous avec un bruit sourd ; elles avaient éteint un de nos flambeaux, et nous

étions menacés d'être ensevelis dans de profondes ténèbres ; j'étais resté seul avec mes deux *cicérone*, qui ne cessaient de me demander un *bakchis*, et qui le demandaient comme on demande la bourse ou la vie ; je vous avoue, mon cher ami, qu'à la fin le courage m'a manqué, et que j'ai eu quelque peur de laisser mes os dans le sépulcre des Pharaons ; je n'ai plus songé qu'à retourner sur mes pas, et j'ai regagné, comme j'ai pu, l'ouverture par laquelle j'étais entré.

Revenu ainsi du séjour des ombres, je me suis assis sur un bloc de granit détaché de la pyramide, et j'ai eu tout le temps de me livrer à mes réflexions ; en regardant cette pyramide de Chéops dont je venais de sortir, j'avais un beau sujet d'admirer ce que peuvent le génie et l'intelligence humaine ; mais en reportant ma pensée sur moi-même et sur ce qui venait de m'arriver, j'avais une belle occasion aussi pour déplorer la faiblesse et les misères de l'homme. Au bout de trois quarts d'heures, nos compagnons de voyage ont reparu ; ils étaient pâles, harassés, couverts de poussière ; je leur ai demandé ce qu'ils avaient remarqué dans la pyramide ; ils n'avaient vu que ce qui est décrit dans tous les livres de voyageurs ; si je les avais suivis jusqu'au bout, il est probable que je n'en aurais pas vu davantage ; il y a bien long-temps qu'on vient à la file de tous les coins de l'Europe, pour voir cette grande pyramide ; on y descend depuis plusieurs siècles ;

tout le monde a visité ces souterrains, et c'est presque une nouveauté parmi les voyageurs que de ne les avoir pas vus; cependant on a fait peu de découvertes importantes : que de tentatives, que d'efforts inutiles, pour sonder l'abîme qu'on appelle le puits de la pyramide, et pour pénétrer dans les parties intérieures du monument! La commission d'Égypte nous a donné tout ce qu'on peut avoir de plus complet; elle a décrit avec exactitude ce qu'on avait trouvé en d'autres temps; mais elle n'y a rien ajouté, et nous en sommes encore à la *chambre du roi* et à la *chambre de la reine*, comme les voyageurs du dix-septième siècle.

Les chambres de la reine et du roi se trouvent dans la partie centrale de la pyramide; pour y arriver, on descend d'abord par le conduit dont je vous ai parlé; on monte ensuite par un autre canal, puis on traverse une espèce de galerie qui vous mène à la première salle; c'est là que les traditions des voyageurs ont placé le cercueil d'une épouse des Pharaons; pour arriver à la chambre du roi, qui est au-dessus de celle de la reine, il faut passer par des chemins plus difficiles encore que les premiers; vous montez d'abord par un conduit très rapide; parvenu à son ouverture supérieure, vous traversez de grands couloirs, vous passez sous des voûtes qui tour-à-tour s'élèvent ou s'abaissent; vous pénétrez enfin dans la salle mystérieuse : un sarcophage de granit, trouvé dans cette salle, a

fait penser que le roi, fondateur de la pyramide, y avait été enseveli.

Il ne m'appartient pas d'avoir ici une opinion, mais si je m'en rapporte à toutes les descriptions qui ont été faites, il me semble que la salle principale de la pyramide de Chéops, ne peut plus être regardée aujourd'hui comme le tombeau ou la chambre sépulcrale d'un Pharaon ; quelle différence entre cette prétendue chambre du roi et la *salle dorée* des tombes royales de Thèbes! Dans les hypogées des dynasties thébaines, le granit poli retrace partout les souvenirs de l'histoire et de la religion égyptienne; dans toutes les galeries, sur tous les plafonds, vous voyez représentés, tantôt Osiris jugeant les générations humaines, tantôt le *dieu soleil*, image de la vie et de la mort, parcourant tour-à-tour les régions célestes et les sombres rivages de l'*Amenti*; toutes ces images et mille autres ne se retrouvent point ni dans la salle de la grande pyramide, ni dans les chemins qui y conduisent; dans aucune des parties de ce monument où les savans ont pu pénétrer, on n'a rencontré ni bas-reliefs, ni peintures, ni inscriptions; peut-on croire que les rois de Memphis eussent tout-à-coup renoncé à l'usage de décorer leurs dernières demeures, et de s'entourer dans la tombe des symboles de leur croyance religieuse! Pouvons-nous penser qu'un Pharaon ait choisi pour son sépulcre une chambre étroite et nue comme celle dont il est

question, et qu'on ait jamais fait passer les funérailles d'un puissant monarque par les conduits où se traînent aujourd'hui les voyageurs! Qu'il me soit donc permis, jusqu'à d'autres découvertes, de m'en tenir au témoignage d'Hérodote, qui nous dit deux fois dans son histoire que le tombeau de Chéops était creusé dans le roc et se trouvait entouré des eaux d'un canal, c'est-à-dire, qu'on l'avait placé sous la pyramide, et non dans l'intérieur de la pyramide.

Après un moment de repos, nos voyageurs ont voulu monter sur la plate-forme du monument; pour moi, je suis resté assis sur mon bloc de granit, suivant des yeux notre joyeuse caravane, qui a escaladé deux cent trois gradins en moins d'une demi-heure; quand elle est arrivée au sommet, elle paraissait comme une compagnie d'aiglons qui se reposent sur la pointe d'un roc élevé; quand nos voyageurs sont descendus, ils m'ont dit que moi et mes Arabes, nous leur avions paru comme des fourmis; vous voyez, mon cher ami, qu'aux pyramides comme dans notre monde politique, pour paraître petit ou grand, tout dépend de la manière dont on est placé; combien de gens dans nos révolutions d'Europe ont été pris pour des aigles, lorsqu'on les regardait d'en bas, et qui ne paraissaient pas plus gros que des fourmis quand on est venu à les regarder d'en haut!

Pendant que j'attendais mes compagnons de

voyage, mon attention s'est portée sur les pierres que j'avais autour de moi; je remarquai qu'elles étaient mêlées de coquillages et d'herbes marines, ce qui nous montre qu'elles sont le produit des grandes révolutions du globe; la plupart sont d'un volume énorme, et vous auriez peine à croire qu'elles aient pu être transportées de la chaîne arabique située de l'autre côté du Nil, et même des carrières de la Haute-Égypte. Aussi les Arabes, qui expliquent toujours une merveille par une autre merveille, nous disent que ce pays était autrefois habité par des géans; d'après les traditions les plus authentiques, la pyramide de Chéops était toute revêtue à sa surface d'un marbre ou d'un granit poli; ce revêtement existait encore du temps d'Abdallatif, qui dit l'avoir vu couvert de caractères hiéroglyphiques. Il ne reste plus que les pierres des assises ou des gradins, mais ces pierres paraissent n'avoir pas ressenti l'outrage du temps. Si la pyramide se trouvait dans nos climats pluvieux, sa surface aurait subi l'influence de l'atmosphère; elle serait couverte de mousse et de plantes saxatiles; elle aurait peut-être disparu sous des couches de terres végétales. Mais, protégée par le soleil d'Égypte, la pierre a conservé sa forme et sa couleur primitives; du sommet à la base du monument on n'aperçoit pas un mousseron, un brin d'herbe, une tache, une marque notable de dégradation; cet énorme amas de pierres n'a jamais connu l'humidité dissolvante des pluies;

jamais sa cime ne s'est cachée dans un nuage ; jamais la foudre ne l'a frappée ; le kamsin a seul fait entendre ses mugissemens et poussé ses tourbillons de sable autour de la masse gigantesque.

Pour avoir une idée de cette pyramide, il faut connaître ses dimensions ; je vous invite à lire la description de M. Jomard, qui a mesuré avec la plus grande exactitude, la base, la hauteur et les côtés du monument ; je ne parlerai pas des moyens qu'il a employés pour s'assurer de la vérité ; il me suffira de vous dire que le résultat de son travail est devenu comme un article de foi parmi les voyageurs, et que personne depuis trente ans n'a essayé même de vérifier ses calculs. Tout le monde sait aujourd'hui que la première pyramide a quatre cent vingt-huit pieds et demi de hauteur, et que sa base couvre un espace d'environ cinq cent quinze mille pieds carrés ; ces calculs présentent l'idée d'une masse effrayante, mais pour ajouter, s'il se peut, à votre surprise, et pour vous rendre plus familière l'image de ces dimensions extraordinaires, je veux employer quelques points de comparaison, qui tomberont sous vos sens, et qui mettront en quelque sorte le prodige sous vos yeux ; la pyramide de Chéops est quatre fois aussi haute que la colonne de la place Vendôme ; chacun de ses côtés égale en étendue la façade du palais des Tuileries. Le contenu du monument a soixante-quinze millions de pieds cubes, et pourrait renfermer trois mille

sept cents chambres comme les chambres du roi et de la reine. J'ai sous les yeux un calcul fait par M. Fourier, secrétaire perpétuel de l'institut d'Égypte, et mon confrère à l'Académie[1]. Il résulte de ce calcul, que si on employait les pierres de la grande pyramide à faire une muraille de dix pieds de haut et d'un pied d'épaisseur, cette muraille couvrirait un espace de six cent soixante-cinq lieues; Bonaparte, qui s'était occupé de ce problème arithmétique, avait trouvé le même résultat, et se vantait de construire avec le monument de Chéops un mur qui enfermerait la France entière: d'après tous ces calculs, il me semble qu'avec les trois pyramides de Giseh, on bâtirait une ville plus grande que Londres ou Paris.

La première pyramide de Giseh a été ouverte il y a plus de mille ans; elle l'a été par des Arabes qui croyaient qu'elle renfermait des trésors; ceux qui cherchent de l'or sont toujours un peu plus pressés que ceux qui ne cherchent que des lumières; les travaux qu'il a fallu faire pour pénétrer dans l'intérieur du monument, sont presque aussi incroyables que le prodige de sa construction. Il n'est point dans le monde de forteresses qui aient éprouvé tant d'assauts, qui aient été plus vivement

[1] J'ai appris en Égypte la mort de M. Fourier, je ne le regrette pas seulement comme un homme d'un grand savoir, mais comme un homme tolérant, poli, généreux, et rempli de toutes les qualités qu'on aime à trouver dans un confrère ou dans un ami.

attaquées que les pyramides, et l'on s'étonne de deux choses, d'abord qu'elles ne soient pas détruites, ensuite que leur intérieur soit resté ignoré. Vous voulez savoir peut-être quel est l'âge de la pyramide de Chéops; les savans ne sont point d'accord; on convient toutefois qu'elle remonte aux époques les plus reculées, et qu'au temps où Salomon disait qu'il n'y avait rien de nouveau sous le soleil, elle existait déjà depuis plusieurs siècles.

P. S. J'interromps ici ma lettre sur les pyramides, pour vous parler d'un accident tragique qui vient d'arriver; aujourd'hui à six heures du matin, deux voyageurs anglais ont visité la pyramide de Chéops; l'un d'eux a voulu monter au sommet; il est tombé; et son corps précipité de gradins en gradins est arrivé au pied de la pyramide horriblement mutilé et brisé; il n'a pu prononcer une parole; les Arabes qui l'accompagnaient, n'ont donné aucun éclaircissement. Beaucoup de gens croient que ce malheureux voyageur a pris un étourdissement, et que cet étourdissement a causé sa chute; d'autres pensent qu'il avait le projet de se tuer, et qu'il a voulu exécuter son dessein sur la pyramide; tout le monde parle ici de cette catastrophe; on ne connaissait point encore d'exemple d'un semblable accident.

SUITE

DE LA LETTRE CXXVI.

LES PYRAMIDES DE GISEH.

Le Caire, 1831.

Nous avons fait le tour de la seconde pyramide qu'on appelle la pyramide de Cephren ; elle est à un demi-mille de la première ; elle présente à peu près le même aspect, elle a les mêmes dimensions, à l'exception qu'elle se termine en pointe, et qu'elle est revêtue d'une pierre unie et lisse dans sa partie supérieure ; M. Jomard, qui est monté à son sommet, malgré toutes les difficultés que présentait cette ascension, l'a décrite avec une exactitude scrupuleuse ; cette description ne laisse plus rien à

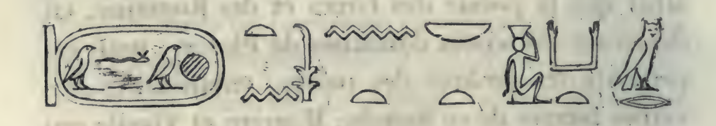
dire aux voyageurs, pour la hauteur, les côtés, le volume et la forme extérieure du monument.

Il y a quelques années que la pyramide de Cephren a été ouverte par Belzoni ; ce qu'il y a remarqué ne ressemble pas à ce qu'on a trouvé dans la pyramide de Chéops ; le voyageur italien descendit d'abord dans un abîme profond, où il rencontra plusieurs passages ou corridors taillés dans le roc ; beaucoup d'herborisations de nitre étaient suspendues aux voûtes, et représentaient des plantes ou des figures d'animaux ; arrivé à la chambre centrale de la pyramide, il trouva un sarcophage de granit, dont le couvercle était cassé ; la chambre était remplie d'amas de poussière et de décombres ; les murs ne portaient ni sculptures ni caractères hiéroglyphiques ; tout ce qu'on put découvrir, ce fut une ancienne inscription arabe annonçant que *maître Mohamed-Ahmed*, carrier, et *maître Otman*, aussi carrier, avaient ouvert autrefois la pyramide. Si nous en croyons la relation de Belzoni, des ossemens furent trouvés dans le sarcophage ; ces ossemens ont été envoyés en Angleterre, et soumis à l'Académie de chirurgie de Londres, qui a déclaré qu'ils avaient appartenu à un bœuf ou à une génisse. Ce fait, s'il était vérifié, pourrait venir à l'appui de ceux qui pensent que le bœuf Apis, dont Memphis célébrait les funérailles avec tant de solennité, partageait avec les rois d'Égypte l'honneur d'avoir une pyramide pour tombeau.

En faisant le tour de la seconde pyramide, on remarque d'abord une large enceinte, creusée dans le roc; la roche qui reste à découvert à l'ouest et au nord renferme beaucoup d'hypogées ou chambres sépulcrales; nous sommes entrés dans plusieurs de ces salles qui ont été ouvertes; la plupart sont remplies de peintures et de bas-reliefs; on voit là les fêtes, les travaux, les cérémonies religieuses des anciens Égyptiens; les semailles, le battage des blés, la pêche, la chasse, les différens métiers, les danses et les jeux, des juges, des guerriers, des prêtres, des almées, toute la vieille Égypte se trouve ainsi représentée dans les tombeaux; c'est ainsi que la poésie des Grecs et des Romains, en décrivant les tristes domaines de Pluton, nous représente les ombres des morts, environnées des vaines images de ce monde; Homère et Virgile qui ont si bien décrit l'enfer des anciens, se plaisent à nous montrer les scènes diverses de la vie dans les sombres demeures du trépas, et lorsqu'on relit leur description si poétique des Champs-Élysées, on serait tenté de croire que ces deux grands poètes avaient vu les tombes égyptiennes.

Les hypogées qu'on trouve autour des pyramides étaient sans doute destinés aux personnages qui avaient composé la cour des Pharaons, ou qui étaient attachés à leur service par quelques fonctions importantes; nous sommes entrés dans un hypogée creusé à l'est de la pyramide; et d'a

près les découvertes de M. Champollion, nous avons reconnu la tombe d'un ministre du roi Chéops. Il m'est arrivé quelquefois de citer dans mes lettres des inscriptions grecques ou latines, même des inscriptions arabes ; mais la langue des anciens Égyptiens ne s'est pas encore trouvée sous ma plume ; grace à la science d'autrui, je veux faire ici quelque chose d'inoui, quelque chose de tout nouveau pour vous et pour moi, c'est une citation en caractères hiéroglyphiques ; regardez, lisez, comprenez, si vous le pouvez, ces lignes, écrites sur la pierre sépulcrale.



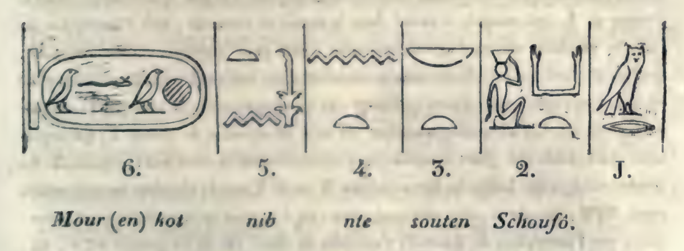
M. Champollion a trouvé dans ces signes que vos yeux sans doute n'ont jamais vus, le nom d'*Imaï* ou d'*Eimeï ;* c'est le nom du personnage enseveli dans l'hypogée ; après le nom du mort, viennent ses qualités ; il prenait le titre d'*orateur royal, de royal pontife, d'intendant-général des bâtimens du roi Schoufô* ou Chéops. Vous voyez qu'il ne s'agit rien moins ici que de quelque grand-prêtre du dieu Phta, et d'un architecte des palais de Memphis[1] ;

[1] M. Salvolini, jeune savant, qui s'occupe d'un grand ouvrage sur l'ins-

nous pouvons supposer sans invraisemblance que le personnage appelé *Imaï* ou *Eimeï*, en sa qualité d'intendant des demeures royales, a pu présider à la construction des pyramides, et qu'en sa qualité de *royal orateur*, il a pu prononcer l'oraison funèbre de Chéops ou de Cephren, lorsque ces deux rois ont pris possession du magnifique sépulcre qu'ils s'étaient fait bâtir.

Parmi les monumens qui frappent l'attention des voyageurs, après les grandes pyramides de Giseh, il faut distinguer le sphinx; cette statue colossale, moitié homme, moitié lion, est enfouie sous le sable

cription de la pierre de Rosette et sur beaucoup d'autres inscriptions trouvées à Thèbes, nous a communiqué la note explicative qui suit. Nous répèterons ici les signes hiéroglyphiques imprimés plus haut,



6. 5. 4. 3. 2. J.

Mour (*en*) *hot* *nib* *nte* *souten* *Schoufô.*

Cette phrase signifie littéralement : « *Chargé des bâtimens tous du roi Schouphô.* » On peut vérifier cette traduction, le dictionnaire copte à la main. Le mot qui est en tête de la phrase, comme l'indique la direction des *oiseaux*, etc., est celui que nous avons numéroté (*s*). Il se compose des signes phonétiques, la *chouette* M. et *la bouche* R. En suppléant la voyelle, qui manque toujours, on a le mot MOUR, ou MOR des dictionnaires coptes, qui a différentes significations, soit dans les textes coptes mêmes, soit dans les anciens textes égyptiens, celles entre autres de *charger quelqu'un* d'une fonction quelconque. Le groupe, n° 2, est copte aussi; il se lit

jusqu'à la tête; il y a quelques années qu'on entreprit de la découvrir; M. Caviglia, ancien officier de marine, parvint à le dégager jusqu'à sa base; on nettoya tout autour une aire de cent pieds; entre les pattes du colosse mystérieux se trouvait un bloc de granit de quatorze pieds de haut, sculpté en bas reliefs et représentant deux sphinx, assis sur des piédestaux; on distinguait parmi les figures du bas-relief, des prêtres offrant des sacrifices; sur la patte de l'animal, on avait pu déchiffrer les noms d'*Arien*, l'historien d'Alexandre, et les noms de Caracalla et de Néron, écrits en lettres grecques.

Kot (les *deux bras* K, et le *segment de sphère* T); c'est là le mot copte KOT *fabricare*, bâtir, *ædificare*. Le signe hiéroglyphique qui suit ces deux premiers, représente un *homme assis portant sur sa tête un boisseau*, ou un fardeau quelconque; c'est là le *déterminatif générique*, dans tous les textes hiéroglyphiques, des verbes exprimant des actions qui exigent le transport d'objets quelconques. Suit le groupe n° 3, qui consiste d'abord dans la forme de *corbeille*, que l'inscription de Rosette emploie toujours *symboliquement*, soit pour exprimer l'idée *seigneur*, *maître*, lorsqu'elle est placée *devant* un substantif, soit pour exprimer l'idée *tout* ou *tous* (en copte, *nib* ou *nim*), lorsqu'elle se trouve *après* le substantif, comme dans notre cas. Cet adjectif symbolique est suivi du *segment de sphère* T, qui représente ici l'article du genre féminin, auquel appartient le mot KOT, *bâtiment*. Le groupe n° 4, c'est-à-dire la *ligne ondulée* N, et le T usuel, exprime la préposition copte NTE, *de*, *de le*, *du*: suit un groupe (n° 5), dont la signification est déterminée par l'inscription de Rosette; c'est celle de *Roi*. On lit ce groupe STN, ou, en suppléant les voyelles, SOUTEN (la *plante* exprime la consonne *s*, la valeur des autres deux lignes a déjà été indiquée), mot qui peut être rapproché de la racine copte SOUTEN *regere*, *dirigere*. Les signes renfermés dans le cadre elliptique qui suit (n° 6), et qu'on sait être le déterminatif de tous les noms propres des rois égyptiens, ne peuvent être transcrits que par *Schouphô*. C'est évidemment le *Souphis*, *Saophix*, ou *Schouphô* de Manéthon et autres historiens, le *Chéops* d'Hérodote, qu'on s'accorde à placer dans la troisième dynastie, et auquel on attribue la construction de la grande pyramide.

Quand le sphinx parut à découvert, il étonna surtout les spectateurs par l'énorme proportion de ses formes; on remarqua que ses pattes de devant s'étendaient à cinquante pieds en avant de son corps. Pour se faire une idée exacte de cette masse, il fallait s'orienter et se rappeler les quatre points cardinaux comme pour la géographie d'une montagne; ceux qui en ont fait la description, disent : *sa patte du sud, sa patte du nord, le côté d'ouest des épaules*. Les restes d'un temple, plusieurs signes symboliques, des pierres avec des hiéroglyphes furent trouvés autour du sphinx; maintenant tout cela est de nouveau enfoui sous le sable.

Nous n'avons pu voir que la face du sphinx; cette face est tellement endommagée, qu'il est difficile de reconnaître l'expression de finesse et de douceur que beaucoup de voyageurs lui ont donnée; la barbe trouvée sous le menton ne permet pas toutefois d'y voir le sexe féminin; les Arabes appellent ce sphinx *Abou-el-houl*, le père de la terreur; cette grande figure allégorique, si on en croit d'anciennes traditions confirmées par des découvertes récentes, était chargée autrefois d'annoncer les débordemens du Nil; elle est encore tournée vers le fleuve et semble se ressouvenir des oracles qu'elle rendait dans la vieille Égypte.

Nous n'avons vu que de loin la troisième pyramide, qui a la même forme, mais qui est moins élevée que les deux autres; elle fut l'ouvrage, disent quelques historiens, du roi Mycérinus, ou de la courtisane

Rhodope; elle est bâtie avec tant de solidité, qu'elle a résisté à tous les efforts des savans, à toutes les tentatives des Arabes qui ont voulu y pénétrer.

Les trois pyramides de Giseh sont placées sur une ligne droite qui s'étend de l'est à l'ouest; l'espace qu'elles occupent surpasse en longueur la plaine de Montrouge; avant que cet espace fût recouvert par les sables, il était rempli de monumens, car on découvre partout des ruines. On arrivait sur le plateau par de magnifiques chaussées qu'on peut reconnaître encore en plusieurs endroits; chacune des grandes pyramides avait autour d'elle une foule d'autres pyramides de médiocre grandeur; tout autour s'élevaient les temples des divinités qui présidaient à la région des morts et à la destinée des ames humaines. Toute la montagne lybique était alors couverte de sphinx, d'obélisques, de colonnades, de mausolées que les arts avaient ornés; et l'étranger qui parcourait cette ville des tombeaux, s'étonnait d'y trouver plus de magnificence qu'à Thèbes et à Memphis. Cette métropole du trépas avait aussi ses fêtes et ses solennités; quel spectacle elle devait offrir, lorsqu'on y célébrait quelques grandes funérailles, lorsque les portes des temples, roulant sur leurs gonds d'airain, annonçaient qu'une des grandeurs de la terre était descendue dans l'*Amenti*, et qu'un Pharaon suivi de tous les pontifes et de tout son peuple en deuil, venait prendre sa place dans une de ces pyramides que nous voyons encore debout!

SUITE

DE LA LETTRE CXXVI.

OPINIONS DES DIVERS SIÈCLES SUR LES PYRAMIDES.

Le Caire, 1831.

S'il est vrai, comme on l'a dit, que les pyramides aient été l'ouvrage de la vanité des rois, il faut avouer que cette vanité s'est grandement trompée dans ses espérances; car la plupart des pyramides ne nous révèlent point les noms de ceux qui les ont élevées; parmi les fondateurs de ces grandes merveilles, à peine trois ou quatre sont-ils cités par l'histoire! non-seulement, nous ne savons pas le nom des rois qui ont bâti les pyramides, mais l'antiquité se tait sur la génération, sur le siècle qui

les a vu construire ; il ne reste là-dessus qu'une vérité, c'est que les pyramides sont l'œuvre du peuple égyptien.

Il serait curieux de connaître l'opinion que le monde s'est formée tour-à-tour de ces monumens de l'ancienne Égypte; je regrette que la Bible n'en ait point parlé ; si le peuple de Dieu avait eu des prophètes, lorsqu'on le contraignait à bâtir des pyramides, quels grands tableaux nous auraient laissés les poètes de Jéhova ! Nous ne savons pas ce qu'ont pensé de ces merveilles les Perses du temps de Cambyse. Nous connaissons le sentiment des Grecs et celui des Romains, car la plupart des historiens de la Grèce et de Rome nous parlent des pyramides; je ne doute pas qu'Alexandre ne se soit incliné devant la pyramide de Chéops, comme il s'était incliné devant le tombeau d'Achille; je ne doute point que César, qu'Adrien et plusieurs empereurs qui sont venus en Égypte, n'aient visité avec respect les monumens funèbres des Pharaons. Il est bien certain que toute l'antiquité, au moins celle que nous connaissons, admira les pyramides; puis le monde parut tout-à-coup les oublier, lorsque les peuples retombèrent dans la barbarie; chose singulière! dans tout le moyen-âge, il n'en est plus question, et les auteurs arabes sont les seuls qui en disent quelques mots; encore tous ces auteurs, à l'exception d'Abdalatif, n'expriment-ils sur ce sujet que des sentimens vagues, et ne débi-

tent-ils que des fables qui n'apprennent rien. Au milieu de ce silence du genre humain, il ne vint aux musulmans conquérans de l'Égypte, qu'une seule pensée, celle de violer les tombeaux et d'enlever les dépouilles des morts ; dans le temps des croisades, au temps des pélerinages qui précédèrent les guerres saintes, aucun voyageur, aucun pélerin, aucun croisé de l'Occident ne porta ses regards vers les pyramides; j'ai parcouru plus de deux cents chroniques ou légendes contemporaines des croisades qui parlent de l'Égypte, et qui gardent toutes le silence sur les tombeaux des Pharaons; un seul voyageur chrétien indique les pyramides parmi les merveilles qu'il a vues en Orient; ce voyageur, nommé Gérard, avait été envoyé auprès de Saladin par Frédéric, empereur d'Allemagne. Voici comment il parle des pyramides dans sa relation : « A » un mille de la nouvelle Babylone et dans le dé» sert, sont deux montagnes formées de grandes » pierres de marbre carrées et placées avec un art » admirable ; ces deux montagnes, également car» rées, sont de même hauteur et de même largeur, » et éloignées l'une de l'autre de la portée du trait ; » leur base s'étend à la portée d'un javelot, lancé » d'une main vigoureuse, et leur élévation est de » deux portées de flèche. » Je ne cite pas cette description comme très exacte, mais comme la seule qui existe dans nos langues d'Europe pour le douzième et le treizième siècle ; plus tard, dans le qua-

torzième siècle, un pélerin champenois, le seigneur d'Anglure, visita aussi les pyramides, qu'il appelle les *Greniers de Pharaon*. Son récit est assez curieux pour que je vous en donne ici un extrait : « Quand nous fûmes venus à iceux greniers, il nous » sembla être la plus merveilleuse chose que nous » eussions vue en tout le voyage pour trois choses » seulement ; la première fut pour la grande largesse » qu'ils ont par le pied de dessous, car ils sont » quarrés de quatre quarres, en chacun quatre l'on » peut trouver neuf cents pieds mesurés et plus ; » la seconde pour la grande hauteur dont ils sont, » et sont ainsi comme à la façon d'un fin diamant, » c'est à savoir très larges dessoubs, et très aigus » par-dessus ; sachez qu'ils sont si très haut que se « une personne estoit au-dessus, à peine pourroit- » être aperçue, neant plus que une corneille ne » sembleroit-il être gros ne grand ; la tierce chose » fut pour les très nobles et gros ouvrages dont ils » sont faits de grosses et grandes pierres taillées » bien, et qui peut avoir puissance d'en tant amas- » ser illec, et d'icelles pierres si noblement asseois » comme elles sont, et vismes adonc que sur l'un » d'iceux greniers, ainsi comme au milieu en mon- » tant avoit certains ouvriers massons, qui a force » desmuroient les grosses pierres taillées qui sont » la couverture desdits greniers, et les laissoient » dévaler aval, d'icelles pierres sont faits la plus » grande partie des beaux ouvrages que l'on fait au

» Caire et en Babylone, et que l'on y fist de long-
» temps, et nous fut juré et certifié par iceluy tru-
» chement qui illec estoit avec nous, et par autre
» ainsi, que ja estoient mille ans passés que l'on
» avoit commencé à escorcher et descouvrir iceux
» greniers, et si ne sont que à moitié descouverts
» et jà pour ce ne pleut, ne pleuvera dedans, car
» c'est trop noble maisonnage et faut qu'il soit moult
» épais. Ainsi, nous fut-il dict que en celles pierres
» que l'on descend d'iceux greniers, le soudan y
» prend les deux parts du proffit qui en ist, et les
» massons l'autre tiers, et sçachez que iceux massons
» qui iceluy grenier descouvrant et qui n'estoient
» que ainsi comme au milieu en montant, que à
» peine les pouvons-nous apercevoir, et n'en sçeus-
» mes rien jusques nous vismes cheoir les grosses
» pierres comme muitz à vin que iceux massons
» abattoient, nonobstant que nous oyons bien les
» coups de marteaux, mais nous ne sçavions que
» c'estoit.

» Vous devez sçavoir que cesdits greniers sont
» appelés les greniers de Pharaon, et les fit faire
» iceluy Pharaon au temps que Joseph, le fils de
» Jacob, fut tout gouverneur du royaume d'É-
» gypte par l'ordonnance d'iceluy roy, c'estoit
» pour mettre et garder fromens pour un cher
» temps que iceluy Joseph avoit prophétisé estre
» advenir au royaume d'Égypte, selon le songe
» d'iceluy roy Pharaon si comme il est escrit plus

» amplement au texte de la saincte Escripture.

» Tant qu'est à parler d'iceux greniers par de-» dans nous n'en pourrions proprement parler, » car l'entrée dessus est murée, et par devant sont » très grosses tombes, et nous fud dict que illec est » le monument d'un Sarrasin, celles entrées furent » murées, pour ce que l'on y avait coustume de » faire fausses monnoies, et tout bas sur terre à » un pertuis auquel nous fûmes moult avant par » dessoubs icelui grenier, et n'est pas du haut d'un » hôme. C'est un lieu moult obscur et mal flai-» rant pour les bestes qui y habitent. »

J'espère que ma citation ne vous paraîtra pas trop longue, et que la naïveté du seigneur d'Anglure vous charmera comme elle m'a charmé; il ne faut pas trop se récrier sur la singulière destination que notre bon pélerin champenois donne aux pyramides; car il n'a visité et décrit ces monumens que parce qu'il les regardait comme des greniers établis par le patriarche Joseph; s'il n'y avait vu, comme plusieurs de nos savans, que des observatoires, des tombeaux de rois païens ou quelques temples des faux dieux, je ne crois pas qu'il se fût détourné de sa route pour contempler ces objets profanes. Au reste, voilà tout ce qu'on savait alors dans le monde chrétien sur les pyramides. Je dois avouer qu'à la même époque les Arabes étaient plus avancés; Abdalatif, qui avait visité les pyramides quelque temps avant notre gentilhomme champenois, en

a parlé avec un enthousiasme poétique ; il fait preuve en même temps d'un jugement éclairé et d'un esprit judicieux : « Des trois pyramides » de Giseh, nous dit-il, les deux premières sont » d'une élévation énorme ; leur grandeur a ins- » piré les poètes qui les ont comparées à deux » immenses mamelles qui s'élèvent sur le sein de » l'Égypte ; la troisième, qui est d'un quart moins » grande que les deux autres, est construite en » granit rouge, d'une dureté extrême ; quoiqu'elle » paraisse petite de loin, lorsqu'on en approche, » et que les yeux ne voient plus que sa masse, » elle inspire une sorte de saisissement, et les yeux » en sont éblouis. » L'auteur arabe ne peut trouver d'expressions pour rendre son admiration et sa surprise, lorsqu'il considère tous les moyens que l'art a employé pour donner aux pyramides leur solidité ; elles doivent à leur forme d'avoir résisté au temps, ou plutôt il lui semble que ce soit le temps qui ait reculé devant ces masses immortelles; « c'est le prodige de l'art, ajoute Abdalatif, le mi- » racle de la géométrie; aussi peut-on dire que ces » monumens nous parlent encore de ceux qui les » ont élevés, nous racontent leur histoire et nous » vantent leur génie. »

Dans le quinzième et le seizième siècle, quelques pélerins de l'Occident ont décrit l'Égypte, et parlé des pyramides; j'ai lu la relation de Belon, d'un prince de Radziwil, de Furer d'Aimendof, de Pros-

per Alpin, de Palerne; tout ce que disent ces pèlerins de la grande pyramide de Chéops, se rapporte à ce qu'en ont dit Hérodote et Diodore de Sicile, et leur description ne manque point d'une certaine exactitude; ils avaient pénétré dans l'intérieur de la pyramide, ils avaient vu le puits mystérieux, et les deux chambres centrales qu'on n'appelait point encore les chambres du roi et de la reine; dans le siècle suivant, on voit des voyageurs plus instruits, et qui, pour apprécier les monumens, n'ont rien négligé de ce qu'on connaissait alors de l'antiquité. Je me bornerai à vous indiquer le voyage du curé de Fontainebleau, Vansleb, que j'ai emporté avec moi et que j'ai maintenant sous les yeux; le grand spectacle des pyramides avait tellement échauffé son imagination, lui avait donné une telle confiance dans l'avenir, qu'il nous dit très naïvement : *Et moi aussi, je vais m'occuper d'un ouvrage immortel;* Vansleb s'occupait alors de son *Histoire des patriarches d'Alexandrie*, et c'est là l'ouvrage qui devait durer autant que les pyramides; il y a moins de vanité, il faut le dire, et quelque chose de plus grand et de plus vrai dans les paroles que Bonaparte adressait à son armée victorieuse.

Je ne vous parlerai point des voyageurs qui sont venus plus tard; le consul Maillet les a surpassés tous par son savoir comme par son exactitude; pendant près d'un siècle, on n'a connu l'Égypte et

les pyramides que d'après la relation de l'ancien consul de France au Caire ; le monde admirait alors ces grands monumens, et les regardait comme les plus éclatantes merveilles que l'antiquité eût produites. La philosophie moderne est venue ensuite, et sans nous rien apprendre de bien positif, elle a déclamé fort éloquemment contre ceux qui ont bâti les pyramides. On s'afflige, dit Volney, de penser que pour construire un vain tombeau, il a fallu tourmenter vingt ans une nation entière. Volney part de là pour nous peindre les corvées et les vexations de tout genre qui ont pesé sur les sujets des Pharaons ; il s'indigne contre *l'extravagance et la cruauté des despotes qui ont commandé ces barbares ouvrages*. Ne voilà-t-il pas de bien grands mots, pour nous dire ce que nous savions déjà, que les pyramides n'ont pas été construites sous un gouvernement représentatif et que leur budget n'a point été voté par des chambres ; la source d'erreurs la plus commune pour certains esprits et même pour de grands philosophes, c'est de juger toujours les siècles passés d'après les idées du siècle présent. Si, de nos jours, il prenait fantaisie à un roi de France, à un roi d'Angleterre de bâtir des pyramides comme celles de Giseh, sans doute que l'opposition n'aurait rien de mieux à faire que de répéter la tirade philosophique de Volney. Mais je pense qu'on n'avait pas tout-à-fait les mêmes idées dans la vieille Égypte, où la construc-

tion d'un temple, d'un palais, ou d'un tombeau n'était pas une simple question de finances, mais une affaire religieuse. Les inscriptions trouvées dans tous les grands édifices de Thèbes portent expressément, qu'ils ont été *bâtis en pierres dures, pour que les dieux fussent honorés et que le nom des rois fût vivifié à jamais*. Nous voyons dans ces mêmes inscriptions, que lorsqu'un monument était achevé, on invitait les dieux de l'Égypte à venir l'habiter, et les dieux ne se rendaient à cette prière, *qu'après s'être assurés de la solidité de l'édifice*[1]. Ainsi la religion présidait à tout ce que l'architecture produisait de grand, et voilà pourquoi l'architecture égyptienne enfanta tant de merveilles; voilà pourquoi en un mot on construisit des pyramides ; ces sortes de constructions étaient pour les princes et même pour leurs sujets un acte de piété et de patriotisme. N'y avait-il pas d'ailleurs quelque chose de moral dans cette préoccupation d'un puissant monarque qui se fait bâtir un tombeau pendant son règne ! Les princes ou les despotes dont la tyrannie a le plus pesé sur le monde ne s'occupaient guère de leurs monumens funèbres, et lorsqu'ils ruinaient leurs peuples, ce n'était pas à coup sûr avec la pensée de construire leurs propres sépulcres.

Après avoir employé toute la journée à parcourir

[1] On n'a qu'à lire les lettres de M. Champollion sur les monumens de Thèbes.

le vaste plateau des pyramides, nous sommes retournés vers le soir dans la chambre sépulcrale où nous avions déposé nos bagages ; nous avons soupé avec nos provisions, et nous nous sommes étendus sur des nattes ou sur la pierre; il n'est pas aisé de trouver le sommeil sous ces voûtes funèbres, d'abord parce qu'on n'y est pas commodément, ensuite parce qu'on y est très préoccupé de ce qu'on a vu; il n'y a guère que les morts qui aient jamais pu dormir dans le lieu où nous avons passé la nuit; le lendemain au premier rayon du jour, je me suis levé, et j'ai voulu voir les cimes des pyramides éclairées par les lueurs naissantes du matin. Comme toujours les choses les plus communes se mêlent aux plus merveilleux spectacles, nous avons vu arriver une troupe d'almées, du village d'Abousir; elles venaient égayer par leurs chants et par leurs danses les voyageurs que la renommée leur avait annoncés : quel contraste, quelle singularité que de voir des danseuses et des filles de joie dans des sépulcres, et des femmes prostituées se donner en spectacle en présence des pyramides! Au reste, il est plus d'un tombeau de la vieille Égypte qui eût pu nous montrer sur le granit l'image de ce qui se passait sous nos yeux; au milieu de ce spectacle profane, il est entré dans notre chambre un Arabe en cheveux blancs; il s'est adressé à deux de ses fils confondus dans la foule, en prononçant des paroles remplies de colère et paraissant les maudire; nous

avons compris qu'il voulait les emmener avec lui, et comme ils ne se hâtaient pas de lui obéir, il s'est incliné vers la terre, a pris du sable dans ses mains, et l'a jeté à plusieurs reprises sur sa tête ; je n'ai jamais vu un désespoir pareil à celui de ce malheureux père ; il accusait tour-à-tour les pyramides, les voyageurs et les almées, de porter la corruption jusque dans les tribus du désert. Cette scène a duré plus d'une demi-heure, et lorsque nous sommes partis, le vieillard était encore à genoux, les yeux mouillés de larmes, et son front tout couvert de poussière. Rien ne m'a plus attendri que ce spectacle qui vous semblera peut-être vulgaire ; mais dussé-je paraître à vos yeux, mon cher ami, dussé-je paraître aux yeux des savans aussi petit qu'un homme vu du sommet de la pyramide de Chéops, je dois vous avouer que j'ai oublié alors toutes les grandes choses que j'avais autour de moi.

LETTRE CXXVII.[1]

LA PLAINE D'ABOUSIR ET DE SAKARA. — SANTON MUSULMAN. — LES PYRAMIDES D'ABOUSIR. — LA PLAINE DES MOMIES. LES CATACOMBES. TRAFIC DES MOMIES. USAGES ET CROYANCES DES ANCIENS ÉGYPTIENS POUR LEURS SÉPULTURES.

Le Caire, 1831.

En quittant les pyramides de Giseh, nous nous sommes avancés au midi dans de vastes plaines couvertes de sable ; dans ces campagnes arides, les pyramides d'Abousir s'élèvent çà et là, les unes encore debout, les autres affaissées sous le poids des siècles ; aucune végétation, aucun signe de vie ne se fait remarquer sur notre route ; tout est immo-

[1] Cette lettre sur la plaine d'Abousir et de Sakara est adressée à M. Raulin.

bile, tout est muet dans ces tristes régions; le temps lui-même semble y avoir suspendu sa course, et le ver du tombeau n'y a rien à faire. On nous a fait remarquer à notre gauche la chapelle d'un santon musulman; une lampe est toujours allumée dans cette chapelle, souvent visitée par les Arabes du voisinage; un derviche reçoit les offrandes des pèlerins; les uns adorent en ce lieu le tombeau du patriarche Joseph, d'autres sa prison; l'histoire nous apprend que le fils de Jacob fut embaumé après sa mort, et qu'on lui fit des funérailles comme aux Égyptiens; on le déposa sans doute dans cette campagne lybique qui s'étend devant nous; ce fut là que les Hébreux enlevèrent ses dépouilles lorsqu'ils sortirent de l'Égypte. Le docteur Clarke prétend que Joseph eut pour tombeau la grande pyramide de Giseh; cette supposition me paraît tout-à-fait chimérique, et je ne crois pas devoir m'y arrêter.

Après avoir marché quelque temps, nous sommes arrivés à l'endroit du désert, qui se trouve à l'ouest du village de Sakara; à mesure que nous avancions, cette solitude nous paraissait plus affreuse; le sol a été bouleversé plusieurs fois; les vents y ont accumulé des sables; les fouilles y ont creusé de profonds ravins; on y reconnaît à chaque pas la région ténébreuse que les vieux Égyptiens appelaient l'*Amenti;* nous avons compté dans cette plaine jusqu'à neuf pyramides: plusieurs sont plus

ou moins dégradées, quelques-unes ressemblent à ces tumulus de pierres que nous avons vus dans l'emplacement de Troie, sur le mont Sipille et dans d'autres parties de l'Orient. Les voyageurs ont souvent visité celle de ces pyramides [1] que les Arabes appellent *Haran-el-Modarrageh,* pyramide à gradins; les habitans croient qu'elle était le siége des Pharaons, et que les rois d'Égypte y proclamaient leurs lois; la plus grande des pyramides de Sakara a été ouverte, il y a quelques années, par un général prussien [2]; on y a trouvé beaucoup de corridors, de galeries souterraines, beaucoup de chambres ornées de faïence ou de porcelaine coloriée. Dans une des salles, on avait remarqué un petit sanctuaire formé avec des grosses pierres de granit, qui paraissait avoir été destiné à la célébration de quelque mystère; la voûte était encore noircie de la fumée des lampes qu'on y tenait allumées. Cette pyramide renferme un grand nombre d'inscriptions ou de tables hiéroglyphiques, ce qui la distingue des grands monumens de Giseh; tout nous porte à croire qu'elle avait servi aux cérémonies et aux initiations des prêtres de Memphis; l'ouverture par laquelle on y avait pénétré, se trouve maintenant refermée par les sables, car le génie de l'homme

[1] La plupart de ces pyramides de Sakara ont été visitées et décrites par M. Jomard et par M. Gratien Lepère. Voyez les mémoires de la Commission d'Égypte.

[2] Voyez le Voyage de Mme Minutoli.

qui a bâti toutes ces montagnes de pierres, n'a pu dompter ni soumettre à ses lois les tourbillons et les sables du désert. M. S..., un des drogmans du consulat de France, qui nous accompagnait, nous a montré une autre pyramide de moindre grandeur, que lui-même avait fait ouvrir; il n'y a trouvé que des paniers d'osier, une échelle de bois et un crâne doré.

Quelques fragmens d'albâtre, de porphire, de poterie, de verre, quelques idoles de bois ou de terre cuite des amulettes, des lambeaux d'étoffes, dispersés çà et là sur le sable, nous ont averti que nous étions sur le plateau qu'on appelle la plaine des momies; là des galeries souterraines, des grottes creusées dans le roc vif, se prolongent dans toutes les directions, s'étendent au loin et se correspondent les unes aux autres comme les rues et les places d'une grande cité. Au niveau du sol on aperçoit quelques arbustes d'accacia; ces signes verdoyans annoncent ordinairement l'ouverture par laquelle on pénètre dans les catacombes; il est probable toutefois que ces ouvertures perpendiculaires par lesquelles on descend à l'aide d'une corde, n'étaient point le chemin par où les morts se rendaient à leurs dernières demeures; sans doute qu'on découvrira plus tard les routes ténébreuses qui conduisaient dans la nécropole de Memphis, et qui devaient commencer à la lisière du désert, près du lac d'*Acherusia*.

Nous sommes entrés dans plusieurs catacombes, par des ouvertures latérales creusées dans le sable; quoiqu'elles aient été souvent visitées, on y trouve des lambeaux de vêtemens, des morceaux de toiles, des bandelettes, qui ont servi d'enveloppes aux momies; quelques-unes des grottes sépulcrales renferment encore des ossemens, des restes de bitume, de résine, ou autres matières employées à l'embaumement; partout on remarque des niches de six ou sept pieds de profondeur, où se plaçaient les corps, et qui sont restées vides; en avançant sous les voûtes, le voyageur foule sous ses pieds des corps mutilés et sortis de leurs sarcophages. Ces tombes offrent un aspect mystérieux, qui ne ressemble en rien à nos tombeaux d'Occident; chez nous, l'extérieur du sépulcre parle en quelque sorte aux yeux des passans, et leur dit quelque chose du dépôt qui lui est confié; chez les anciens Égyptiens, il n'en était pas ainsi; les inscriptions ou les épitaphes des morts y étaient toujours placées en dedans du tombeau, soit sur un cercueil de granit ou de bois de sycomore, soit sur les feuilles de papyrus qu'on avait soin de mettre entre les jambes du mort, sur sa poitrine ou sous ses vêtemens. Ce qu'on écrivait de la sorte dans la tombe des morts, ne devait pas être lu par les vivans, mais par les habitans de l'*Amenti*; tout ce qui était dans les sépulcres ne devait reparaître au grand jour qu'à l'époque où les ames reprendraient leurs corps, et lorsque le *Dieu-soleil*, le régénéra-

teur des mondes, viendrait rendre la vie aux tombeaux; cette croyance et les usages qu'elle avait introduits, ont dû jeter beaucoup de confusion dans ces régions du trépas; voilà pourquoi, même aujourd'hui, il n'y a rien de régulier dans les fouilles, pourquoi la science est obligée d'aller sans cesse à la découverte, et que toutes les recherches se font pour ainsi dire au hasard.

Ce sont les Arabes qui ont découvert et fouillé la plupart de ces catacombes; ce qui les anime et les encourage, c'est l'espoir d'un trésor caché dans les tombeaux; lorsqu'une catacombe est ouverte pour la première fois, ils n'y admettent pas volontiers les étrangers, avant de l'avoir dépouillée de tout ce qu'elle avait de plus précieux. Souvent ils la referment et la rouvrent ensuite pour la montrer aux voyageurs comme une découverte nouvelle; car après avoir enlevé tout ce qui pouvait tenter leur cupidité, ils espèrent encore tirer quelque parti de la curiosité des amateurs; ils en font par là comme un spectacle qu'ils renouvellent dans l'occasion, et qui leur procure chaque jour de nouveaux *bakchis*; rien n'égale l'habileté avec laquelle tous ces barbares exploitent la curiosité ignorante des Européens, et même celle des gens les plus habiles. Les catacombes sont pour eux comme des mines d'or ou d'argent; dans les villages qui environnent le désert, on n'a pas de meilleur moyen de s'enrichir; les cabanes de Sakara, d'Abousir,

et de Daschour, étalent sans cesse quelques dépouilles mutilées de l'ancienne Memphis.

Lorsqu'on veut faire des fouilles productives, on est obligé d'associer aux bénéfices de l'entreprise les cheiks et les principaux habitans du village le plus voisin; on m'a dit que les dépouilles des morts avaient souvent fait naître des jalousies et des discordes parmi les Arabes; chaque tribu a son district au-delà duquel il ne lui est pas permis de porter ses recherches; j'ai remarqué qu'aucun des Arabes qui nous avaient accompagnés aux pyramides de Giseh, n'était venu avec nous dans la plaine de Sakara; il nous est arrivé d'autres Arabes qui ont offert de nous conduire dans la plaine des Momies.

Il y a plusieurs siècles qu'on fouille la vaste nécropole de Sakara; j'ai lu dans un ancien voyageur que la république de Venise faisait un traitement extraordinaire à son consul au Caire, afin qu'il se transportât chaque année dans la plaine que nous venons de parcourir, et qu'il encourageât par sa présence les fouilles des catacombes; ce qu'on recherchait le plus à Venise dans le seizième siècle, après les riches marchandises de l'Inde arrivées par l'Égypte, c'était des momies; il n'y avait point de navire vénitien qui n'en rapportât dans sa cargaison; on se servait alors des momies pour composer une poudre merveilleuse, qu'on appelait *la mumie*, et qu'on vendait comme un élixir de longue vie;

le roi de France, François Ier, nous dit Belon, n'allait nulle part que ses sommeliers ne portassent avec eux *de la mumie ainsi que de la rhubarbe;* la poudre faite avec les momies de Sakara, eut ainsi pendant plus de deux siècles, la vertu de guérir toutes sortes de maladies; les momies d'Égypte furent recherchées ensuite comme des objets de curiosité; dès-lors leur exportation en Europe ne fit que s'accroître; il n'y eut point d'amateur d'antiquités qui ne voulût avoir une momie; la conservation miraculeuse des corps parut un phénomène qui attira l'attention des curieux, et fit mettre un nouveau prix aux dépouilles des tombeaux égyptiens.

Ce commerce des restes de l'homme m'a toujours beaucoup surpris, et je ne puis m'accoutumer à l'idée d'un pareil trafic. Tout le monde convient que nous devons respecter les morts; mais combien de temps, dites-moi, les dépouilles enfermées dans un tombeau seront-elles l'objet de nos respects? Y a-t-il prescription pour la mémoire de ceux qui ne sont plus, et pour ce que le temps a épargné de leur existence fragile dans ce monde, comme pour les droits d'un propriétaire absent depuis un certain nombre d'années? Quand je songe aux pleurs qui ont coulé autour des tombeaux qui sont devant nous, et que je ne vois plus que des cercueils brisés, des sépulcres livrés au brigandage, j'avoue que ma pensée reste confon-

due. Les pierres sépulcrales avec le dépôt que leur confia la piété des vieux temps, sont devenus la matière du négoce; il y a des revendeurs et des courtiers pour ce qui reste des rois et des pontifes. Ombres des Pharaons, c'est en vain que vous avez cru reposer éternellement à l'abri de vos remparts de marbre et de granit; tout cet appareil qui devait vous assurer le respect des peuples, n'a fait que tenter l'avidité des générations qui sont venues; si vous aviez été ensevelis comme les pauvres fellahs, ce qui restait de vous sur la terre se serait mêlé au limon du Nil, se serait confondu avec les feuilles des palmiers, avec l'herbe des prés, avec les gerbes de la moisson; les vents, les flots et la terre vous auraient dérobés aux regards avides des marchands et des curieux; les anciens oracles de l'Égypte vous avaient annoncé qu'au bout *de trois mille ans* le puissant Osiris ouvrirait vos tombeaux et vous ramènerait au séjour de la vie; après trois mille ans en effet, vos tombeaux se sont ouverts; mais des brigands armés de la flamme et du fer y ont pénétré; vous en avez été arrachés violemment, et vous êtes exposés en vente dans les cités de l'Occident.

On jugera peut-être que je porte trop loin mes scrupules; il peut se faire qu'on trouve dans mes plaintes plus de poésie que de vérité; mais dans notre siècle de lumières, n'y aura-t-il donc personne pour me dire où finit le respect qu'on doit aux morts?

Depuis quelque temps on n'a point découvert de puits de momies dans la plaine de Sakara ; l'ardeur des fouilles, m'a-t-on dit, s'est ralentie, depuis qu'il a été reconnu que les momies de Thèbes l'emportent sur celles de Memphis ; les corps trouvés dans les catacombes de Sakara paraissent avoir été préparés avec moins de soin ; les momies de la Thébaïde sont plus fermes, plus compactes ; elles conservent mieux la couleur naturelle de la chair et des os ; j'admets volontiers ce motif qui semble avoir donné quelque repos aux morts ensevelis dans le voisinage des pyramides ; mais j'ai peine à croire que ce soit là l'unique raison qui ait diminué le nombre des fouilles ; les dévastateurs des tombeaux sont comme tous ceux qu'anime l'amour du pillage ; ils se sont arrêtés aux lieux qui leur promettaient de l'or, et lorsqu'ils n'ont plus trouvé ce qu'ils cherchaient, ils ont suspendu leurs recherches ; parmi toutes ces tombes muettes et cachées sous les sables amoncelés, on a fouillé d'abord autour des grandes pyramides, autour des monumens les plus remarquables ; tant qu'on a trouvé autour des morts quelque chose de la magnificence de ce monde, le pillage n'a pas cessé ; à la fin, il n'est resté à la cupidité que les dernières demeures du pauvre, que les cimetières du peuple ; voilà, je pense, pourquoi les momies de Sakara ont perdu de leur prix.

Pour vous faire juger le spectacle que j'ai sous

les yeux, et pour vous associer à tous les sentimens que j'éprouve, je veux vous rappeler ici en peu de mots ce qu'on a pu savoir des funérailles des anciens Égyptiens. Le peuple égyptien était divisé en trois classes; il y avait aussi trois sortes de sépultures; celle qu'on appelait les sépultures d'Osiris, réservées aux prêtres, celle des militaires, puis celle des ouvriers, des artisans et des laboureurs. Quelquefois les corps n'étaient point portés dans les catacombes, et dans les derniers temps de Memphis, lorsque le nombre des tombeaux ne suffisait plus à ceux qui mouraient, les morts restaient souvent à la garde de leurs proches, et ne quittaient point la demeure des vivans. Nous lisons dans une vie de saint Antoine, que lorsque ce modèle des anachorètes mourut au fond de son désert, il conjura ses disciples d'enterrer ses dépouilles secrètement, et surtout de *ne point porter son corps en Égypte*, car *ceux de Memphis*, disait-il, *le garderaient dans leurs maisons*[1]. Le plus grand soin des Égyptiens à l'égard des morts, consistait à les embaumer, et à préserver leurs dernières dépouilles d'une entière dissolution; pour cela, on vidait l'in-

[1] Le corps de saint Antoine ne resta pas dans le désert; découvert en 561, transféré la même année à Alexandrie, et soixante-quatorze ans après à Constantinople, il fut transporté en 980 à Vienne, en Dauphiné; au siècle dernier, il était encore dans l'église prieurale de la Motte-Saint-Didier. (Voyez le Recueil des bollandistes et la *Vie des Saints* de Butler.)

térieur des corps, en employant des aromates, le natron, le sel, ou l'extrait de cèdre; les morts étaient ensuite enveloppés de plusieurs replis de toile de lin ou de coton; c'est là que se montrait encore la distinction des rangs et la magnificence des riches; pour les pauvres, on se contentait d'infuser du nitre dans leurs corps, qu'on tenait exposés à l'air, qu'on suspendait quelquefois aux arbres et qu'on faisait sécher au soleil comme la brique formée du limon du Nil.

La religion des Égyptiens leur persuadait qu'à la suite d'un certain nombre de révolutions du globe, les morts reviendraient à la lumière, et que les corps qui n'auraient pas été détruits, seraient animés d'un souffle nouveau; on était persuadé que l'homme se couchait dans la tombe comme le soleil dans l'Océan, et qu'après être resté quelque temps dans la région des ténèbres, il devait reparaître sur la terre comme l'astre du matin; les habitans de la *région pure* (c'est ainsi qu'on appelait l'Égypte) partaient de ce monde comme on part pour un voyage; plusieurs corps, trouvés dans les hypogées, ont sous leurs têtes leurs vêtemens, comme si les morts se fussent attendus à être réveillés pour continuer leur route; ils voulaient avoir auprès d'eux la représentation de leurs usages, de leurs travaux, de leurs plaisirs; chacun voulait partir de cette vie et revenir sous le ciel, avec ses penchans, avec ses goûts, avec sa renommée, avec les connaissances

qu'il avait acquises, avec tout ce qui l'avait occupé, avec tout ce qu'il avait aimé sur la terre; de là les scènes de la vie domestique, l'image de toutes les professions, les tableaux d'histoire publique et privée qu'on trouve partout sculptés sur la pierre dans l'intérieur des tombeaux.

SUITE

DE LA LETTRE CXXVII.

PUITS DES OISEAUX. — PYRAMIDES D'HASSICHITS. — HYPOGÉES NOUVELLEMENT DÉCOUVERTS. — RÉFLEXIONS SUR LES TOMBEAUX ET SUR LA PLAINE DE SAKARA.

Le Caire, 1831.

Après avoir parcouru la plaine des Momies, nous avons dirigé nos pas vers la lisière orientale du désert, et nous sommes arrivés aux catacombes des oiseaux; ce sont des caveaux souterrains, recouverts de plusieurs pieds de sable; nous avons pénétré dans ces caveaux par une ouverture latérale, qui paraît avoir été pratiquée récemment; on aperçoit, dès l'entrée, des voûtes et des galeries qui se prolongent très loin, et dont on n'a pas trouvé le fond;

partout, sont des amas de vases de terre de forme oblongue, fermés hermétiquement; chacun de ces vases, qui ressemblent à nos cruches de bière, contient la momie d'un oiseau, le plus souvent d'un ibis; nos compagnons qui ont pénétré plus avant que moi, ont remarqué une salle de six pieds de hauteur sur six pieds de large, qui est remplie de ces oiseaux sacrés; les jarres sont couchées horizontalement étage par étage, les couvercles toujours en dehors. A mesure qu'un rang est enlevé, un autre paraît par derrière; les oiseaux enfermés ainsi dans les catacombes, sont plus nombreux que le sable qui les couvre; il y a plus de quatre-vingts ans que ces catacombes sont ouvertes, et elles sont loin d'être épuisées; peut-être leur conservation est-elle due au même motif qui fait respecter aujourd'hui les momies de Sakara; on est à peu près sûr que les oiseaux n'ont point emporté de trésors avec eux.

Nous avons ouvert plusieurs vases; la plupart des oiseaux s'y retrouvent avec leur bec effilé, avec leurs plumes noires et blanches, avec leurs pattes repliées sous l'aile; la toile qui les couvre n'a presque pas ressenti l'outrage du temps; chose digne de remarque, les siècles ont fait disparaître de l'Égypte l'espèce des ibis, et ceux de ces oiseaux qui dorment depuis si long-temps sous les sables, n'ont rien perdu de leurs formes.

On trouve d'autres animaux mêlés aux momies des

ibis, mais cela est fort rare ; il serait possible qu'on découvrît dans le désert où nous sommes, quelques catacombes consacrées à des animaux d'une autre espèce ; vous savez que dans la vieille Égypte, la plupart des animaux avaient leurs funérailles comme l'homme ; l'histoire ancienne nous apprend qu'on enterrait les chats à Bubaste, les bœufs dans l'île de Prosopitis, les éperviers à Buto, etc., etc. Cet usage d'ensevelir les animaux était généralement adopté parmi les Égyptiens ; dans les mœurs et les institutions de la vieille Égypte, j'avoue que rien ne m'a plus étonné ; les explications que nous donne là-dessus Diodore de Sicile, ne diminuent point ma surprise, et ne satisfont pas entièrement ma raison ; si on honorait certains oiseaux, parce qu'ils détruisaient les serpens, pourquoi les serpens étaient-ils en quelque sorte divinisés ? si l'icheneumon, qui mange les œufs des crocodiles, obtenait pour cela le respect des Égyptiens, pourquoi le crocodile était-il aussi en vénération dans plusieurs cités voisines du Nil ? Accordait-on aux animaux les honneurs de la sépulture à cause de leur utilité et des services qu'ils rendent à l'homme ? mais quel animal fut jamais plus utile en Orient que le chameau, quel animal rendit plus de services à l'homme que l'âne d'Égypte ? et cependant l'âne et le chameau paraissent avoir été bannis de ces asiles réservés aux oiseaux, aux quadrupèdes, aux reptiles, aux poissons, à tout

ce qui avait connu la vie ; qui m'expliquera l'exclusion à laquelle paraissent avoir été condamnées ces deux utiles espèces ? Pour moi, qui viens de savoir par moi-même tout ce que vaut l'âne du Caire, tout ce que vaut le chameau du désert, j'avoue que leur absence au milieu de ces honneurs funèbres rendus à toute la nature animée, m'a causé une véritable surprise, et peu s'en faut que je ne répète en cette occasion ce que disait Tacite des images de deux illustres Romains aux funérailles de Germanicus.

On nous a dit que l'usage d'ensevelir les animaux pouvait avoir pour objet la salubrité du pays; cette raison ne me paraîtrait pas suffisante, et ne s'appliquerait point à toutes les sépultures d'animaux ; je n'en citerai qu'un exemple ; on ne portait les dépouilles des bœufs dans l'enceinte funèbre qui leur était destinée, que lorsque leur corps avait été consumé par la putréfaction, et lorsqu'il n'en restait que les os, lesquels ne pouvaient répandre aucune épidémie ; quel avantage pouvait d'ailleurs apporter à l'Égypte, sous le rapport de la salubrité, la sépulture d'un monstre du désert, comme le loup ou le lion, celle d'un oiseau, comme l'ibis ou l'épervier, ou de quelques poissons du Nil !

On a donné beaucoup d'autres raisons dont je ne vous parlerai point ; le monde où nous sommes a tant d'usages, tant d'institutions, qui ne s'expliquent pas ! qui ne sait que les sociétés humaines,

surtout chez les anciens, ont un côté mystérieux qu'on ne peut soumettre à des interprétations vulgaires. Pour se faire une juste idée de plusieurs coutumes des Égyptiens, je pense qu'il faudrait d'abord connaître leur croyance religieuse qui se mêlait à toutes leurs actions, à toutes leurs pensées; cette religion qui leur faisait regarder les animaux comme des représentations symboliques de la divinité, plaçait l'homme au milieu des merveilles de la création et ne voulait pas qu'il en fût séparé, même au-delà de cette vie. C'était une chose agréable aux dieux d'Égypte, qu'on nourrît un animal pendant sa vie, et qu'on l'ensevelît après sa mort. Diodore de Sicile nous parle de gens qui faisaient des dettes et qui se ruinaient pour célébrer les funérailles du bœuf Apis, ou d'un animal révéré; dans toutes les solennités religieuses, dans les circonstances importantes de la vie, après un péril, après un événement heureux ou malheureux, on envoyait quelques animaux aux enceintes sacrés; il n'était pas d'Égyptien pauvre ni riche, qui, près de mourir, ne laissât aux siens le soin d'ensevelir quelques créatures que le souffle de la vie avait cessé d'animer; les hôtes des forêts, ceux du désert, les innombrables poissons du Nil, semblaient former le cortége de l'homme descendant au tombeau; persuadé, comme je l'ai dit, qu'il devait sortir un jour de la région ténébreuse, et revenir dans celle de la vie, l'homme voulait que

tout ce qui avait vécu de son temps, que tous les animaux qu'il avait vus sur la terre, ceux qu'il redoutait comme ceux qui l'aidaient dans ses travaux, pussent se réveiller avec lui et sortir de la tombe en même temps que lui. N'y a-t-il pas quelque chose de touchant, quelque chose de poétique et même de très moral dans de pareilles superstitions !

Après nous être reposés un moment à l'entrée des caveaux, nous avons continué notre route, nous avançant toujours du côté de l'orient. Notre caravane a marché près d'une heure à travers des monticules et des ravins de sable, et s'est trouvée en face d'une pyramide bâtie en briques crues ; elle paraît de loin comme un énorme amas de terre ou de décombres ; sa couleur brune contraste avec la couleur des sables qui l'environnent ; quoique cette pyramide soit fort endommagée, elle est encore debout sur une base de trois cents pieds carrés ; elle n'a pas plus de deux cents pieds de haut ; ce qui n'est pas la moitié de la hauteur des deux grandes pyramides de Giseh ; elle a de larges gradins ; nous y avons remarqué un sentier tournant qui va jusqu'à son sommet.

Cette pyramide de briques crues ne dit plus aux passans ce qu'elle leur disait au temps du roi Assichits : « Ne me comparez point avec les pyramides » de pierre, car je les surpasse autant que Jupiter » (Phta ou Amoun-ra) surpasse les autres dieux ;

» ceux qui me construisirent jetèrent des planches » dans un lac, et les ayant retirées avec la boue » qui s'y était attachée, ils en firent des briques, » et c'est avec ces briques qu'ils m'ont bâtie. » Telle était l'inscription que le roi Assichits avait fait graver sur la pyramide; cette pyramide fut sans doute la première qu'on construisit en briques, et malgré l'inscription fastueuse qu'on vient de lire, une semblable innovation eut peu d'imitateurs; aussi ne trouve-t-on que deux ou trois autres monumens de brique crue dans toute la nécropole de Memphis.

Le monument d'Assichits me rappelle le séjour des Hébreux en Égypte; les Juifs ont-ils travaillé aux briques de cette pyramide? Est-ce là qu'ont commencé ces plaintes qui précédèrent leur émigration? Comme la construction des pyramides se liait à des opinions religieuses, ils devaient craindre de participer à l'idolâtrie des Égyptiens; il n'en fallait pas davantage pour leur rendre insupportable le travail qu'on exigeait d'eux. Toutefois, nous ne savons là-dessus rien de positif; il est fâcheux que deux peuples qui se sont trouvés mêlés ensemble pendant plusieurs siècles, nous apprennent si peu de choses l'un de l'autre; Moïse ne parle que du départ miraculeux des Juifs, et ne nous donne que très peu de notions sur le peuple égyptien; les prophètes parlent quelquefois de Memphis et des bords du Nil, mais presque toujours en

termes généraux et vagues; d'un autre côté nous ne trouvons pas un mot dans Hérodote sur le sejour des Juifs en Égypte ; Diodore de Sicile et Strabon prononcent seuls le nom de Moïse; nul autre historien grec ne parle des Hébreux; les antiquités égyptiennes gardent le même silence sur les enfans de Jacob, et tout ce qu'on a trouvé dans les ruines de Thèbes sur le peuple d'Israël, c'est le nom et l'emblème du royaume de Judas, inscrit parmi les nations subjuguées par le roi Sésonchis [1].

Nous avons vu de loin plusieurs autres pyramides qu'on appelle les pyramides de Dachour; la plupart sont dans un état de dégradation qui annonce la plus haute antiquité; on compte dans les solitudes d'Abousir, de Dachour et de Sakara jusqu'à dix-neuf pyramides, qu'on peut apercevoir de tous les points de l'horizon; il n'est pas une de ces masses gigantesques qui ne mérite d'être observée avec soin par les voyageurs; mais lorsqu'on a vu les pyramides de Giseh, on n'a plus pour les autres qu'une attention fatiguée et distraite. Toutes ces plaines de sable avec les monumens qui les couvrent, ont été scrupuleusement examinées et fidèlement décrites par les savans de la Commission d'Égypte.

Nous nous sommes arrêtés à un mille de la

[1] Cette découverte a été faite par M. Champollion. Voyez les *Lettres écrites d'Egypte et de la Nubie*.

pyramide d'Assichits et sur la lisière du désert ; en cet endroit on a découvert, il y a quelques années, un magnifique hypogée ; toute notre caravane est entrée sous la voûte souterraine par une ouverture faite du côté de l'est ; une montagne de sable s'élève au-dessus de l'édifice ; l'intérieur offre d'abord une grande salle, soutenue par six piliers de granit, de sept à huit pieds de haut ; dans un coin de la salle vers le fond, on nous a montré la place d'un sarcophage qui a été enlevé ; près de là, nous avons vu un puits qui recevait sans doute les eaux du Nil ; du côté du nord est un enfoncement ou galerie qui conduit à deux petites chambres, placées à droite et à gauche, toutes deux construites d'un granit parfaitement poli ; tout le mur des quatre côtés est couvert de caractères hiéroglyphiques, de peintures représentant les scènes de la vie ordinaire ; les couleurs qui dominent dans ce tableau, et qui sont d'une fraîcheur éclatante, sont le vert, le rouge, le jaune, le noir. Il faut remarquer que ces couleurs avaient une signification qui leur était propre, et que dans l'écriture hiéroglyphique, on employait le vert, le rouge, le bleu ou le noir, comme dans notre langue nous employons une épithète pour exprimer ou pour modifier nos idées. Dans les figures des tableaux, nous avons reconnu plusieurs animaux, l'ibis, le scarabée, le faucon, plusieurs instrumens d'agriculture ; tout ce qu'on voyait en Égypte, et ce qu'on y voit encore paraît

se reproduire dans les hiéroglyphes; l'alphabet et le dictionnaire des anciens Égyptiens se trouvaient ainsi dans les objets qu'ils avaient sous les yeux; aussi saint Clément d'Alexandrie nous dit-il que les scribes de la vieille Égypte devaient sur toutes choses connaître les productions et la géographie de leur pays.

Les tableaux hiéroglyphiques que nous avons vus pourront un jour nous dire quel est le personnage enseveli dans l'hypogée nouvellement découvert; peut-être y trouvera-t-on le nom de quelque pontife qui présidait au culte de Sérapis? Si on en croit les antiques traditions, les autels de Sérapis s'élevaient aux confins de la terre des vivans, et de la triste région de l'Amenti, c'est-à-dire sur la lisière du désert et dans le lieu même où nous nous sommes arrêtés. L'hypogée qu'on vient de découvrir avait déjà subi plusieurs dégradations; une partie des parois de la galerie, qui se trouvait chargée de caractères égyptiens, a été sciée et enlevée; c'est comme si on avait arraché un feuillet dans un livre d'histoire, ou comme si on avait effacé quelques figures dans un tableau. Les conquêtes faites sur le sable deviennent ainsi la proie de la barbarie ignorante ou savante; toutes les fois qu'on se réjouit de ce que le temps a respecté, on s'afflige de ce que l'homme a détruit, et les ravages de l'homme l'emportent toujours sur ceux du temps.

Après avoir visité l'hypogée et tout ce qu'il ren-

ferme encore de curieux, nous nous sommes assis sur le sable, et nous avons dîné avec les provisions qui nous restaient; nous avons fait des libations aux dieux du triste Amenti, et notre conversation est tombée sur ce que nous venions de voir; chacun a parlé des impressions qu'il avait éprouvées; les uns avaient été frappés du grand spectacle des pyramides, les autres de la plaine des Momies et des catacombes, quelques-uns du silence et du deuil qui règne dans ces solitudes; toutes nos pensées étaient graves, et si on les livrait au public, on pourrait prendre nos paroles pour des dialogues entre quelques sages de l'antiquité.

Parmi les monumens qui nous restent des anciens, il n'en est point qui s'expriment mieux et plus clairement que les tombeaux; pour juger quelle était la civilisation chez une nation des temps primitifs, il suffirait peut-être de savoir comment cette nation traitait ses morts, et quelle idée elle se faisait de l'homme après la vie. Sans doute que le divin Platon avait visité cette plaine de Sakara, et c'est là qu'il puisa la philosophie du Phédon; tous ces sépulcres aujourd'hui dévastés, ces pyramides dégradées ou debout, les catacombes qui sont restées inconnues, et celles qu'on a livrées au pillage, attesteront toujours aux voyageurs que l'ame est immortelle, et que la doctrine d'une autre vie était le fond des croyances de la vieille Égypte. Pour moi, depuis que je vis au milieu des ruines et des sépul-

cres, j'ai recueilli au moins cette vérité, qu'une pensée a été donnée à l'homme, pour spiritualiser ses facultés, pour perfectionner son être moral, et cette pensée qu'il porte partout avec lui, est le sentiment de sa fin; les êtres vivans qui ont été jetés avec nous sur ce globe, ne songent point au terme de cette vie; l'image de la mort ne les frappe ni pour eux-mêmes, ni pour leurs semblables; tandis que des hommes viennent de tous les pays du monde visiter ces lieux où les générations humaines ont été ensevelies, des millions d'oiseaux ont passé sur la plaine de Sakara, sans songer qu'il y avait là une multitude innombrable d'animaux de leur espèce, qui dorment du sommeil de la mort. Cette seule différence suffit pour assurer la supériorité morale de l'homme, et pour l'élever au-dessus de tout ce qui respire; c'est par là que nous avons compris la vie future, et c'est la vie future qui nous donne l'idée la plus certaine de la justice divine; on sait combien les moralistes de tous les temps ont profité de la fragilité, de la brièveté de cette vie, pour donner à leurs préceptes une sanction puissante; personne n'est plus sage que la mort, nous dit le livre de Job, et la mort seule connaît les choses futures, c'est-à-dire les dernières destinées de l'homme.

Toute sagesse, comme vous le savez, nous est venue d'Orient; toutes les religions anciennes et nouvelles nous sont aussi venues de là; c'est surtout

dans les pays d'Orient, que l'esprit de l'homme paraît avoir été le plus préoccupé de la mort, et qu'on a le mieux profité de tout ce qu'elle enseigne; on reconnaît cette vérité à la magnificence des tombeaux dont nous avons partout rencontré les restes; tandis que notre Europe ne saurait montrer aux voyageurs un seul tombeau d'une haute antiquité, l'Orient est couvert de sépulcres, qui remontent à l'origine des sociétés humaines, et qui attestent que la civilisation de la terre a commencé dans les nécropoles.

J'ai regretté souvent dans mon voyage de n'avoir plus les forces et l'activité de la jeunesse; mais en traversant les solitudes de Sakara et d'Abousir, je m'applaudis d'être arrivé à cet âge où l'expérience de la vie peut éclairer nos jugemens et donner quelquefois de l'élévation à nos pensées; par la raison que j'ai long-temps vécu, j'ai peut-être mieux compris les leçons cachées sous les sables du désert et sous les pierres des mausolées. Je n'ai point oublié tout ce que, naguère, j'ai ressenti d'émotion, lorsque, parmi tous ces tombeaux d'Orient, je me suis arrêté devant celui qui s'est élevé au-dessus de tous les autres, et d'où sont venues les vérités qui ont subjugué la terre; quel sublime spectacle que celui d'un Dieu souffrant, d'un Dieu mort? Ainsi le christianisme, pour pénétrer dans toutes les ames, s'est associé à la douleur dont personne n'est exempt, et à la mort que tout le genre humain doit souffrir.

Je n'ai pas le temps de développer ici ma pensée ; il ne convient pas d'ailleurs de confondre les mystères de Golgotha avec ceux de la vieille Égypte.

Je vous ai promis de vous rendre compte de tout ce que j'aurai senti, de tout ce que j'aurai pensé, à mesure que les merveilles de l'Orient passeraient sous mes yeux, et je crois avoir rempli ma promesse ; les récits que je vous adresse ne sont pas seulement des descriptions de lieux, mais ils doivent être comme des souvenirs de ma vie, comme l'expression de mes sentimens et quelquefois même de mes rêveries ; je veux que vous puissiez me voir dans mes lettres, comme je vois nos vieux Égyptiens dans les hypogées, entourés de leurs croyances, de leurs habitudes, et de toutes leurs pensées écrites sur le granit ou sur le papyrus.

LETTRE CXXVIII.

LE LAC ACHERUSIA OU L'ACHERON DES ANCIENS. – LA FORÊT DE PALMIERS. – L'EMPLACEMENT DE MEMPHIS. – LA STATUE COLOSSALE DE SÉSOSTRIS. LA VÉNUS ÉTRANGÈRE. LE DIEU PHTA. HISTOIRE DE MEMPHIS ET DE SES RUINES.

Le Caire, mars 1831.

Nous avons quitté les campagnes de sable, et nous sommes entrés dans les plaines cultivées; nous laissions à notre gauche le village de Sakara, à notre droite le village de Darchour ou l'ancienne Acanthus; les campagnes que nous traversions sont arrosées par plusieurs canaux; en parcourant ces plaines si remplies de souvenirs, je cherchais des yeux le lac d'*Acherusia;* c'est là que le nocher *Caron*

recevait les morts dans sa barque, et les transportait sur la rive lybique, où les attendait la justice des dieux; c'est là qu'Orphée prit ces fables d'une autre vie qui civilisèrent la Grèce antique; nous ne voyons plus ni la barque fatale, ni le redoutable tribunal d'Osiris, ni le lac Acherusia; mais les localités se prêtent encore à l'explication des principaux récits de la poésie et de l'histoire; quand on vient de traverser la plaine de Sakara, lorsqu'on a parcouru les catacombes, il n'est pas difficile de se faire une idée des noirs rivages; d'un autre côté, les belles campagnes que nous voyons maintenant ne s'éloignent pas trop, par leur aspect riant, de tout ce qu'on a dit dans l'antiquité de ces prairies verdoyantes où se reposaient les ombres des hommes vertueux. Tous ces canaux qui se croisent et qui coupent la plaine en mille directions, nous rappellent assez bien le Cocyte, le Léthé, et ces fleuves qui se repliaient jusqu'à sept fois autour de l'empire de Pluton; ces grandes images me préoccupaient dans ma route, et j'espère qu'elles vous frapperont comme moi. Qu'y a-t-il de plus poétique, en effet, que d'accompagner le divin Orphée, les héros de l'Odyssée et de l'Énéide jusqu'aux sombres rives, et de pouvoir suivre sur la carte de Jomard ou de d'Anville, tous les chemins qui conduisaient à l'Élysée et au Tartare des anciens.

Après une heure de marche, nous sommes arrivés près du village de *Myt-Rayeneh*. Nous cherchions

tout ce qui pouvait nous éclairer sur l'emplacement de Memphis; à notre gauche, et sur les terrains les plus exhaussés, étaient sans doute les palais des rois qui commençaient à tomber en ruines au temps de Strabon; à notre droite s'élevait le temple de Cérès ou d'Isis, que les historiens placent à vingt stades de la grande cité; poursuivant notre marche du côté du Nil, nous nous sommes trouvés au milieu d'une belle forêt de palmiers; cette forêt me rappelait ce que Pline nous dit de la riche végétation et des grands arbres du territoire de Memphis. Rien n'est plus imposant que ces dattiers dont les troncs ressemblent à des colonnes de porphyre, et qui déploient leur large feuillage en forme de chapiteau. Sous nos pas, la terre était partout couverte d'un gazon fin et délié comme dans les parcs des rois, et des parties nitreuses, suintant à travers le sol, mêlaient une couleur blanchâtre à la verdure des plantes. Des blocs de marbre à moitié enfouis, et je ne sais quelles émanations de ruines, semblaient nous annoncer que de grands monumens avaient couvert autrefois ce terrain désert. A peine avions-nous fait quelques pas sous les palmiers, que notre principal guide s'est arrêté pour saluer la grande ombre de Memphis; nous avions autour de nous des tertres, des monticules formés par des décombres; ces tertres, ces monticules, avaient été des temples; ces ravins, ces fossés dont la plaine est sillonnée avaient pu être

des rues ou des voies sacrées ; cependant rien ne fixait particulièrement notre attention ; c'était un spectacle vague et confus où l'imagination pouvait voir mille objets différens, une grande image effacée qui se prêtait à toutes les conjectures. Tandis que nous nous promenions au hasard, et sans trop savoir ce que nous cherchions, nous sommes arrivés au bord d'une grande fosse, où se trouve étendue une statue colossale d'une seule pièce de granit rose. Il ne manque à cette statue qu'une partie des jambes ; les cuisses, le buste, et le visage tournés contre terre sont très bien conservés ; le colosse porte à la main un rouleau de papyrus, une tablette sur sa poitrine ; cette découverte est d'autant plus précieuse qu'elle se rattache aux souvenirs les plus authentiques de l'histoire ; nous lisons dans Hérodote que Sésostris ou Rhamsès-le-Grand, avait fait placer sa statue colossale devant le temple de Vulcain ; l'historien qui avait vu lui-même cette statue, avec celles de la femme et des enfans de Sésostris, nous dit que sa hauteur était de trente coudées ; plus de seize siècles après Hérodote, au douzième siècle de notre ère, un historien arabe, Abdalatif, retrouva le même colosse au milieu des ruines de Memphis, et la description qu'il nous en a laissée est tout-à-fait conforme au récit de l'historien grec. Rien n'est donc mieux constaté que la découverte d'un si beau monument.

L'auteur arabe s'étonne de la justesse des proportions dans les formes gigantesques de la statue; c'est selon lui tout ce que l'art peut produire de plus excellent, et ce que la pierre peut représenter de plus parfait; j'ai bien examiné la colonne dans tous les sens; je partage jusqu'à un certain point l'admiration d'Abdalatif, mais je ne vois rien là toutefois qui me rappelle les beaux chefs-d'œuvre de la Grèce; les Égyptiens ne cherchaient point dans leurs monumens à donner une idée de la beauté, mais seulement de la grandeur et de la durée; j'avoue que cette envie de surpasser et d'exagérer les formes de la nature, m'a mis quelquefois en garde contre les éloges donnés à la sculpture égyptienne; et j'en appelle là-dessus au sentiment de nos grands artistes; pour connaître et pour apprécier le goût des anciens Égyptiens, il suffirait peut-être de se rappeler leur mythologie; que pouvaient en effet inspirer au génie d'un sculpteur des dieux à tête de crocodile, des dieux à tête de chacal; à tête d'épervier, des dieux, moitié homme, moitié lion; Hérodote nous dit que la Grèce avait emprunté presque tous ses dieux à l'Égypte, à l'exception des trois Graces, et cela seul nous explique en quoi le génie grec différait du génie égyptien dans la culture des arts. Ce que j'ai remarqué dans les statues égyptiennes que j'ai pu voir, c'est qu'elles se ressemblent toutes, et qu'elles pèchent surtout par le manque d'expression, témoin celles

qu'on a trouvées avec des yeux de verre, de métal ou de diamant. Je ne m'étendrai pas davantage sur ce point.

La question qui m'occupe aujourd'hui, est de trouver l'emplacement du temple de Vulcain; il est bien évident que le temple était placé au lieu même où le colosse a été découvert; mais ne pourrait-on pas retrouver aussi la position de plusieurs autres édifices mentionnés par les auteurs anciens? Comme la statue est tombée la face contre terre, on peut juger comment elle était placée sur son piédestal; tout annonce qu'elle regardait les pyramides de Gisch, car elle est tombée dans cette direction; elle devait être placée devant le temple ou dans une cour du temple du côté du nord. Cherchons maintenant les édifices et les monumens que les auteurs anciens placent autour du temple de Vulcain ou de Phta; je ne parlerai point des différens propylées, bâtis l'un par Assichits à l'est, l'autre par Rampsitis à l'occident; il y avait au sud du temple un lieu consacré à Protée, et du même côté un temple ou une étable pour le bœuf Apis; là était un quartier de la ville, habité par les Phéniciens de Tyr; on y voyait un temple dédié à Vénus l'étrangère. Nous avons parcouru la partie de la plaine où se trouvaient bâtis tous ces édifices décrits par Hérodote; des buttes formées de briques et de décombres s'élevaient autour de nous à la hauteur des palmiers; nous avons reconnu les ves-

tiges d'un ancien puits qui pourrait bien être celui du bœuf Apis, indiqué par quelques historiens. Nous avons cru reconnaître aussi parmi des blocs de granit les restes mutilés de cet énorme colosse qu'Hérodote avait vu devant le temple de Phta, et dont la stature était de soixante-quinze pieds; un des poignets du colosse, trouvé par la Commission d'Égypte, est maintenant dans le musée britannique; ce qui reste sur les lieux paraît avoir fait partie d'une des épaules. Avec ces ruines si dénaturées par le temps, il serait difficile de reconstruire même par la pensée des palais ou des temples; sans doute qu'un jour des fouilles plus considérables que celles qu'on a faites, découvriront ce que le limon du Nil et les bouleversemens du sol ont dérobé jusqu'à présent aux regards des voyageurs.

Je me fais ici une question à laquelle les lieux que nous parcourons ne répondent point. Quelle était cette Vénus étrangère adorée dans la capitale de l'ancienne Égypte? Si nous en croyons Hérodote, on avait élevé des autels à la fille de Tindare, à la belle Hélène; mais il est bien évident que cette tradition n'était qu'une fable inventée par les Grecs; ne serait-il pas plus naturel de penser que les Tyriens établis à Memphis avaient apporté avec eux le culte de la Vénus phénicienne? Ce qu'il y a de certain, c'est qu'on venait de Syrie pour consulter l'oracle de la déesse, et qu'on ne cessa point d'y venir dans les premiers siècles du

christianisme. Nous lisons dans la vie de saint Hilarion, qu'un jeune homme de Gaza, ne pouvant réussir à séduire une vierge consacrée à Dieu, vint consulter les prêtres de Vénus, et qu'à son retour à Gaza, la jeune fille était possédée du démon de l'amour; la jeune vierge ayant été conduite à saint Hilarion, le saint força le démon à s'avouer vaincu, et dans son désespoir, le prince des ténèbres regrettait Memphis où il lui était plus facile de tromper les hommes par toutes sortes de fables et de rêveries.

S'il ne reste plus rien qui puisse nous faire connaître le culte de la Vénus étrangère, le culte du dieu *Phta* ou *Vulcain* ne nous est pas demeuré moins inconnu; cependant les découvertes récentes nous apprennent que Phta était la lumière terrestre et la lumière céleste, la vérité qui éclaire les hommes et les dieux, le père du soleil et des intelligences; il était le grand dieu de Memphis, comme Amoun-ra était le grand dieu de Thèbes, comme Neith ou Minerve était la grande déesse de Saïs, et Sérapis, la première divinité de Canope et d'Alexandrie; on ne sait pas trop pourquoi les Grecs ont pris Phta pour Vulcain; mais les Grecs n'ont jamais rien pu savoir des prêtres égyptiens, car ceux-ci, comme le dit Diodore de Sicile, ne s'expliquaient jamais sur le compte de leurs dieux; les étrangers étaient donc réduits sur ce point aux traditions populaires. La Grèce emprunta les divini-

tés égyptiennes, sans les connaître parfaitement, et ses poètes se chargèrent de leur ôter leur physionomie étrangère. Elles durent être souvent défigurées; lorsque les dieux de la mythologie grecque, allaient, comme nous le dit Homère, visiter les dieux de l'Éthiopie ou du haut Nil, tous ces dieux, quoique de la même famille, devaient avoir quelque peine à se reconnaître entre eux; ce qui rend la religion des Égyptiens si difficile à expliquer pour nous, c'est qu'elle était d'abord arrivée aux Grecs par les traditions de la multitude qui mêle à tout des idées superstitieuses, et qu'elle nous est arrivée ensuite par les Grecs qui mettaient partout de la poésie.

Après tout ce qui a été dit du culte d'Apis, je ne vous étalerai point ici mon érudition; de tout ce qu'ont pu nous dire les savans, il ne reste à mes yeux qu'une chose positive, c'est que le bœuf Apis représentait pour les Égyptiens la marche du soleil et de la lune, et qu'il était un symbole de la fécondité des saisons; aussi les rois d'Égypte venaient-ils jurer dans son temple qu'ils ne changeraient jamais rien au nombre des trois cents soixante-cinq jours dont on avait composé l'année; ainsi le taureau sacré était l'expression sensible du Dieu qui régit et féconde l'univers; les peuples à qui on le présentait comme un symbole, le prirent à la fin pour un Dieu; on pourrait expliquer de la sorte toute la mythologie égyptienne, car

l'Égypte eut à la fin des temples et des autels pour tout ce qu'on avait pu d'abord regarder comme une manifestation, une image ou un emblème de la divinité. On a remarqué dans l'esprit de l'homme une tendance à matérialiser ses croyances religieuses; cette tendance se trouve chez les modernes comme chez les anciens, et s'il était venu à la pensée de Mahomet de donner à chacun des quatre-vingt-dix-neuf attributs du grand Allah, la figure symbolique d'un animal, il est probable que dans plusieurs contrées de l'Orient on adorerait aujourd'hui des divinités semblables à celles qu'on adorait dans la vieille Égypte.

Mais revenons à Memphis. Comment cette grande cité a-t-elle disparu de la terre ? Au temps de Strabon, quoique ses palais bâtis vers le nord, eussent perdu quelque chose de leur magnificence, elle avait encore le premier rang parmi les villes égyptiennes; les rois habitaient la cité d'Alexandre; mais les prêtres étaient restés à Memphis avec les principaux dieux de l'Égypte; sous la domination même des Romains, Memphis ne perdit point sa prépondérance religieuse; plus tard sous le Bas-Empire, il lui restait quelques souvenirs de son ancienne splendeur, et lorsqu'Amrou fit la conquête de l'Égypte, elle conservait le nilomètre et le nom de *mers* ou de capitale. Enfin, la ville de Memphis, quoique dépouillée de ses monumens, n'avait pas cessé d'exister au temps des croisades.

« Aujourd'hui encore, dit Guillaume de Tyr, on » voit au-delà du fleuve, et à dix milles environ de » *Babylone* ou *Fostat*, une ville chargée d'années, » d'une vaste étendue, et dans laquelle on trouve » de nombreux indices d'une noblesse très an- » tique et d'une grandeur imposante; et les habi- » tans du pays disent comme une chose certaine » que c'est là l'ancienne Memphis. » A la même époque, l'écrivain arabe Abdalatif vit les ruines de l'ancienne *Mensf* ou *Misr*, et malgré les ravages du temps, il put admirer des merveilles qui *confondaient son intelligence*, et que *l'homme le plus éloquent n'aurait pu décrire*. Outre la statue de Sésostris dont je viens de parler, l'auteur arabe avait reconnu parmi des débris et des décombres un grand nombre de statues, dont plusieurs avaient conservé leurs formes; il avait remarqué des pans de muraille encore debout, et l'arc d'une porte très haute, *dont les murs latéraux n'étaient formés chacun que d'une pierre;* il admirait cette *chapelle monolithe* de Phta dont les vieux historiens nous ont parlé, et que les Arabes appelaient la *chambre verte*, parce qu'elle était formée d'un marbre semblable à la couleur du myrte; Abdalatif fait de tout ce qu'il a vu une description pompeuse, et lorsque je relis sa description, l'enthousiasme d'un historien musulman pour les prodiges de l'antiquité, la colère avec laquelle il s'exprime contre les dévastateurs de Memphis,

n'est pas ce qui me cause le moins d'étonnement.

Après Abdalatif, il ne se trouve plus d'historien ou de voyageur qui ait vu les restes de Memphis ; les arbres et les moissons couvrirent peu à peu la place qu'avait occupé la cité, et dérobèrent à la vue ses derniers vestiges; à la fin, les traces en furent tellement effacées, qu'il s'éleva des disputes pour savoir quel avait été son emplacement. On doit dire que le territoire ou l'emplacement de l'ancienne Memphis, n'a été clairement désigné que par la Commission d'Égypte; c'est avec la description très détaillée de M. Jomard que j'ai pu retrouver la ville des Pharaons dans une vaste plaine, où ne se rencontrent plus que des ruines informes, des pierres dispersées, des amas de briques et deux ou trois pauvres villages arabes. Il faut dire aussi que le colosse découvert récemment, fournit quelques indications au voyageur, et dans ce court récit de ma promenade à la ville royale, je ne puis oublier le singulier bonheur d'avoir eu pour *cicérone* le grand roi Sésostris.

Une des causes de l'entière ruine de Memphis, ce fut la construction d'Alexandrie, puis de Fostat et du Caire; il n'en arriva pas de même pour l'*ancienne* des villes, pour Thèbes, dont les marbres ont été respectés, et qui n'a eu à souffrir que les outrages du temps ; oh ! combien je regrette que mes forces, et surtout le peu de temps qu'il me reste à passer en Orient, ne me permettent pas de

remonter le Nil, et de voir ce qui subsiste encore de la ville aux cent portes ! Vous avez admiré comme moi dans l'histoire de l'expédition d'Égypte, ce beau mouvement de l'armée française, qui, à la vue des merveilles de Thèbes, s'arrêta tout-à-coup et battit des mains comme pour applaudir au plus magnifique des spectacles; cette armée de braves prenait ainsi possession des ruines de l'antiquité, et les savans qui marchaient à sa suite, n'ont pas négligé une si belle conquête; graces à leurs travaux, la vieille Thèbes nous a été connue comme une ville de notre Occident, et tous ces monumens bâtis *en pierres dures*, qui, selon la promesse des dieux égyptiens, *devaient durer autant que le soleil*, ont été mis tour-à-tour sous nos yeux; la plume et le burin ont reproduit avec une savante exactitude les merveilles de Karnac et de Louqsor, le *rhamseion* où se montre encore la grandeur de Sésostris, les palais, les temples de *Médinet-Abou*, cette vallée de *Biban-el-Mouluk* où sont creusées les demeures funèbres de vingt dynasties. Cette quantité de colonnes, de sphinx, de statues colossales, cette multitude d'inscriptions et de sculptures, qui sont comme autant de pages historiques, tout a été l'objet des plus laborieuses investigations, tout a été observé et décrit; après ces grands travaux, plusieurs antiquités se couvraient encore d'un voile impénétrable, et ce voile vient d'être soulevé; graces à la connaissance des hiéroglyphes, on en-

tendra mieux le langage des ruines ; ce ne seront plus désormais les vieux historiens qui nous expliqueront ce qui reste des monumens anciens ; mais les monumens eux-mêmes nous parleront, et nous raconteront leur origine ; nous nous étonnions naguère que les marbres de Paros eussent produit une histoire de l'antiquité ; mais qu'est-ce que les marbres de Paros à côté de tous ces palais, de tous ces temples, de tous ces tombeaux, où nous apparaissent sur chaque pierre les dynasties des Pharaons, où les victoires de Sésostris, de Mœris et de tant d'autres, sont mieux racontées que dans Diodore de Sicile et dans Hérodote, où nous pourrons étudier à loisir et d'après des témoignages certains, les mœurs, les lois, la religion, les sciences, l'industrie et les arts du plus ancien des peuples civilisés !

LETTRE CXXIX.

ADIEUX A JÉRUSALEM. – DÉCOUVERTE DE QUELQUES CHATEAUX DES CROISADES. – QUELQUES DÉTAILS SUR RAMLA. – LA JEUNE FRANÇAISE DE CETTE VILLE. – JAFFA. – RECONSTRUCTION DE JAFFA. – LA FÊTE DU BEYRAM. – AUTODAFÉE D'UN JUIF EN EFFIGIE, QUI SE PRATIQUE TOUS LES ANS A JAFFA PARMI LES GRECS.

A M. M.....

Avril 1831.

C'est le 10 avril que j'ai quitté Jérusalem. Vous parlerai-je de mes adieux à la ville sainte? ne savez-vous pas quelle mystérieuse tristesse on éprouve quand on s'éloigne de cette cité. Après y avoir sé-

journé si long-temps, j'aimais Jérusalem comme on aime une patrie; entraîné par la nature de mon esprit vers les choses sérieuses, je sympathisais avec Jérusalem, je me plaisais au milieu de son silence, de son deuil et de ses ruines. J'éprouvais de plus pour Jérusalem un sentiment qui ressemble à de la compassion, et j'ai senti en quittant la pauvre ville, ce qu'on sent lorsqu'on quitte un ami malheureux. Vous comprendrez alors les larmes que j'ai surprises dans mes yeux, au moment où la sainte cité a disparu pour moi derrière les collines. Puisque vous avez bien voulu être le confident de toutes mes impressions, j'ajouterai encore ceci : il me semble que le séjour de Jérusalem éprouve l'ame et la purifie comme la souffrance, comme le malheur. Je me persuade que j'ai acquis maintenant quelque expérience de la vie, et que désormais j'aurai plus de forces pour franchir le pénible chemin qui mène à la tombe. J'emporte une carte de pélerin que m'a délivrée le père vicaire du monastère de Saint-Sauveur, en l'absence du père révérendissime; cette carte est marquée du sceau de la Terre-Sainte : je tiens beaucoup à ces sortes de souvenirs.

Quand j'aurai visité les pays d'Ascalon et de Gaza, où maintenant je vais me diriger, il ne me restera plus rien à voir dans la Palestine, et je poursuivrai ma course vers les régions syriennes, du côté du nord, sans avoir laissé aucune impor-

tante lacune dans mes travaux de voyageur. Dans les parties orientales de la Judée, il est quelques lieux qu'il m'a été impossible de parcourir; je sais qu'il existe, à une journée au sud de Jéricho, d'intéressantes ruines qui marquent l'emplacement de l'ancienne Marissa, citée par l'historien Josèphe; j'ai entendu dire que Marissa, appelée aujourd'hui *Mercha*, a de vastes chambres sépulcrales où les Arabes ont trouvé des crânes et des ossemens énormes; vous connaissez ce que les historiens hébreux ont dit des géans amalécites de la vallée de Jéricho; cette merveilleuse tradition sur les géans ne pouvait manquer d'être accueillie par les Arabes. Dans une lettre ou je vous parlais de Jéricho, je regrettais de ne pouvoir visiter ce qui reste de Bethel, de Cypros et d'Haï; au-delà d'Haï près du Jourdain, est une charmante vallée nommée *Ouadi-el-Farah*; une petite cité arabe du nom de Farah occupe la place de l'ancienne Phaselus. Si je ne craignais d'être accusé de passer tout-à-coup à une région trop étrangère à celle que je parcours en ce moment, j'indiquerais de grandes et de belles ruines que probablement je n'aurai point le bonheur de voir; ce sont les ruines de Gamala situées sur la rive orientale du lac de Génésareth; des sarcophages ornés de guirlandes et de festons, des temples, des palais, des théâtres avec des colonnades en forme d'avenues, mille débris magnifiques attestent l'ancienne splendeur de Gamala. Bukin-

gham est le premier qui ait décrit ces ruines. L'histoire dit que, sous Vespasien, Gamala avait opposé aux attaques des Romains une héroïque défense.

Dans la lettre où je vous racontais mes promenades aux environs de Jérusalem, j'aurais dû vous parler d'Emmaüs; je me souviens que vous avez designé le village d'Anathot comme étant l'Emmaüs des croisades, mais il est bon de fixer aussi l'emplacement de l'Emmaüs des Romains et de l'Évangile. Cette cité que Varus, préfet de Syrie, livra aux flammes pour venger la mort de quarante soldats, victimes d'une sédition populaire, cette cité dont Vespasien releva les murailles, et qui, du temps d'Antonin Héliogabale, refleurit sous le nom de Nicopolis, était située au nord-ouest de Jérusalem, à trois heures de distance; ce fut sur le chemin d'Emmaüs, alors simple bourgade, que le Christ après sa résurrection, apparut à deux disciples qui s'en allaient tristes et s'entretenant de la mort de leur maître; l'endroit de cette apparition était marqué par une église dont on retrouve quelques restes; Emmaüs n'est plus aujourd'hui qu'un amas de pierres au milieu desquelles cinq ou six familles de fellahs se sont construit d'humbles habitations. Des débris de murs sont les seuls vestiges de l'église bâtie par sainte Paule, en l'honneur de Cléophas, l'un des deux disciples que rencontra le Sauveur. Étant à Emmaüs, j'avais devant moi la montagne de Silo, la plus haute des

montagnes de la Judée ; c'est au sommet de ce mont que Josué fit placer l'arche sainte pour y être adorée du peuple hébreu ; c'est là aussi que fut enseveli Samuel ; une mosquée qui couronne la cime de la montagne de Silo, renferme le tombeau de ce prophète. L'Écriture place au-delà de ce mont sacré la plaine où Josué, ayant à combattre les cinq rois qui assiégeaient Gabaon, ordonna au soleil de s'arrêter pour avoir le temps d'achever leur déroute.

Vous vous rappelez les hauteurs du village de Latroun, où vous et moi nous fîmes une chute assez grave en allant pour la première fois de Ramla à Jérusalem ; le village de Latroun, où je me suis souvent arrêté malgré la sauvage physionomie des habitans, est bâti au milieu de ruines qui sont évidemment celles d'une vieille forteresse ; j'y ai remarqué des restes de murs épais, des citernes profondes, des arcades, de belles voûtes ; la position de Latroun dans un lieu élevé convenait fort bien pour la construction d'une citadelle ; c'est là que je place le château de *Maë* dont il est question dans les guerres de Richard et de Saladin ; un autre château nommé château des *Plans* avoisinait celui de Maë, je lui donne pour emplacement la colline où se trouve le village d'*Amans* ; à trois quarts d'heure à l'ouest des hauteurs de Latroun. Ces deux châteaux, bâtis à l'entrée des montagnes de la Judée, étaient comme les gardiens du chemin de Jérusalem. Un passage de la chronique de Vinisauf

annonce clairement que ces deux forts étaient voisins de Ramla ; l'armée chrétienne, dit le chroniqueur, s'avança vers les châteaux des Plans et de Maë qu'elle s'occupa de réparer, malgré les attaques continuelles des musulmans campés à Ramla. Les débris du château des Plans ont servi à bâtir le village d'Amons et d'autres villages voisins ; la colline d'Amons est la première qu'on rencontre en sortant des plaines de Ramla pour aller à Jérusalem. Je n'ai pu parvenir à marquer la place de la forteresse de *Mirabel*, mentionnée par Gauthier Vinisauf; d'après les faibles indications que l'histoire nous a laissées, il est à présumer que le château de Mirabel n'était pas éloigné de Lydda ou *village de Saint-Georges*. Je me suis occupé aussi de savoir la position de *Betenoble*, dont le nom fut tant de fois mêlé aux plaintes de l'armée de Richard, qui demandait à être conduite à Jérusalem ; dans les montagnes à l'ouest et au nord-ouest de la ville sainte, plusieurs villages arabes semblent, sous une dénomination moderne, avertir le voyageur qu'ils ont hérité des débris de Betenoble ; c'est ainsi qu'on trouve sur des points différens, mais à des distances assez rapprochées, les villages de *Batchouri*, de *Bedou*, de *Bethenan*, de *Bethamasi;* ce dernier village, situé à deux heures environ de Modin, à l'ouest-nord-ouest, répondrait le mieux à la position de Betenoble ; Gauthier Vinisauf nous apprend que ce lieu était éloigné de Jérusalem,

d'une petite journée. Bethamasi nous représenterait donc Betenoble ; j'ai lu au sujet de l'emplacement de cette cité, une note géographique insérée dans le IIe volume de votre *Histoire;* on vous donnait un village arabe appelé *Bethnouba*, situé à sept lieues à l'ouest de Jérusalem, comme occupant la place de Betenoble ; on aurait pu ajouter que Bethnouba est le nom arabe sous lequel les chroniqueurs musulmans ont désigné la ville dont il est ici question ; en parcourant les montagnes de la Judée, je n'ai point entendu prononcer le nom de Bethnouba ; il est possible que ce village subsiste sous le nom d'un des quatre villages arabes cités plus haut : les sept lieues qu'on indique comme étant la distance de Bethnouba à Jérusalem, ne s'accorderaient pas beaucoup peut-être avec la *petite journée* de Gauthier Vinisauf.

Pour achever ce que j'avais à vous dire sur mon dernier trajet de Jérusalem à Ramla, je vous raconterai un accident qui aurait pu terminer toutes mes courses. Au sortir des montagnes de la Judée, dans la direction d'un village arabe appelé *Der-Iou*, situé sur des hauteurs, je m'étais arrêté à une citerne, pour abreuver mon mulet ; deux Arabes de Der-Iou, armés chacun d'un fusil, étaient assis au bord de la citerne ; mon mulet ayant bu, j'allais poursuivre ma route, lorsque l'un des deux m'arrête en me répétant *bir, bir;* je ne savais ce qu'il voulait me dire, et d'un geste énergique j'ai repoussé le

fellah; sur un mot de son camarade, il est revenu saisir la bride de mon mulet: je n'avais pour toute arme qu'une canne à dard; j'ai menacé du fer aigu l'Arabe, qui tout-à-coup est devenu pâle de frayeur et s'est précipité sur son fusil; en même temps, l'autre Arabe me mettait en joue, et j'ai eu pendant deux minutes deux bouches à feu braquées contre ma poitrine; les deux fellahs m'adressaient des paroles qui pouvaient se traduire ainsi: *de l'argent ou la mort* (la bourse ou la vie). Mon mukre ou conducteur musulman que j'avais laissé à cent pas derrière moi, s'apercevant du péril où j'étais, s'est mis à crier de toutes ses forces; il s'est avancé aussi vite que son vieil âge le lui permettait, et quand il est arrivé près de la citerne, il a parlé très vivement aux deux Arabes: « Ce cavagea Franc, leur di» sait-il comme il me l'a répété en langue italienne, » est un ami d'Abdallah-pacha, et si vous lui faites » le moindre mal, je vous annonce que votre village » sera brûlé, et que ni vous ni aucun des habitans » de votre village n'échapperez à la destruction. »

L'excellent mukre a même ajouté qu'en punition de leurs seules menaces, il voulait les dénoncer auprès du gouverneur de Ramla; les deux Arabes, voulant se justifier, ont répondu que j'avais tiré l'épée pour les tuer. « *La la*, répliquait le mukre, » pourquoi donc vouliez-vous lui faire payer l'eau » de la citerne? » Puis nous avons repris paisiblement notre route, et le mukre m'a répété plusieurs

fois que les Arabes du village de Der-Iou étaient des fils de satan. Voilà de ces rencontres qui ne laissent pas que de désenchanter un peu les voyageurs dans la Judée.

Vous connaissez la petite ville de Ramla qui, avec sa grande tour semblable à un clocher, débris d'une ancienne mosquée, rappelle de loin les bourgs de France. Les Arabes la nomment *Ramlé*; par allusion aux terres sablonneuses qui l'entourent, mais ces terres sablonneuses que vous avez traversées sont d'une admirable fécondité; six fabriques de savon, cinq fabriques d'huile de sésame, deux fabriques de poterie, donnent à Ramlé de l'importance et un certain mouvement commercial; les urnes et les vases de terre de Ramlé vont meubler les cabanes de la plupart des *beled* ou villages de la Palestine. Plusieurs de nos vieux voyageurs nous parlent de cette cité comme étant bien peuplée et plus riche que d'autres cités voisines; pour peu qu'une population soit industrieuse, comment pourrait-elle en effet rester dans la pauvreté, vivant au milieu de ce territoire, un des plus fertiles de l'univers! On trouve encore maintenant à Ramlé environ quatre mille habitans : une vingtaine de catholiques, six cents Grecs schismatiques, une centaine d'Arméniens, le reste musulman. Chaque nation chrétienne a son monastère; les musulmans ont trois mosquées. La cité dépendait autrefois de Jaffa, dont elle n'est séparée que par une dis-

tance de trois heures; depuis près d'un an, elle a passé sous la juridiction du mutselim de Gaza.

Un voyageur du seizième siècle, Furer, dans sa relation latine, nous dit qu'il vit à Ramla une hôtellerie appelée *Casa-di-Franki* (maison des Francs); c'était un édifice vaste et assez commode, de forme quadrangulaire, bâti à l'usage des pélerins chrétiens; d'après le rapport de Furer, ce khan européen était l'ancienne maison de Joseph d'*Arimathie*, à laquelle on avait ajouté différentes constructions; les pélerins devaient ce monument à la pieuse munificence de Philippe-le-Bon, duc de Bourgogne. Aujourd'hui personne à Ramla ne sait ce que c'est que la Casa-di-Franki, et les voyageurs et les pélerins catholiques ne connaissent d'autre hôtellerie que le monastère des franciscains.

Vous avez parlé, dans une de vos lettres, de cette jeune Française qu'un bizarre destin a donnée pour femme à un jeune Arabe catholique de Ramla; je l'ai visitée avec la permission de son mari, excellent homme qui n'est plus occupé que d'une chose, c'est d'apprendre la langue française et d'arriver à la dignité d'agent consulaire de notre nation. La jeune Française se nomme Eugénie Lavadoux; elle est jolie et le costume arabe lui sied à merveille. Voici au sujet de cette pauvre exilée une anecdote qui n'est pas la chose la moins curieuse de notre voyage. Huit jours avant la semaine sainte, j'étais venu de Jérusalem à Ramla; c'était le temps

où les catholiques songeaient à faire leurs pâques, et les ouailles du père Thomas du couvent latin se pressaient autour du tribunal de la confession. Préoccupé du salut de sa nouvelle paroissienne, le père Thomas se demandait comment elle pourrait se confesser puisqu'elle ne savait ni l'arabe, ni l'espagnol, ni l'italien; telles étaient les pieuses inquiétudes du bon père quand j'arrivai au monastère latin. « Signor mio, me dit le père Thomas en » langue italienne, c'est Dieu qui vous envoie; il » est de toute nécessité que notre jeune Française » fasse ses pâques; vous seul ici pouvez com» prendre la langue qu'elle parle, servez-moi de » truchement auprès d'elle pour la confession. » Cette proposition me parut fort étrange, et je n'y vis d'abord qu'une plaisanterie espagnole du bon père Thomas; mais celui-ci insista sérieusement, il me faisait même de cela un cas de conscience, et j'ai eu toutes les peines du monde à lui mettre dans l'esprit que jamais femme de vingt ans n'oserait murmurer aux oreilles d'un jeune homme ses secrets de confession. — Ainsi la charmante voyageuse n'a pu participer à la communion pascale, et le père Thomas, dans un accès d'humeur, a été jusqu'à me dire qu'elle n'en avait pas été trop fâchée. *Francese, Francese,* me répétait le religieux humoriste, *voi non siete piu christiani;* Français, Français, vous n'êtes plus chrétiens!

Eugénie Lavadoux a pris son parti de son exil à

Ramla; sa situation présente n'est point malheureuse Elle utilise à Ramla ses talens de couturière, et se fait un petit revenu avec les ouvrages à l'aiguille qu'elle vend aux femmes du pays. « Dans un » an, m'a-t-elle dit, lorsque je connaîtrai bien la » langue arabe, je m'en irai à Alep avec ou sans » mon mari, et là, par mon travail, j'espère amasser de bons revenus; je ne reprendrai le chemin » de France que quand je serai assez riche pour » vivre bourgeoise à Paris. » — « Que Dieu bénisse vos projets, ma pauvre dame! »

Je suis allé de Ramla à Jaffa où j'ai passé quelques jours; j'avais pour compagnon de route le jeune Arabe qui a épousé Eugénie Lavadoux; pendant tout le trajet il ne m'a parlé que du desir qu'il avait d'apprendre la langue française et d'obtenir un diplôme d'agent consulaire à Ramla; il m'a fait promettre d'intercéder en sa faveur auprès de notre consul à Beirout. Le chemin de Ramla à Jaffa traverse des plaines fertiles qui donnent encore cinquante grains pour un, d'après le rapport des habitans; ce sol si gras, si heureux, répond à l'idée d'une terre promise; les tulipes, les lis, les narcisses et les roses brillent dans ces champs de verdure comme les étoiles dans les campagnes du ciel. En aucun pays d'Orient je n'ai vu d'aussi beaux oliviers que ceux du village d'Iasour, situé à une heure de Jaffa.

Vous avez suffisamment parlé de la partie histori-

que de Jaffa ; je ne veux qu'ajouter quelque mots aux détails que vous avez donnés vous-même sur la ville actuelle. Depuis le passage de l'armée de Bonaparte, Jaffa était tombé au niveau des plus pauvres bourgades de la Palestine. La restauration de Jaffa est l'ouvrage d'Abou-Nabout, un de ses derniers gouverneurs. Abou-Nabout, homme capable, mais violent et barbare, est une des renommées musulmanes du temps présent. Tour-à-tour mutselim de Jaffa, de Gaza, d'Alexandrie, de Salonique, de Diarbakir, il a laissé des souvenirs de son caractère féroce partout où il a passé ; à Salonique, il osa faire décapiter l'agent consulaire de Sardaigne. Condamné cinq fois à perdre la tête, Abou-Nabout cinq fois obtint son pardon, par l'entremise de Méhémet-Ali. A la fin, frappé d'un dernier arrêt de mort, le mutselim s'est réfugié à la Mecque comme dans un lieu d'asile ; c'est là qu'il vit aujourd'hui, placé sous la sauvegarde du Prophète. Jaffa n'a qu'une porte ; elle est d'assez belle apparence et regarde les jardins, à l'ouest. Le mur qui entoure la ville, les fontaines, la chaussée qui, s'élevant au-dessus du port, défend aux vagues d'inonder les maisons voisines, toutes les constructions récentes, toutes les réparations parlent d'Abou-Nabout. Aussi, malgré les actes de barbarie qui ont souillé l'administration du célèbre mutselim, les habitans de Jaffa le regrettent et l'aiment comme étant le père de la cité nouvelle.

Abou-Nabout, pendant qu'il était à Jaffa, répara, par ordre de Soliman pacha d'Acre, le conduit qui porte les eaux de la fontaine Scellée à Jérusalem.

Jaffa entretient avec l'Égypte de fréquentes relations ; ses ressources sont l'huile de sésame, le coton, le blé, le riz, et surtout le commerce du fer. J'ai visité quatre grandes fabriques de savon, dont la plus belle appartient au mutselim, la seconde à son premier kiatib, les deux autres à des négocians musulmans. Le Séraïa va crouler au premier jour si des réparations ne viennent le soutenir ; le mutselim, fellah parvenu, a élevé à grands frais un palais particulier dont il fait sa demeure. Jaffa nourrit près de six mille habitans, environ cinq cents catholiques, six ou sept cents Grecs schismatiques, une centaine d'Arméniens ; le reste de la population suit la religion du Coran. Vous connaissez les représentans de l'Europe à Jaffa, leurs jalousies, leurs disputes à main armée ; il s'agit de savoir en ce moment quelle est la bannière qui doit flotter le plus haut parmi les bannières consulaires, et j'ignore comment finira cette guerre de prétention. Il signor François Damiani, agent de France, s'est recommandé à moi pour que je plaide sa cause auprès de notre consul à Beirout ; le grec Corphiote, qui remplit les fonctions d'agent de Russie, a dressé un énorme procès-verbal, où la réputation d'il signor Damiani n'est pas ménagée ; l'Angleterre, représentée par un Arabe de la famille

de Damiani ; l'Espagne, par le *padre présidente* du couvent latin de Jaffa ; la Sardaigne, par un Arabe de la communion arménienne, ont été jusqu'ici étrangères aux voies de fait qui ont ensanglanté les querelles d'il signor Damiani et du grec Corphiote. Si j'étais consulté sur pareille matière, je demanderais qu'on supprimât toutes ces agences consulaires qui ne servent ni le commerce ni les voyageurs, et qui ont l'inconvénient de mêler les nobles bannières d'Europe aux plus absurdes intrigues, aux plus ridicules prétentions ; ou du moins, je voudrais que le titre d'agent ne fût accordé qu'à des hommes honorables.

Jaffa est le port des pélerins ; durant les mois de février et de mars, les hadji chrétiens inondent la ville ; leur passage annuel est un des revenus de la cité. Pendant mon séjour à Jaffa, un bâtiment sarde est venu y déposer vingt juives de Smyrne, dont la moins âgée avait quatre-vingt-deux ans ; l'une d'elles portait assez légèrement le poids de cent-vingt ans ; plusieurs comptaient un siècle d'existence ; ces vénérables ruines d'Israël allaient chercher à prix d'or un peu de place dans la vallée de Josaphat. J'ai vu arriver aussi à Jaffa douze israélites d'Alger munis de passeports français ; ils sont venus s'abriter sous la bannière d'il signor Damiani, en attendant de prendre le chemin de Jérusalem.

La célébration du beyram, la pâque musulmane, a été pour moi à Jaffa un intéressant spectacle ;

c'était une grande et joyeuse fête de famille. Les plus beaux manteaux, les plus élégantes babouches, les turbans soyeux, donnaient à chaque musulman l'air d'un émir ou d'un aga; on s'embrassait dans les rues, on se souhaitait des jours heureux, on donnait et on recevait des présens. Les pauvres étaient devenus riches; je les voyais portant en abondance dans leurs demeures du pain, des fruits, du riz, de la viande. Hors de la ville, les enfans et les jeunes gens chantaient groupés en cercle, ou se livraient à différens jeux. Le terrain qui sépare Jaffa des jardins était le principal théâtre de la fête; des troupes d'hommes se promenaient, frappant de la main sur un petit tambour, ou soufflant dans un fifre composé de deux roseaux joints ensemble. Un grand nombre se balançait sur des cordes, ou dans des berceaux suspendus à des chevalets; d'autres tournoyaient dans des roues rapides. Un instant je me suis cru aux Champs-Élysées de Paris, en un jour de réjouissance publique. Je n'avais jamais vu le peuple s'amuser en Turquie, et cette joie universelle autour d'une cité musulmane était un spectacle nouveau pour moi. Les femmes avaient gagné le cimetière musulman et les rivages de la mer, près du lieu où trois mille prisonniers arabes tombèrent sous les balles des soldats de Bonaparte; celles de la ville portaient des vêtemens blancs; une couronne de sequins ceignait la tête de beaucoup d'entre elles; les villageoises avaient

un petit voile bleu d'étoffe grossière ; ce voile, qui laisse les yeux à découvert, est attaché au front par une petite chaînette d'acier ou de fer ; il distingue la femme du fellah, quelquefois aussi la femme du bédouin.

Ce jour-là, les chrétiens de Jaffa et les hadji de passage, voulant prendre aussi leur part de la joie publique, s'étaient répandus par groupes dans les jardins, sous l'ombrage des citronniers, des orangers et des grenadiers. Vous avez vu les jardins de Jaffa, au mois de février dernier, mais c'était par une journée froide, pluvieuse, et le souffle de l'hiver avait décoloré peut-être le charmant Éden. Mais, par un beau soleil d'avril, combien vous auriez aimé ces jardins ! Le matin quand les gouttes de la rosée émaillent d'argent les fruits dorés de l'oranger, quand la grenade pourprée ou le citron pâle se balancent sous la brise suspendus aux rameaux verts, que de fois j'ai délicieusement rêvé à la France, à mes amis, au village où je suis né, aux amandiers des collines de mon berceau !

Avant de quitter Jaffa, je vous parlerai d'une coutume que vous ignorez peut-être, et qui est établie chez les Grecs de cette ville. Chaque soir, pendant le carême, les petits enfans des familles grecques vont à la porte de toutes les maisons chrétiennes, et demandent avec des cris monotones qu'on prendrait pour une complainte, du bois ou des paras pour acheter du bois : « Don-

» nez, donnez, disent-ils, et, l'an prochain, » vos enfans seront mariés, et leurs jours seront » heureux, et vous jouirez long-temps de leur » bonheur. » Le bois que sollicitent ces enfans est destiné à *brûler les juifs*. C'est le soir du jeudi-saint des Grecs qu'on allume les feux, et chaque petite troupe allume le sien. On fabrique un homme de paille avec le costume juif, et la victime en effigie est ainsi conduite devant le feu, au milieu des clameurs et des huées. Les enfans délibèrent gravement sur le genre de supplice auquel il faut condamner l'israélite; les uns disent : *Crucifions-le, il a crucifié Jésus-Christ*. Les autres : *Coupons-lui la barbe et les bras, puis la tête;* d'autres enfin : *Fendons-le, déchirons-lui les entrailles, car il a tué notre Dieu*. Le chef de la troupe, prenant alors la parole : « *Qu'est-il besoin*, dit-il, *de recourir à tous » ces supplices? Il y a là un feu tout allumé, brû- » lons le juif*. » Et le juif est jeté dans les flammes. *Feu, feu*, s'écrient les enfans, *ne l'épargne pas, dévore-le; il a souffleté Jésus-Christ, il lui a cloué les pieds et les mains;* et les enfans énumèrent ainsi toutes les souffrances que les Juifs firent endurer au Sauveur. Quand la victime est consumée, on jette aux vents ses cendres avec des imprécations, et puis chacun se retire, satisfait d'avoir puni le bourreau du Christ. De semblables coutumes portent avec elles leur caractère et n'ont pas besoin d'être accompagnées de réflexions. P.....

LETTRE CXXX.

DE JAFFA A IBNA OU IBELIM. — BON ACCUEIL DES ARABES D'IBELIM. ANCIEN CHATEAU D'IBELIM. ÉGLISE CONVERTIE EN MOSQUÉE. D'IBELIM A EZDOUT. L'ANCIENNE AZOTH. — DESCRIPTION DE LA PLAINE D'ASCALON. — BATAILLE D'ASCALON. — DESCRIPTION DES RUINES DE CETTE VILLE. — FOUILLES DE LADY STHANOPE. TABLEAU HISTORIQUE D'ASCALON. — VILLAGE DE DJORA.

A M. M......

Avril 1831.

La route de Jaffa à Gaza n'est point sans péril pour le voyageur ; les bédouins maintenant sont maîtres dans ces vastes solitudes. J'ai pris cependant pour toute escorte un de principaux gardes du mutselim

de Jaffa; Joseph Damiani, fils de notre agent consulaire, m'a suivi en qualité d'interprète; un vieil Arabe de Ramla, qui m'avait loué les montures, complétait notre petite caravane.

J'ai quitté Jaffa le 15 avril à deux heures après midi. Nous avons pris notre route vers le sud, et quatre heures de marche nous ont conduits à *Ibna*, où nous devions passer la nuit. Nous avions laissé Ramla sur notre gauche; le chemin que nous avions suivi, passe à une heure de la mer, le long d'une côte sablonneuse, à travers des terres couvertes d'arbustes appelés en arabe *sarris;* quelques fleurs bordaient notre chemin; j'en ai remarqué une qui se nomme *nilé*, et dont les Arabes se servent pour faire de la teinture; cette fleur est jaune, et la tige grande comme celle du bluet.

Un émir ou un mutselim n'eût pas été mieux accueilli que je ne l'ai été à Ibna. Les deux cheiks du village et le chef de la mosquée m'ont fait asseoir à leurs côtés, sur une grande natte étendue au pied d'un arbre; une cinquantaine d'Arabes formaient autour de moi un demi-cercle animé à la fois par des sentimens de bienveillance, de joie et de curiosité. Mon interprète, qui s'était d'abord annoncé comme le fils d'un consul de France, avait pris un air de dignité; jaloux de me donner de l'importance aux yeux des Arabes d'Ibna, il n'a trouvé rien de mieux que de leur montrer notre grand firman que je porte avec moi dans une

boîte de ferblanc; Damiani a beaucoup regretté de ne pouvoir lire la circulaire impériale; comme elle est écrite en turc, ni lui ni les Arabes d'Ibna ne la comprenaient; mon truchement s'est dédommagé de cela par la lecture du *bouiourdi* d'Abdallah, pacha d'Acre; la lettre du visir, débitée d'un ton solennel, a produit son effet, et tous les regards se sont attachés sur moi avec un intérêt nouveau. Joseph Damiani était parvenu à faire de moi un personnage. Pour répondre de quelque manière à l'idée qu'on avait de ma grandeur, j'ai imaginé de faire usage des bijoux de vingt-cinq sous que nous avions achetés sur les boulevards, en partant de Paris. J'ai distribué aux deux cheiks des bagues et des pendans d'oreille pour leurs femmes, et ces trésors ont excité un merveilleux enthousiasme, par cela seul qu'ils venaient de France. Tous voulaient voir et toucher de leurs mains ces précieuses curiosités; j'étais le sujet de toutes les conversations, et mon interprète me rapportait des propos qui m'amusaient. Les Arabes, comme vous savez, ne jugent que d'après ce qui frappe leurs sens; ils mesurent le génie d'un homme à sa taille; les formes extérieures influent beaucoup sur l'opinion bonne ou mauvaise qu'ils auront d'un voyageur; ces préjugés grossiers m'ont valu les louanges des Arabes d'Ibna, et, grace à ma taille, j'ai passé pour le fils d'un grand prince de l'Occident.

Après le coucher du soleil, j'ai été conduit dans

la maison du premier cheik, espèce de cabane de pierre semblable à une de nos bergeries d'Europe. Sur une natte était posé un grand vase de bois rempli d'un pilau qui s'élevait en pyramide; un mouton découpé par morceaux, garnissait tout le revers du pilau; des galettes rondes, blanches et légères, entouraient le vase de bois en forme de couronne; ce pain, dont le goût est excellent, se plie sous les doigts comme du linge ou du papier; les convives étaient les deux cheiks, le chef de la mosquée, mon cavalier, mon truchement et moi. Inutile de vous dire que les doigts nous tenaient lieu de couteau et de fourchette; mes Arabes faisaient de grosses boulettes de riz qu'ils pressaient dans leurs mains, et les avalaient d'un seul coup; j'avais plus d'étonnement que d'appétit avec de tels convives; un des cheiks s'en apercevant : « Les Arabes mangent » comme les chameaux, » m'a-t-il dit; puis il a ajouté : « Kavagea, que pensez-vous de notre ma- » nière de manger? — Mon vénérable cheik, je » pense que le manger étant une action tout-à-fait » animale, la manière la plus prompte est la meil- » leure, et sous ce rapport, la manière arabe me » semble admirable. » En moins d'un quart d'heure notre repas a été fini, et les restes du pilau ont passé à d'autres Arabes; à mesure que l'un était rassasié, un autre le remplaçait, et quand la faim de chacun a été apaisée et que les serviteurs du cheik ont eu mangé leur part, les derniers débris

du pilau ont été portés aux femmes. Pendant ce temps, la graine arabique pétillait sur le feu; bientôt on a entendu à la ronde le léger bruit des lèvres savourant dans le *fingean* de porcelaine la liqueur parfumée. Les Arabes s'entendent beaucoup mieux que nous à préparer le café; le plus humble fellah de la Palestine pourrait donner des leçons à nos plus illustres cafetiers de Paris.

Après souper, j'ai causé une bien grande surprise à mes hôtes, en leur disant que le village qu'ils habitaient avait été, il y a six siècles, une seigneurie française, appelée Ibelim. « Sur votre colline » d'Ibna, mes bons amis, où je ne trouve aujourd'hui que de pauvres cabanes, s'éleva jadis une » cité, nommée Geth, fameuse par ses géans qui » étaient grands comme des palmiers; avec les ruines de cette cité, une forteresse française fut » construite dans le temps où ma nation était maîtresse de votre pays. » Les Arabes étonnés, répétaient *Ibelim, Ibelim;* ils ne pouvaient pas comprendre que leur village n'eût pas toujours été ce qu'il est maintenant, et qu'il n'eût pas toujours porté le même nom; ils ne pouvaient pas surtout s'accoutumer à l'idée que des Français avaient autrefois occupé leur colline. Craignant de ne pas me faire assez entendre, je me suis dispensé de leur apprendre qu'à l'époque de la première croisade le comte de Toulouse et les autres princes croisés, marchant avec leurs troupes contre les Égyptiens

et les musulmans d'Ascalon, étaient venus joindre Godefroi à Ibelim. Un des Arabes a demandé à mon truchement si j'avais été du nombre des Français qui, aux temps passés, habitaient Ibna; une vie de six cents ans ne lui paraissait pas chose plus merveilleuse que l'ancienne occupation française.

Le cheik, par une transition qui me rappelait encore la France, m'a raconté que Bonaparte, dans sa course de Gaza à Joppe, s'étant arrêté à Ibna, ordonna au cheik du village de lui fournir cent bœufs, cent charges de blé et cent mesures de farine. Celui-ci, forcé d'obéir, livra humblement ce que le général français exigeait. Déjà le fer était levé sur la tête de plusieurs bœufs, et l'Arabe, fondant en larmes à la vue de ses bœufs près de périr, « Sultan, » dit-il à Bonaparte, « voyez ce que font » vos soldats ! » Touché de ces larmes et de ce peu de mots, Bonaparte fit rendre au cheik ses bœufs, son blé, sa farine; il se contenta de recevoir de lui l'hospitalité : ce cheik était le père de celui qui m'a raconté l'anecdote. Curieuse rencontre ! je m'arrête un soir sous des cabanes dans l'ancien pays des Philistins, et voilà que j'ai pour hôte le fils de l'hôte de Bonaparte.

Quand l'heure du sommeil est venue, je me suis couché tout habillé sur une natte étendue par terre, et le lendemain 16 avril, j'étais levé avec les Arabes d'Ibna au premier rayon du jour. J'ai employé la matinée à visiter le village. Ibna, situé à une heure et

demie de la mer, à quatre heures au sud de Jaffa, à trois heures à l'ouest-quart-sud de Ramla, renferme une centaine de familles. Les maisons sont bâties les unes en pierres, les autres en terre sèche; leur toit est formé du feuillage d'un arbrisseau du territoire d'Hébron, appelé *ab-resser ;* une double couche de terre ou de boue recouvre ce feuillage. La colline d'Ibelim est naturelle et non point factice, comme le dit Volney; un simple coup-d'œil suffit pour s'en convaincre.

Les débris de la forteresse d'Ibelim, bâtie en 1142 sous le roi Foulques Ier, ont été employés à la construction du village d'Ibna. L'église où priaient le seigneur Balian et ses chevaliers, subsiste presque tout entière, consacrée au culte de Mahomet ; l'Iman m'a lui-même accompagné dans ce sanctuaire dépouillé, où je respirais à la fois la majesté du Dieu qui l'habita jadis, et le parfum des vieux souvenirs de nos croisades. Un des angles de l'édifice est surmonté d'une tour bien conservée, construite en petites pierres de taille; des restes d'anciens murs touchent au monument. Au sommet de la tour qui sert aujourd'hui de minaret, on a incrusté une pierre carrée, chargée d'une inscription arabe prise dans le Coran.

Quelques heures m'ont suffi pour visiter Ibna, les jardins et les champs d'oliviers qui l'entourent. A huit heures, j'étais à cheval avec ma petite caravane, et je disais adieu à ces cabanes hospitalières

au milieu des bénédictions de tous et des souhaits de bon voyage. Le *massa-lami*, si doux au voyageur dans les solitudes de la Palestine, partait de toutes les bouches, et j'en avais le cœur ému. Après une heure de marche, toujours vers le midi, j'ai vu, à droite du chemin, sur un terrain élevé, des ruines; je me suis un instant détourné de ma route pour visiter ces débris, qui ne sont rien de plus que des pans de murs et des citernes; un aqueduc qui s'étend du chemin à ces ruines est la seule chose digne d'un regard du voyageur. Je ne trouve dans nos vieilles chroniques aucun château dont la position corresponde à la position de ces débris, et je ne sais quel nom leur donner. Ces vieux restes correspondraient assez à la position de l'ancienne cité d'Ékron. Une demi-heure plus loin, j'ai passé le torrent de Sorrec appelé *Sou-Krek* par les gens du pays. C'est au bord de ce torrent que l'armée des premiers croisés, s'avançant contre Ascalon, rencontra d'innombrables troupeaux de buffles, de chameaux et de mulets. « Ces » troupeaux, dit un de nos chroniqueurs, frappés » de l'éclat des armes, des cuirasses et des casques, » et entendant les cris de l'armée, demeurèrent » dans l'étonnement et la stupeur. Dressant les » oreilles et long-temps immobiles, ces animaux » se réunirent enfin aux chevaliers et aux hommes » de pied, et ainsi mêlés dans les rangs de l'armée, » marchant avec ceux qui marchaient, s'arrêtant

» avec ceux qui s'arrêtaient, et soulevant des nua-
» ges de poussière, portèrent la terreur parmi les
» Sarrasins. »

Les montagnes de la Judée qui s'étendaient à gauche de mon chemin, furent plusieurs fois traversées par les croisés dans leurs courses guerrières; les vallons, disent les chroniques, retentissaient du bruit du clairon et des trompettes; les bêtes effrayées sortaient de leurs tanières, et les oiseaux eux-mêmes épouvantés, oubliant qu'ils avaient des ailes, se laissaient tomber au milieu des bataillons chrétiens. Un jour que Beaudoin Ier revenait avec son armée du territoire d'Ascalon, un daim timide troublé par les cris et le bruit, s'avança de lui-même au-devant de l'armée. L'avant-garde, qui l'aperçut d'abord, hâta le pas vers lui; mais le daim s'enfuyant tout-à-coup, l'écuyer du jeune et vaillant chevalier Arnoul se mit à sa poursuite. Dans la course, la bride de son cheval se brisa entre ses mains, et l'écuyer fut renversé. Le cheval saisi de frayeur se précipite à travers les collines; plusieurs chevaliers et Arnoul lui-même s'élancent après le coursier fugitif; resté seul à le poursuivre, Arnoul se vit bientôt entouré d'Arabes ennemis qui le percèrent de coups. Le cheval du malheureux Arnoul, prenant sa course dans les montagnes, alla joindre le camp des chrétiens, couvert du sang de son maître. On envoya à la recherche du cadavre d'Arnoul; les Arabes avaient coupé et em-

porté la tête du jeune chevalier en signe de victoire, et les chrétiens ne trouvèrent qu'un tronc ensanglanté. Les restes d'Arnoul furent portés à Jérusalem et ensevelis dans la vallée de Josaphat. Les chroniques vantent la valeur, les qualités brillantes, l'amabilité du jeune chevalier : « Le roi » et les principaux guerriers, dit Albert d'Aix, » le pleurèrent beaucoup; mais rien n'égala la » douleur de la noble comtesse de Hainaut, » car Arnoul avait été son ami et son compa- » gnon de voyage depuis la France jusqu'à Jé- » rusalem. » L'histoire des guerres de la Croix n'offre aucun trait plus romanesque et plus touchant que la triste fin d'Arnoul; la poésie contemporaine aurait eu là matière à de délicieuses complaintes.

Le village d'*Ezdoul*, bâti sur la hauteur où fut l'ancienne Azot, se trouve à une demi-heure au-delà du torrent de Sou-Krek; des jardins plantés de beaux figuiers et d'autres arbres en font un des plus charmans villages de la Palestine. Je n'ai pas le temps de vous rappeler les événemens qui se rattachent à l'antique cité d'Azot, de la tribu de Dan, une des cinq satrapies des Philistins; vous pouvez voir tout cela dans une foule de livres. Je me souviens d'avoir lu dans Hérodote, qu'un roi d'Égypte, nommé Psamméticus, étant venu attaquer Azot, ne put s'en emparer qu'après un siége de vingt-neuf ans; ce qui prouverait beaucoup

en faveur des fortifications et des habitans de l'antique cité. A l'époque des croisades, Azot avait un château fort et un évêché, mais le nom d'Azot ne s'est mêlé à aucun grand événement des guerres saintes. Au bas du village d'Ezdoul, à droite, au bord du chemin, j'ai remarqué un kan bâti en pierres de taille. J'ai déjeuné dans l'enceinte du kan, où croissent la mauve et les herbes sauvages; les lézards couraient le long des murs sous les ardeurs du soleil, et les rapides hirondelles voltigeaient à travers les longues et brunes galeries du caravanseraï. Nous marchons encore une heure et nous rencontrons un village nommé *Hamami*, qui veut dire *colombe*. Une demi-heure plus loin, nous traversons le village de *Machdal*, où j'ai reconnu une ancienne église convertie en mosquée. Machdal est dans une plaine; cette plaine est celle d'Ascalon, dont les ruines couvrent un plateau, à une demi-heure à l'ouest de Machdal, vers la mer.

Ascalon, appelé aujourd'hui Askalâan, est après Jérusalem, la ville de la Palestine dont le nom doit le mieux sonner à votre oreille; pourquoi faut-il que vous soyez réduit à ne voir qu'avec mes yeux ces champs, ces collines toutes peuplés d'ombres héroïques si chères à vos souvenirs. Pendant que nous voyagions ensemble, nous avons causé plus d'une fois sur l'extrême difficulté de représenter aux yeux par des paroles les localités. On peut dire que les lieux ont des secrets qu'ils gardent pour l'œil du

voyageur; ils ne se montrent tout entiers qu'à celui qui les voit; pour quelqu'un qui ne regarde qu'à travers une description, même la plus exacte et la plus complète, les objets perdent leur véritable physionomie. Ainsi, dans le pays d'Ascalon, quelle plume, si habile qu'elle puisse être, retracera aux yeux de votre esprit ces blanches collines de sable avec leur teinte perpétuellement changeante sous l'ombre du nuage qui passe, ou sous les rayons plus ou moins ardens du soleil; qui vous peindra les formes inégales et capricieuses de ces monticules, de ces hauteurs tour-à-tour pâles, grisâtres et verdoyantes? qui vous peindra les variétés infinies, les aspects inconstans de cette plaine quand les vents soufflent dans les palmiers et les sycomores, de cette plaine où le sol nu touche au sol riant, où le sable et la végétation se livrent en silence des combats continuels? hélas! c'est à peine si l'œil de l'homme peut suffire pour cette mystérieuse harmonie d'un million d'objets divers; comment pourrait-on retracer tout cela avec des mots écrits sur le papier?

La plaine d'Ascalon s'étend à l'est, environ à une lieue de distance; de ce côté, elle est bornée par des élévations qui méritent à peine le nom de collines; au nord, la plaine se mêle à d'autres plaines, excepté au nord-ouest, où des hauteurs sablonneuses l'arrêtent et la dominent; au midi, le côté de la plaine le plus voisin de la mer est borné par des

collines de sable; le reste du côté méridional est ouvert et se confond avec d'autres solitudes. Le village de Machdal, à l'est des ruines d'Ascalon, à une demi-heure de distance, est entouré de grands oliviers, de palmiers, de figuiers, de sycomores, de prairies verdoyantes, de champs d'orge et de blé; des haies de figuiers d'Inde ferment ces jardins. Les oliviers paraissent pour la plupart d'une grande vieillesse et pourraient avoir été contemporains de Godefroi et de l'émir Afdal; ces vergers se prolongent jusqu'au pied des monticules sablonneux qui terminent la plaine au sud, et forment là comme un angle de verdure. Avant d'arriver à l'emplacement d'Ascalon, on passe sur une colline couverte de sable, du haut de laquelle le regard plane sur toutes les terres environnantes. Un long pan de mur, débris d'une ancienne mosquée, s'élève solitaire au-dessus du mont sablonneux, et annonce de loin au voyageur les ruines d'Ascalon. C'est là que je me suis placé pour examiner la plaine dans tout son ensemble, malgré les flammes que le soleil lançait sur moi et que le sable rendait plus brûlantes. Autour de la colline, une quantité de gros oignons sauvages sortent du milieu de la blanche arène. La hauteur s'incline, à l'ouest, jusqu'au plateau d'Ascalon, dont elle n'est séparée que par un quart d'heure d'intervalle; cet intervalle forme un vallon sablonneux où les pieds s'enfoncent et d'où je n'ai pu sortir qu'avec peine.

Voilà tout ce que je puis faire pour mettre sous vos yeux la plaine d'Ascalon et les premières positions qui vous intéressent. Je passe à la bataille qui a rendu ces lieux si mémorables; j'ai entre les mains le premier volume de votre *Histoire des Croisades*, les chroniques de Robert-le-Moine et de Guillaume de Tyr.

L'armée égyptienne s'était rangée au pied des collines de sable, au midi de la plaine; Godefroi avait pris une position qui le mettait à portée de repousser les Ascalonites, en cas d'une sortie pendant la bataille; le duc de Lorraine ne pouvait mieux se placer que sur la colline couverte de sable dont je viens de vous parler, et qui domine à la fois la plaine et le plateau d'Ascalon. Quelques oliviers, derniers restes des vergers spacieux qui avoisinaient les murs d'Ascalon, du côté du sud, ont marqué à mes yeux le poste occupé par Raymond, comte de Toulouse; celui-ci se trouvait ainsi placé entre l'armée égyptienne et la mer, et pouvait empêcher l'ennemi de se sauver dans les navires qui couvraient la rade d'Ascalon. Tancrède et les deux Robert occupaient le centre de la plaine, et très probablement le lieu où se voit maintenant le village de Machdal. Tout ceci me paraît d'une très grande clarté; je dois vous dire que votre propre récit m'a beaucoup aidé pour déterminer les différentes positions militaires.

En ressuscitant ainsi sur les lieux mêmes tant de

glorieux souvenirs, je voyais les bataillons égyptiens dispersés en un moment devant le glaive de nos croisés, comme les feuilles sèches ou le sable de la plaine sous le vent qui tourbillonne; j'entendais les cors, les fifres et les trompettes, les hymnes et les cris des pélerins vainqueurs; à la vue des sycomores et des palmiers, je me rappelais ces Égyptiens fugitifs qui, pour se dérober aux épées françaises, montaient sur les arbres et tombaient ensuite percés de flèches comme l'oiseau sous le trait du chasseur. La bataille était là devant moi avec toutes ses horreurs et toute sa gloire, et mon oreille, s'inclinant du côté d'Ascalon et de ses tours brisées, croyait entendre les lamentations du visir désespéré.

J'arrive à l'emplacement d'Ascalon. Ce que je vois d'abord, ce sont les restes de la forteresse et des remparts de la ville, sur une bande de rochers semblable à une haute chaussée, qui va du nord au sud-ouest et domine l'emplacement de la cité. Je ne vous décris point les vastes débris de cette forteresse et de ses remparts autour desquels le sable s'est amoncelé. Ce qui m'a frappé dans ces ruines, c'est un air de désolation, un caractère de destruction solennelle qui atteste le bouleversement le plus complet. Des jardins clos de petits murs, d'énormes décombres, des pierres de taille, des piédestaux, des fragmens de chapitaux et de colonnes, voilà ce qu'on rencontre sur l'emplace-

ment proprement dit de la cité. On m'a montré l'endroit fouillé par la célèbre lady Sthanope, en 1814 ; ces fouilles furent un grand événement dans la Palestine. J'ai recueilli à ce sujet des détails inconnus jusqu'à ce jour. La fameuse milady avait besoin de l'appui de l'autorité musulmane pour conduire à bonne fin son entreprise ; elle persuada à Soliman, pacha d'Acre, qu'un trésor était caché au milieu des ruines d'Ascalon, et parvint à obtenir une entière protection en déclarant d'avance au visir que les trois quarts du trésor seraient pour lui. Soliman ordonna au gouverneur de Jaffa, Abou-Nabout, dont je vous ai parlé, d'accompagner à Ascalon la noble Anglaise ; il donna à celle-ci ses tentes, ses batteries de cuisine et la moitié de ses gardes. Lady Sthanope avait avec elle son médecin et son drogman M. Beaudin, aujourd'hui notre agent consulaire à Damas. Trois cents Arabes fouillèrent pendant quinze jours ; les musiciens du pacha d'Acre excitaient les travailleurs par de belliqueuses symphonies, et les fellahs usaient leurs yeux à chercher dans les entrailles de la terre l'or promis à l'avidité du visir. La nièce de Pitt n'avait aucun trésor en vue ; elle voulait découvrir un temple. Quarante colonnes, dont trois en porphyre, les autres en granit, furent rendues à la clarté du soleil ; on trouva trois pavés différens qui marquaient les trois âges du monument ; le premier pavé était à la manière arabe, le second à la ma-

nière chrétienne du moyen-âge, le troisième à la manière antique; ces trois pavés annonçaient que l'édifice avait d'abord appartenu à la déesse Astarté, la Vénus phénicienne, puis au culte du Christ, ensuite au culte de Mahomet. Une statue colossale en marbre, d'une magnifique draperie, était couchée sur le pavé antique; la tête et les pieds lui manquaient; le tronc lui seul avait six pieds de longueur. Le pacha et les Arabes crurent que les flancs de la statue renfermaient le trésor qu'ils cherchaient; lady Sthanope, pour en finir avec les argumens importuns de Soliman-pacha, fit mettre en pièces la statue, et j'en ai vu les débris mêlés aux décombres d'Ascalon. Telle est l'histoire de ces fouilles. Les quarante colonnes, tristement couchées sur la terre à côté l'une de l'autre, pourraient être prises pour de grands squelettes exhumés de leurs sépulcres. Près de là est une longue galerie voûtée, de forme ronde, mise au jour par les fouilles de la célèbre milady.

Ascalon avait la forme d'une flèche, et s'étendait du nord au midi, sur un espace de trois quarts de lieue environ; de l'est à l'ouest, la cité n'occupait guère plus qu'un quart de lieu de terrain. Le plateau de la ville domine de beaucoup la mer. Ascalon n'a jamais eu de port; sa rade, ouverte à l'ouest, au nord et au sud, n'est abritée que contre les vents d'est qui soufflent rarement dans ces contrées. Des fûts de colonnes de granit et quelques

blocs de murs gisent sur le rivage, et les vagues les couvrent incessamment de leur écume. Volney, en parlant d'Ascalon, dit que ses ruines s'éloignaient de jour en jour de la mer qui les baignait; j'ai eu occasion de remarquer comme ce voyageur, l'éloignement progressif de la mer sur quelques points des côtes de la Palestine; mais la côte d'Ascalon n'offre rien de semblable; la mer se brise aujourd'hui comme autrefois au pied du plateau où s'élevait la cité; j'ajouterai que les ruines d'Ascalon sont trop élevées au-dessus de la mer pour que les flots aient jamais pu les baigner; je croirais facilement que Volney n'a point visité ces rivages.

Au nord de la citadelle d'Ascalon, à un quart d'heure de distance, une cinquantaine de familles arabes habitent un petit village nommé *Djora*, construit près d'un vallon rempli de figuiers, de palmiers, d'oliviers, de grenadiers et d'orangers; le voisinage d'une cité profondément dévastée, mêle une teinte mélancolique à la vue pittoresque de ce vallon. Sur les bords du plateau, en face de la mer, une petite mosquée neuve a attiré mon attention; à quelques pas de l'humble sanctuaire, j'ai vu une cabane et une fontaine ombragées par un figuier et par deux palmiers; cette cabane est la demeure d'un vieillard de cent-deux ans; il est petit de taille, et d'une stature si frêle qu'il semblerait ne pouvoir se défendre contre le souffle du vent; une longue barbe blanche descend noble-

ment sur sa poitrine. Le vieil Arabe m'a dit que son père n'avait quitté ce monde qu'après cent-trente ans. Que de poésie dans ce vieillard, cette cabane, cette fontaine et ces deux palmiers aux bords de la mer, à côté des grandes ruines d'Ascalon !

Nous trouvons dans nos chroniques des guerres sacrées de précieux détails sur Ascalon. Guillaume de Tyr a décrit ces lieux avec beaucoup de vérité ; il nous apprend que la cité n'avait aucune fontaine dans l'intérieur de ses murs ni dans le voisinage, mais qu'elle avait des puits et des citernes. L'historien compte quatre portes; la première, à l'orient, se nommait la Grande Porte ou la porte de Jérusalem ; elle était protégée par deux hautes et fortes tours qui servaient à cette époque de citadelle à la ville ; la seconde porte, à l'occident, se nommait Porte de la mer ; la troisième, au midi, faisait face à Gaza et portait le nom de cette cité ; la quatrième, au nord, s'appelait porte de Joppé. Il ne reste presque rien de ces différentes portes. Gauthier Vinisauf nous a laissé le nom de quelques-unes des tours d'Ascalon ; il cite la tour des Jeunes Filles, la tour des Boucliers, la tour du Sang, la tour des Émirs, la tour des Bédouins ; j'aimerais à savoir l'origine des noms de toutes ces tours ; il y aurait là peut-être de curieuses histoires. On retrouve les débris de la plupart de ces tours à différens intervalles le long des murailles.

Je me suis déjà longuement arrêté sur les localités d'Ascalon, entraîné que j'étais par la nouveauté de mes descriptions, et je m'aperçois presque avec peine que je ne vous ai rien dit de ce qui touche à l'histoire de la cité. Comme dans ces lettres je ne veux donner place qu'aux choses peu connues, je passerai sous silence les annales d'Ascalon au temps des Philistins; je n'indiquerai que les événemens du moyen-âge. Les Égyptiens regardaient Ascalon comme le seul boulevard qui pouvait les protéger contre l'invasion chrétienne. Les califes et les princes d'Égypte traitaient Ascalon avec amour et sollicitude ; et lui envoyaient quatre fois par an des armes, des vivres et des troupes ; tous les habitans, depuis le premier jusqu'au dernier, recevaient une solde. Durant plus d'un demi-siècle, la cité résista à toutes les forces des chrétiens. Les incursions guerrières de ses habitans avaient été souvent fatales à nos légions latines, et c'est pour arrêter les Ascalonites que s'élevèrent les forteresses d'Ibelim, de Bersabée et de Blanche-Garde. Ce ne fut qu'en 1153, sous Beaudoin III, comme vous le racontez dans votre *Histoire*, que la ville tomba au pouvoir des Francs, après un siége de cinq mois, rempli de combats héroïques. En 1177, Beaudoin IV remporta sur Saladin une éclatante victoire dans cette plaine où les compagnons de Godefroi avaient vaincu trois cent mille Égyptiens. Ce même roi, en mariant sa sœur Sibille à Guil-

laume-Longue-Épée, lui donna Ascalon pour sa dot. En 1187, Saladin assiégea cette ville; après quelques avantages remportés sur les chrétiens, il leur proposa une capitulation qu'ils acceptèrent par égard pour le roi Guy de Lusignan, que le sultan retenait prisonnier. A l'époque de la troisième croisade, Saladin, pressé par les chrétiens, n'étant plus assez fort pour garder et défendre Ascalon, fut obligé d'ordonner la démolition de cette place. Avant de commander l'œuvre de ruine, le sultan avait eu à vaincre une longue et douloureuse hésitation; quelque temps auparavant, à la vue de cette noble et belle ville qu'il lui fallait sacrifier, » devant Dieu, avait-il dit à Boha-Eddin son historiographe, j'aime beaucoup mes enfans; mais il » m'en coûterait moins de les perdre tous à la fois » que d'ôter une seule pierre de ces murailles. »

Richard avec les siens releva les ruines d'Ascalon. Les chroniques nous représentent le roi d'Angleterre, les princes, les nobles, les chevaliers, dépouillés du casque, de la cuirasse et de l'épée, maniant les instrumens grossiers de maçonnerie; les matériaux et les pierres de construction passaient des mains de l'homme du peuple aux mains du prince; une même œuvre avait confondu tous les rangs, et les murs s'élevaient et les tours montaient rapidement dans les airs. A la fin de cette guerre, après que les deux partis eurent adopté une trève de trois ans et huit mois, Ascalon devint

l'objet de violens débats; les chrétiens et les musulmans prétendaient à la possession de la place, et la destruction de la cité put seule terminer les querelles. Depuis ce temps, Ascalon n'a plus été rebâtie. Maintenant les Arabes de Djora traversent seuls quelquefois la ville renversée, et le voyageur y entend pour tout bruit le vent qui pousse le sable au pied des débris.

En terminant ces rapides indications historiques, je vous soumettrai une remarque qui pourra vous paraître curieuse. J'ai parlé plus haut d'un village des alentours d'Ascalon, appelé *Amami*, nom qui en arabe signifie Colombe. Vous vous souvenez qu'Ascalon fut le berceau de Sémiramis, et que, d'après les traditions antiques, des colombes nourrirent cette reine dans sa première enfance; devenue l'épouse de Ninus, elle voulut porter le nom de Sémiramis qui veut dire Colombe dans la langue assyrienne, en mémoire des oiseaux qui avaient pris soin de ses premiers jours. Comment est-il arrivé que les derniers habitans du pays d'Ascalon aient donné le nom de *Colombe* à un de leurs villages, et que de pauvres Arabes aient ainsi conservé, à leur insu sans doute, le souvenir de la grande reine dont ils foulent le sol natal? La mémoire des choses antiques est partout restée en Orient, dans des noms ou des traditions qui seraient précieux à recueillir.

P.....

LETTRE CXXXI.

D'ASCALON A GAZA. — VISITE AU GOUVERNEUR DE GAZA. — DESCRIPTION DE LA VILLE. — ENTRETIEN AVEC DEUX VIEILLARDS. CONVERSATION SUR LES DESTINÉS DE LA SYRIE AVEC LE CADI DE GAZA. SOUVENIRS D'HISTOIRE. CE QU'ÉTAIENT LES PHILISTINS. — GAZA AU TEMPS DES CROISADES. — DERNIÈRE VUE DE LA CITÉ DE GAZA.

A M. M.....

Avril 1831.

Le 16 avril, à six heures du soir, je m'éloignais des ruines d'Ascalon. Après avoir laissé à ma gauche le village de Machdal, j'ai traversé une misérable bourgade nommée *Erbia*, adossée aux collines de

sable qui bornent, du côté du midi, la plaine d'Ascalon. J'étais sur le chemin de Gaza; à une heure de Machdal, j'ai trouvé un village appelé *Barbara*. Une heure après, j'ai vu, à ma gauche, à peu de distance du chemin, le village de *Der-Esner*, et trois quarts d'heure plus loin, le village de *Beth-Anoun* dont les cabanes sont de boue. Je note minutieusement tous les lieux de cette route, parce que peu de voyageurs ont passé par là. A mesure qu'on s'avance vers Gaza, les plaines s'étendent sur un plus vaste horizon; leur aspect est monotone comme celui de la mer, comme celui du ciel; la caravane qui passe, le cavalier bédouin, le chameau traînant la charrue dans la plaine, des troupeaux de chèvres et de vaches paissant à l'aventure, des tourbillons de sable ou de poussière sous les vents d'occident ou du midi, ce sont là les uniques scènes qui varient l'immobile spectacle de ces solitudes. La plaine se montre au loin dépouillée, et ce n'est qu'autour des villages qu'on rencontre des arbres, ce qui forme comme des îlots boisés sur une mer.

Près du village de *Beth-Anoun*, à deux heures de Gaza, nous avons vu passer le fils du mutselim de cette ville, qui, suivi d'un nombreux cortège, allait offrir au pacha d'Acre trois beaux chevaux noirs, à l'occasion de la fête du beyram. Les trois coursiers avaient chacun un Arabe qui les tenait par la bride en cheminant à pied. J'ai vu autour de Beth-

Anoun des troupeaux de moutons noirs et blancs dont la beauté m'a frappé ; nous n'en avons point d'aussi beaux en Europe. Les bergers portent une sonnette, j'ignore si c'est pour écarter les bêtes sauvages ou pour rallier les troupeaux. J'ai observé de près la charrue arabe, infiniment plus simple et plus légère que la nôtre ; notre lourde charrue semble n'avoir été faite que pour déchirer des terres infécondes ; l'instrument du laboureur arabe, destiné à un sol fertile, pourrait être traîné par un ânon. C'est à Beth-Anoun que la nuit nous a surpris ; là, le chemin de Gaza tourne au sud-ouest, et là aussi commence une forêt d'oliviers qui se prolonge jusqu'à la ville ; cette forêt d'oliviers m'a rappelé celle que nous avions vue en allant du Pirée à Athènes ; seulement les arbres y paraissent moins pressés et moins épais ; le soleil y pénètre assez pour mûrir les moissons. Nous sommes entrés dans Gaza à dix heures du soir ; la ville était silencieuse et comme endormie sous le noir manteau de la nuit ; aucune lumière n'éclairait la cité, excepté quelques petites lampes de verre suspendues à côté d'oratoires de santons ; au milieu de cette obscurité muette, les palmiers de Gaza, doucement agités par la brise de la nuit, répandaient dans l'air je ne sais quelle harmonie arabe que l'imagination eût prise pour la chanson mélancolique destinée à bercer le sommeil de la cité. Nous sommes venus loger dans la maison d'un chrétien

grec, premier kiatib du mutselim, à qui j'avais été recommandé.

La route que j'ai suivie de Jaffa à Gaza était bien connue de nos vieux chevaliers. Que de croisés ont passé par ces chemins ! combien de fois ce sol a tremblé sous les pas de leurs coursiers ! Dans la troisième croisade, quel magnifique appareil devaient présenter les légions de France et d'Angleterre à travers les plaines que je viens de traverser ! Un chroniqueur qui avait suivi les bataillons chrétiens dans ces plaines, ne peut retenir son enthousiasme à la vue de ces innombrables bannières, de ces lances à pointe brillante, de ces glaives étincelans dans l'air ; les penonceaux de toutes formes, les armes de toute espèce, les riches baudriers, les abeilles voltigeant sur les diamans des casques, les lions ou les dragons dorés courant sur les boucliers ; tout ce belliqueux appareil, tous ces emblèmes de la bravoure et ces signes de la chevalerie enflammaient le patriotisme du chroniqueur pélerin. Vraiment la vieille France est bien belle quand on la voit du milieu des glorieux champs de bataille de la Palestine. Et cette Angleterre, maintenant si dédaigneuse des croisades, elle ignore probablement que son poème épique est ici, que sa plus noble gloire est écrite sur cette terre. La grande ombre de Richard couvre tous les chemins où je passe ; il n'est pas un lieu que n'ait foulé son pied vainqueur ; le héros au cœur

de lion connaissait aussi bien les pays d'Ascalon ou de Gaza, que les terres de Cantorbéry et de Northampton.

J'ai mis trois jours à visiter et à étudier Gaza; je puis vous donner une idée complète de cette ville. Gaza, appelée en arabe *Razzé*, l'ancienne métropole des Philistins, la plus noble cité de la tribu de Siméon, célèbre autrefois par ses richesses, par de grands siéges et de grandes batailles, placée entre la Syrie et l'Égypte et servant comme de porte à ces deux empires, conserve encore aujourd'hui une importance qu'elle doit au passage continuel des caravanes. Le passé n'a laissé à Gaza aucun monument, aucune ruine; l'antique Gaza, effacée de la terre, a fait place à un vaste amas de maisons de pierre, entremêlé de hauts palmiers; la cité arabe n'a point de murailles qui l'enferme. J'ai visité avant tout le gouverneur, accompagné de son premier kiatib chez qui je suis logé, de mon drogman Damiani, de mon cavaz Ibrahim et de quelques-uns des principaux Grecs de la ville. Massoud-Ilmadi (c'est le nom du mutselim) m'a fait asseoir à ses côtés sur un large divan, et m'a traité avec tous les raffinemens de la politesse musulmane; ce mutselim, dont les chrétiens m'avaient tracé le portrait le plus odieux, s'est montré à moi de la plus bienveillante amabilité. J'ai eu plusieurs fois occasion de remarquer que dans un pacha, un mutselim ou un aga, il y a deux hommes, le mu-

sulman et l'homme en place ; le musulman est presque toujours doux, poli, bon par nature ; l'homme en place est dur et tyran par état : le peuple ne connaît guère que ce dernier, et c'est ce qui explique ses jugemens. Cette observation serait peut-être applicable à d'autres pays que les pays d'Orient.

Le mutselim m'a d'abord parlé de Bonaparte, inévitable sujet de conversation dans ces contrées ; jamais nom venu d'Occident n'a retenti autant que celui de Bonaparte au milieu des nations asiatiques. Massoud-Ilmadi se rappelait comme une des gloires de sa vie, d'avoir vu le héros Franc à son passage à Gaza. « Vous voudriez bien l'avoir en-
» core pour sultan, m'a dit le mutselim ; la France
» doit l'aimer car il l'a portée au premier rang
» parmi les nations. » — « Oui, excellence, nous
» nous souvenons de Bonaparte ; eh ! qu'a-t-on
» fait dans nos pays pour le faire oublier ? Nous
» avons à Paris une colonne, autel indestructible
» au pied duquel on vient adorer le dieu. » Le mutselim, après avoir répété que Bonaparte est un grand sultan ; *Bounabartè soultan kébir*, m'a pressé de questions sur la révolution de juillet, qu'il ne comprenait pas, disait-il. — Moi, non plus, excellence, lui ai-je répondu ; pour comprendre les révolutions, il faudrait savoir pourquoi il arrive quelquefois que les vents grondent dans le ciel, que la mer est ébranlée dans ses derniers abîmes, que les montagnes se déchirent livrées aux feux des

volcans; Dieu ne veut point que les sociétés humaines vivent et meurent en paix; c'est une punition que le monde doit accepter comme on accepte les maladies et les misères, tristes compagnes de la vie. — Le mutselim, redoublant de politesse avec moi, m'a dit que tout jeune homme que j'étais, j'avais acquis déjà la sagesse des vieillards; il aurait désiré que je lui eusse parlé d'Alger et de Charles X : mais ces questions-là sont devenues pour moi tellement lieux communs dans mes entretiens avec les gens du pays, que je cherche à y échapper autant que je puis ; d'ailleurs je ne suis point venu ici pour parler des choses d'Europe, mais pour étudier l'Orient. Pendant notre conversation, à laquelle prêtaient l'oreille une vingtaine d'Arabes, deux fellahs du village de Djora, près d'Ascalon, ont été introduits pour vider une querelle; il s'agissait d'un chameau que l'un avait vendu à l'autre; le fellah qui avait vendu le chameau, mécontent du marché, voulait reprendre sa bête et rendre l'argent; l'autre refusait de rompre le marché; les deux plaignans ont pu s'expliquer en toute liberté. « Ce qui est une fois vendu, ne peut plus être repris, » tel a été le jugement du mutselim; l'Arabe qui demandait à reprendre son chameau, a été mis à la porte par les gardes.

Le Séraïa est un grand édifice avec des cours et des salles nombreuses, avec des terrasses d'où la vue s'étend au loin; mais le palais tombe de vieil-

lesse et le mutselim ne donne rien pour l'empêcher de crouler. Si je parcourais le budget des dépenses de tous les mutselims de l'empire, je n'y trouverais pas une seule piastre pour les frais de réparation; les ministres musulmans se regardent comme des voyageurs dans les différens postes où la faveur les place; le palais qu'ils habitent est pour eux comme un khan où l'on s'arrête un jour, et aucun d'eux ne songe à faire la dépense d'une pierre pour une demeure qui d'un instant à l'autre peut n'être plus la sienne.

Le mutselim a ordonné à trois de ses gardes de m'accompagner partout dans la ville; pour mieux m'honorer et pour répondre aux intentions du gouverneur, ils ont déployé autour de moi une police sévère qui m'a d'abord effrayé; mes trois soldats frappaient du bâton les pauvres fellahs qui par curiosité voulaient me suivre, ou qui s'arrêtaient pour me voir passer; leur bâton ne s'est reposé qu'après avoir fait autour de moi une solitude. J'ai observé que le soldat arabe méprise souverainement le fellah et ne voit en lui, littéralement parlant, qu'un chameau bipède.

Gaza, une des dépendances du pachalik d'Acre, n'offre aucune curiosité au voyageur. Les chrétiens nous montrent l'emplacement du temple que Samson, aveugle et prisonnier, fit crouler sur lui et sur trois mille Philistins. On montre aussi la place où fut le château que Bonaparte renversa de

fond en comble, après s'être emparé de la cité. Une vieille femme arabe, m'ayant aperçu sur les ruines du *kala*, a maudit mon chapeau et mon habit franc, et a demandé à mon truchement si j'étais un des Francs qui lui avaient tué trois fils, lors du passage de Bonaparte. On compte à Gaza quinze mosquées, dont la plus belle fut jadis une église; la porte de cette mosquée nous a été ouverte. C'est un grand édifice soutenu par une double colonnade, pavé d'une pierre qui a la blancheur du marbre; monument du Bas-Empire assez semblable à l'ancienne église de Béthléem. Les musulmans ont ajouté à la vieille basilique grecque des édifices pour les imans et les écoles, qui gâtent l'ensemble du monument. Les chrétiens de Gaza prétendent que ce temple fut l'ouvrage de la piété de sainte Hélène, mais le voyageur doit se mettre en garde contre toutes ces pieuses traditions; la mère de Constantin n'aurait pas assez vécu pour bâtir tous les temples chrétiens qu'on lui attribue, seulement dans la Palestine.

Je n'ai point vu à Smyrne ni à Constantinople, un khan plus vaste et plus beau que celui de Gaza. Les bazars ne manquent pas, mais vous n'y trouvez ni richesses ni magnificence. Le savon, les toiles du Caire, les draps, le blé, l'orge, le riz, les dattes et les olives, ce sont là les branches du commerce; le riz vient de Damiette et les soieries de Damas; mais ce commerce est d'un faible secours

pour la population, et je n'ai vu nulle part autant de mendians qu'à Gaza. Sur onze ou douze mille habitans, la ville ne renferme que deux cents chrétiens, tous de la communion grecque. Point de juifs, d'Arméniens, ni de catholiques; depuis longtemps, les pères de la Terre-Sainte ont déserté Gaza; on n'a pu me dire où fut jadis leur monastère.

Aucune ville de la Palestine ne m'a offert une aussi grande variété de costumes que Gaza; cette variété de costumes atteste le grand nombre de nations qui habitent ou qui traversent la cité. Chrétiens, Osmanlis, musulmans, Arabes, fellahs, bédouins, et chez les bédouins différentes races, différentes tribus; Égyptiens, Barbaresques, toutes ces nations, toutes ces familles musulmanes se distinguent par la forme ou les nuances de leurs vêtemens, par une manière particulière de porter le turban, d'attacher un fichu autour de la tête. La population musulmane de Gaza se partage en deux sectes, celle de Chaffey, celle de Hanifa; toutes deux ont leur muphti; les croyans de la secte de Chaffey sont les plus nombreux, car Chaffey naquit à Gaza, et la plupart des habitans musulmans condamnent aux peines éternelles tous ceux qui n'invoquent point ce chef de secte. La ville se divise en cinq quartiers : 1° Razzé-aret-Zetoun; 2° Aret-Sejaié; 3° Aret-Fellaïn; 4° Aret-Teuphen; 5° Aret-il-Darazi.

Presque toutes les maisons de Gaza ont un jar-

din, entouré de nopals comme d'un mur verdoyant. J'ai rencontré beaucoup de tombes musulmanes aussi belles que les plus belles tombes de Scutari; on m'a fait remarquer aussi quelques palais appartenant à des visirs en retraite, qui font là une courte halte avant de descendre dans le repos de l'éternité.

Les curiosités que j'ai le plus remarquées à Gaza, ce sont deux vieillards, âgé l'un de cent-vingt ans, l'autre de cent-treize ans; le premier s'appelle Ibrahim-Odé (Ibrahim le ressucité), ainsi surnommé pour avoir échappé au tombeau dans une maladie jugée mortelle; le second s'appelle Isséim-Moukrak; ayant témoigné le désir de converser avec les deux vieillards, j'ai obtenu d'eux un rendez-vous au pied d'un sycomore dans un jardin; assis tous les trois sur une natte, entourés de mon truchement, de mon cavaz Ibrahim, des gardes du mutselim, nous avons causé depuis quatre heures après midi jusqu'au coucher du soleil. Je n'avais jamais vu des hommes d'un aussi grand âge, et je les contemplais avec un religieux respect; j'étais plus frappé que je ne l'ai jamais été en présence des plus belles ruines des temps antiques; c'est que ces monumens-là étaient de marbre ou de pierre, débris sur lesquels avaient passé les siècles, mais débris sans ame et sans intelligence, qui ne profèrent que les paroles que nous leur prêtons, qui empruntent leur vie de nos souvenirs; mais ces deux vieillards, monumens vivans d'un âge éteint, antiquités hu-

maines si vénérables et si saintes, parlaient bien autrement à mon esprit; ceux qui arrivent à une longue vieillesse, me disais-je, après avoir tant vu, tant écouté, tant souffert, ont appris peut-être des secrets que trop souvent ils emportent au sépulcre, et qui épargneraient à l'humanité bien des mécomptes, bien des misères; pénétrés de cette pensée, je prêtais pieusement l'oreille à chaque mot que leur bouche prononçait; il me semblait toujours que ces vieux voyageurs de la vie allaient m'enseigner des choses inconnues..

Les deux vieillards marchent appuyés sur un bâton, mais ne paraissent pas trop affaissés par les ans; ils ont perdu jusqu'au dernier reste de leur chevelure, et un poète arabe en voyant ces têtes ainsi nues et dépouillées, les eût comparées à un champ sans verdure, à un mont sans ombrage. Après quelques généralités sur les musulmans et sur les Francs, nous avons parlé de Gaza; ils m'ont dit qu'anciennèment la cité avait quatre lieues d'étendue; que, du côté de l'est, elle allait jusqu'au village de Der-Esner dont je vous ai parlé plus haut, et, du côté de l'ouest, jusqu'à Der-Balla, gros village à deux heures de Gaza, à un quart d'heure de la mer. Quoi qu'en disent mes vieillards, la ville n'a jamais pu s'étendre aussi loin du côté de l'orient, et vous ne trouveriez pas une seule ruine, une seule trace d'édifice depuis Gaza jusqu'à Der-Esner; mais il est certain que Gaza se

rapprochait plus de la mer autrefois qu'aujourd'hui ; Strabon place la cité à sept stades environ de la côte ; elle en est éloignée maintenant de deux lieues. Les deux vieillards m'ont demandé si les hommes vivaient long-temps en Europe : « En Occident comme en Orient, comme dans toutes les régions de la terre, leur ai-je répondu, l'ange de la mort efface un nom du livre des vivans sans s'informer de l'âge ; toutefois je dois dire à votre gloire qu'on rencontre moins de vieillards en Europe que dans les contrées asiatiques ; chez nous c'est une merveille de trouver un homme qui ait vécu un siècle ; mes courses dans l'Asie-Mineure et dans la Palestine m'ont fait voir plusieurs hommes qui comptaient cinq fois vingt ans et au-delà, et un grand nombre d'une vieillesse déjà avancée. Vous, hommes d'Orient, vous vivez plus long-temps que nous parce que votre vie est plus calme, plus simple, plus régulière que la nôtre ; en Europe, surtout dans nos grandes cités, l'intempérance, l'ardent et rapide mouvement des affaires usent de bonne heure l'existence et en abrègent la durée ; de plus, au milieu de notre génération nouvelle, il souffle un vent brûlant qui dessèche avant le temps les sources de la vie, et nous avons chez nous aujourd'hui des vieillards de trente ans. » Mes vieux Arabes n'ont guère pu entendre ces derniers mots, parce qu'ils ne peuvent guère comprendre ces caducités précoces qui marquent les derniers âges

d'une civilisation accomplie. Quand nous nous sommes séparés, ils m'ont prié d'écrire leurs noms sur un album de voyage ; ce que j'ai fait devant eux, en les priant, de mon côté, d'ajouter mon souvenir aux souvenirs de leur longue vie.

Mon arrivée à Gaza a été un petit événement, et j'ignore comment un pauvre pélerin comme moi a pu passer pour un important personnage de l'Occident. On croit que j'ai la mission d'examiner l'état politique du pays, de préparer à ma nation les voies de la conquête. Une députation est venue m'annoncer que le cadi de Gaza m'attendait dans son palais ou mukumut ; il avait, disaient les députés, d'intéressantes communications à me faire. Le cadi désirait que je ne fusse point accompagné chez lui de mon cavaz Ibrahim ; il voulait causer avec moi sans aucun témoin musulman, seul avec mon truchement le jeune Damiani. On m'a donc conduit chez le cadi, d'une façon assez mystérieuse, en passant par des rues détournées, comme s'il eût été question de préparer un complot. Je l'ai trouvé sur un divan, ayant à côté de lui son fils âgé de quatre ans ; à mon approche, il s'est levé avec un empressement amical. « J'étais tout triste » de ne pas vous voir venir, m'a-t-il dit, votre » présence me remet le cœur. » Et en un moment il s'est établi entre nous une franche intimité, un abandon qui m'indiquaient déjà de quelle nature serait notre entretien. Pour que vous vous intéres-

siez à mon cadi, il faut d'abord que vous le connaissiez. Saïed-Ali (c'est ainsi qu'il se nomme), né à Jérusalem, est un homme de quarante ans; sa tête est belle avec le turban blanc et la barbe noire; une douce et noble expression anime ses traits; son maintien religieux le ferait prendre pour un iman; d'ailleurs un cadi c'est l'iman ou le prêtre de la justice, et son caractère est tout religieux. Saïed-Ali a le cœur et l'ame d'un musulman et l'esprit d'un philosophe du Portique; sa parole est grave, spirituelle, insinuante; il cause avec une raison mélancolique, souvent avec des vues élevées; nourri et cultivé en Europe, Saïed-Ali serait devenu un homme supérieur. La douce candeur, les vertus religieuses du cadi le mettent dans un état de contrainte perpétuelle avec le mutselim, homme d'une insatiable cupidité.

« Beizadé Francaoui, m'a dit Saïed-Ali, Massoud-Ilmadi pèse sur Razzé (Gaza) comme un lourd marteau, il ne s'occupe de notre peuple que pour en tirer de l'or; notre gouverneur est comme le sable du désert qui a toujours soif; les richesses du pays vont se perdre dans ses coffres comme les ruisseaux dans la mer, et les habitans souffrent et gémissent; non content de les écraser d'impôts, il abandonne leurs fruits et leurs moissons à la rapacité des bédouins; ces Arabes brigands enlèvent chaque année pour plus de dix mille bourses (la bourse vaut 500 piastres) au canton de Razzé (Gaza), et le

mutselim ne fait rien pour empêcher ces fatales incursions. Lorsque Abou-Nabout gouvernait ce pays, les bédouins étaient plus timides et les moissons respectées; à force de châtimens et de persévérance, il avait fini par les comprimer. Abou-Nabout fit une fois couper le doigt à un bédouin, seulement pour avoir volé un oignon dans un jardin; une autre fois, il condamna un bédouin à perdre le poignet, parce que ce bédouin avait tranché la tête au chameau d'un fellah surpris autour de ses tentes. Mais aujourd'hui les bédouins sont les maîtres; plus de seize mille de ces Arabes errent dans les déserts voisins; voilà les ennemis contre lesquels Abdallah-pacha devrait envoyer des troupes et non point contre les fellahs de Nablous. Le mécontentement de notre peuple est à son comble, et chacun ici appelle un changement. On se dit tout bas que Mohammed-Ali doit prochainement étendre sa puissance sur nos contrées; on dit aussi que votre nation qui a pris Alger, songe à s'emparer de la Syrie; ô Beizadé Francaoui! de quelque côté que vienne la conquête, elle sera ici bien accueillie, bien fêtée; l'état où nous sommes ne saurait durer long-temps; si la conquête n'arrivait pas, tout faible qu'est notre peuple, il se révolterait, Dieu le sait, contre le mutselim oppresseur; les petits, quand on les pousse à bout, ne connaissent plus de mesure; le chat dans son désespoir arrache les yeux au tigre: du reste, Dieu ne veut pas que le règne de l'injus-

tice soit éternel, il est écrit : « Malheur à l'homme » puissant qui dévore la substance du peuple, car il » s'y trouve toujours à la fin un os pour l'étran- » gler ! »

Tel est le résumé des faits et des pensées que m'a confiés le cadi de Gaza ; ses paroles m'ont rempli de suprise ; j'étais frappé à la fois de la hardiesse de ses confidences et de la peinture qu'il me traçait de la situation des esprits en Palestine ; j'admirais mon cadi comme vous admiriez à Constantinople votre sage naïb aux paroles éloquentes. — « Quelle est votre pensée sur notre pays ? » m'a dit Saïed. — « Je crois comme vous que quelque chose se prépare, et que d'autres maîtres vont venir ; je puis vous annoncer que, pour l'instant présent, ce n'est point de l'Occident que partiront les vaisseaux libérateurs ; il se fait de ce côté-là un travail pénible qui empêche qu'on ne se tourne vers votre horizon. Ce sera plus vraisemblablement une voile arabe qui vous amènera la conquête ; mais la conquête sera-t-elle pour vous la délivrance ? Quand le vainqueur ouvrira sa main sur vous, sera-ce le bien, sera-ce le mal qui s'en échappera ? J'entends dire de tous côtés que l'Égypte est malheureuse sous son pacha, je vois à Razzé une foule d'Égyptiens fugitifs qui regardent comme un bonheur de ne plus habiter les terres de Mohammed-Ali ; cela n'annonce-t-il point que de nouvelles misères suivront la domination nouvelle ?

Mohammed-Ali veut la Syrie non point pour affranchir des esclaves, mais pour augmenter ses ressources; l'Égypte dépeuplée, ruinée, ne peut plus suffire aux besoins dévorans du maître; il faut au visir d'autres terres, d'autres hommes, et la Syrie va devenir sa proie. Toutefois on peut douter que le despotisme de Mohammed-Ali trouve en Syrie autant de facilités qu'en Égypte; là bas, sur les bords du Nil, on mène le peuple comme un faible troupeau; dans le pays d'Hébron, de Jérusalem, de la Galilée et du Liban, ce n'est point un troupeau facile qu'on rencontre; il y a là vingt peuplades indociles et belliqueuses qui ont des montagnes pour citadelles et qui aiment mieux une guerre éternelle qu'une éternelle oppression. Ainsi donc vous aurez changé peut-être des renards pour des loups, des milans pour des vautours, et sous quelque point de vue que je considère le prochain avenir de la Syrie, je n'y vois que les calamités du despotisme ou de la guerre ? »

« Triste destin de mon pays! s'est écrié Saïed-Ali; combien j'aurais béni Dieu s'il m'avait rendu assez riche pour aller vivre loin d'ici, dans les régions des Francs où l'on dit que les hommes ne gémissent point sous l'oppression! Puisque tout ce qui nous vient d'Orient est servitude et tyrannie, dites à la France de nous accorder sa pitié et d'étendre sur nous ses puissantes ailes. » En parlant ainsi, le cadi était profondément ému, et quand

nous nous sommes séparés, l'ombre noire du chagrin couvrait son visage. Je n'oublierai jamais le cadi de Gaza; il y a loin d'un tel homme à un courtisan du despotisme; Saïed-Ali n'est pas de ceux qui peuvent plaire au gouvernement turc et le servir utilement; il est de ceux qu'on envoie boire les eaux amères de l'exil.

Jusqu'ici je ne vous ai parlé que de Gaza au temps présent; que de choses j'aurais à vous dire touchant cette ville si je feuilletais les antiques annales! L'histoire sainte nous parle de la prise de Gaza par Simon Machabée, qui la purifia de ses idoles et la consacra au culte du Seigneur; l'histoire profane a raconté le siége de cette ville par Alexandre; le héros macédonien reçut au pied de ses murailles deux blessures qu'un corbeau prophétique lui avait annoncées; maître de la ville, il traita le gouverneur Bétis comme Achille avait traité Hector, en le faisant traîner par des chevaux autour de la ville; mais tous ces événemens sont dans les livres.

En vous parlant de Gaza, l'antique métropole des cités philistéennes, j'aimerais à vous dire quelques mots sur ce peuple philistin dont il est si souvent question dans l'histoire des Hébreux. Le petit empire des Philistins se composait de cinq cités, Gaza, Ascalon, Azoth, Geth, Accaron ou Acre. C'était une colonie égyptienne qui, à une époque fort reculée, avait envahi les fertiles rivages de la

Palestine; j'imagine que les Philistins étaient des Arabes semblables aux Arabes répandus aujourd'hui dans les déserts d'Égypte et le long des côtes de la mer Rouge; ils émigrèrent en Palestine partagés en tribus qui chacune avait un cheik ou un satrape; ils adoraient Dagon et toutes les idoles des bords du Nil et des pays arabiques; le peuple israélite, venu de l'Égypte comme eux, se plaisait quelquefois à retourner au culte des idoles, et les mœurs des Philistins ne lui inspiraient pas une grande répugnance. Mais les conducteurs des Hébreux, qui avaient mission d'exterminer les adorateurs des idoles, prêchaient au peuple de Jéhovah de rompre tout pacte avec eux. Un million de Cananéens avaient disparu sous le glaive destructeur des enfans d'Israël; un seul ennemi restait à combattre, c'étaient les Philistins. Que d'efforts, que de travaux pour les anéantir! sous les Juges, sous les Rois, que de fois Israël s'arma de toute sa puissance contre quelques tribus de Philistins qui jamais ne furent entièrement soumises! Il a fallu à ces Philistins un puissant génie pour résister si long-temps à une nation vingt fois plus nombreuse et plus riche que la leur. Il est curieux de voir comment une poignée d'hommes dictait quelquefois à tout Israël des traités humilians; ils étaient parvenus à désarmer les Hébreux, à leur défendre de travailler le fer et l'acier, à les forcer de venir acheter dans leurs villes les instrumens les plus indispensables pour le

commerce et le labourage; on y venait de tous les lieux de la Palestine, même pour faire aiguiser le soc des charrues. C'était une véritable servitude. Les documens nous manquent pour déterminer quel fut le destin suprême des Philistins. On peut présumer que les cinq satrapies philistéennes ne s'effacèrent que sous le coup de l'invasion romaine. En voyant les différentes races arabes répandues dans les cantons méridionaux de la Palestine, j'ai pensé quelquefois qu'il doit y avoir là quelques restes des anciens Philistins; il est rare, il est difficile qu'une race puisse entièrement disparaître; les familles humaines durent toujours plus long-temps que les cités.

Gaza, au moyen-âge, a des souvenirs qui se rattachent à l'histoire des croisades. Vers le milieu du douzième siècle, la ville était renversée et sans habitans; en 1148, Beaudoin III s'occupa de la rebâtir pour opposer de nouvelles barrières aux courses des Ascalonites; Guillaume de Tyr raconte qu'on trouva des témoignages de l'antiquité et de la noblesse de Gaza dans ses églises et ses vastes palais tombés en ruines, dans les marbres et les grandes pierres dispersés sur le sol dévasté, dans une quantité de citernes et de puits d'eaux vives. Les chrétiens n'ayant ni le temps ni les forces de reconstruire toute la cité, se contentèrent de relever la portion de Gaza qui est située sur une éminence, ils jetèrent des fondemens profonds, bâti-

rent une belle muraille et différentes tours. La cité nouvelle et les terres environnantes furent concédées aux frères du Temple, à condition qu'ils en prendraient la garde. Les templiers devinrent pour les Ascalonites des voisins dangereux. Gaza fut une des conquêtes de Saladin, et une des places que le sultan fit démolir à l'approche du roi Richard. Celui-ci releva les murs de Gaza comme il avait relevé ceux de Ramla et d'Ascalon, et choisit cette ville pour quartier-général dans la Palestine. J'ai vu, au nord de Gaza, à une heure de distance, les vallons étroits et les collines de sable où s'arrêta la troupe aventureuse des comtes de Bar et de Montfort; je me suis enfoncé dans le sable jusqu'au genou, pour reconnaître le lieu où les chevaliers insoucians et joyeux *mangeaient le pain, les galines et les chapons, la chair cuite et le fromage*, à quelques pas d'un ennemi treize fois plus nombreux. Si la troupe française fût restée sur ces hauteurs qui présentent en quelques endroits comme des défilés, la victoire eût pu rester incertaine; mais les imprudens chevaliers se laissèrent attirer dans la plaine, et des merveilles d'armes ne purent les sauver de la servitude ou de la mort. Cinq ans plus tard, les chrétiens unis aux musulmans attaquèrent les Karismiens aux environs de Gaza; les premiers marchaient sous les ordres de Gauthier de Brienne, les seconds avaient pour chef Malek-Mansour, prince d'Émesse. La bataille fut des plus

sanglantes; les guerriers de la croix y déployèrent leur bravoure accoutumée, et sans la retraite du prince Malek-Mansour, la chrétienté n'eût pas eu à déplorer le trépas de douze mille chrétiens et la captivité de Gauthier de Brienne. Les chroniques arabes indiquent *Karita* comme étant le lieu de la bataille; je n'ai pu reconnaître, aux environs de Gaza, la situation précise de ce lieu; l'historien arabe Ibngiouzi, témoin oculaire, ayant traversé le champ de bataille, le lendemain de cette malheureuse journée, vit des hommes qui comptaient, un roseau à la main, le nombre des morts, chrétiens et musulmans; ils en avaient compté trente mille. Le prince d'Émesse, après la bataille, ne trouva pas même un lambeau d'étendard pour reposer sa tête[1].

Je vous ai dit que la principale mosquée de Gaza est le seul monument chrétien appartenant à la ville du moyen-âge, et qu'il ne reste aucune ruine, aucun vestige qui parle de l'ancienne occupation latine. Les antiquaires n'ont rien à faire à Gaza; tout y est moderne et d'origine musulmane. L'enceinte de la ville offre autant de palmiers que de maisons; tout autour de la cité croissent aussi des palmiers mêlés aux nopals et aux sycomores. A travers cette enceinte boisée, vous rencontrez des fontaines, des oratoires de santons, des mosquées, des caravan-

[1] Voyez les Auteurs arabes, *Bibliothèque des Croisades*, tome IV.

serails ; tout me semble égyptien à Gaza, les habitudes, les costumes, les productions, la couleur du sol ; il semble qu'en montant sur une terrasse, on va découvrir Alexandrie ou le Caire ; on sent l'Égypte, on entre dans ses monotones et vastes plaines. Le Tasse a deviné Gaza quand il a dit :

Gazza è citta, della giudea nel fine,
Su quelle via, ch'inver pelusio mena ;
Posta in riva del mare, edha vicine
Immense solitudini d'arena.

Jérusalem délivrée, chap. XVII.

« Gaza est placée aux confins de la Judée, sur le
» chemin qui mène à Péluse ; elle est assise sur
» les rivages de la mer, et voisine d'un immense
» désert de sable. »

Je ne veux point chercher querelle au poète de Sorente, pour avoir placé Gaza au bord de la mer ; l'épopée a ses priviléges ; je vous ai dit ci-dessus que la ville est éloignée de la côte, de deux lieues.

Je ne puis mieux terminer cette lettre qu'en vous parlant du kiatib-chrétien qui m'a donné l'hospitalité à Gaza ; il se nomme Constantin Jassein. C'est un homme de trente-cinq à quarante ans, qui partage exclusivement sa vie entre ses fonctions et la prière ; je n'ai jamais vu de figure plus grave et plus recueillie ; l'unique passe-temps du bon kiatib, c'est de jouer avec un rosaire ou de caresser de la

main sa grande et belle barbe noire. Nous avons acheté aujourd'hui dans les bazars une douzaine de foulards d'Égypte pour les deux enfans de notre hôte ; le jeune Damiani les a déposés en secret à l'angle d'un divan, de manière à ce que le présent ne soit connu qu'après notre départ ; mon truchement, en sa qualité de fils de consul, se montre scrupuleux observateur des plus petites convenances arabes ; l'usage du pays veut qu'on ne remette pas le présent en main propre et tant qu'on est là, pour que l'hôte ne puisse faire autrement que de l'accepter.

P..... .

LETTRE CXXXII.

DE GAZA A IASSOUR, EMPLACEMENT DE L'ANCIEN CHATEAU DE BLANCHE-GARDE. CHATEAUX DE BERSABÉE ET DE DAROUM. TROUPES DE GAZELLES. — HALTE DANS LE VILLAGE DE NÉBÉ. — MŒURS ARABES. — ARSUR. — SAINT-JEAN D'ACRE. — PESTE À SAINT-JEAN D'ACRE. PRISE DE SANOUR. DESCRIPTION DE LA PLAINE D'ACRE. CAMPS ET BATAILLES DES CROISÉS ET DES MUSULMANS. — BRUIT D'UNE ATTAQUE PROCHAINE DES ÉGYPTIENS CONTRE LA VILLE D'ACRE. ANECDOTE.

A M. M......

Acre, 1er mai 1831.

Me voici dans la maison de notre agent consulaire M. Catafago; la peste désole la ville, et nous ne communiquons avec personne; puisque je ne

puis sortir, je n'ai rien de mieux à faire que de vous écrire.

J'ai quitté Gaza le 21 avril. Comme je suis revenu à Jaffa par une autre route que la première, je vous dirai l'itinéraire de mon retour; j'ai reconnu d'ailleurs quelques endroits qu'il est important de mentionner, et dont la position mérite d'être exactement déterminée pour la géographie des croisades; vous ne me pardonneriez pas de passer sous silence des questions et des faits qui touchent si essentiellement au principal objet pour lequel nous sommes venus en Orient.

De Gaza à *Iassour* où nous avons fait halte, trois villages se sont rencontrés au bord de notre chemin; le premier est Der-Esner; nous l'avions laissé à gauche en allant à Gaza; près de Der-Esner, on traverse un pont de pierre à deux arches jeté sur un torrent; les deux autres villages se nomment, l'un *Jeïé*, l'autre *Gouli;* ce sont des amas de huttes de boue qui ont la forme de bonnets de derviches; la forme pyramidale est primitive chez les Arabes. Les maigres et pâles fellahs qui habitent ces cabanes grossières inspirent de la compassion au voyageur. Le village de Iassour occupe une éminence, et fait face, du côté de l'ouest, aux collines sablonneuses d'Ascalon. A peine descendu de cheval, j'ai été accosté par un vieil Arabe de plus de quatre-vingts ans, qui, prenant ma main sur sa poitrine oppressée, m'a fait dire par mon truchement qu'il ne res-

pirait qu'avec des souffrances ; il était asthmatique et me priait de le guérir ; comme ses souffrances provenaient beaucoup de son grand âge, et que la vieillesse est un mal dont on ne guérit point, je lui ai ordonné pour tout remède le repos et la patience.

Du haut de la colline de Iassour, en examinant le pays d'alentour, j'ai été frappé de la ressemblance de cette position avec la position de l'ancien château de Blanche-Garde, telle que la décrit Guillaume de Tyr. Ce château, ouvrage des croisés, était situé sur une hauteur appelée tour-à-tour Tellesaphi (colline brillante), *Guérite-Blanche* et *Blanche-Garde ;* il n'était qu'à huit milles d'Ascalon, et les chrétiens n'avaient pas de forteresse plus voisine de cette cité. La colline d'Iassour qui semble comme une colline d'observation autour du pays des Ascalonites, ne peut être que Blanche-Garde; une distance de deux heures et demie la sépare d'Ascalon, ce qui répond parfaitement à la distance de huit milles indiquée par Guillaume de Tyr. La citadelle de Blanche-Garde, dont il ne reste que quelques pierres de taille dispersées, fut bâtie du temps de Foulques I[er] ; elle était destinée, comme d'autres citadelles voisines, à tenir tête aux musulmans d'Ascalon. Les chevaliers et les soldats, gardiens de ces citadelles, marchaient contre l'ennemi quand l'ennemi sortait de ses murailles, et quelquefois eux-mêmes allaient attaquer les habitans

jusque dans leur cité. L'historien Gauthier Vinisauf, en parlant du passage de l'armée de Richard à Blanche-Garde, raconte qu'un chevalier et son écuyer y furent attaqués par deux serpens dont les morsures leur donnèrent la mort.

Au sud-est d'Ascalon, à quatre heures de distance, j'ai cru reconnaître la position d'une autre citadelle chrétienne, celle de Bersabée construite en 1136, et dont la garde avait été confiée aux chevaliers de l'Hôpital; elle occupait la place de l'antique Bersabée qui marquait les limites de la terre promise, au midi, comme Dan les marquait au nord. Un village arabe a remplacé la forteresse où flotta long-temps la bannière des hospitaliers. Une remarque générale à faire en Palestine, c'est que partout où furent des châteaux se trouvent des villages; ces villages-là sont en pierre, parce qu'ils ont été construits avec les débris des citadelles; les bourgades arabes qui n'ont point hérité d'une place forte sont faites de boue mêlée de paille hachée, parce qu'on trouve difficilement des pierres et des matériaux de construction dans le pays. Un château plus célèbre et plus fort que les différens châteaux dont il vient d'être question, s'élevait dans la contrée environnante, c'est celui de Daroum, dernière place au bord du désert. Que de fois son nom a retenti durant les guerres de Richard et de Saladin! Daroum gardait le chemin de l'Égypte, et le roi d'Angleterre s'en était rendu maître. Dans

ses négociations avec le monarque anglais, plusieurs fois le sultan demanda la destruction de cette redoutable forteresse; en 1192, la démolition des tours de Daroum fut une des conditions de la paix. Je place Daroum au lieu qu'occupe aujourd'hui le village de *Khan-Iounis*, à quatre heures au sud de Gaza, près de la mer; les ruines de cette forteresse, en partie échappées à la destruction, subsistent encore dans le château de Khan-Iounis, dont on admire l'heureuse situation; il est rare de retrouver ainsi nos vieilles citadelles de la Palestine dans un état qui nous représente ce qu'elles furent jadis. La plupart des autres châteaux, vieux témoins d'une guerre héroïque, abritent avec leurs dernières pierres de pauvres fellahs; on ne voit plus que les collines où furent ces monumens, et ce sont là au moins des restes que ni les âges ni les Arabes ne sauront emporter.

Après un repas fait à Iassour, sur la *colline brillante*, avec des œufs et du lait, je suis remonté à cheval, jetant un dernier regard sur Ascalon, la côte aux glorieux souvenirs. Laissant à droite, au nord-est, un village appelé *Elbetani*, nous sommes venus coucher à *Nébé*, village situé à une heure, au nord d'Ibelim. Nous avons rencontré une troupe de gazelles que je me suis amusé à poursuivre pendant une demi-heure; ces gracieuses gazelles, assez semblables à de jeunes levrettes, voyant que je courais sur elles, tantôt s'en allaient

d'un pas rapide, et tantôt s'arrêtaient immobiles, l'œil tourné vers moi, comme pour sourire de mes vains efforts. J'avais un cheval plus propre à marcher au pas des caravanes qu'à poursuivre des animaux légers, et les gazelles me devançaient toujours à travers les collines ; à la fin, comme le jour baissait et que je pouvais redouter le sort du jeune chevalier Arnoul, j'ai cru devoir revenir à mon chemin.

Nous avons traversé une petite rivière appelée *Nahahr-el-Roubin*, sur laquelle est construite un pont romain ; cette rivière a reçu son nom d'un santon musulman qui a son tombeau près de là. Le santon Roubin est mort il y a quinze ou vingt ans ; tous les villages voisins parlent de ses miracles. Quand nous sommes entrés dans le village de Nébé, les jeunes filles, portant des urnes sur leurs têtes, allaient puiser de l'eau à une fontaine voisine pour le repas du soir ; elles passaient dans des sentiers difficiles sans avoir besoin de retenir les urnes avec leurs mains. Vous avez dû remarquer comme moi l'adresse des femmes arabes à porter ainsi des fardeaux sur leur tête ; elles traversent des chemins scabreux, montent et descendent les collines les plus rapides, et je ne sais par quel art merveilleux, les urnes, les vases, tous les fardeaux qu'elles portent, restent immobiles et comme suspendus dans l'air. Je me souviens à ce sujet, que me promenant autour de Gaza, je marchais à quelques

pas d'une jeune fille d'un village voisin, qui portait des œufs à la ville; tout-à-coup un nuage passe, la pluie tombe, et je vois avec une surprise extrême la jeune villageoise courir vers Gaza avec son panier d'œufs sur la tête.

Les Arabes de Nébé étaient réunis en conseil sous un grand mûrier, lorsque mon cavaz Ibrahim leur a demandé de ma part l'hospitalité pour la nuit; il était arrivé la veille au milieu d'eux un officier du mutselim de Gaza, chargé de percevoir les impôts; les principaux habitans du village délibéraient sur ce qu'ils avaient à répondre à l'officier du gouverneur. J'ai reçu bon accueil sous le grand mûrier; le cheik et tous les fellahs se sont rangés autour de moi, accompagnant leurs saluts de paroles bienveillantes; sur tous les fronts se peignait la joie, et chacun semblait se dire en lui-même: Bénie soit la Providence, qui nous envoie un étranger!

La manière dont on fait le pain chez les Arabes est la même qu'au temps des patriarches de la Bible. J'ai vu les femmes de Nébé enfermer la pâte dans des débris de vases qu'elles recouvraient de cendres brûlantes dans un four; c'est exactement du pain cuit sous la cendre; tel était le pain que Sara offrit aux trois messagers célestes sur la colline de Mambré. J'ai remarqué deux sortes de pains chez les Arabes, le pain rond cuit dans des débris de vases, dont je viens de parler, et le pain semblable à des

crêpes ; pour faire cuire ce dernier pain, on en tapisse l'intérieur du four. Je ne vous décris point notre souper avec les Arabes de Nébé; c'est un souper comme on en fait sous la tente du bédouin ou sous la cabane du fellah.

Nous avons couché dans une bergerie, entourés d'Arabes, de vaches et de chèvres. Le lendemain, lorsque le muezzin appelait les musulmans à la prière du haut de la petite mosquée du village, nous avons pris le chemin de Jaffa, où nous sommes arrivés après trois heures de marche. Les pères latins de Jaffa, informés de quelques accidens de peste qui avaient eu lieu, disait-on, à Saint-Jean d'Acre, se sont empressés de me l'annoncer; mais ces nouvelles pouvaient n'être que de vains bruits, et malgré leurs avis, je suis venu à Saint-Jean d'Acre en passant par Arsur, que nous n'avions pu visiter à notre premier passage sur cette route.

Arsur ou Arsouf s'élevait aux bords de la mer, à deux lieues au nord de Jaffa; c'était une des places fortes de la Palestine, et son nom est devenu célèbre par un des plus grands combats des croisades. Vous avez traversé la plaine d'Arsur, et vous avez vu ce champ de bataille où se sont rencontrées les deux grandes renommées des vieux âges, Richard-cœur-de-Lion et Saladin. Le village arabe d'Arsouf, bâti sur une hauteur, indique la place où fut la vieille cité dont il a pris le nom. Les restes d'Arsur

touchent de plus près à la mer que le village; les débris les plus considérables appartiennent aux murailles de la ville. Ce que j'aurais voulu trouver parmi ces ruines, c'est le tombeau de Jacques d'Avesnes, placé dans une église consacrée à la Vierge; mais au milieu du désordre de ces décombres, comment reconnaître la place du tombeau du brave chevalier? Que de cendres glorieuses ont été emportées par le vent de la Palestine! Vous savez que des jardins avoisinaient Arsur du côté de l'orient; on en retrouve encore aujourd'hui autour du village arabe. Soixante ou quatre-vingts familles habitent Arsouf, bâti avec les pierres de la vieille ville. C'est sans doute aussi avec les pierres d'Arsur que fut restaurée, il y a quinze ans, la cité de Jaffa. Je ne vous dirai rien de la forêt d'Arsur où se réfugièrent les soldats de Saladin pour échapper à l'épée victorieuse des croisés. Cette forêt, que la hache ou la flamme ont peu à peu éclaircie et dépouillée, n'est plus qu'une vaste étendue de terrain couverte çà et là de petits arbustes; les forêts ont leur gloire et leurs ruines comme les cités.

Je suis arrivé à Saint-Jean d'Acre le 26 avril. Il m'a fallu attendre l'autorisation du pacha avant d'entrer dans la ville. Notre agent, que j'avais averti de mon arrivée, m'a envoyé un de ses cavaz pour m'accompagner jusqu'à la maison consulaire. M. Catafago, qui se montre pour moi plein de bienveillance et d'amitié, ne m'a pas laissé ignorer le

retour de la peste à Saint-Jean d'Acre; pour comble de malheur, j'apprends aussi que la peste est à Nazareth, et que la guerre continue à troubler les cantons de Tibériade et de Naplouse. Ainsi donc, au moment ou je songeais à parcourir la Galilée, me voilà tout-à-coup arrêté par la peste et la guerre; je suis condamné peut-être à ne point voir le pays de Sichem où paissaient les troupeaux de Jacob, le mont Thabor environné de tant de gloire, le lac de Tibériade aux bords fleuris, aux eaux brillantes, et cette colline d'Hittin qui vit périr les dernières forces du royaume de Jérusalem.

Dans une de mes lettres de Jérusalem, je vous ai parlé du siége du château de Sanour, dont le nom, pour le dire en passant, me semble d'origine franque, et comme une corruption du mot *senior* ou *seignor*. Après six mois de siége, ce château vient d'être pris; plus de six mille assaillans sont tombés sous les balles des révoltés, ou à la suite des maladies. La famine, plus terrible que les troupes d'Abdallah-pacha, a forcé les défenseurs de Sanour à déposer les armes; la ruine du château a suivi immédiatement la capitulation; on ne voit plus que le roc élevé sur lequel il était bâti. Ce qui ajoute à l'éclat du triomphe, c'est que Djezar-pacha avait tenu ce château assiégé pendant plusieurs années sans pouvoir le soumettre; mais la destruction du château n'a pas mis fin à la guerre, et les fellahs répandus dans la contrée de Naplouse pour-

suivent leur rébellion avec une nouvelle fureur.

M. Catafago ne pouvait guère laisser passer la victoire d'Abdallah sans la célébrer; il lui a offert dans sa propre maison un dîner à l'européenne comme si le consul eût voulu donner à entendre au pacha victorieux que les Francs n'auraient pas mieux fait. M. Catafago m'a dit sous le secret que dans ce festin les vins et les liqueurs d'Europe avaient coulé à grands flots, et que le pacha a poussé si loin l'amour pour les usages francs, qu'il en a perdu la raison et n'a pu regagner son palais qu'à grand'peine. Le dîner avait été donné à huis clos, les portes étaient fermées, et le visir avait renvoyé toute sa suite. Le lendemain du banquet, Abdallah reconnaissant a fait remettre à M. Catafago, une bague enrichie de diamans d'un très grand prix.

Pour qui aime les brillans souvenirs de notre moyen-âge chevaleresque, la plaine de Saint-Jean d'Acre est bien intéressante à parcourir; la peste, qui remplit la cité de funérailles, ne m'a point empêché d'aller visiter les emplacemens des camps et et les champs de bataille des croisés et des Sarrasins. En traversant la ville, il fallait ne recevoir le contact de personne; deux çavaz écartaient avec leur bâton ceux qui passaient trop près de moi. La cité d'Acre, dont les rues sont si étroites, si sales, si tristes, a pris un aspect plus sombre sous le fléau terrible. Quelque soin qu'on prenne, il est bien

difficile de ne rien toucher au milieu de ces bazars encombrés d'hommes et de marchandises ; la mort est là pourtant. Qui serait tenté, d'après cela, d'envier le destin du voyageur ? Les dangers de la mer et d'une terre barbare ne sont, si vous voulez, que des périls vulgaires ; mais voilà que la peste envahit mon chemin et qu'il me faut heurter des cadavres pour arriver à l'éclaircissement d'un point d'histoire ; la science que je cherche ne se montre à moi qu'après le péril comme la victoire ; le théâtre de mes explorations pacifiques devient comme un champ de bataille, où sifflent les flèches mortelles d'un fléau plus redoutable que la guerre. Y a-t-il beaucoup de gens dans le monde qui voudraient faire de la littérature et de l'érudition à ce prix ?

La plaine de Saint-Jean d'Acre, du côté du nord, commence au pied du mont Saron, et s'étend, du côté du sud, jusqu'au pied du Carmel, sur un espace d'environ quatre lieues ; de l'ouest à l'est, la plaine se prolonge à peu près à une lieue et demie. Le Bélus, que Boha-Eddin et d'autres auteurs arabes ont appelé *Nahr-Alhalou*, rivière d'eau douce, et que les gens du pays appellent tantôt *Nahr-el-Ramyn*, tantôt *Nahr-el-Kardanè*, se jette dans la mer à un quart d'heure à l'est de la ville, sous la petite éminence où gisent quelques ruines nommées *Akkah-el-Kharab* (Acre la ruinée) ; ce lieu marque évidemment la limite

orientale de l'ancienne cité. La plaine est marécageuse en beaucoup d'endroits, et de ces marais s'échappent des exhalaisons funestes à la santé des habitans. Le terrain offre très peu d'arbres; on m'a dit que plusieurs points du golfe de Saint-Jean d'Acre étaient boisés avant le passage de Bonaparte, mais que l'armée française n'y laissa que des rivages nus. A une demi-heure, au nord-est de la ville, Abdallah-pacha a fait construire une maison de plaisance et des kiosques élégans qui ont coûté, m'a-t-on dit, des millions de piastres; dans chaque kiosque jaillit une source d'eau qui retombe dans un bassin de marbre. Auprès de ces riantes demeures est un aqueduc qui vient abreuver la cité musulmane. Un village appelé *Smirii*, entouré de figuiers et de mûriers, se voit dans la plaine, à une heure d'Acre, vers le nord; une demi-heure au-delà de Smirii, sur une hauteur voisine de la mer, un village arabe a hérité du nom et des ruines de l'antique cité d'*Achzib*, mentionnée dans les livres de Josué et des Juges. A différentes distances de Saint-Jean d'Acre s'élèvent, au nord et au nord-est, plusieurs collines qui découpent la plaine. La première est celle de *Thuron*, appelée par les auteurs arabes tour-à-tour colline des *Mosallins* ou des *Prians* et *Mossallaba*. La seconde colline est celle que Boha-Eddin nomme *Aïadia*, et Gauthier Vinisauf, *Mahaméria;* la troisième est la colline de *Kisan*. Le Bélus coule au pied des hauteurs de Thuron et

d'Aïadia. Les montagnes citées dans les chroniques arabes sous le nom de *Karouba*, sont les montagnes de Saron qui partent du cap Blanc appelé en arabe *el-Mecherfy* et courent de l'ouest à l'est jusqu'aux rives du Jourdain. Je crois que les Arabes du moyen-âge ont donné à ces monts le nom de *Karouba*, à cause de la grande quantité de caroubiers qu'on y trouve. Voilà les lieux qu'il était important de reconnaître afin de bien comprendre les chroniques chrétiennes et musulmanes pour les attaques et les combats fameux des années 1189 et 1190.

J'ai cherché sur la colline de Thuron la place où furent dressés le pavillon du roi Guy de Lusignan et les autres pavillons des chevaliers et des soldats chrétiens; chaque jour de nouveaux croisés arrivaient sur des navires; la mer *était pour eux*, comme le disait Saladin, la mer s'était déclarée pour *les enfans du feu*. A chaque nouveau renfort venu d'Allemagne, de France, d'Angleterre et d'Italie, le camp s'agrandissait et menaçait peu à peu la cité; je n'ai point trouvé les fossés profonds, les remparts de terre qui entouraient le camp et lui donnaient l'aspect d'une place forte. Plus rien ne reste de ces travaux merveilleux qui causèrent tant de surprise aux troupes de Saladin; des chevaux qui n'ont point encore connu de cavaliers, des chamelles avec leurs petits paissent maintenant sur l'emplacement du camp des chrétiens. Les tentes de l'armée musulmane couvraient la colline de Kisan et environ-

naient de tous côtés les tentes chrétiennes ; le camp de Saladin ressemblait à une cité arabe, comme le camp des chrétiens ressemblait à un château franc. Sept mille boutiques, bien approvisionnées, dont chacune était plus considérable que cent boutiques ordinaires d'une ville turque ; plus de mille bains tenus par des Africains, entourés de palissades et de nattes pour cacher les baigneurs ; un vaste marché d'habits neufs et d'habits vieux, une place renfermant jusqu'à cent quarante loges de maréchaux ferrans, grand nombre de cuisines à vingt-huit marmites pouvant contenir chacune une brebis entière [1], tels étaient les quartiers et les bazars qui formaient le gros du camp de Saladin, véritable cité, comme vous voyez ; on y trouvait réunies toutes les richesses et les industries de l'Orient. Le camp des Francs avec ses remparts de terre, ses machines et ses tours de bois, ses tentes et ses bannières, le camp des musulmans avec ses constructions variées et tout son appareil oriental, devaient offrir de curieux spectacles du haut des murailles de Ptolémaïs. J'ai parcouru les hauteurs de Kisan couvertes d'arbustes, tout préoccupé de la grande image de Saladin, et long-temps j'ai contemplé cette montagne de Karouba qui servait de quartier d'hiver au glorieux fils d'Ayoub.

[1] Voyez les auteurs arabes traduits par M. Reinaud, *Bibliothèque des Croisades*, tom. IV, p. 262.

En traversant le terrain qui sépare la colline de Thuron de celle d'Aïadia ou de Mahaméria, j'ai songé aux combats dont il a été le théâtre; que de cadavres le Bélus a été chargé de porter à la mer! que de cendres chrétiennes ont été mêlées au sable de ses rives ! En quelque lieu qu'on jette ses regards dans la plaine de Saint-Jean d'Acre, on découvre un champ de bataille; en quelque lieu qu'on marche, on foule une terre que le glaive musulman abreuva du sang de nos croisés. Cette plaine vit alors ce que l'Europe et l'Asie avaient de plus grand, Richard, Philippe-Auguste, Saladin, Malek-Adel, et les plus nobles guerriers des deux religions rivales; jamais terre n'avait tremblé sous le choc de plus vaillantes armées; et pour que rien ne manquât à sa gloire, le destin des combats a voulu que les aigles de Bonaparte soient venues s'y abattre en passant. Vous avez raconté dans votre *Histoire des Croisades* les nombreuses batailles, les longues misères des Francs devant les murs de Ptolémaïs, batailles et misères qui finirent par la prise de la ville; ce siége de Saint-Jean d'Acre, dans les années 1189 et 1190, est un des morceaux les plus éloquens de votre *Histoire* et le plus habilement tracés ; en vous lisant sur les collines de Thuron et de Mahaméria, la plaine d'Acre redevenait pour moi ce qu'elle fut sous les bannières de Richard, de Philippe-Auguste et de Saladin, et je suivais tous les combats, tous les mouvemens, tous les drames de la guerre.

L'histoire des expéditions d'outremer n'offre rien de plus intéressant et de plus dramatique que la chute de Saint-Jean d'Acre en 1289; Ptolémaïs était alors la cité la plus riche, la plus puissante et la mieux fortifiée de la Syrie; sous ses murailles accoururent quatre cent mille musulmans commandés par le sultan Malek-Aschraf, fils et successeur de Kélaoun; cent mille chrétiens habitaient Saint-Jean d'Acre; la ville eut d'abord pour sa défense près de vingt mille guerriers, mais bientôt la désertion diminua le nombre de ceux qui combattaient pour la croix. L'ennemi avait annoncé son arrivée devant Ptolémaïs par la dévastation des vignes et des jardins qui couvraient la plaine et les collines que je viens de parcourir; du Carmel au Carouba, la terre fut de nouveau foulée par les légions du croissant; durant quarante jours, les catapultes et les béliers construits avec les bois de Naplouse et du Liban, ne cessèrent de battre la cité; trois cents tambours placés chacun sur un chameau étaient destinés à étourdir et à troubler les assiégés par un effroyable bruit. Dans votre récit de ce siége, vous avez dit quel fut l'héroïsme des défenseurs de Saint-Jean d'Acre, quelles furent les dernières misères des habitans. Les chroniques arabes rapportent que les musulmans vainqueurs renversèrent les remparts, les tours, les églises et les maisons; en retrouvant aujourd'hui la ville avec six mille habitans et de bonnes murailles, on serait

presque porté à croire que la démolition d'Acre ne fut pas aussi complète ; mais toujours est-il vrai que la cité perdit par le glaive ou par la fuite sa grande population, que Ptolémaïs vit de vastes ruines accumulées autour d'elle, et qu'avec cette métropole chrétienne tombèrent les dernières espérances, les derniers restes du royaume de Godefroi. Dans les circonstances présentes, il n'est pas sans intérêt de remarquer qu'en 1289 la destruction partit de l'Égypte pour venir visiter Saint-Jean d'Acre.

Pendant que mon esprit s'abandonne au souvenir des antiques combats qui ont ébranlé la plaine et la ville d'Acre, la renommée nous annonce que des combats nouveaux se préparent contre la cité; les mariniers arabes arrivés d'Alexandrie, et les caravanes venues par le désert, confirment les bruits vagues répandus depuis quelque temps en Palestine ; l'ambitieux vice-roi songe sérieusement à venir attaquer la cité d'Abdallah. Quoique la ville soit encore mieux fortifiée aujourd'hui qu'à l'époque du passage de Bonaparte, et que d'épaisses murailles, du côté de la terre, et des écueils, du côté de la mer, défendent bien la place, il est certain qu'une flotte et une armée comme celle dont on parle, en viendront facilement à bout. Toutefois la prise d'*Acca* ne suffira point pour établir la domination de Méhémet-Ali en Syrie; les troupes égyptiennes pourront s'emparer du pays, mais la grande difficulté sera de le garder, ainsi que je le disais, il

y a dix jours, au cadi de Gaza. Après ces rapides conquêtes, que deviendra la Syrie? je l'ignore. Tout ce que je puis vous affirmer, c'est que la Syrie serait à la France si la France en voulait. Ce que je dis là n'est point l'effet d'une illusion vaine; je parle d'après les sympathies universelles du pays; c'est un fait que je constate parce que je le trouve partout, et qu'il me frappe de toutes les manières.

Livré tout entier aux préoccupations d'une guerre prochaine, le peuple de la Syrie ne songe pas aux embarras politiques que Méhémet-Ali pourra susciter plus tard contre le sultan Mahmoud; des événemens qui, pour leur accomplissement, demandent une, deux ou trois années, appartiennent, dans l'esprit des Arabes, à un avenir lointain, et, sur une terre où la vie ne se compose que du jour et du lendemain, personne ne s'en occupe. On sait pourtant, et dans les intimes causeries plus d'un Arabe répète que le sultan Mahmoud s'inquiète du pouvoir toujours croissant du pacha d'Égypte; j'ai même entendu raconter à ce sujet, en Palestine, une anecdote que vous connaissez peut-être, et qui ressemble à une page de roman intercalée dans un livre d'histoire sérieuse. Il y a quelques années, m'a-t-on dit, que Mahmoud, déjà inquiet de la grandeur de son visir des pyramides, s'avisa du stratagème suivant pour s'en débarrasser. L'empereur ottoman fit venir une jeune

et innocente Géorgienne de son harem, et lui tint ce langage : « Ma belle esclave, tu seras bien joyeuse quand tu sauras que je t'ai choisie pour être la compagne de mon glorieux pacha d'Égypte, le premier homme de la terre après moi ; je vais te donner une bague, talisman merveilleux à l'aide duquel tu pourras être la souveraine absolue de son cœur ; dans ses tendres entretiens avec toi, s'il vient à te demander à boire, glisse en secret cette bague dans la coupe, et, quand le pacha aura bu, tu le verras à tes pieds comme un enfant captif, tant est puissant le talisman que tu emporteras. » Cette bague que la jeune Géorgienne reçut avec transport des mains du sultan, avait une petite pierre préparée qui, fondue dans de l'eau, devait produire le poison le plus subtil. L'odalisque ignorait tout, et ne pensait qu'au brillant destin que le sultan venait de lui promettre. Bientôt elle part pour l'Égypte, escortée d'une suite nombreuse ; mais arrivée au Caire, elle ne fut point reçue par Méhémet-Ali ; celui-ci, qui avait alors comme aujourd'hui des espions à Constantinople, dans le palais même de Mahmoud, avait été averti à temps ; et le bon génie qui jusqu'ici a veillé sur le vice-roi, ne voulut point qu'il se laissât prendre au piége. Méhémet-Ali fit présent de la belle odalisque à un de ses principaux officiers ; pour exercer plus d'empire sur son nouveau maître, la jeune esclave voulut employer le précieux talisman ; le pauvre officier avala le poi-

son, et périt comme frappé de la foudre. L'ignorante Géorgienne, surprise et se lamentant, raconta naïvement ce qu'elle avait fait et de qui elle avait reçu le fatal talisman. Tout alors s'expliqua sans peine, et quand cette nouvelle parvint à Méhémet-Ali, celui-ci put rendre grace à Dieu d'avoir détourné de lui le mortel breuvage.

Je ne vous garantis point la vérité de cette anecdocte; toutefois sa circulation facile parmi les musulmans doit lui donner à nos yeux un caractère de vraisemblance; les peuples de ces contrées y ont cru parce que l'anecdote s'accorde avec leurs mœurs et leurs idées; la politique orientale, surtout la politique secrète, ne s'éloigne guère des contes des *Mille et une Nuits*; les petites manœuvres mystérieuses ont pu, en d'autres époques, servir utilement le sérail, mais à l'heure des grandes choses, quand l'ouragan des révolutions menace les empires, il faut, pour se défendre, quelque chose de plus que des tentatives romanesques et des essais aventureux propres uniquement à charmer les nuits arabes.

En attendant que le démon de la guerre vienne s'asseoir sur les murailles d'*Acca*, Abdallah-pacha, fuyant la peste, s'en va, dès demain, habiter son kiosque du Carmel; M. Catafago va se réfugier aussi sur la montagne d'Elie, où l'attendent depuis quelques jours sa femme et ses filles. J'ai fait demander un mukre et des chevaux d'un vil-

lage voisin, et dans quelques heures je partirai pour Tyr.

P. S. Je vous ai parlé des craintes que j'ai de ne pouvoir visiter la Galilée; voici un voyageur qui arrive à propos pour remplir la lacune que je laisserais dans mes courses si la peste et la guerre continuaient à me fermer les portes de cette intéressante région. M. Gillot de Kerhardène, que nous avons vu à Constantinople, a parcouru les principaux points de la Galilée; il a rédigé à votre adresse quelques lettres qui m'ont paru capables d'exciter votre curiosité. Vous trouverez dans la correspondance du voyageur breton, la description des lieux consacrés par les hauts faits ou les malheurs des vieilles armées chrétiennes; les pays de Nazareth et de Tibériade, le fameux champ de bataille de Hittin, le lac de Génézareth et le mont Thabor se montreront à vous désormais comme si vous les aviez visités vous-même. Aux descriptions des lieux, aux souvenirs historiques, M. Gillot a mêlé des traits de mœurs, d'utiles observations, des peintures qui animent et varient ses récits. M. Gillot est né sur les plages de l'Océan, et depuis quelques années il vit au milieu des nations et des solitudes asiatiques.

P....

LETTRE CXXXIII.

ITINÉRAIRE DE SAINT-JEAN D'ACRE A NAZARETH.

A M. M......

Nazareth, 8 septembre 1829.

Qu'il me soit permis, du centre de la Galilée, d'entrer en correspondance avec l'historien des *Croisades*; les souvenirs de l'ouvrage consacré à la gloire de nos aïeux occupent toujours ma pensée. Venu en Orient pour vivre tout entier du passé et tâcher de me consoler du présent, c'est surtout le moyen-âge avec ses faits héroïques, et sa naïveté quelquefois sublime qui a fixé mes idées et charmé

mon imagination. Le spectacle d'un pays dégradé et abruti par le despotisme, serait en effet trop triste, trop désolant, si la mémoire des preux et l'histoire des hauts faits de la chevalerie ne venaient embellir et ressusciter pour ainsi dire des lieux que le glaive de l'oppression a dévastés. Si je vous adresse ces lettres écrites, ici, sous l'inspiration des vieux souvenirs, c'est que j'éprouve une espèce de charme à causer avec vous de Renaud de Châtillon et de Saladin, des héros croisés et des héros du mont Thabor et d'Héliopolis. Daignez donc me suivre pas à pas dans la Galilée, moi et les deux compagnons de voyage que la Providence m'a fait rencontrer.

Mes deux compagnons se nomment, l'un Giuseppe, Italien, l'autre Padre Antonio, Castillan; le premier, tour-à-tour officier d'artillerie du roi Joachim Murat et philhellène, est maintenant facteur d'orgues des églises latines de l'Orient; le second, secrétaire du père gardien de la Terre-Sainte, a presque perdu la vue pour s'être trop livré à l'étude de la théologie; notre guide est un chrétien de Nazareth, et notre moukre un musulman de Saint-Jean d'Acre; telle est notre petite caravane.

Nous sommes partis d'Acre, le 2 septembre, au lever de l'aurore; nous avons chevauché à travers la plaine en nous dirigeant au sud-est, vers les montagnes de la Galilée; nous suivions la ligne droite, préoccupés d'une seule idée, celle d'at-

teindre, avant la nuit, le couvent de Nazareth. Après avoir cotoyé pendant une heure la baie de Saint-Jean d'Acre et traversé de biais, pendant deux heures, la plaine où campèrent des armées de tous les âges, nous sommes arrivés à neuf heures, sur la lisière de la Galilée, et nous sommes entrés dans l'ancienne tribu de Zabulon. En venant des plages de la mer, l'entrée de la Galilée est assez pénible; c'est presque l'entrée de la sauvage Judée au sortir des belles plaines de Ramla.

Quant on a tout-à-fait perdu de vue la plaine d'Acre, on laisse à droite, au milieu des montagnes qui hérissent la partie occidentale du pays, le village d'*Obellin* éloigné d'Acre d'environ quatre heures; avant d'y arriver on traverse à gué en hiver, à pied sec en été, l'ancien fleuve Bélus. C'est dans la vallée où coule ce fleuve que nous avons rencontré la première caravane qui se soit offerte à ma vue dans la Terre-Sainte; elle venait de traverser la plaine d'Esdrelon, et se rendait de Naplouse à Saint-Jean d'Acre. Nous nous sommes croisés avec la longue file de chameaux chargés d'outres pleines d'huile et de balles de coton; notre moukre était fier de conduire des Francs; le passage était étroit, entre des roches calcaires; personne ne voulait céder le pas. Les chameaux samaritains et les mulets qui portaient nos bagages se sont heurtés, nous-mêmes nous avons été froissés; les conducteurs de la caravane, notre moukre

et notre guide criaient tous à la fois pour se faire passage; par bonheur le désordre n'a duré qu'un moment; on s'est borné, de part et d'autre, à l'échange de quelques injures. Les Orientaux ne se frappent qu'à la dernière extrémité; ils sont paisibles et patiens.

Nous avons fait halte auprès d'un petit monticule, où se trouve un de ces puits ayant une roue que deux hommes font mouvoir pour élever un seau de cuir; ces puits sont communs en Syrie. Nous avons bu là d'une eau meilleure que celle de la plaine d'Acre, sans prendre garde à plusieurs Arabes-bédouins ou fellahs de toutes les couleurs, qui se pressaient autour de nous avec une inquiète curiosité; nous avons continué notre route aussi paisiblement que nous eussions pu le faire en France.

Je vous citerai le village de *Bedaoui* que nous avons vu sur notre chemin; la situation de ce village est fort pittoresque; à deux heures de Bedaoui sont les ruines d'un khan. Ce lieu qui servit d'hôtellerie aux caravanes asiatiques, est maintenant abandonné; il ne donne plus l'hospitalité qu'à d'énormes scorpions, habitans hideux de tous les lieux d'où l'homme s'est retiré. A la vue de ce khan, dont les débris se mêlent à d'autres débris répandus sur le sol, je songeais à ces villes syriennes, qui, semblables à des caravansérails, ont reçu des nations diverses, et tour-à-tour ont vu passer les Cananéens, les Israélites, les Grecs, les Arabes, les

Français et les Turcs. C'est près de ce khan, entre des ruines et le lit desséché d'un ruisseau, que campa Napoléon ; le nom de ce conquérant, jeté au milieu de ces débris, y laisse quelque chose de merveilleux qui semble appartenir plutôt à l'épopée qu'à l'histoire.

Vers midi, épuisés par la chaleur excessive qu'une brise balsamique ne venait plus tempérer depuis que nous étions séparés de la mer, nous nous sommes arrêtés à l'endroit même où Bonaparte campa avant la victoire du Thabor. Le dix-neuvième siècle contraste sans doute avec les siècles des patriarches et du Christ ; mais la France s'est tellement mêlée à l'Orient qu'en quelque endroit qu'on frappe le sol de la Terre-Sainte, on entend toujours résonner un nom français ; ayant mis pied à terre auprès de la citerne dégradée du khan antique, nous nous sommes établis à l'ombre de quelques ruines, et nous avons fait un léger repas ; nos chevaux se reposaient à l'ardeur du soleil ; le moukre les a fait boire largement, mais les a laissés sans nourriture ; l'usage en Syrie est de n'en donner que le soir quand la caravane est arrivée au lieu du repos ; on donne aux chevaux l'orge et la paille hachée, car l'usage de l'avoine est inconnu en Asie. Après le repas, je suis allé chercher les ruines de Zabulon, que je savais avoir existé aux environs, vers le sud-ouest ; je les ai trouvées, mais elles n'ont rien de remarquable.

A deux heures et demie, nous nous sommes re-

mis en selle, et bientôt le beau pays de Séphorie s'est déployé devant nous ; au lieu d'un sol abandonné, nous commencions à voir des champs cultivés ; nous avons passé un ruisseau maintenant à sec; les gens du pays le nomment le fleuve *de la vallée du roi*. On continue à suivre les flancs des montagnes, mais peu à peu la route devient moins tortueuse et moins difficile; ce ne sont pas encore les belles campagnes de la vallée de Séphorie, mais ce n'est plus le nu des rochers et l'aridité d'un sol désert; les bosquets d'oliviers, les plantations de tabac donnent à la campagne une physionomie riante. Le pays de Séphorie n'a point de limites bien précises; je crois qu'il peut s'étendre de la plaine de Cana à celle d'Esdrelon, et de la montagne de Nazareth au revers oriental des collines boisées qui se rattachent au vaste plateau du Carmel ; les bornes de la vallée de Zabulon sont un peu plus précises ; cette vallée inégale, qui a le torrent de Kison au midi, forme une plaine entre Nazareth, la vallée de Hittin, et les hauteurs qui dominent Tibériade; elle a quinze milles de long sur trois à cinq milles de large; elle comprend dans ses ondulations les villages de Cana et de Loubi, l'un célèbre par un miracle du Christ, l'autre par un fait d'armes de l'armée française.

Nous avons atteint, à une heure et demie avant le coucher du soleil, les vastes ruines de Séphorie ou *Diocésarée* éloignées de Bedaoui d'environ trois

heures; nous avons pris tout le temps de visiter l'enceinte des murs, les débris de la forteresse romaine, et les débris plus modernes de l'église consacrée à saint Joachim dans son pays natal. Des monumens juifs, romains, chrétiens, sarrasins, composent le chaos de ruines qui marque le sol où fut Diocésarée. Les fortifications, réparées plusieurs fois par les Romains qui affectionnaient cette ville, subsistèrent jusqu'à Constance; la destruction des murs de Séphorie fut la punition de la dernière révolte des Juifs. Les débris d'une tour carrée s'élèvent à la place où fut l'acropole. Il ne reste dans l'intérieur de la cité que les débris de l'église consacrée au père de la Vierge; des colonnes de granit, élégamment travaillées, se confondent avec les arbres qui couvrent la cime bleuâtre de la montagne; elles offrent un de ces effets pittoresques que j'ai tant de fois remarqués, en contemplant les paysages de la campagne de Rome. Le misérable village de *Saphoureh* est situé à un demi mille au-dessous des ruines.

La destruction complète de Séphorie remonte à l'époque des croisades; après la sanglante victoire de Tibériade, Saladin, se disposant à assiéger Ptolémaïs, fit ravager les campagnes de la Galilée; Nazareth, Séphorie, Caïpha, Césarée, furent mis à feu et à sang; les hommes furent faits prisonniers, les femmes et les enfans amenés en esclavage; tel est encore aujourd'hui l'horrible droit de la guerre en

Orient. Cette dévastation, fut à ce qu'il paraît, le coup de mort pour la patrie de saint Joachim, qui n'eut plus pour habitans que de misérables fellahs. En Syrie, presque partout où sont les ruines d'une ville, on rencontre un village. L'avantage de la position, la commodité des eaux, la facilité d'avoir des pierres taillées, tout cela devait déterminer le choix des Arabes.

Après avoir parcouru long-temps l'enceinte de Séphorie, qui peut avoir une demi-lieue de tour, sans pouvoir rencontrer une inscription, nous sommes venus reprendre nos chevaux sur la route, à l'entrée du pauvre village de Saphoureh; en laissant les ruines sur la gauche, on voit, a droite, le lieu où campa Kléber, sur les hauteurs parallèles à la montagne de Séphorie. Le soleil était alors à son couchant; son disque semblait une auréole placée au-dessus des restes de l'église de Joachim; sa lumière mêlait des teintes de pourpre à la cime bleuâtre de la montagne, et l'effet qu'elle produisait sur les ruines était tel, que je me suis arrêté involontairement pour contempler ce spectacle de splendeur mélancolique.

Au-delà de Saphoureh, on remarque au sud-est deux vieux moulins abandonnés; plus loin, toujours du même côté, on voit jaillir à gros flots une fontaine dont on entend sourdement murmurer les eaux limpides. Kléber, avant d'aller aider Junot à vaincre dans la plaine de Loubi, campa auprès de

la fontaine de Séphorie, comme y avaient campé six siècles auparavant les guerriers croisés ; la même fontaine désaltéra sur le même lieu le vaincu de Tibériade et le vainqueur d'Héliopolis. Cette source abondante arrose une plaine assez étendue ; les eaux qui s'y divisent forment plusieurs ruisseaux paisibles, roulant en tous sens entre deux rives fleuries.

C'est dans ce lieu que les princes latins de Jérusalem avaient coutume de rassembler leurs vassaux quand le royaume était en péril. Suivant les chroniqueurs du moyen-âge, qui ont raconté la bataille de Tibériade, ce fut là que Guy de Lusignan rassembla les forces les plus considérables qu'un roi latin eût jamais mises sur pied, et qu'arborant la vraie croix et les étendards d'Angleterre, il se disposa à marcher contre Saladin, occupé au siége de la citadelle de Tibériade.

Au-delà de la plaine, vers le nord, sont épars des débris de sépulcres sans signe ni inscription ; monumens inconnus, reliques d'une autre époque pour lesquelles les juifs caraïtes de Naplouse et les juifs orthodoxes de Tibériade et de Saphat ont une grande vénération. Plusieurs fois j'ai interrogé les rabbins du pays sur ces antiques débris, et n'ai pu obtenir des éclaircissemens. Quelle mystérieuse tradition fait respecter ces vieux tombeaux qui ne sont marqués d'aucun nom et d'aucun souvenir positif?

Jusqu'ici, dans cet itinéraire, je ne vous ai point

épargné les détails; en décrivant un pays neuf pour les voyageurs, il vaut mieux, ce me semble, dire beaucoup que trop peu; je continue donc à arpenter le sol antique de la Galilée, comme pourrait le faire un géomètre employé au cadastre.

De Séphorie à Nazareth on compte, en ligne droite, une heure et demie; plus on s'éloigne de la fontaine de Séphorie plus le sol devient inculte et rocailleux; la fatigue recommence; il faut gravir pour arriver à Nazareth une montagne stérile qui la domine au nord-ouest. De la fontaine de Séphorie à Nazareth on compte près d'une heure.

La nuit nous a surpris près des tombeaux inconnus dont je vous ai parlé plus haut; nous avons chevauché dans les ténèbres sur les flancs de coteaux arides. Les environs de Nazareth sont tristes comme les environs de Jérusalem. Pour ne pas nous perdre dans l'ombre, nous étions obligés de nous parler de temps en temps; malgré cette précaution, le P. Antonio, livré aux délices de l'oraison mentale, s'est égaré loin de nous. Nous l'avons long-temps appelé, mêlant nos cris aux gémissemens des chacals et des hiènes vagabondes; enfin le bon franciscain nous a entendus et a rejoint la petite caravane. Parvenu au sommet de la montagne qui domine Nazareth, *la ville est à vos pieds*, nous a dit le guide, mais nos yeux ne découvraient rien; cependant il nous semblait entendre un bruit confus; bientôt notre oreille a été frappée de longs

cris de joie mêlés à des battemens de mains et au pétillement de flammes. Arrivés au-delà du sommet, tout-à-fait au-dessus de la ville, quelle a été notre surprise à la vue soudaine de mille feux étincelans à nos pieds, qui nous annonçaient d'une manière merveilleuse la ville que nous cherchions. Comme nous restions ébahis de cette illumination imprévue, « *Signore*, m'a dit le guide, tous ces » feux que vous voyez sont allumés chaque soir » parce qu'on célèbre des noces turques. » Ce passage de l'obscurité profonde à la lumière qui nous éblouissait, du silence de la solitude au tumulte d'une fête, de la tristesse d'une route pénible à la joie d'une noce orientale, fut pour nous comme une aventure des *Mille et une Nuits*.

En descendant la pente rapide de la montagne, mon cheval s'est abattu tout-à-coup, et la pauvre bête, en roulant sous moi, m'a entraîné dans sa chute; je suis tombé assez rudement; mon fusil, s'échappant de mes mains, a rebondi sur la pierre. Par bonheur, j'en ai été quitte pour des contusions aux jambes. Si j'eusse péri sur les rochers de Nazareth, quelques moines seuls auraient prié sur ma tombe, et ma vieille mère, à mille lieues de distance, aurait eu bien des larmes à verser, sans savoir où reposaient mes cendres. Comme il était près de neuf heures quand nous sommes arrivés au couvent, les portes en étaient fermées; nous avons eu de la peine à nous les faire ouvrir. Un

frère m'a conduit à la chambre qui m'était destinée ; il a déposé la lampe italienne sur une table et s'est retiré en me souhaitant la bonne nuit. Resté seul, je me suis mis à rédiger les notes prises à la hâte dans cette journée, pour en faire une lettre destinée à l'auteur de l'*Histoire des Croisades*.

GILLOT DE KERHARDÈNE.

SUITE

DE LA LETTRE CXXXIII.

A M. M......

12 septembre 1829.

Le lendemain du jour où je suis arrivé à Nazareth, je suis monté, dès l'aurore, sur la terrasse du couvent latin pour jouir de l'aspect de la ville et de la vallée. Le moment le plus favorable pour contempler une ville de Turquie, c'est le lever ou le coucher du soleil ; au milieu du jour l'éclat de cet astre sur les terrasses est tel, que la vue reste éblouie et qu'on ne distingue qu'une sorte de lumière neigeuse. La terrasse du vaste couvent latin est le

point le plus convenable pour jouir à cette heure du triple aspect de la ville, de la vallée et de l'horizon des montagnes; on a la cité devant soi, au nord-ouest, derrière soi un bois de nopals et le cimetière, et sur la droite à l'est la fontaine de la Madone; à gauche, vers le sud-ouest, la grotte d'*el-Tremore* et le ravin du *Précipice*. Comme toute la ville est sur la pente méridionale d'une montagne, elle se dessine en amphithéâtre irrégulier quand on la contemple du fond de la vallée qui a la forme d'une *vasque* oblongue; mais, pour en bien saisir le panorama, il faut l'examiner soit de la terrasse du couvent latin, soit des flancs lointains de la montagne opposée. De ces deux points la perspective a quelque chose de grandiose et de monotone tout à la fois, à cause de l'uniformité de couleur.

On voit d'abord, au milieu des maisons turques, au haut de la ville, l'église maronite qui s'étend du sud au nord; ayant sa façade à l'est, elle a devant elle une petite place et domine toutes les terrasses environnantes; en descendant vers la droite jusqu'à la rue du Bazar, on voit l'église grecque et un peu plus bas la maison de saint Joseph, où travailla Jésus. Près de l'église grecque on découvre l'ancienne synagogue où, suivant la tradition, le Christ commenta un jour de Sabbat la prophétie d'Isaïe au sujet du rédempteur promis, et s'en fit l'application. Vis-à-vis du couvent latin,

au-delà de la place couverte d'ordures, s'élève la belle maison à deux étages, appartenant à M. Catafago, agent-consulaire de France ; un peu plus loin à gauche, on aperçoit le khan bâti par Abdallah-pacha ; c'est un édifice carré, ayant une cour intérieure et une fontaine ; la porte d'entrée des caravanes regarde le midi ; ce khan, qui n'a qu'un rez-de-chaussée, peut loger cent marchands avec leurs chameaux et leurs mulets. Ces deux dernières constructions, à belles terrasses et à voûtes arrondies, sont, après le couvent latin, les seuls édifices dont on puisse vanter l'élégance.

Des trois églises chrétiennes, celle de Sainte-Marie est sans contredit la plus remarquable; en France même, elle serait admirée, tant elle est gracieuse et riche. Quant aux trois mosquées, elles n'ont rien qui mérite de fixer l'attention ; les nombreux minarets, comme autant de colonnes isolées, se perdent çà et là dans l'ensemble des édifices musulmans et chrétiens. Les six temples suffisent à une population de dix mille ames, composée de chrétiens des trois rits et de musulmans. Parmi les rues sinueuses qui serpentent en montant ou en descendant sur les flancs de la montagne, on distingue la grande rue du Bazar, la rue qu'on suit en venant d'Acre et qui se prolonge jusqu'au khan du pacha, la rue qui mène de la ville à la fontaine de la Madone, située à un demi-mille du couvent latin. Les autres petites rues en zig-zag, qui des-

cendent de la ville dans la plaine, ne se dessinent pas assez nettement pour être remarquées ; Nazareth étant sans portes, sans murailles, sans fossés, toutes ces petites rues qui se croisent en tous sens et tournent autour des maisons, dont elles forment autant d'îles, restent confondues et masquées par les lignes des terrasses.

Ville sans gloire et sans souvenirs bibliques, Nazareth n'est quelque chose que par le séjour du Christ et de la Vierge, et par les sanctuaires que les fidèles vienent y visiter. Sans m'arrêter, après tant de pélerins, à la description des lieux saints, je passerai aux souvenirs du moyen-âge, négligés jusqu'à ce jour par les voyageurs. Je n'entreprendrai pas de dire pourtant ce qu'était Nazareth à l'époque des croisades, ni comment elle était régie, quand les rois Francs eurent apporté d'Europe les lois et les coutumes qui servirent de constitution au royaume de Jérusalem; les matériaux me manquent ; je me bornerai à quelques faits détachés.

Sous les rois Francs, Nazareth était un archevêché; cette ville est indiquée dans l'*Oriens christianus* comme métropole de plusieurs cités, maintenant effacées de la terre. D'après les chroniques, l'archevêque de Nazareth assista au concile du royaume latin, qui se tint à Naplouse, à deux journées de Nazareth. Ce concile publia plusieurs réglemens de discipline, ayant pour but la réforme du clergé, dont la corruption était si honteuse, que les pein-

tures tracées par Jacques de Vitry, semblent avoir été faites par un calviniste du seizième siècle, ou par un philosophe du dix-huitième. Nazareth, qui surpasse aujourd'hui Tibériade, lui cédait alors sous le rapport de l'importance politique. Elle n'avait point de seigneur particulier comme cette ancienne capitale de la Galilée; elle n'avait guère qu'un rang religieux, tandis que Tibériade, fière de sa position, de ses murs crénelés, de sa citadelle, avait un rang féodal. Les rôles sont bien changés; Nazareth a maintenant une population nombreuse et un mutselim; Tibériade compte à peine deux mille habitans que tyrannise un aga turc.

Les seuls faits des croisades qui se rapportent à Nazareth se réduisent à ceux-ci. Beaudoin-le-Lépreux étant tombé malade à Nazareth, pendant que l'armée chrétienne était campée dans la plaine de Séphorie, convoqua les barons autour de son lit de douleur, et en présence de sa mère et du patriarche de Jérusalem, il institua Guy de Lusignan lieutenant-général du royaume. Vous vous souvenez aussi que Beaudoin V mourut à Nazareth avant d'avoir eu la force de soutenir le glaive qui servait de sceptre aux rois latins; les restes de l'enfant-roi, remis aux templiers, furent transportés dans l'église de la Résurrection à Jérusalem, où dormaient Godefroi et ses successeurs.

Tout occupé des préparatifs d'une excursion vers le lac de Tibériade, je suis forcé de terminer cette

lettre, sans même avoir pu vous dire un mot du *Précipice*, cet abîme mystérieux où l'ingratitude précipita, comme un criminel, le sauveur du genre humain, le plus doux des hommes. La carrière publique du Christ commença sur la montagne de Nazareth pour finir sur le Golgotha; un essai d'agonie en Galilée précéda ainsi le drame du Calvaire, pour que les hommes, à l'exemple de Dieu, apprissent à souffrir; la souffrance, est de toutes les sciences morales, celle que le Christ a cru devoir surtout enseigner, tant cette science est nécessaire au genre humain.

GILLOT DE KERHARDÈNE.

LETTRE CXXXIV.

DE TIBÉRIADE A NAZARETH. – LE CHAMP DES ÉPIS. – CANA. – L'AIRE DES TEMPLIERS. – COMBAT DES TEMPLIERS. – L'ÉGLISE DE SAINTE – MARIE.

A M. M......

Nazareth, 28 septembre 1829.

Tibériade est située sur la rive occidentale du lac; la ville moderne n'est pour l'étendue que le tiers de la ville bâtie par Hérode en l'honneur de Tibère; elle a la forme d'un carré long; ses murailles bâties par les croisés, ont été reconstruites par le cheik Duher vers le milieu du siècle dernier.

Comme j'ai peu de choses à vous dire de cette cité

dépeuplée et tombée en ruines, je veux vous entretenir des lieux célèbres qui l'environnent. Parti de Tibériade le 19 septembre, je gravis d'abord la colline par où l'on monte vers Nazareth; je m'arrêtai, et tournant le dos au soleil qui mettait en feu le mont Thabor, je promenai mes yeux sur Tibériade et sur le lac dont le bassin se déployait à mes pieds comme un tapis de diamans. Ces murailles flanquées de tours qui environnent une enceinte dont la moitié n'est qu'un désert, ces flots étincelans qui se jouaient sur les rives en reflétant la lumière, cette fontaine et cette montagne de la *multiplication des pains* qui apparaissait vers la gauche, sur les hauteurs du lac; ces monts bizarres de la décapole, dont les sommets arrondis semblaient des masses de nuages lumineux, tout cela formait un tableau que je ne me lassais point de contempler et dont mes yeux s'enivraient comme d'une vision ou d'un mirage. Après avoir joui de cet immense panorama, je repris le chemin de Cana. Et comme sur ma route je voyais partout devant moi des champs cultivés, je songeais au champ des Épis dont parle l'Évangile. Ne sachant comment se dit en arabe vulgaire, épi de blé, je me servais d'une périphrase pour me faire entendre du guide; je lui parlais de la plante qui produit le pain; mais il ne comprit dans ma phrase et dans mes gestes que le mot pain et le besoin de manger. Il me fit donc entendre qu'il m'avait com-

pris, et détournant mon cheval de la route, il me fit entrer dans un village sur la gauche; je l'avais suivi machinalement; quelle contrariété j'éprouvai, quand je le vis venir à moi d'un air riant, et me présenter la pâte à demi cuite dont se nourrissent les Syriens! « Seigneur, me dit-il, voilà du pain arabe. » M'apercevant trop tard du malentendu qui m'avait fait perdre une demi-heure, je tournai bride, et ce ne fut qu'à force de prononcer les noms de Christ et de l'Évangile, à force de montrer les champs, que je parvins à me faire comprendre.

Ceci me rappela l'aventure d'un grenadier français et d'un cheik arabe. Le soldat étant entré dans la cabane et voulant avoir des œufs, perdait son temps à imiter le gloussement de la poule. L'Arabe n'y comprenait rien, mais voyant que le grenadier demandait quelque chose, il répétait à chaque pantomime : *Ma fiche*, je n'ai pas ce que vous demandez. Le soldat perd patience et se met à maltraiter l'Arabe en lui disant : Ah tu t'en fiches! bête que tu es! A ce mot (*bait*), qui veut dire des œufs, l'Arabe s'écrie, *Fi* (j'en ai); et va en chercher sur-le-champ. Le grenadier en finissant son repas disait : C'est un drôle de pays que celui-ci : il faut battre les gens et les appeler *bêtes*, pour en obtenir quelque chose.

Une demi-heure après avoir laissé le village, mon guide me montra sur la droite le champ des Épis; c'est un sol fertile, cultivé avec soin; mais comme la moisson était faite depuis long-temps, je ne pus

imiter les disciples du Christ. De là nous ne tardâmes pas beaucoup à arriver à la fontaine de Cana, que les chroniqueurs nomment la fontaine de Kerson. Elle est abondante et ne tarit jamais; placée à l'embranchement de la route de Cana à Nazareth et de la route de Tibériade à cette dernière, elle est éloignée d'un demi-mille de Cana. J'allai visiter les ruines chrétiennes de cette petite ville qui peut avoir quinze cents habitans, et qui n'a d'autres souvenirs que ceux de l'Évangile. Elle n'a de remarquable que sa belle position dans une plaine fertile, au midi des montagnes de Tyr. Par une singulière destinée, Cana a toujours conservé son ancien nom, tandis que tant de villes autour d'elle en ont changé.

On a beaucoup disputé pour savoir si cette Cana est bien la petite ville ou se célébrèrent les noces dont parle l'Évangile. Sans vouloir renouveler une dissertation où plusieurs voyageurs se sont perdus, je me bornerai à déclarer qu'après avoir bien examiné le pour et le contre, je reste persuadé, en dépit de la tradition grecque qui va chercher plus à l'ouest une autre Cana, que cette petite ville est celle où se passa le premier miracle public de Jésus-Christ; l'autre Cana qui a existé un peu plus loin, n'offrait pas toutes les données nécessaires pour obtenir cet honneur.

On ne voit plus à Cana aucune des six urnes de pierre qui servaient aux purifications des Juifs, et que le Christ remplit de vin. Comme tant d'autres

monumens chrétiens, elles furent transportées en Occident, du temps des croisades. Les pierres ont aussi leur destinée, et sans doute que l'urne de Cana, que l'on conservait à Paris, dans l'abbaye de Port-Royal, et que l'auteur de la grammaire qui porte ce nom, prit pour sujet d'une savante dissertation, aura disparu à son tour. Cinq propositions enfouies dans un livre fort peu lu ont causé la ruine de Port-Royal, et l'urne de Cana, à propos d'une querelle théologique, aura subi le contre-coup de cette destruction. On compte du champ des Épis à Cana, une heure et demie.

Après avoir vu Cana, je repris le chemin de la fontaine; un cheik qui était venu y faire boire ses chèvres dans les auges de pierre, se retirait vers les hauteurs qui séparent Cana de Séphorie, et la fontaine resta solitaire quand je m'en approchai. Mais à peine m'étais-je arrêté, qu'une femme de la ville arriva pour y puiser de l'eau; elle se plaça du côté opposé à celui que j'occupais. Après avoir rempli l'urne antique, elle la posa sur la margelle, comme la Samaritaine de l'Évangile, et se tint debout et immobile. Je ne me lassais point d'admirer la pose gracieuse de cette Cananéenne; une robe de coton bleu sans ceinture, un voile blanc qui flottait en arrière, des bras et des pieds nus; une couronne de paras sur la tête, et des bracelets de métal aux poignets, telle était toute sa parure; il me semblait que la belle Samaritaine se tenait

ainsi debout et attentive devant Jésus, quand le Christ vint lui demander de l'eau. Il eût fallu pour peindre cette Cananéenne, le pinceau du Poussin, ou la plume de Chateaubriand. Je ne puis que rappeler ici un souvenir; je m'approchai d'elle sans descendre de cheval, et lui demandai à boire; elle parut un peu déconcertée; elle se couvrait à demi la tête de son voile, et vint en hésitant, mais d'assez bonne grace, me présenter de l'eau. Dans ce moment des flots de sa chevelure, retenus sous le voile, s'échappèrent et donnèrent à sa pantomime un charme de plus. Quand je me fus rafraîchi avec cette eau miraculeuse, je lui remis la coupe en la remerciant, et lui présentai une pincée de paras, qu'elle hésita à prendre; elle les accepta enfin en rougissant, me souhaita un heureux voyage, reprit l'urne et disparut.

Au-delà de la fontaine, des monticules de rochers calcaires, nus et horribles, commencent à s'étendre de tous côtés. D'ondulation en ondulation, ils se prolongent jusqu'à la vallée de Nazareth, et font de la route qui mène à cette ville le passage le plus tortueux qu'il soit possible de rencontrer.

Vous savez que, quelque temps avant la bataille de Tibériade, les templiers eurent à soutenir un combat terrible contre le fils de Saladin, sur la route de Nazareth à Cana; j'ai trouvé le champ de bataille, au pied du monticule que couronne le village d'*el-Mahed*. Le village d'el-Mahed était autrefois

une ville nommée Geth-Épher ; quelques géographes y placent Jotapat, célèbre par le siége que l'historien Josèphe, gouverneur de la Galilée, soutint contre les Romains. Je n'ai point vu les précipices dont l'histoire de la guerre des Juifs fait une mention expresse. Il était cinq heures du soir, je mis pied à terre pour observer le sol à mon aise, et confiant mon cheval au guide, j'allai visiter el-Mahed et la route aux environs.

D'après l'inspection du terrain dont chaque forme éclaircit un fait, où chaque débris fournit une histoire, et chaque écho un nom propre, il m'est démontré que c'est précisément là, à une heure à l'est nord-est de Nazareth, dans cette étroite vallée dominée de toutes parts par des collines pierreuses et nues, qu'eut lieu le combat des templiers et des Sarrasins; ce fut là, qu'au milieu des gorges de montagnes, à l'ombre de l'immense Thabor, à l'heure où le soleil était encore loin de son zénith, que la France de l'Orient eut son Léonidas, ses Spartiates parés de la croix, et ses Thermopyles chrétiennes.

Quelques détails du combat ne seront point ici déplacés. Les templiers étaient partis du château de Belvoir, situé au-delà de la plaine d'Esdrelon, presque vis-à-vis du Thabor ; ils arrivèrent à Nazareth pour y passer la nuit. Le lendemain, les deux grands-maîtres du Temple et de l'Hôpital, à la tête d'une poignée de chevaliers, se mirent en route pour Tibériade. La petite troupe de chevaliers

croisés eut à combattre des troupes musulmanes dix fois plus nombreuses. On vit les héros chrétiens arracher les flèches dont ils étaient percés et les renvoyer aux infidèles, boire leur propre sang pour étancher leur soif, brisant leurs lances et leurs épées, se jeter sur les ennemis, se battre corps à corps, et mourir en menaçant leurs vainqueurs. Mais rien n'égala l'héroïsme de Jacquelin de Maillé, chevalier tourangeau, maréchal de l'ordre du Temple. Monté sur un destrier blanc, revêtu d'armes éclatantes, il combattit long-temps au premier rang, aidé d'un chevalier hospitalier, nommé Henri. Resté seul, il lutta parmi des monceaux de cadavres dont il s'était entouré. Son courage étonna tellement les infidèles, que la plupart lui criaient avec une pitié affectueuse : Rendez-vous, on ne vous fera point de mal ; mais, préférant le martyre à une faiblesse, il ne voulut jamais se rendre. Quand son cheval tomba mort, le Décius français se releva, se précipita au milieu des ennemis, et ne succomba enfin qu'après des efforts inouis. On vit alors des Sarrasins qui n'avaient osé l'approcher dans le feu du combat, se ruer sur son cadavre, le déchirer comme des forcenés, et en semer à terre les lambeaux sanglans. Mais d'autres, pleins d'une admiration fanatique et superstitieuse, le prenant pour saint Georges, se partagèrent ses dépouilles comme des reliques. En effet, les musulmans se représentaient saint Georges monté sur un cheval blanc et paré

d'armes brillantes. Il y en eut qui répandirent de la poussière sur le cadavre, et qui, reprenant ensuite cette poussière, en couvrirent leur tête, croyant par ce contact s'inoculer dans l'ame l'héroïsme du chevalier. On sait que par esprit de vengeance les Asiatiques mutilent leurs ennemis tombés sur le champ de bataille. On raconte qu'au milieu de ces scènes d'horreur, dignes des cannibales, un Sarrasin s'étant enthousiasmé pour Jacquelin de Maillé, le fit eunuque après sa mort, et conserva, avec un soin brutal, les signes de sa virilité, les disposant *tanquam ad usum gignendi*, afin que, s'il était possible, il sortit des restes mutilés d'un cadavre, un héritier d'un si sublime héroïsme. Un tel fait prouve le délire de l'admiration poussé jusqu'à la stupidité.

A peine les Sarrasins, comme épouvantés de leur victoire, se furent-ils retirés, que les chrétiens de Nazareth, ayant l'archevêque à leur tête, allèrent chercher les cadavres mutilés des héros chrétiens, et les ensevelirent dans la basilique de Sainte-Marie, aujourd'hui détruite, mais dont la cour du couvent latin occupe la nef[1]. Sans doute qu'en traversant

[1] Les tombeaux des templiers ont disparu dans son enceinte. Il ne reste de l'édifice, bâti par sainte Hélène, que quelques arceaux à demi brisés, intercalés dans le mur du couvent et faisant partie de la bâtisse moderne. L'église actuelle n'est guère que le tiers de la basilique antique, dont l'aire entière comprenait la grande cour du couvent tel qu'il a été reconstruit dans le siècle dernier avec l'or espagnol. Le pavé de cette cour, exposé à tous les outrages, est encore celui de la basilique, mais on y cherche en vain, sur

cette cour on foule la cendre inconnue des preux chevaliers. Il faut lire dans la chronique de Raoul de Coggeshale, moine anglais, tout le détail de ce fait d'armes, qui eut lieu le 1er mai 1187, quand la campagne en se ranimant s'était parée de fleurs printanières. Dieu tient dans ses mains le sort des combattans; le cours des siècles a ramené la victoire du côté des Français. Le 11 avril 1799 vengea les templiers, sur la même route de Nazareth à Tibériade. Le combat de Cana fut la représaille du combat d'el-Mahed, et tous deux portent dans l'histoire le nom de combat de Nazareth.

On trouve dans le récit de Bernard-le-Trésorier, une circonstance très précieuse pour la reconnaissance des lieux; le chroniqueur parle de l'aire du village près duquel tombèrent les héros chrétiens; les paysans, dit-il, ayant séparé les grains de l'épi, avaient laissé la paille sur l'aire; la multitude des musulmans était si grande, et Jaquelin combattit si long-temps seul au milieu de l'aire, que tout le sol couvert de paille ne fut bientôt qu'une poussière. Les lieux n'ont point changé depuis cette époque; j'ai foulé à el-Mahed l'aire qui fut le théâtre de ces grands exploits; j'y ai vu

les marbres et les pierres, une épitaphe, une croix, ou un reste d'inscription gothique. Le nom de Jacquelin de Maillé ne charge plus une tombe, et ce n'est que dans l'histoire qu'il faut chercher quelque trace des martyrs d'el-Mahed.

les gerbes des fellahs comme au temps de Jacquelin de Maillé.

Le soleil s'était couché sur les hauteurs de Séphorie, quand je quittai l'aire des templiers. Le pays que nous avions à traverser avait été les jours précédens infesté par des brigands. Je ne sais si l'héroïsme des chevaliers m'avait monté la tête, mais je ne pus partager les inquiétudes que me témoignait mon guide nazaréen. Après avoir traversé dans l'ombre le village d'*el-Raïneh*, situé sur la route de Cana à Nazareth, je me trouvai bientôt sur les hauteurs escarpées qui forment une courbe autour de la vallée de Nazareth, au nord-est, et qui dominent la ville et le couvent. Mais, au moment de descendre dans la vallée, le sentier devint rude et difficile ; composé de roches élevées, il se dessine sur la pente avec tant d'irrégularité, que mon cheval effrayé hésita long-temps à avancer. Je n'osais pas trop le pousser, dans la crainte que ma selle turque, qui ne tenait guère, et sur laquelle je ne parvenais à garder l'équilibre qu'à force de soins, ne vînt à tourner. Le guide, placé à quelques pas de moi, debout sur une roche et immobile comme un terme, me regardait et se contentait de me répéter machinalement : *Non paura ;* comme il fallait en finir, je me lassai d'hésiter et forçai enfin le cheval effrayé de descendre ; il suivit donc, d'un pas mal assuré, cette pente rapide qui formait une espèce d'escalier en zig-zag,

presque semblable aux flancs de la montagne du précipice, et peu à peu, après de fortes secousses, j'atteignis, au risque de me rompre le cou, le bas de cet escarpement. Je traversai ensuite la vallée de l'est à l'ouest, et passant entre le vieux bois de nopals et les cimetières, je rentrai dans Nazareth, n'ayant rencontré sur ma route que des femmes qui revenaient de la fontaine de la Madone.

G. de Ker.

LETTRE CXXXV[1].

LA SAMARIE ET NAPLOUSE. – GENINE. – LE MONT THABOR. – LOUBI. – HITTIN. – BATAILLE DE HITTIN OU DE TIBÉRIADE.

A M. M.....

Hittin, juin 1831.

Ayant exploré la Galilée, il y a un an et demi, je vous ai parlé des principales localités du pays; mais comme il me restait à vous entretenir de nou-

[1] Quoique cette troisième lettre de M. Gillot porte une date postérieure à la date de nos lettres de ce cinquième volume, nous avons cru devoir la placer ici, pour ne point séparer les récits touchant la Galilée.

veau de la bataille de Tibériade, le fait le plus important de l'histoire des croisades, j'attendais l'occasion de revenir dans cette contrée si intéressante. Cette occasion s'est présentée, et du champ de bataille de Hittin je vous adresse, monsieur, un extrait de mes observations, en le faisant précéder d'une vue générale de la Samarie. Ce n'est qu'un simple itinéraire à travers le pays de Naplouse, mais un rapide aperçu suffira pour donner une idée de ce sol antique, agité par tant de révolutions.

Étant partis de Jérusalem, le 5 juin, à l'heure où le Christ expira, Mr A. E., botaniste français, et moi, tous deux accompagnés d'un interprète, nous arrivâmes à six heures au village de Bir; c'est le lieu de repos des caravanes qui vont de Jérusalem à Damas. Nous nous établîmes auprès de la fontaine, à une portée de fusil du village qui s'élève à droite à l'orient; après avoir passé la nuit sur les rochers, nous partîmes au point du jour. Au moment de traverser un pays long-temps inaccessible aux voyageurs, et où l'autorité d'Abdallah était à peine rétablie, nous avions adopté l'habit turc, et cette précaution ne nous fut point inutile. Jusqu'à Bir, on traverse un sol nu et désert, mais au-delà le pays prend un aspect plus riant; on commence à apercevoir sur la gauche, au nord-est de la montagne de Silo, des bouquets d'arbres qui pourraient bien être un reste de la forêt enchantée du Tasse, que vous aviez cru trouver dans le voisinage de Césarée. En

effet, les chroniqueurs placent cette forêt dans le pays de Naplouse, mais ce n'est pas le moment de prouver en citant des textes que c'est là qu'il convient de placer la scène des enchantemens.

En avançant dans les montagnes, on voit un pays cultivé avec soin ; ce n'est plus la sauvage Judée, c'est presque un autre Liban. Des vallées riantes, des ravins boisés, des collines parées de moissons, des sommets verdoyans reposent les yeux. Des masses d'oliviers, des murs d'appui qui font des flancs des montagnes, des espèces d'amphithéâtres réguliers, s'élevant de terrasse en terrasse jusqu'aux plus hautes cimes, des villages assis à droite et à gauche sur des hauteurs, charment le voyageur qu'ont long-temps attristé les ruines de Jérusalem. La Samarie est un pays de montagnes dont Naplouse occupe le centre ; on n'y voit point de ruisseaux, mais pendant l'hiver des torrens se forment pour disparaître au printemps. Le pays, trois fois plus peuplé que la Judée, peut avoir neuf cents ames par lieue carrée, c'est presque la population du Liban ; du temps du Christ, le nombre des habitans a dû être quintuple. Non moins accidenté que les environs de Jérusalem, le sol est florissant malgré la disette d'eau. Plus libre que la Judée, la Samarie a pu jouir en paix de ses récoltes et améliorer les cultures ; le blé, le coton donnent de riches produits ; l'olivier est abondant, mais, faute de savoir préparer l'olive, on n'en tire qu'une

liqueur verdâtre dont on remplit des outres, et qui suffit à la consommation de Damas et de Jérusalem. La Samarie, plus à l'abri par sa position des incursions des Arabes que les autres parties de la Terre-Sainte, n'a d'ennemis que les pachas; du reste le commerce y est borné comme dans tous les pays qui n'ont point de débouché. Elle est sans chemins, on n'y retrouve plus de trace des routes ouvertes par les Romains, et on rencontre des gorges si horribles, qu'il suffirait d'une poignée de fellahs embusqués pour exterminer un régiment qui s'y engagerait sans précaution; ainsi la nature a tout fait pour la défense du pays, et les hauts lieux couronnés de villages sont autant de citadelles qui, depuis des siècles, bravent la domination ottomane.

A moitié chemin de Bir à Naplouse, nous nous arrêtâmes dans une belle vallée près d'une fontaine où des chevriers abreuvaient dans des auges de pierre leurs nombreux troupeaux; nos moukres entrèrent en colloque avec eux, pendant que nous nous reposions sous le seul arbre qui ombrageât ce lieu. Les fellahs, dirent-ils, sont en guerre avec le nouveau mutselim, installé par le pacha; les portes de la ville restent fermées, la garnison est assiégée, on se tire des coups de fusil depuis deux jours; si les fellahs vous rencontrent conduisant des Francs, vous serez hachés à coups de kandjar; nos moukres faciles à effrayer, comme la plu-

part des Orientaux, vinrent nous faire part de cette fâcheuse nouvelle. Vous pouvez aller en avant, répétaient-ils en pleurant, pour nous nous ne voulons pas être tués. Comme nous n'étions pas venus de si loin pour nous arrêter à moitié chemin, nous les décidâmes afin à partir. A deux heures de là, nous rencontrâmes un cheik à cheval; escorté de fellahs, il revenait de Naplouse, où il avait fait la paix avec le mutselim; nous l'interrogeâmes, mais il ne daigna pas nous répondre et passa outre en nous regardant fièrement; ce ne fut qu'aux portes de la ville que nous vîmes enfin qu'on nous avait donné une fausse alerte.

Nous avancions toujours, ayant à chaque village des occasions de querelle, car les moukres laissaient aller çà et là parmi les moissons les mulets qui portaient les bagages. Comme la route n'est point tracée, ces écarts sont faciles; mais les villageois criaient, femmes et enfans, du haut des montagnes, et nous injuriaient jusqu'à ce qu'on eût retiré des champs les bêtes de somme, ce qu'à dessein les moukres ne s'empressaient jamais de faire, ayant le caractère de leurs mulets et étant plus indisciplinables encore. En se rapprochant toujours de plus en plus du Garizim, on remarque parmi les villages qui bordent la route, le village de Zeita, dont la situation est pittoresque. Il est d'un difficile accès, et c'est une de ces positions fortes qu'on rencontre çà et là dans cette chaîne de montagnes placée

entre les plages de la mer et le bassin du Jourdain.

Après une marche de dix heures, par un soleil furieux, nous atteignîmes les flancs du Garizim, sans apercevoir encore Naplouse. Étant descendus dans la vallée où elle se cache tout entière à l'ombre du mont sacré, nous visitâmes en pélerins le puits de la Samaritanie, et continuâmes notre route vers la ville, qui se montrait de profil à un demi-quart de lieue. Nos moukres qui n'étaient guère rassurés, eussent préféré bivouaquer auprès de la fontaine évangélique; mais tout semblait paisible, et nous ne rencontrâmes hors des murs qu'un jeune Naplousin qui s'avança vers nous en faisant caracoler un cheval du désert sous des oliviers. Il était cinq heures; traversant la rue des bazars, étroite et bordée de trottoirs, nous allâmes nous établir dans le khan des caravanes, non loin de la mosquée qui fut une église du temps des croisades. Nous y reçûmes incontinent des visites de Turcs et de juifs. Les deux gardiens des portes vinrent nous demander le gaffar, sous prétexte que tous les étrangers y étaient assujétis. Voyant que nous ne nous laissions point intimider par de vaines menaces, ils se réduisirent à solliciter un bakchis. Il nous vint ensuite un rabbin qui avait logé M. de Laborde, et nous le priâmes de nous faire voir un Pentateuque. Nous ayant conduits à la synagogue, il tira de l'armoire un rouleau écrit en caractères hébraïques, sans nous permettre de le toucher. C'était

l'œuvre de Moïse ; les Samaritains n'ont adopté ni les lettres chaldéennes, ni les nouveaux livres de la Bible.

Comme le muezzim annonçait du haut d'un minaret la prière du matin, nous quittâmes le khan, en suivant à pied nos bagages. Nous ne rencontrâmes dans les rues que des femmes voilées de la tête aux pieds, et qui, pour surcroît de précaution, nous tournaient le dos en se plaquant contre les murs. Des Turcs qui se rendaient à la mosquée, sans se douter qu'elle eût été une église où se tint un concile sous les rois latins, passaient à côté de nous en jetant des regards de mépris. Que venaient faire à Naplouse des chiens de chrétiens? Nous comprîmes, à la manière dont on nous traitait, que ce pays est rarement traversé par des voyageurs européens.

A peine sortis de la ville, nous nous arrêtâmes pour contempler une dernière fois la cité samaritaine. Placée dans une vallée verdoyante, à l'est du Garizim, Naplouse est l'antique Sichem. Elle a pris son nom de la Néapole grecque, dont elle occupe la place. De Néapolis les Arabes syriens ont fait Naplouse. Assise entre le Moria samaritain et le mont Hébal, elle n'est pour l'étendue des murs et la population, que la moitié de Jérusalem. Ses murailles basses, sans tours et sans fossés, dont on peut faire le tour en vingt-cinq minutes, renferment neuf mille habitans. Comme à Jérusalem,

les juifs forment le tiers de la population. Dominée par le Garizim, plus encore que Jérusalem par le mont des Oliviers, elle ne pourrait résister qu'à un coup de main; une pièce de canon aurait en trois volées enfoncé ses portes de bois. Le Garizim est nu de ce côté; mais le revers occidental est couvert de bois qui se rattachent à la forêt de Césarée. Moins régulier et moins élevé que le Thabor, il a une base plus large, et domine toute la Samarie. On voit encore sur cette acropole quelques misérables restes du temple schismatique, rival honteux du temple de Jérusalem. On sait que, commencé sous Alexandre, ce temple fut brûlé par Jean Hircan, après avoir subsisté deux cents ans. Naplouse est triste et silencieuse comme toutes les villes du Levant, mais avec ses minarets, ses dômes, ses terrasses d'une éclatante blancheur, elle offre un aspect poétique, et sa ceinture d'oliviers lui donne une physionomie pittoresque.

Les Naplousins étant le peuple le plus remuant de la Syrie, je dirai ici un mot de leurs mœurs. Le caractère du pays a été de tout temps l'amour de l'indépendance. Comme les tribus du désert, ne sachant porter aucun joug, ce peuple indomptable n'obéit qu'à la force; toujours prêt à se révolter à la première occasion, il ne se soumet qu'en attendant le moment de se révolter de nouveau. Un traité de paix n'est qu'une trêve où les partis restent armés et s'observent avec défiance. Pour se faire une idée

de l'énergie farouche de ce peuple, il suffit d'avoir vu le fellah samaritain, armé d'un long fusil, portant un kandjar à la ceinture, et revêtu d'une blouse grossière, qui rappelle la saie romaine. Les Naplousins sont habitués à braver dans leurs montagnes tous les efforts des pachas turcs ; ce n'est qu'en semant parmi eux la discorde, que les pachas de Damas, dont ils ont dépendu jusqu'à Abdallah, ont pu en tirer le tribut annuel. Avant Abdallah, le gouvernement du pays était entre les mains d'un cheik, qui prenait le titre d'émir. Ce cheik tenait à ferme la Samarie et résidait à Naplouse; il parcourait le pays, percevait le miri, et rendait au pacha un nombre fixe de bourses. Les villages n'étaient point opprimés et vivaient dans l'état de vasselage tel qu'il était au moyen-âge.

En religion comme en politique, les Naplousins sont intraitables; le fanatisme est toujours violent dans la Samarie; on n'y est pas moins intolérant qu'à l'époque où on refusait au Christ l'entrée d'un village, parce qu'on voyait, par la direction de ses pas, qu'il se rendait à Jérusalem. On ne trouve dans ce pays ni un chrétien ni un juif étranger, on ne les y souffrirait pas. Au reste, le nombre des juifs caraïtes, hors de Naplouse, se borne à trois cents familles, partagées en divers villages. Quoique leur temple soit détruit depuis deux mille ans, ils ne laissent pas encore aujourd'hui d'aller offrir chaque année, comme leurs aïeux,

des sacrifices sur sa dernière ruine. De leur synagogue de Naplouse, ils avaient écrit, dans le seizième siècle, à Scaliger : ils ont écrit dans le dix-neuvième à M. de Saci. Il est singulier que la science soit ainsi un lien entre le patriarche des Orientalistes et une peuplade syrienne. Les souvenirs historiques sont rares dans la Samarie; les croisades y ont laissé peu de traces, et pour y trouver un grand nom, il faut remonter jusqu'à Alexandre, qui, après une révolte des Samaritains, établit dans Samarie, dont il chassa les habitans, une colonie macédonienne. Depuis cette époque, les juifs caraïtes ont fait de Sichem, aujourd'hui Naplouse, leur ville d'affection.

Le chemin était toujours difficile, et nous commencions à apercevoir l'ancienne capitale du royaume d'Israël, dont les ruines couronnaient la cime du Someron. A quatre heures de Naplouse, au nord-ouest, nous nous arrêtâmes au pied de la montagne où est assise cette ville, qu'Hérode rebâtit et nomma Sébaste, en l'honneur d'Auguste. Pour y arriver, on laisse la route des caravanes, et on monte sur la gauche pendant une demi-heure. Je n'essaierai point de peindre l'effet que produit sur le voyageur l'aspect de cette cité. L'enceinte de Samarie, comme celle de Naplouse, est la moitié du circuit de Jérusalem, et du haut des murailles flanquées de tours, on jouit d'une vue magnifique qui s'étend jusqu'au Garizim. Parmi tant

de ruines, entassées dans le même oubli, on remarque les débris de l'église de Saint-Jean-Baptiste, qui a été un temple païen, et qui serait maintenant une mosquée si la ville consacrée à Auguste n'était un désert; on y cherche en vain les restes du tombeau du fils de Zacharie. Nous continuâmes notre route, et nous arrivâmes à Genine vers six heures. Des ruines de Sébaste jusque là, on compte six heures de marche. Genine, située dans une plaine, renferme deux mille habitans, tous musulmans; nous étions à quatre heures à l'ouest des ruines de Gezraël, à quatre heures au midi de Naïm. Nous partîmes de Genine à l'heure où le soleil levant frappait les cimes du Gelboé; il dardait ses premiers feux sur le sol où fut le château de Belvoir et sur la vallée où coule la fontaine de Tubanie, célèbre dans les croisades. Après trois heures de marche, nous commençâmes à voir le Thabor, la plus haute montagne de la Galilée. J'ai visité à différentes époques ce mont sacré, que les Arabes appellent *Gebel-el-Nour* (Montagne de la Lumière). Le sommet du Thabor présente une étendue d'une demi-lieue de tour, environnée de murailles, débris d'une citadelle; on y remarque aussi les ruines de deux monastères et d'une église bâtie en mémoire de la transfiguration. Les flancs nord-ouest de la montagne sont boisés; les flancs sud-est offrent une complète nudité. Ayant franchi les hauteurs du petit Hermon, nous descendîmes dans la plaine

d'Esdrelon, remplie de glorieux souvenirs : entre le Petit-Hermon et le Thabor, la plaine d'Esdrelon a une lieue et demie de largeur : c'est là le champ de bataille de Napoléon.

Laissant sur la gauche le village de Fouleh, situé au sud-ouest du Thabor, nous rencontrâmes une fontaine ; nous ne voulûmes pas nous arrêter sous les ardeurs du soleil autour de cette fontaine, et nous allâmes chercher de l'ombre au pied d'une vieille forteresse, assise sur un plateau, à un quart de lieue du Thabor. La forteresse sert de corps-de-garde aux cavaliers d'Abdallah-pacha, chargés de protéger la foire du Thabor qui se tient tous les lundis. Cette foire se tient entre la forteresse et un khan au nord-ouest, à une distance d'une portée de fusil. Il y vient des marchands de Nazareth, de Safet et de Tibériade ; les Arabes d'au-delà le Jourdain s'y rendent en grand nombre sous prétexte d'acheter, et ne songent qu'à saisir l'occasion de piller. Le brigandage est une nécessité de position pour l'homme du désert : c'est son état normal.

Du haut du plateau de la forteresse la vue est admirable ; de quelque côté que l'on considère l'horizon, on jouit du plus beau paysage. Si on voulait donner une idée de l'aspect de la Galilée, ce ne serait point la France qui fournirait la similitude, mais l'agro-romano ; autour de Nazareth, comme autour de Rome, c'est partout la même lumière, les mêmes sites, la même configuration du

sol : la terre y a plus d'images que de culture, plus de poésie que d'industrie agricole. La nature y est sublime comme l'Évangile, et pour me résumer sur le pays du Christ, il suffit d'ajouter qu'après avoir visité la Palestine, la Judée et la Samarie, j'ai retrouvé ici l'ensemble de ces trois pays. Entre la plaine de Saint-Jean d'Acre et Séphorie, on croit voir les montagnes nues de la Judée ; autour de Séphorie, les beaux sites qui embellissent les environs de Naplouse ; au pied du Thabor, les plaines magnifiques de la Palestine. La Galilée est un tableau abrégé de la Terre-Sainte, et quand on l'a vue sous tous les aspects du jour et de la nuit, on comprend ce qu'elle fut du temps de Jésus-Christ, ce qu'elle était au moyen-âge sous les rois latins, et ce qu'elle est maintenant sous l'absurde pouvoir d'un pacha. Pour un artiste la Galilée est un Éden, comme elle est pour un pèlerin un sanctuaire. Rien ne lui manque, ni les accidens du sol de la Judée, ni les solitudes lumineuses de la Palestine, ni la verdoyante fécondité de la Samarie. Le Garizim et le mont des Oliviers ne sont pas plus sublimes que l'Hermon et le Thabor, ni les plages bleuâtres d'Ascalon plus solennelles que les rives parfumées du lac de Tibériade, où l'onde disparaît sous la lumière. Le sol galiléen offre partout de l'histoire et des miracles, des traces de héros et l'empreinte d'un Dieu, et l'on sent, en contemplant la Galilée des hauteurs du Thabor,

qu'elle fut le pays qu'habita l'homme-Dieu, tant les souvenirs religieux, les merveilles de la terre et du ciel s'y mêlent à l'infini.

Pendant que nous nous reposions à l'ombre de la forteresse, quelques cavaliers arabes passèrent devant nous la lance à la main; un d'eux descendit de cheval et vint s'asseoir un moment à côté de nous pour nous voir plus à l'aise; puis il remonta à cheval et partit sans nous avoir dit un mot. C'était un cheik des montagnes d'au-delà le Jourdain; il se rendait à Nazareth sans s'inquiéter que la peste y fût ou non. A une heure après midi, nous nous remîmes en route, après avoir *bakchisé* le gardien de la forteresse qui nous tint l'étrier. Nous nous trouvâmes dans une vaste plaine onduleuse dont Loubi est le centre, et dont le Thabor, les bords élevés du lac et les deux cornes de Hittin forment les limites. Aucun sentier n'était frayé dans la plaine: nous nous dirigions en ligne droite sur un terrain tantôt nu, tantôt cultivé, mais toujours accidenté d'une manière pittoresque. Après une route monotone où nous n'avions rencontré que quelques mulets chargés de marchandises, nous commençâmes à entendre aboyer les chiens de Loubi; un moment après, nous étions arrivés au milieu de ce village.

Loubi, que l'on confond de loin avec le sol, quand ses terrasses et les champs sont noyés sous des flots de lumière, Loubi avec ses maisons basses

est situé dans la plaine ; il a comme Hittin un nom historique ; ainsi que Cana et Fouleh, il a été le théâtre de deux brillans faits d'armes. C'est à Loubi que Junot, assailli dans son camp par trois mille cavaliers, remporta sur eux une victoire complète avec trois cents soldats seulement ; c'est là que Kléber, ayant rejoint Junot, attaqua à l'improviste l'armée musulmanne composée de huit mille hommes, la chassa du village et la rejeta tout entière au-delà du Jourdain ; ces deux affaires précédèrent de quelques jours la victoire de Fouleh au pied du Thabor.

Ayant renouvelé notre provision d'eau, nous laissâmes Loubi, et, sans nous arrêter davantage, nous franchîmes l'espace entre ce village et Hittin ; cet espace est le théâtre de la fameuse bataille de Tibériade, qui fut la ruine du royaume latin. Nous avions espéré, en nous approchant du lac, avoir le plaisir de le contempler, mais jusqu'à la vallée de Hittin, tant qu'on ne quitte pas la plaine, la vue du lac vous est dérobée par les hauteurs. Nous entrâmes dans Hittin à quatre heures et demie du soir ; c'est le moment où les femmes du village vont puiser de l'eau à la fontaine. Quelques détails de topographie ne sont pas inutiles à l'objet de cette lettre, et je crois convenable de les placer ici.

Le versant méridional, formé par la chaîne de hauteurs dont la montagne des Béatitudes est la

plus culminante, voilà le champ de bataille de Tibériade. C'est un vaste plateau couvert d'une pâle verdure, et ayant la couleur des sites de la campagne de Rome. Situé entre trois vallées, celle de Batouf à l'ouest, celle de Hittin au nord, et celle de Hama au sud-est, ce plateau est d'un côté à trois heures du Thabor, de l'autre, à une heure du lac de Tibériade. Le lieu précis où fut livrée la bataille a pour bornes la fontaine de Hittin au nord, la colline de la *multiplication des pains* au nord-est, les rives escarpées du lac à l'est, et le village de Loubi au midi. L'occident reste libre, et s'étend sur des champs cultivés jusqu'à Cana au nord-ouest, et jusqu'à l'arête de collines que couronne le village de Aïn-el-Mahel au sud-ouest. Étant descendus de cheval dans le village de Hittin, nous nous disposâmes à y passer la nuit. A peine avais-je mis pied à terre, que, portant la main à un cachemire qui me servait de ceinture, je m'aperçus que j'avais perdu mon kandjar ; ce lieu funeste aux chrétiens devait me laisser deux souvenirs néfastes, comme auteur et comme voyageur ; en 1829, j'avais perdu là un manuscrit, et maintenant je venais d'y perdre un kandjar qui avait appartenu à Djezar-pacha. Je regrettai d'autant plus cette arme que ses vicissitudes composaient toute une histoire : « Voyez ces taches de sang, m'avait dit, en me le vendant au bazar de Jérusalem, un vieux janissaire, ce kandjar fut un ins-

trument de supplice; il a crevé bien des yeux, coupé bien des nez et des oreilles. » Le janissaire croyait, par ces horribles détails, faire valoir sa marchandise. Malgré toutes mes recherches, je ne pus trouver mon kandjar; il est probable qu'il passera aux mains du cheik de Hittin.

Comme Loubi, Hittin est un misérable village qui n'a de remarquable que sa position pittoresque sur la pente septentrionale de la montagne des Béatitudes, et, sans les souvenirs des croisades, je n'aurais pas désiré de m'y arrêter. Mais la bataille si mémorable qui s'est livrée en ce lieu, lui mérite une place spéciale dans cette lettre. Il ne faut pas perdre de vue le point qu'occupe la fontaine de Hittin, car il est probable que la victoire se déclara pour les Sarrasins, parce qu'ils étaient maîtres de cette position. Il paraît qu'en décampant de Séphorie, Guy de Lusignan ne voulait point attaquer Saladin, mais seulement venir se placer à Hittin, derrière l'ennemi, pour l'obliger ainsi à lever le siége de Tibériade. Mais Saladin, qui connaissait la valeur de Hittin, comme position militaire, surtout à cause de sa belle fontaine au milieu d'un pays aride, avait deviné le projet des chrétiens; il les prévint, et campa lui-même dans cette position. Quand l'armée chrétienne arriva dans la plaine entre Loubi et Hittin, surprise d'un tel contre-temps, elle se vit obligée de camper dans un lieu découvert sans pouvoir se procurer une goutte d'eau.

Après nous être lassés à visiter le champ de bataille, Mr A. E. cherchant des plantes et oubliant qu'il foulait un sanglant cimetière, moi tout entier aux souvenirs d'une journée désastreuse, nous allâmes nous établir sous une tente égyptienne dressée au lieu même où campa Saladin ; c'est là que Renaud de Châtillon tomba sous le glaive du soudan aux pieds du roi de Jérusalem. Après un repas préparé à la hâte, consistant en pilau et en volaille bouillie, nous nous établîmes pour la nuit sur des couvertures de Smyrne; nous étions occupés tous deux, lui à mettre en ordre sa moisson de plantes, moi à écrire quelques notes à la lueur d'un flambeau; tandis que mon compagnon classait ses plantes et les nommait l'une après l'autre, en les insérant dans des feuilles de papier, je traçais mes observations et mes impressions de la journée, murmurant les noms de Guy et de Saladin, et me tourmentant comme un vaincu qui se rappelle une défaite.

Vous avez raconté dans votre *Histoire des Croisades,* la bataille de Tibériade; je veux rappeler ici quelques détails pour mieux faire comprendre le lieu de la scène. Saladin avait pris Tibériade; mais la citadelle où s'était enfermée la femme du comte de Tripoli, résistait toujours attendant des secours. Cette citadelle à gauche de Tibériade, sur un mamelon qui domine la plage, sert aujourd'hui de sérail au mutselim. L'armée chrétienne,

partie le matin de la fontaine de Séphorie, se montra tout-à-coup dans la plaines entre Loubi et Hittin; Guy de Lusignan connaissant le campement de Saladin sur les bords du lac, voulait, comme je l'ai déjà dit, non pas livrer bataille, mais camper à Hittin à cause de sa fontaine; si l'armée chrétienne était parvenue à prendre cette position, elle aurait mis Saladin dans une situation critique. Le soudan ne l'ignorait point; aussi, à l'approche du roi de Jérusalem, décampa-t-il pour aller asseoir son camp à Hittin et occuper les hauteurs nommées les *deux cornes* de Hittin. Maître de la fontaine, il attendit les croisés qui venaient de traverser un pays sans eau; les Francs, prévenus par les musulmans et forcés ainsi de camper dans un lieu aride, s'arrêtèrent dans la plaine. Les deux armées furent en présence toute la nuit du vendredi au samedi; Saladin veilla dans sa tente; au point du jour, quand le soleil se fut levé au-delà du lac, les Sarrasins furent prêts à combattre. Les Francs qui souffraient de la disette d'eau (car ils étaient encore loin du lac et de la fontaine), se préparèrent à la bataille; on les entendit se dire entre eux : Demain nous trouverons de l'eau avec nos épées.

Le samedi 4 juillet 1187, les Francs désespérés attaquèrent avec fureur les musulmans. Comme on combattait sur les terres du comte de Tripoli, ce fut lui, selon l'usage féodal, qui commença l'attaque. Le carnage devint horrible; Saladin était

partout. Le comte de Tripoli, dont les chroniques ont fait un traître quand il n'était qu'un politique habile, s'étant élancé sur la gauche des ennemis, s'ouvrit un chemin vers la vallée d'Hittin. Guy de Lusignan resta seul avec le centre de l'armée chrétienne, l'aile droite ayant pris la fuite. Mais avant l'engagement des deux armées, l'incendie avait été allumé sur la droite des Francs au sud-est; les musulmans avaient mis le feu aux moissons, des nuages de fumée, des flammes courant sous les pieds des chevaux, avaient aggravé la triste position des croisés, entourés de tous côtés par les ennemis et par l'incendie. Le sang roulait à flots, se mêlant à l'onde pure de la fontaine des Cinq-Pains, qui, comme celle de Hittin, était au pouvoir des Sarrasins. Le seul corps chrétien resté aux prises avec l'ennemi, prit d'assaut la montagne des Béatitudes; là les templiers, les hospitaliers et grand nombre de chevaliers se rallièrent autour du roi; là le combat fut affreux; l'évêque de Saint-Jean d'Acre, éleva la vraie croix comme un étendard à la place où le Christ se montrant à la multitude lui dit : Si quelqu'un vous frappe à la joue droite, présentez l'autre joue. La vraie croix tomba aux mains des musulmans; l'évêque reçut la mort. Le roi Guy n'avait plus que cent cinquante guerriers autour de lui; emportée par le désespoir, trois fois cette petite troupe repoussa l'ennemi jusqu'au pied de la colline; trois fois les

Sarrasins reviennent à la charge. Après quelques instans de répit, l'attaque recommença avec une nouvelle fureur ; le roi fut pris et désarmé ; il n'y eut plus que des morts et des captifs ; une armée de vingt-deux mille chrétiens avait cédé à une armée de quatre-vingt mille musulmans

Les auteurs arabes appellent cette bataille la *journée de Hittin*, du nom de la colline où le roi de Jérusalem fut fait prisonnier ; les auteurs Francs ne la désignent que sous le nom de bataille de Tibériade ; la colline appelée par les Arabes montagne de Hittin est la même que nous appelons la montagne des Béatitudes.

La nuit avait voilé les cieux pendant que nous reposions sous la tente ; tout-à-coup il s'éleva un de ces rapides orages tels que j'en avais vu tant de fois sur les plages de l'Océan ; des vents impétueux faisaient tourbillonner la poussière ; ils grondaient sur les terrasses du village, et notre tente était à la veille d'être emportée ; le triangle de toile bleue qui formait notre pavillon était battu comme une voile de navire ; le bruit du lac soulevé par l'ouragan était tel qu'on ne s'entendait plus parler. Les tempêtes sont fréquentes sur le bassin de Tibériade, à cause de l'encaissement des eaux et de la hauteur des montagnes environnantes ; on sait que le Christ subit la fougue imprévue de ces orages, lorsque, dormant dans une barque, ses disciples effrayés du péril le réveillèrent en lui demandant un miracle.

Pendant ces bruits de la tempête, j'allai sur la montagne jouir du désordre des élémens. Préoccupé de la bataille de Hittin, il me semblait, au milieu des orages, que les deux armées étaient devant moi. Je voyais leurs mouvemens, comme si la vie eût animé cette poussière agitée. Les ossemens se levaient pêle-mêle, formaient des rangs et se heurtaient. Je suivais des yeux le choc des combattans dans une plaine que dévorait l'incendie. J'entendais le cliquetis des armes, et sous les pas des guerriers le mugissement de la terre ébranlée. Mais bientôt l'ouragan a cessé de gronder ; les étoiles ont reparu dans le firmament ; il n'est resté de la tempête qu'un bruit sourd venu du lac de Tibériade, et lorsque j'ai regagné notre tente égyptienne, tout était triste et silencieux autour de la colline de Hittin comme dans la vallée d'Ézéchiel.

G. de Ker.

LETTRE CXXXVI.

DE SAINT-JEAN D'ACRE A TYR. CE QUI RESTE DE TYR. LES QUATRE GRANDS SIÉGES DE CETTE VILLE, DANS L'ANTIQUITÉ ET AU MOYEN-AGE. SCÈNE ENFANTINE DANS LES CAMPAGNES DE TYR.

A M. M......

Tyr, 5 mai 1831.

Lorsque dans mon enfance, épelant la langue héroïque de Virgile et de Quinte-Curce, je m'attendrissais sur les malheurs de Didon, ou que je suivais avec enthousiasme les aventures glorieuses d'Alexandre, si quelqu'un m'eût dit : Tu fouleras un jour les rivages de Tyr, oh! jamais je n'aurais voulu

croire à l'accomplissement de cette parole. Voir les rivages de Tyr, me serais-je écrié, toucher aux pierres de Tyr, n'est-ce pas se mêler aux plus poétiques gloires ! Quelle belle destinée en effet pour un ami de l'antiquité, que de pouvoir peser dans sa main la poussière de l'empire tyrien, de pouvoir jeter son nom aux échos qui ont redit les noms les plus retentissans de la terre, de mettre son pied, de poser sa tête sur de semblables débris ! Il n'est plus permis de se plaindre des fatigues d'un voyage lointain, quand on a vu Tyr et Jérusalem. La Phénicie a été pour le monde profane, ce qu'a été la Judée pour le monde religieux; ce qui devait servir à la science humaine, est parti des rivages phéniciens; ce qui devait servir à la morale religieuse de l'homme, est parti du pays de Juda : les deux régions ont noblement pourvu aux besoins de l'humanité. Le voyageur doit bénir le destin qui le mène en de telles contrées.

Mon itinéraire de Saint-Jean d'Acre à Tyr, a été troublé par de cruelles alarmes; je me suis cru atteint de la peste, et vous savez ce qu'une semblable pensée peut avoir d'affreux. Le 2 mai, à cinq heures du soir, je pars de Saint-Jean d'Acre avec un moukre musulman et des chevaux que je croyais appartenir à l'un des villages voisins non encore frappés de la peste, et j'apprends, après une heure de marche, que le moukre est un habitant des bazars d'Acre, le quartier le plus dangereux de la cité, et

que les chevaux, avec leurs selles et leurs brides, sont long-temps restés dans un de ces khans publics, rendez-vous des malades déguenillés et des mendians errans. J'avais pour compagnons de route trois chrétiens de Beyrout, qui s'étaient tenus en quarantaine chez notre vice-consul, M. Catafago; ces trois personnes, effrayées comme moi, m'ont conseillé d'envoyer en avant le moukre et les bagages, pour éviter tout contact avec le musulman d'Acca. Mahomed est parti seul pour Beyrout, conduisant le cheval qui porte nos bagages, et c'est là qu'il doit m'attendre. Mais le départ du muletier n'avait point dissipé toutes mes inquiétudes; le cheval que je montais, était aussi un cheval suspect, et j'aurais voulu pouvoir avancer sans toucher cette selle maudite que je supposais souillée par la contagion. Pour comble de misère, je m'apperçois d'un bouton sous le bras; vite j'imagine que c'est le bubon de la peste; il n'en fallait pas davantage pour me jeter dans les lugubres visions.

Nous nous sommes arrêtés, à la tombée de la nuit, dans un jardin d'orangers situé à une demi-heure de *Smirii*, au milieu de la plaine; une petite ferme touche au jardin. On nous a donné pour la nuit un charmant kiosque, formé tout entier de branches d'arbres entrelacées; les fleurs des orangers embaumaient ce frais berceau suspendu comme une nacelle aérienne; les feuilles de notre kiosque tremblaient légèrement sous la

brise du soir ; le ciel était admirable sur nos têtes, et les blanches clartés de la lune éclairaient les nattes de palmiers qu'on avait étendues pour nous. Mais cette cabane de verdure, ces orangers, cette belle nuit, n'avaient aucun charme pour moi qui étais en proie à de secrètes terreurs. Mes compagnons ont mangé de bon appétit et ont dormi d'un profond somme. Quant à moi, croyant voir la peste assise à mes côtés, je n'ai pu ni manger ni dormir, car le pain est amer à qui doute de son lendemain, et le sommeil s'enfuit du chevet que la mort menace.

Le 3 mai, de grand matin, le jardinier, notre hôte, n'a pas voulu nous laisser partir sans nous donner des lilas et des roses. Mes compagnons ont paré leurs turbans noirs de ces lilas et de ces roses, et moi-même je n'ai pu empêcher le jardinier d'attacher une rose à mon chapeau franc : vu la nature de mes préoccupations, je ne pouvais faire autrement que de nous comparer à des victimes ornées pour le trépas. Mais tel est le magique pouvoir des lieux célèbres, que tous mes sinistres rêves se sont dissipés à la vue des rivages de Tyr.

Une distance de sept heures sépare Ptolémaïs de Tyr. Après être sorti de la plaine, on passe au-dessus du cap Blanc, à l'extrémité occidentale des montagnes de Saron. J'ai vu au sommet du promontoire une vieille tour de médiocre grandeur, qui fut peut-être l'ouvrage des croisés : cette tour

pouvait bien être quelque védette pour observer les navires. Là commence le chemin ouvert par Alexandre au milieu de montagnes escarpées, couvertes de houx, de chênes et de caroubiers. On trouve à différens intervalles des cafés semblables aux cafés de l'Anatolie, habités par des gardes chargés de la police de la route. A deux heures de Tyr, aux bords de la mer, j'ai remarqué une fontaine abondante à côté de fondations antiques; ce lieu s'appelle *Scanderium*, du nom d'Alexandre, qui avait élevé sur cette rive un château de guerre pendant qu'il attaquait les Tyriens. Au temps des croisades, on voyait là une forteresse chrétienne et une petite cité nommée Alexandrie, dont j'ai reconnu des vestiges. Le doge de Venise vint y jeter l'ancre avec sa flotte, tandis que les croisés se préparaient au siége de Tyr.

A une demi-lieue de Tyr, et non point à une lieue et demie comme le dit Pokoke, les fontaines appelées dans l'antiquité grecque Abarbazée et Callirhoé, et par les Arabes *Ras-el-Aïn* (source de l'eau), arrêtent le voyageur. Quelques savans ont prétendu que Salomon a voulu parler de ces eaux lorsqu'il a dit : « C'est là qu'est la fontaine » des jardins et les puits d'eaux vives qui descen- » dent avec impétuosité du Liban. » Mais les eaux de Ras-el-Aïn ne descendent point du Liban; elles naissent dans la plaine et sortent comme d'un abîme. Les gens du pays disent que Dieu seul connaît la

profondeur de ces fontaines; le voyageur Maundrell jeta la sonde dans la plus grande piscine, et trouva trente pieds. La construction de ces piscines porte un caractère évident de haute antiquité; mais on ne peut guère leur assigner une date précise. L'eau de ces belles sources abreuvait l'ancienne ville de Tyr, portée par un aqueduc aujourd'hui ruiné. M. Barbier du Bocage, dans son *plan de Tyr et de ses environs*, a placé les fontaines Ras-el-Aïn trop près de la mer et trop loin de l'île Tyrienne. Guillaume de Tyr, après avoir donné une description détaillée de Ras-el-Aïn, dit que le pays en retire de très grands avantages, que l'eau féconde les jardins et les vergers et favorise beaucoup la culture de la canne à sucre.

Maintenant le trop-plein des fontaines s'échappe dans un conduit, fait tourner plusieurs moulins, et forme ensuite un ruisseau qui s'écoule vers la mer; les champs et les prairies que traverse le ruisseau, sont fertiles et rians; c'est de ce côté que je placerais les jardins des anciens Tyriens. La plaine de Tyr, bornée à l'ouest par la mer, à l'est par les montagnes du Liban, s'étend principalement vers le nord-est, et n'a guère plus d'une lieue dans sa plus grande largeur. Dans ce terrain sablonneux croissent des mûriers, des cannes à sucre, des plantes de tabac; j'y ai trouvé quelques champs de blé qu'on vient de moissonner. Guillaume de Tyr parle d'un sable particulier qu'on avait décou-

vert dans cette plaine, et qui formait une des richesses du pays ; il servait à fabriquer des vases transparens d'une grande beauté.

Là bas, au bord de la mer, je vois un amas de cabanes de pierres, dont la teinte moitié blanche, moitié grise, se confond avec le sable de la plaine ; ce que je vois là c'est Tyr. J'aperçois les mâts de quelques bateaux arabes attachés à la rive, et balancés par le vent comme des peupliers ou des roseaux, c'est tout ce qui reste des flottes marchandes et guerrières de l'antique reine des mers. O Tyr ! est-ce bien vous que je trouve ainsi pauvre, ainsi délaissée. Votre vaisseau, vous dirai-je avec Ézéchiel, avait été construit avec les sapins du Sanir ; les cèdres du Liban avaient servi à vous faire des mâts, les chênes de Basan à vous faire des rames, l'ivoire des Indes à vous faire des bancs ; les voiles suspendues à vos mâts étaient du lin d'Égypte, tissu en broderie ; l'hyacinthe et la pourpre des îles d'Élisa avaient formé votre pavillon ; les habitans de Sidon et d'Aradus étaient vos rameurs, et vos sages, ô Tyr, étaient vos pilotes ; montée à la plus haute gloire, vous aviez parcouru les grandes eaux, mais le vent du midi vous a brisée.

Ainsi je parlais à la vue du sépulcre de Tyr, et vous, à l'heure présente, que d'inspirations ne retrouvez-vous pas peut-être à la vue du sépulcre de Memphis et des grands débris de la Thèbes aux cent portes !

Comme je venais d'Acre, et que personne ici n'ignore le retour de la peste, j'ai vainement cherché à me loger dans le bourg de *Sour*, qui a remplacé l'antique ville d'Agenor et de Didon ; je suis revenu à Ras-el-Aïn ; un grand arbre au bord du chemin me prête son ombre ; une natte me sert de table, de siége et de lit ; près de moi sont deux grosses pierres dressées à côté l'une de l'autre en manière de fourneau ; c'est là que je fais cuire les œufs qui composent mes festins habituels ; je suis à quelques pas des belles fontaines de Ras-el-Aïn, je vois d'un côté les rivages de Tyr, de l'autre les montagnes du Liban ; c'est de là que je vous écris et que j'accumule autour de moi des pages qui, au premier vent propice, doivent aller chercher vers les terres égyptiennes une indulgente amitié.

Le bourg ou la petite cité de Sour, fermée de murailles blanchies, contient une population de treize à quinze cents habitans, maronites, Grecs catholiques; les motualis forment la moitié des habitans ; ce sont des mahométans chiites ou de la secte d'Ali, dont j'aurai plus tard occasion de vous parler ; cette secte musulmane qui domine dans la Perse, occupe toutes les montagnes voisines de Tyr, l'Anti-Liban et le canton de Balbek.

Les motualis ont à Sour une mosquée dont je découvre d'ici le minaret à travers les palmiers de la cité ; les maronites ont trois sanctuaires, les Grecs catholiques, une chapelle et un couvent. Les

maisons, de pauvre et triste apparence, apparaissent au milieu de débris de murs, de voûtes brisées, dans des jardins entretenus avec quelque soin. La ville, dont les marchands étaient des princes, dont l'enceinte suffisait à peine aux peuples qui accouraient de toutes les régions du monde, n'a pour commerce qu'un peu de soie et de tabac, n'offre que d'humbles bazars mal fournis, et une population tourmentée par la misère. Sour, en s'avançant dans la mer, semble vouloir la dominer encore, mais le désert a pris la place de la grande cité, le silence a succédé au bruit des nations, et plus rien ne reste aux derniers enfans de Tyr qu'un grand nom, du sable et quelques ruines. Parmi les habitans de Sour, aucun ne sait que jadis un coquillage de leurs rives donnait la plus belle pourpre qui ait jamais brillé dans les palais des rois. Ce ne sont point les maronites ni les motualis qui auraient pu me donner des nouvelles des temples d'Hercule, le Baal de l'Écriture, d'Astarté, la lune et la Vénus grecque, de Saturne et d'Apollon; point de débris éclatans qui indiquent la place de ces monumens sacrés. Le voyageur Maundrell, qui visita Sour en 1696, n'y trouva que des murs, des voûtes et des piliers renversés, et pas une maison entière; ce qui prouve que la petite cité de Sour, telle qu'on la voit aujourd'hui, est de construction récente; d'ailleurs la vue des édifices l'annonce suffisamment. Bouking-

ham, qui a parcouru cette côte en 1816, a exagéré l'importance de Sour; il y a bien long-temps que le commerce des îles et des pays voisins n'aboutit plus à Tyr; je ne pense pas que, dans ces dernières années, Sour ait pu être l'échelle de Damas. Chacun sait que Tyr avait deux ports, l'un faisant face à l'Égypte, l'autre à Sidon; le hâvre d'Égypte, envahi par le sable et les décombres, ne se reconnaît qu'avec peine; celui qui regarde Sidon offre un sûr asile aux bateaux et aux navires marchands surpris par les vents orageux. On remarque sur la rive orientale de ce port une tour ruinée, entourée d'un grand nombre de colonnes répandues confusément. Vous vous souvenez que Tyr était restée long-temps sur le continent avant d'être enfermée dans une île; quand les Tyriens se firent insulaires, la cité du continent, détruite et abandonnée, prit le nom de *Palatir* (Tyr l'ancienne); plus tard, l'île fut rénnie à la terre ferme, et le sol tyrien devint une péninsule. La côte occidentale de l'îlot présente des rocs escarpés qu'on pouvait regarder comme des moyens de défense.

P.....

SUITE

DE LA LETTRE CXXXVI.

A M. M......

Tyr, 5 mai 1831.

Dans les annales de Tyr, il est quatre époques qui me reviennent à l'esprit, et qui se détachent de l'hitoire générale avec des traits bien marqués; je veux parler de Tyr assiégée par les conquérans qui ont le plus ébranlé le monde, Nabuchodonosor, Alexandre, les Croisés, et Saladin : antiquité biblique, antiquité profane, antiquité chrétienne et musulmane du moyen-âge.

Dieu appela des pays du septentrion, Nabucho-

donosor, roi de Babylone, et ce roi des rois vint à Tyr avec des chariots de guerre, des chevaux, et une grande armée ; il entoura la ville de forts et de terrasses, et leva le bouclier contre elle ; il ébranla les murs de ses mantelets et de ses béliers, détruisit les tours, et le pavé de toutes les rues de Tyr fut foulé sous les pieds de ses chevaux. Le vainqueur enleva les richesses, pilla les marchandises, renversa les palais de Tyr, et jeta au milieu des eaux les pierres, les bois, et jusqu'à la poussière des maisons. La cité ainsi rasée de fond en comble devint comme une pierre nue, et ne fut plus qu'un lieu où séchaient les filets du pêcheur. C'est ainsi que Dieu fit monter contre Tyr plusieurs peuples, comme la mer fait monter ses flots ; et les princes insulaires, au bruit de la chute de Tyr, descendirent de leurs trônes, se dépouillèrent de leurs habits superbes, et tremblans s'assirent sur la terre, frappés d'un sombre étonnement. Les vaisseaux eux-mêmes tremblèrent sur la vaste mer, et les îles furent épouvantées en voyant que personne ne sortait plus des portes de Tyr.

Tel fut le premier malheur de Tyr. Nabuchodonosor avait joint l'île de Tyr au continent ; les Tyriens redevenus puissans brisèrent la chaussée du roi de Babylone, et se firent de nouveau un rempart des flots de la mer.

Le siége de Tyr par Alexandre est un des plus grands événemens de l'histoire ancienne. Le fils de

Philippe voulait entrer dans l'île tyrienne, uniquement, disait-il, pour sacrifier à Hercule qu'on y adorait entre tous les dieux : « Il y a un temple d'Hercule dans la vieille Tyr, lui répondirent les habitans, vous pouvez, si vous voulez, lui offrir votre sacrifice. » Alexandre leur fit répliquer qu'il entrerait dans leur ville de gré ou de force ; on se prépara à la guerre. Il faut suivre dans Quinte-Curce ce travail de géans, cette construction de la digue destinée à joindre la ville à la terre ; la vieille Tyr fournissait les pierres, le Liban donnait le bois ; les chefs et les soldats travaillaient sous les coups de l'ennemi. Vu la longueur et les difficultés de l'œuvre, Alexandre pour n'être point accusé de perdre son temps, s'en alla faire des conquêtes du côté de l'Arabie. A son retour, il trouva à peine quelque trace du travail déjà formidable qu'il avait laissé, car les Tyriens l'avaient incendié. Une nouvelle digue fut recommencée et l'abîme de la mer fut une seconde fois comblé. Une flotte de cent quatre-vingts voiles vint se réunir aux forces du roi, et la terre et la mer devinrent le théâtre de grands combats. Les Tyriens attendaient des secours de Carthage, mais Carthage avait alors à se défendre contre les Syracusains, et tout ce qu'elle put faire ce fut de donner asile aux femmes et aux enfans de Tyr qu'on voulait sauver du glaive des Macédoniens.

Au milieu des plus horribles alarmes, on avait vu en songe Apollon s'enfuir de la ville, et pour re-

tenir le dieu, on avait lié sa statue avec une chaîne d'or à l'autel d'Hercule. Les assiégeans eurent beaucoup à souffrir de la bravoure et du génie des Tyriens; que de machines terribles inventées pour anéantir les troupes et les navires d'Alexandre! Un moment, le conquérant eut la pensée de lever le siége et de passer en Égypte, mais qu'eût dit le monde si le fils de Philippe avait pu laisser croire qu'il n'était pas invincible? Un suprême effort fut tenté contre les Tyriens, et tout-à-coup l'apparition d'une baleine d'une grandeur prodigieuse vint réveiller l'enthousiasme dans les deux partis. Les Tyriens, joyeux de cette apparition qu'ils regardaient comme un bon augure, passèrent la nuit dans les festins, et au lever du soleil, montèrent sur leurs navires, couronnés de guirlandes de fleurs, se félicitant de la victoire que Neptune venait de leur promettre. Alexandre avait placé sa flotte devant le hâvre, aujourd'hui à demi comblé, qui fait face à l'Égypte, et n'avait laissé que trente petits navires auprès du port qui fait face à Sidon. Après quelques combats livrés entre les deux flottes, Alexandre ordonna une attaque générale; le roi monta lui-même sur une des tours les plus hautes de la ville, servant de but à tous les traits des Tyriens qui l'avaient reconnu à l'éclat de ses vêtemens et à la richesse de ses armes; le héros macédonien, dit Quinte-Curce, fit là des choses dignes d'être vues de toute la terre. Les béliers rompirent les principales

défenses, la flotte macédonienne força les deux ports, et la ville fut prise. Alexandre, animé par la vengeance, commanda qu'on n'épargnât personne, excepté ceux qui s'étaient réfugiés dans les temples. Mais pas un seul guerrier tyrien ne voulut recourir aux asiles, et les temples n'étaient remplis que de femmes et d'enfans; les vieillards se tenaient à l'entrée de leurs demeures, attendant le passage du glaive. Les Sidoniens qui se trouvaient dans le camp d'Alexandre, sauvèrent beaucoup de Tyriens, leurs anciens amis, en leur donnant pour refuge leur propre navires; quinze mille Tyriens échappèrent ainsi aux vainqueurs; mais le carnage fut encore assez grand; on trouva six mille guerriers taillés en pièce sur les remparts de la ville, et Alexandre fit attacher en croix, le long du rivage de la mer deux mille hommes que la lassitude du glaive avait épargnés.

Telle fut la seconde catastrophe de Tyr après sept mois de siége; les détails que je viens de rapporter vous paraîtront longs peut-être; mais une simple indication n'eût offert rien d'intéressant, et j'ai pensé qu'il valait bien mieux vous résumer tous ces mémorables événemens dans un petit tableau complet.

Voici une troisième époque non moins intéressante pour vous, le siége de Tyr par les croisés en 1124; vous l'avez brièvement raconté dans votre *Histoire*; je ne ferai qu'ajouter à votre récit quel-

ques traits empruntés à Guillaume de Tyr. Cette ville conservait alors encore une image de son antique splendeur; elle étendait son commerce sur toute la mer; on la regardait comme le boulevard de la Syrie. Beaucoup de nobles habitans de Césarée, de Ptolémaïs, de Sidon, de Biblos, et d'autres villes de la côte tombées au pouvoir des croisés, sétaient refugiés à Tyr, espérant que les troupes chrétiennes ne parviendraient jamais à s'en emparer. Sept cents guerriers damasquins défendaient la ville; ils encourageaient par leur bravoure la molle population de Tyr, peu accoutumée aux pénibles travaux de la guerre. Un seul point d'attaque, une seule porte s'offrait aux assiégeans, c'était le côté de la chaussée construite par Alexandre; là se livrèrent les plus rudes combats. L'historien Guillaume raconte qu'un jour quelques jeunes gens de Tyr, jaloux d'acquérir une gloire immortelle, étant sortis de la ville pour incendier les machines et les tours mobiles des assiégeans, un jeune chrétien parut au milieu de cet incendie, et se signala par un trait digne d'admiration. Le jeune homme, à la vue de la principale machine des chrétiens tout embrasée, monta courageusement au sommet de cette machine malgré les flammes qui la dévorait, et se tint là debout avec une constance héroïque, répandant sans cesse l'eau qu'on lui faisait parvenir pour éteindre le feu. Il demeura ainsi toute une journée sur le même point, exposé aux traits lan-

cés par les arcs et les arbalètes, et pas un ne l'atteignit. Le héros Franc parvint à étouffer l'incendie, et les jeunes gens de Tyr périrent sous le feu en présence de leurs concitoyens qui les suivaient des yeux du haut des tours et des remparts. Après la prise de la cité, la bannière du roi de Jérusalem fut plantée au sommet de la tour qui dominait la porte; la bannière des Vénitiens, qui avaient pris tant de part à la victoire, flotta sur une tour appelée la Tour-Verte, et la bannière de Pons, comte de Tripoli, sur la tour de Tanarie.

Au rapport de Guillaume, les habitans de Tyr sortirent avec empressement de leur ville pour mieux connaître quel était donc ce peuple de fer, si patient dans ses entreprises, si habile dans le maniement des armes, ce peuple qui, dans l'espace de quelques mois, avait réduit une cité si belle et si bien fortifiée; ils examinaient la forme des machines, admiraient les vastes dimensions des tours mobiles, les armes des assiégeans, la position et l'arrangement de leur camp; ils s'informaient aussi avec soin des noms de tous les princes, et recueillaient tous les détails, afin de pouvoir transmettre un jour à la postérité l'histoire véritable de ces événemens. Les chrétiens aussi, dit l'historien, étant entrés dans la ville, admirèrent la solidité des édifices et des remparts, l'élévation des tours, l'élégance du port et la manière dont les Tyriens en avaient défendu l'approche; ils ne trouvèrent que cinq boisseaux de

froment dans la ville, ce qui prouvait que les habitans avaient prolongé leur défense jusqu'au dernier terme possible. Ces curieux détails sont racontés par un historien qui est resté long-temps à Tyr, et qui vivait dans une époque assez voisine de l'époque du siége. La plupart de ces faits lui furent redits sans doute par des vieillards tyriens qui eux-mêmes avaient vu les drapeaux francs arborés pour la première fois sur les tours de leur ville.

C'est vraiment une délicieuse chose pour le voyageur que de faire asseoir l'histoire à côté de lui sur les ruines, de lui demander des souvenirs d'autrefois, de prêter l'oreille à ses récits; fée enchanteresse, l'histoire change les débris en palais, la poussière en nation, remplace par le bruit des villes antiques le silence du désert; la bonne fée est ma compagne dans ces solitudes, et avec elle le présent s'embellit des songes glorieux du passé.

Le siége de Tyr par Saladin, en 1187, fut sans éclat et sans avantage pour les musulmans. Le sultan s'était présenté trop tard devant cette ville; il avait laissé aux chrétiens de Jérusalem, d'Acre, de Sidon, de Bérithe, le temps de se réunir aux habitans de Tyr, et quand il parut, la ville renfermait une grande multitude d'hommes; aussi les chroniqueurs arabes disent que cette place était devenue *le siége des fraudes des infidèles, le nid de leurs perfidies*, l'asile des fugitifs, le refuge des vagabonds. Ce qui arrêta surtout Saladin, ce fut

l'arrivée de Conrad, marquis de Monferrat, qui prit d'abord en main le gouvernement de Tyr, creusa de nouveaux fossés, répara les murailles et brisa la fameuse digue qui joignait Tyr au continent. Je n'ai pu reconnaître l'endroit où la digue avait été brisée; le sable a tout envahi, et cette terre est devenue encore péninsule. Ibn-Alatir comparait avec assez de bonheur la ville de Tyr à une main avancée dans la mer, ne tenant que par le bras au rivage. Conrad montra du génie dans la défense de la cité; les auteurs orientaux le représentent comme le plus perfide et le plus terrible des Francs, comme le plus adroit des *loups de Tyr, le plus rusé et le plus impur de ses chiens*. Saladin, qui d'abord avait campé près d'une rivière, à une lieue et demie de Tyr, appelée aujourd'hui Kasemieh, transporta son camp sur une élévation à un quart d'heure de la ville, pour mieux diriger les travaux du siége. J'ai reconnu cette élévation; elle se nomme Smachouk; au sommet de cette éminence est un oratoire de santon; près de Smachouk passait l'ancien aqueduc de Tyr, dont on peut suivre encore les traces. Quelques auteurs ont placé sur cette élévation Palatir (Tyr l'ancienne), et le temple d'Hercule. Cette hauteur isolée ne m'a semblé nullement propre à l'emplacement d'une ville : on n'y retrouve d'ailleurs aucun vestige d'ancien monument. Conrad lutta victorieusement contre tout ce que l'Asie avait de plus redoutable, et le souvenir de son

vieux père prisonnier que Saladin menaçait d'exposer aux traits des assiégés, ne put ébranler son ame. Les musulmans, forcés de lever le siége après de longs efforts inutiles, parlaient de Conrad comme d'un *démon incarné* que l'enfer avait suscité contre eux.

Au temps des croisades, l'archévêché de Tyr avait sous sa dépendance les évêchés de Bérithe, de Sidon, de Sarepta, d'Acre et de Caïpha. Vous n'avez pas oublié les derniers malheurs de Tyr en 1291; depuis cette époque, la ville est restée dans la poussière.

J'ai ouvert tout-à-l'heure la chronique de Guillaume de Tyr pour rappeler quelques faits des croisades; je voudrais rendre ici un solennel hommage au vénérable archevêque, dont le livre ne m'a point quitté en Palestine. De toutes les chroniques du moyen-âge, celle de Guillaume est la plus importante, la plus complète, la plus noblement écrite : la plupart des vieux monumens chrétiens ont péri en Syrie; le livre de Guillaume, monument du royaume latin, a mieux résisté au temps que les châteaux et les basiliques des croisés. J'aime à relire sur les lieux la chronique du bon archevêque; les descriptions qu'il fait du pays que je parcours me charment par leur fidélité. Celui qui veut connaître à fond la Syrie du moyen-âge doit prendre Guillaume de Tyr pour guide, comme on prend Pausanias pour bien connaître les beaux

siècles de la Grèce, Hérodote pour voyager chez les vieux Égyptiens. En parlant d'historiens dans le pays de Tyr, on ne peut guère se dispenser de nommer Sanchoniaton ; ce célèbre hiérophante phénicien, qui, d'après les probabilités les plus raisonnables, vivait au temps des Juges d'Israël, a beaucoup occupé les savans de tous les âges et donné lieu aux plus absurdes commentaires. Les érudits aujourd'hui savent à peu près à quoi s'en tenir. Sanchoniaton est, après Moïse, l'historien le plus ancien; son *Histoire*, ou *Théologie des Phéniciens*, écrite en langue phénicienne, et traduite en grec par Philon de Biblos, est parvenue jusqu'à nous en lambeaux épars ; remercions Eusèbe, Théodoret et Porphyre, de nous avoir conservé ces précieux restes d'un monument de quatre mille ans.

Sur cette plage de Tyr, que les révolutions ont semée de ruines, il est quelque chose qui a survécu aux splendeurs passées, quelque chose que n'a point touché le grand destructeur des empires, c'est la nature; la gloire de Tyr n'aura point de retour, mais chaque année le printemps ramène les fleurs dans les prés voisins des antiques fontaines qui abreuvaient la cité du roi Hiram. Ce matin je rôdais à l'aventure autour de Ras-el-Aïn, le long du ruisseau qui va se perdre dans la mer ; quelques rayons d'un pourpre pâle sur les cimes bleuâtres du Liban annonçaient le lever du soleil. Dans une

prairie de Ras-el-Aïn, une scène gracieuse et naïve a tout-à-coup attiré mon attention; un petit enfant et une petite fille, tous deux âgés d'environ huit ou dix ans, cueillaient des fleurs; le petit enfant portait un pantalon à la manière arabe, il était coiffé d'une calotte rouge entourée d'un fichu blanc; la petite fille, vêtue d'une simple robe grise, n'avait rien qui lui couvrît la tête, et le vent du matin soulevait doucement ses longues tresses noires; elle courait quelquefois secouant sur ses pieds nus les gouttes de rosée qui mouillait l'herbe, et ces perles humides brillaient autour de ses jolis pieds comme un collier venu d'Alep ou de Bagdad. L'enfant donnait à la petite Arabe toutes les fleurs qu'il cueillait; celle-ci lui donnait un sourire pour chaque fleur; en peu d'instans, les longues tresses de ses cheveux ont été entremêlées de différentes fleurs. Étaient-ce la sœur et le frère? Était-ce là une amitié naissante qui doit devenir un jour de l'amour? Je ne sais; mais moi, lorsqu'un matin me trouvant entre le Liban et les rivages de Tyr, je rencontre un petit enfant et une petite fille cueillant des fleurs dans un pré, j'aime à oublier un moment la grave et solennelle majesté des lieux qui m'entourent, et à me laisser aller malgré moi à des rêves de poésie et d'amour.

P.....

LETTRE CXXXVII.

DE TYR A SIDON. CHATEAU DE THORON, SAREPTA. DESCRIPTION DE SEYDE. – INVENTION DE LA NAVIGATION ET DE L'ÉCRITURE. LES ANCIENS PHÉNICIENS. ABDOLONYME. SIDON AU TEMPS DES CROISADES. SAINT LOUIS. – LADY STHANOPE. – M. LOUSTANNEAU. ENTRETIEN AVEC UN JEUNE PRINCE, NEVEU D'ABDALLAH-PACHA.

A M M......

Sidon, 8 mai 1831.

On marche sept heures pour venir de Tyr à Sidon; j'ai quitté Ras-el-Aïn avant hier 6 mai, au lever du soleil, et je suis arrivé à Seyde ou Sidon le même jour à midi. En laissant à ma droite les mon-

tagnes de Tyr, je me suis rappelé que là s'élevaient autrefois, à trois lieues de la ville, le château de Thoron, construit sous Beaudoin II par Hugue de Saint-Aldémar, seigneur de Tibériade; en 1197, les croisés allemands firent subir à ce château un siége que vous avez raconté dans votre *Histoire*. Guillaume nous apprend que les places fortes et les campagnes de cette partie du Liban qui fait face à Tyr, appartenaient, au commencement du douzième siècle, à Honfroi de Thoron, dont le fils devint connétable du royaume de Jérusalem; il habitait le château qui porte son nom, et possédait tout le pays *jusqu'à la quatrième ou cinquième pierre plantée à la sortie de la ville de Tyr;* on voit par ces derniers mots que les différentes possessions des chrétiens dans le royaume de Jérusalem, étaient marquées et séparées entre elles par des pierres plantées qui servaient de bornes. Guillaume de Bures qui fut seigneur de Tibériade, et Josselin, comte d'Édesse, eurent aussi de vastes domaines dans ces montagnes.

A une lieue et demie de Tyr, au bord du chemin, j'ai remarqué les restes d'un palais bâti par l'émir Fakreddin dont plus tard je vous rappellerai l'histoire; dans l'enceinte de l'édifice détruit, un oratoire de santon attire la piété des musulmans. A quelques pas de là coule la rivière appelée *Nahr-Kasmieh*, qu'on passe sur un pont élégamment construit; mon guide arabe a voulu que je m'arrêtasse

un instant sur ses bords, me faisant signe d'écouter le bruit des cailloux que l'eau rapide roule dans son cours. Je n'ai point encore vu en Syrie des eaux aussi fraîches, aussi argentées, aussi abondantes que celles du Nahr-Kasmieh. Le voisinage de cette rivière offre un grand tapis de gazon, chose fort rare en Orient; nos chroniqueurs du moyen-âge l'ont prise pour l'Éleuthère des anciens; l'Éleuthère descend des montagnes à la mer, en face de la petite île d'Aradus, et se nomme en arabe *Nahr-el-Kébir* (la rivière grande), et non point la *rivière des tombeaux*, comme dit Mundrell. Je ne trouve point dans Strabon ni dans aucun des auteurs que j'ai consultés, le nom ancien du Nahr-Kasmieh. Beaucoup de sépulcres apparaissent dans les flancs des collines environnantes; c'est là qu'il faut placer *Ornithopolis* (la ville des oiseaux) dont parlent les anciens géographes.

On se rend dans trois heures, de Nahr-Kasmieh au village de *Zarfa* ou *Sarphan*, construit à côté des ruines de l'ancienne Sarepta, que les miracles d'Élie ont consacrée dans l'histoire. Au siècle des guerres de la croix, Sarepta avait un château et un évêché; cette place est une de celles qui tombèrent sous le glaive et les machines de Tancrède. Pendant le moyen-âge, Sarepta porta aussi le nom de *château de Gerez*. Des plantations de figuiers, de mûriers et de vignes, couvrent le territoire de Sarepta; un de nos vieux voyageurs, le père Roger,

a cru pouvoir comparer cette vallée à la vallée de Montmorenci ; les auteurs anciens ont vanté ses vins et ses mines de fer ; à trois quarts d'heure, au-delà de Sarepta, j'ai vu, à droite, au bord du chemin, une longue montagne rocheuse toute percée de sépulcres ; l'ouverture de la plupart de ces tombeaux est carrée ; j'ai remarqué aux flancs de la montagne funéraire des lits creusés pour déposer les cadavres, des degrés pour monter aux sépulcres. En quelques endroits, au-dessus des rochers, s'offrent des plateformes avec des cavités destinées sans doute à recevoir l'eau du ciel ou l'eau apportée pour la purification des morts. Les Arabes appellent ces chambres funèbres les *grottes d'Adnoun*. Le père Nau a fait une longue dissertation, à la seule fin de prouver que ces grottes n'ont jamais été des tombeaux, mais des cellules d'anachorètes. La science et la critique du savant jésuite se sont trouvées ici en défaut. Qu'aurait dit le père Nau s'il avait vu des caveaux semblables dans beaucoup d'autres montagnes de l'Orient, même dans des contrées qui jamais ne furent connues des anachorètes chrétiens ?

Une heure avant d'arriver à Sidon, j'ai passé une rivière appelée Nahr-Nosey, près de laquelle est une fontaine nommée *el-Borok*, semblable aux fontaines de Ras-el-Aïn ; un aqueduc portait à Sidon les eaux de cette fontaine, comme celui de Ras-el-Aïn allait abreuver la cité de Tyr. Je ne vous ai point

indiqué dans cet itinéraire, plusieurs villages suspendus au penchant des montagnes; ces villages dont les principaux se nomment *el-Ourby*, *Gasih*, *Darbeseiah*, occupent d'admirables positions. En général, la route de Tyr à Sidon présente une suite de situations heureuses, de points de vue qui saisissent l'attention du voyageur; c'est un continuel spectacle avec de grandes scènes, avec d'imposans tableaux; aux jours de la gloire de Tyr et de Sidon, une foule de petites cités, de palais, de maisons de plaisance, devaient couvrir ces rivages; ce devait être quelque chose de semblable aux bourgades, aux kiosques, aux jardins répandus sur les deux rives du Bosphore. Tout est empreint de grandeur sur les chemins solitaires de Sidon.

En arrivant à Seyde, je me suis présenté chez M. Giraudin, notre agent consulaire, qui loge dans un grand khan occupé au siècle dernier par la factorerie française, alors que notre commerce florissait sur la terre des Sidoniens. La demeure de notre agent est surmontée d'un petit drapeau tricolore avec l'inscription suivante : *La charte est désormais une vérité*; je voudrais bien savoir en quoi cette inscription peut intéresser la population arabe de Seyde; les partis qui se disputent le pouvoir en France ne m'ont jamais semblé si vains et si petits que quand j'ai aperçu les mots de *charte-vérité* sur les ruines de Sidon. Toutefois je dois dire qu'on est mal reçu à l'enseigne de la France nouvelle; je

n'ai pu obtenir de M. Giraudin qu'une pipe, une tasse de café et un entretien d'un quart d'heure. Comme je n'ai en ce moment avec moi ni passe-port, ni bouiourdi, ni firman, ni la lettre circulaire de notre ambassadeur que vous m'avez laissée, tout cela se trouvant dans une de mes caisses expédiées pour Beirout, je pense que notre agent n'aura vu en moi qu'un de ces aventuriers Francs, comme il en passe beaucoup dans ce pays. J'avais besoin de manger, et je l'ai prié de me faire acheter une jatte de lait et du pain ; mais j'ai vainement attendu mon lait pendant plus d'une heure, seul sous les galeries du khan, et force m'a été d'aller chercher l'hospitalité et un peu de nourriture dans un café des bazars.

Seyde, entourée de jardins, de vergers, de bois de pins, bâtie au penchant d'une colline au bord de la mer, conserve encore des airs de reine, grace à sa magnifique situation. Cette ville, semblable à Saint-Jean d'Acre par son étendue et sa population qui est de six mille habitans, m'a paru animée ; les Sidoniens d'aujourd'hui offrent un mélange de musulmans, de Grecs catholiques, de maronites et de Latins. Les khans, beaux et nombreux, attestent la haute importance de Seyde dans les derniers temps. Une corniche placée au-dessus de la porte d'un de ces khans, représente un chien terrassant un cerf; j'ai vu en Chypre et dans plusieurs cantons de la Palestine des médailles repré-

sentant la même allégorie. Le fronton de la porte du même khan montre une pierre de taille sculptée avec deux lions semblables à ceux qu'on voit sur le haut de la porte Saint-Étienne à Jérusalem. Les bazars de Seyde paraissent bien fournis. La ville est enfermée de murs, mais ces murs n'ont rien de redoutable et ne tiendraient pas contre la moindre attaque. Une petite rivière, nommée *Aoula*, abreuve la cité, au moyen de canaux découverts où les habitans peuvent puiser en liberté. Dans le siècle dernier, Seyde était la métropole du pachalik et la résidence d'un consul français; c'est depuis Djezzar que Saint-Jean d'Acre est devenue la demeure des pachas. De cette époque date la ruine des établissemens français à Seyde. Avant que le farouche *Boucher* eût frappé notre commerce de son despotisme, grand nombre de navires caravaneurs emportaient de Seyde à Marseille de fortes cargaisons de soie, de coton en laine, de coton filé, de toiles de coton, de galles, etc. Ces caravanes maritimes n'existent plus maitenant que dans la mémoire des vieillards; les oranges, les citrons, les cédras, qu'on porte aux différentes cités de la côte, voilà à peu près l'unique commerce de Seyde; les navires marseillais qui fréquentent encore les rivages de Syrie, ne se souviennent plus des rivages sidoniens, et se dirigent vers Beirouth, Tripoli ou Latakié (l'ancienne Laodicée).

Une famille de religieux franciscains résidait à

Seyde autrefois; mais les pères de Saint-François suivent la décadence des villes de la Syrie; ils ont été remplacés dans la chapelle latine du vieux khan français par de pauvres prêtres maronites. J'ai visité cette chapelle, et j'y ai trouvé un tableau de saint Louis; cette image du grand roi croisé m'a rappelé qu'à son passage sur cette côte, il releva les murailles de Sidon, et construisit, hors de la ville, un château qui porte encore son nom.

Le port, au nord de la cité, a peu d'étendue; et s'il ne songeait pas d'abord aux bouleversemens que ce rivage a dû subir, le voyageur s'étonnerait que ce fut là le port d'une cité qui couvrit de ses navires toutes les mers; on y trouve à peine deux pieds d'eau, excepté à son entrée où les bateaux arabes peuvent encore mouiller; ce manque d'eau dans le port de Sidon m'a fait ressouvenir que l'émir Fakreddin y jeta une grande quantité de terre et de décombres pour le fermer ainsi aux galères du sultan qui le menaçait. Les navires jettent l'ancre auprès d'un îlot de rocher situé à un mille de distance, au nord-nord-ouest. A droite du port est un château ou plutôt un amas d'habitations arabes surmonté d'une grande tour; pour y aller, on passe sur un pont de pierre bordé, à différens intervalles, de dix petites colonnes de granit: ces dix petites colonnes de granit sont, avec d'autres colonnes couchées autour de Seyde, les uniques restes de l'antique splendeur sidonienne.

Je vous ai montré en quelques mots Sidon telle que le temps et les hommes l'ont faite, cité arabe sans éclat, sans importance : ce n'est plus Sidon apportant la science au monde, parcourant toutes les mers en souveraine, recevant dans ses palais de marbre les trésors de la Perse et de l'Arménie, de l'Arabie, de l'Afrique et de l'Égypte, filant des étoffes et des tapis éclatans d'or pour les déesses, les femmes et les filles des rois d'Orient : c'est Seyde, pauvre femme arabe qui n'a plus ni palais de marbre sur sa rive ni vaisseaux sur les mers, qui, pour vivre, est réduite à vendre à des sœurs pauvres comme elle, des oranges, des citrons et des cédras.

Les villes de la côte que je parcours ont toutes une même histoire : elles ont subi les mêmes destinées, elles ont fléchi sous la main des mêmes conquérans. Une nomenclature générale des événemens serait ennuyeuse pour vous : j'aime mieux étudier dans chacune de ces cités les traits particuliers qui les distinguent et seulement rappeler parfois des faits peu connus.

Ce qui frappe d'abord dans les âges antiques de Sidon, c'est le génie inventeur, la science industrieuse des habitans : Homère vante les Sidoniens comme *habiles en toutes choses ;* les annales les plus reculées sont remplies de la gloire des enfans de Sidon. C'est un sujet de haute pensée pour le voyageur que cette terre sidonnienne, premier berceau des sciences humaines, premier berceau des arts

qui ont préparé la civilisation du monde. Les Phéniciens, peuple choisi, peuple unique, travaillés du besoin d'agir et de connaître, formaient une famille à part dans l'Orient: peut-être avaient-ils reçu de l'Inde, de la Perse, de Babylone et d'Ecbatane, quelques lumières primitives, quelques traditions fécondes, mais ce qu'ils n'inventèrent point ils le perfectionnèrent. Et toujours est-il vrai de dire que de ce peuple nous sont venues les plus grandes choses : on leur donna une étincelle et ils en firent un soleil. La vieille Égypte, qui fit un mystère de sa sagesse et de sa science, voilait pour ainsi dire son flambeau et n'éclairait point le reste de la terre; mais la Phénicie, moins silencieuse et beaucoup plus communicative, chercha à répandre au loin ses lumières; l'Égypte des temps passés se présente à moi sous la figure d'un prêtre muet qui cache la flamme sainte au fond du sanctuaire; la Phénicie au contraire se montre comme un de ces dieux antiques qui portaient un phare sur leur tête au milieu des mers.

Il est surtout deux découvertes capitales dont la gloire doit revenir à Sidon, je veux parler de la découverte de la navigation et de celle de l'écriture. Les enfans de Sidon ont été les premiers navigateurs d'Asie et par conséquent de l'univers; quel est l'homme qui le premier osa s'asseoir sur le dos d'une vague comme sur un coursier, et qui osa dire à la mer : Je marcherai sur ta tête ! A quelle occa-

sion, de quelle manière l'homme s'ouvrit-il tout-à-coup un chemin à travers l'abîme? problème mystérieux dont la solution est cachée dans le tombeau des premiers navigateurs; les inventeurs de la navigation n'ont point écrit leur découverte; il est probable que l'écriture alors n'était point encore inventée; et d'ailleurs le premier pas fait sur les flots fut peut-être chose de pur hasard, chose soudaine et point du tout calculée d'avance; on pouvait penser que cela ne valait pas la peine d'être transmis aux âges suivans. Mais après une rapide expérience, le génie sidonien construisit des radeaux, puis des barques avec des rames, et les sapins et les cèdres du Liban flottèrent au loin sur les mers. Ajoutons que cette belle mer de Phénicie semblait s'offrir d'elle-même au génie aventureux de l'homme; chacun de ses rivages offrait un port, et la nature servait à souhait l'industrie des habitans. Du reste, pour ce qui touche à la navigation, il me paraît impossible de déterminer avec quelque précision son origine : la tradition de l'arche de Noé, confusément répandue chez tous les peuples, a pu servir d'idée première.

Un peuple qui embrassait la moitié de l'univers par son commerce, avait besoin d'un moyen de communication qui transportât la parole d'un lieu à un autre. Avant l'invention de l'écriture alphabétique, les peuples représentaient leurs idées par des images prises dans la nature; il ne faut pas croire que

les hiéroglyphes n'aient été employés qu'en Égypte ; la Chine a eu aussi des hiéroglyphes, et les Espagnols ont trouvé des hiéroglyphes dans le Pérou ; l'écriture figurée a dû être l'écriture primitive chez tous les peuples ; le dessin, la peinture symbolique devait être le premier moyen de transmettre une idée. J'observerai à ce sujet que plusieurs savans ont cru pouvoir assigner aux Chinois une origine égyptienne, par la raison qu'on avait trouvé des hiéroglyphes parmi eux ; il faudrait donc dire aussi que les Péruviens sont une colonie égyptienne. Cette écriture figurée ou représentative, fut poussée en Égypte au plus haut degré de perfectionnement, à tel point que les hiéroglyphes ont pu suffire au génie des vieux Égyptiens. Toutefois comme chaque peuple avait des hiéroglyphes particuliers, la même écriture d'images ne pouvait être comprise par toutes les nations ; c'était là une écriture locale, mais la civilisation et le commerce avaient besoin d'une écriture universelle ; avec les hiéroglyphes, on peignait les idées sans pouvoir parler la langue écrite, l'écriture, à peu près comme eût pu le faire un peuple de sourds et muets ; avec un alphabet, on peignait, on fixait la parole, et toutes les choses intellectuelles trouvaient une facile représentation aux yeux du monde entier.

La Phénicie trouva l'alphabet ; comment le découvrit-elle ? je l'ignore ; il est probable que les lettres phéniciennes ne furent pas inventées tout-à-

coup et soudainement; sans doute que bien des efforts, bien des tentatives vaines précédèrent cette divine découverte qui devait abréger l'enfance de l'esprit humain. Entre l'écriture figurée et l'écriture parlée, entre les images et les caractères, je trouve un intervalle immense sans aucune espèce de parenté. Qui nous dira l'origine précise d'une telle invention? les plus puissantes découvertes, dans les annales humaines se montrent entourées de mystérieuses ténèbres; nos découvertes les plus merveilleuses sont semblables aux œuvres de Dieu toujours enveloppées du voile sacré de la nuit. Chacun sait que les premiers Grecs reçurent l'écriture de la Phénicie; c'est d'eux que l'ont reçue toutes les régions d'Occident. Pélerin de la Phénicie, je parcours aujourd'hui le rivage où s'est levé le soleil du monde des intelligences, où le génie a commencé à déployer ses ailes vers les hauteurs sublimes où chacun de nous aspire à monter.

Si une page ou deux pouvaient suffire pour indiquer d'une manière intéressante ce que furent les Phéniciens, je chercherais à vous résumer ici rapidement mes souvenirs; lorsqu'on visite la terre d'un tel peuple, il semble que toute l'antiquité se dresse devant nous, et l'esprit ne saurait se dérober aux réminiscences du passé. Les Phéniciens vinrent-ils des bords de la mer Rouge, ou étaient-ils la nation connue sous le nom de Cananéens? question qui a beaucoup occupé les érudits, et dont la

solution est pourtant évidemment écrite dans la Bible. En cent endroits différens, les auteurs sacrés donnent le nom de Cananéens aux enfans de Sidon, de Tyr, et des autres villes de la Palestine; les colonies fondées par les Phéniciens dans la Méditerranée et sur les rivages d'Afrique, avaient gardé le souvenir de leur origine cananéenne. Disons aussi que l'Écriture appelle assez souvent Cananéens tout ce qui, dans la Syrie, ne connaît point le culte de Jéhovah, à peu près comme les Grecs et les Romains appelaient barbares tous les peuples qui ne connaissaient point le Parthénon ou le Capitole. Onze peuples ou plutôt onze tribus formaient la grande famille dont Canaan était le père, les Sidoniens, les Hélhéens, les Gébuséens, les Amorrhéens, les Gergéséens, les Héréens, les Aracéens, les Sinéens, les Aradéens, les Samariens et les Amathéens; dans la suite des temps, les onze peuples furent réduits à sept; la Bible les nomme Cananéens, les écrivains égyptiens et grecs les nomment Phéniciens. Les savans ont beaucoup parlé des pasteurs phéniciens qui dominèrent pendant quelques siècles en Égypte, et en furent chassés par le roi Amasis, dix-huit cent dix-huit ans avant l'ère chrétienne; ces pasteurs étaient des Cananéens sortis de la Palestine; forcés de renoncer à leurs conquêtes, ils rentrèrent dans leur région natale. Les pasteurs phéniciens habitaient dans l'Égypte la contrée de Gessen occupée un peu plus tard par les Hébreux.

Vous avez vu dans les livres saints les longues guerres d'Israël et de Canaan, guerres d'extermination, lutte terrible entre Jehovah et les dieux phéniciens ; jamais le sang humain n'avait coulé à si grands flots sur la terre, jamais le glaive n'avait accumulé autant de destructions. Malgré des désastres de toute nature, Sidon et Tyr ne tombaient que pour se relever plus belles et plus puissantes; dans des temps moins reculés, où la vérité historique se montre tout-à-fait dégagée des nuages de la fable, où la civilisation s'avance plus libre dans les voies qu'elle s'est ouverte, Sidon et Tyr étendent leurs mille bras sur toutes les mers; les rivages indiens et arabiques, les rivages africains, Chypre, Crète, la Grèce, la Bithynie, le Pont, la Paphlagonie, la Libye, tous les lieux de la terre connue ont vu s'élever des cités phéniciennes et des temples consacrés aux dieux de Tyr et de Sidon. Là où cette nation n'avait point de colonies, elle avait des comptoirs et des quartiers comme à Memphis et en d'autres villes égyptiennes. Aucun peuple dans le monde n'a autant fait que le peuple phénicien pour le rapprochement des hommes et le développement de l'esprit humain. Chacun sait que Sidon fut la mère de Tyr; Sidon tombait à mesure que Tyr gagnait de la puissance, et peu à peu la métropole vint se perdre dans la cité sortie de son sein; la poésie orientale aurait pu la comparer au pélican du désert qui meurt de la vie qu'il donne à ses petits.

En parcourant les jardins de Sidon, on se rappelle natuellement Abdolonyme, qui travaillait à la journée dans un de ces jardins lorsqu'on vint le saluer roi; il était de race royale, et le malheur l'avait réduit à vivre du travail de ses mains. A la vue des ornemens que deux députés sidoniens lui apportaient, Abdolonyme crut être le jouet d'un songe, et comme il tardait trop à accepter les nouveaux vêtemens, les députés le dépouillèrent eux-mêmes des ses vieux haillons, et lui jetèrent sur les épaules une robe de pourpre pour le conduire ensuite au palais où l'attendait un trône. Le vertueux Abdolonyme n'avait point conspiré pour être roi, et la pourpre lui fut glorieuse à porter.

On m'a montré dans un jardin, près de la ville, à l'est, une petite mosquée bâtie, dit-on, au lieu même où le Christ passant par le pays de Sidon, guérit la fille de la Cananéenne. Une tradition que je ne prendrai pas la peine d'examiner parce qu'elle ne repose sur rien, place autour de Sidon le sépulcre du patriarche Zabulon qui mourut en Égypte, celui du prophète Sophonias, et celui de Bézéléel, ouvrier célèbre qui construisit le tabernacle du temple de Salomon; quant au tombeau de ce Bézéléel, qui peut-être était Sidonien, il peut se faire qu'il ait été placé autour de la ville; on sait que le roi Hiram envoya à Salomon un grand nombre de Sidoniens pour travailler à la construction du temple de Jérusalem.

P.....

SUITE

DE LA LETTRE CXXXVII.

A M. M......

Sidon, mai 1831.

Parcourons nos chroniques pour voir Sidon au temps des guerres saintes. Vous avez dit dans votre *Histoire* comment le roi Beaudoin, en 1111, soumit cette ville au culte de la croix; elle fut concédée, à titre héréditaire, à Eustache Grenier, et l'antique métropole de Phénicie devint une seigneurie française. Arnold de Lubek, en racontant une croisade d'Allemands sous les ordres du chancelier Conrad en 1198, dit que les pélerins trouvèrent Sidon sans habitans et sans provisions.

« Vous eussiez vu là, ajoute le chroniqueur, des » maisons de pierre et de bois de cèdre ornées de » diverses manières ; ces maisons que naguère on » se faisait gloire d'habiter, on s'empressait alors » de les détruire de fond en comble. Que de guer- » riers changèrent en écuries ces beaux édifices » pour y loger leurs chevaux! que de croisés firent » cuire leurs alimens avec du bois de cèdre! » Ceci prouve qu'à l'époque des croisades, Sidon gardait encore des restes de son ancienne magnificence. En 1152, saint Louis, comme je l'ai indiqué plus haut, releva les fortifications de Sidon, démolies par les musulmans de Damas. Pendant que les chrétiens s'occupaient paisiblement du rétablissement de la cité, elle fut tout-à-coup surprise par les Turcomans, et la population tout entière expira sous le fer des barbares. Le roi de France se trouvait à Tyr lorsqu'il apprit ce désastre. Il voulut venger ses frères massacrés, et s'en alla assiéger les Turcomans dans le château de Panéas, où ils s'étaient retirés. Revenu sur la rive sidonienne, le saint roi trouva les cadavres des chrétiens répandus autour de la ville ; déjà ces tristes restes tombaient en putréfaction, et le monarque ordonna de les ensevelir; mais chacun s'éloignait, et c'est alors que saint Louis donna le plus touchant exemple de charité, en se chargeant lui-même d'un des cadavres.

Vous aimerez à trouver ici quelques documens

sur la situation du château de Panéas, assiégé par saint Louis. Ce château, dont il est si souvent question dans l'histoire des guerres saintes, et qui marque la place d'une ancienne cité appelée tour-à-tour Dan, Césarée de Philippe, et Panéade, se trouve à une journée de Sidon, dans l'Anti-Liban; les murailles, qui n'ont guère que vingt pieds d'élévation, sont parfaitement conservées; quatre tours entières restent encore aux angles des murs; les fossés, construits en pierres, d'environ douze pieds de profondeur, se montrent tels qu'ils étaient au douzième et au treizième siècle. Le château est bâti sur une côte, dominé par le grand sommet de l'Hermon dont parle l'Écriture, et que les Arabes appellent Gebel-el-Cheik. A trente pas du château, la principale source du Jourdain (Nahr-el-Charria) s'échappe de l'une des grottes de la montagne; un bassin reçoit d'abord la source qui retombe ensuite en petites cascades dans la vallée, où elle devient fleuve; près de là le Jourdain a une autre source qui est cachée. Ceux qui ont vu la montagne où naissent les sources du fleuve biblique et la vallée où commence son cours, disent que la Palestine n'a rien de plus pittoresque, de plus romantique et de plus verdoyant. Au-dessus du Gebel-el-Cheik est le bassin appelé par Josèphe *Fontaine-Fiola*, qui, d'après quelques opinions, serait la principale source du Jourdain, d'où s'écouleraient les deux autres sources, en passant par les flancs de la mon-

tagne. Sur le haut du Gebel s'élève un gros village; au bas du château, cinquante ou soixante familles arabes habitent un amas de cabanes de pierres qui porte le nom de *Banéas*. Ces différens détails, dont je vous garantis l'exactitude, m'ont été donnés par des personnes qui viennent de visiter l'Anti-Liban ; j'espère d'ailleurs pouvoir les vérifier sur les lieux d'ici à quelques semaines.

J'ai fait peu de connaissances à Seyde ; n'ayant pas eu grand succès auprès de notre agent consulaire, les facilités m'ont manqué pour visiter les autorités musulmanes et les principaux habitans. J'aurais voulu voir la fameuse lady Esther Sthanope ; mais elle demeure au village de *Djouni*, à trois lieues de Seyde, dans le Liban ; d'ailleurs la noble Anglaise, malade et presque aveugle, ne veut recevoir personne. Esther Sthanope n'est plus la reine de Palmyre, la sultane des Arabes du désert ; en perdant son or, elle a perdu le secret de sa puissance et de sa gloire : elle traîne obscurément sa vieillesse dans un pauvre village, et c'est une des plus intéressantes ruines du Liban.

Ceux qui aiment à rapprocher les anciennes figures des figures nouvelles, auront songé peut-être à sainte Paule en écoutant le récit des aventures de lady Sthanope. La noble dame anglaise, comme la noble dame romaine, dit adieu aux pompes et aux joies du siècle pour venir s'ensevelir dans les solitudes de la Judée ; mais Paule, dégoûtée du monde,

avait le cœur plein de Jésus-Christ ; heureuse de sa foi, elle se fit un paradis de cette terre entre le crucifix et saint Jérôme, entre la divine crèche et le divin tombeau. Lady Sthanope n'a rencontré ici aucune joie ; travaillée par le désespoir et le scepticisme, fuyant les hommes et ne cherchant point le Christ, elle n'a trouvé qu'amertume et angoisse ; l'imagination a été pour elle un mauvais ange qui l'a trompée. Je voudrais que lady Sthanope fît ses mémoires ; ce serait une des œuvres les plus curieuses et les plus romanesques du temps présent.

J'ai vu au khan français de Seyde une autre renommée bien connue des derniers voyageurs ; c'est M. Loustauneau, un de nos compatriotes, qui, après avoir joué un grand rôle dans les armées du dernier des princes mogols, était revenu riche en France et avait acheté de grandes forges dans les Pyrénées ; ayant perdu ses établissemens à la suite des guerres de Bonaparte, il vint dans ces contrées pour tenter de nouveau la fortune ; M. Loustanneau est ici depuis vingt ans, et, devenu pauvre, il s'est fait philosophe et prophète ; il occupe une chambre dans le khan français de Seyde et subsiste des secours que lui envoie lady Sthanope. Notre compatriote passe son temps à étudier dans la Bible l'avenir du monde ; il adapte à ses rêveries les paroles des auteurs sacrés, et je n'en finirais pas si je vous disais tout ce qu'il voit dans l'Écriture ; une de ses pensées favorites, celle qui domine toutes les

autres, c'est la croyance au rétablissement prochain du royaume de Jérusalem; M. Loustauneau se croit appelé à recueillir lui-même l'héritage de Godefroi et de Beaudoin, et, dans ses rêves prophétiques, il associe Lady Sthanope à ses brillantes destinées; la noble Anglaise sera reine de Jérusalem. M. Loustauneau regarde tous les mouvemens qui éclatent dans le monde comme venant à l'appui de ses idées; l'heure approche, dit-il, où l'étoile de Sion doit reparaître dans le ciel, où, des débris des trônes qui tombent, un trône nouveau sera établi dans Jérusalem. — N'oublions point que la folie est sacrée en Orient, et respectons les illusions inoffensives d'un pauvre exilé.

J'ai rencontré à Seyde un personnage non moins intéressant pour moi, c'est un jeune bey, neveu d'Abdallah, pacha d'Acre. Hier, une heure avant le coucher du soleil, j'étais assis auprès de la porte de la ville qui fait face à l'orient, sur des bancs de pierre recouverts de nattes; à dix pas de moi étaient placés une chaise, une planche en guise de marche-pied et quatre vases de fleurs; ces préparatifs de réception, ouvrage du chef des gardes de la porte, attendaient le neveu d'Abdallah-pacha qui réside à Seyde. Le jeune bey n'a pas tardé à paraître, suivi de huit serviteurs; trois d'entre eux tenaient à la main, l'un une riche tabatière, l'autre un mouchoir blanc brodé d'or, le troisième une pipe; debout, à quelque distance du prince, ils gardaient

un maintien respectueux. Le jeune émir, âgé de vingt-quatre ans environ, porte un vêtement franc comme son oncle le pacha d'Acre; il ne conserve du musulman qu'une barbe noire. Il est coiffé d'un fez surmonté d'un long gland de soie orné d'or; sa veste et son pantalon de drap bleu, bordé de dessins en soie rouge, lui donnent l'air d'un colonel des nouvelles milices de Stamboul; sa chaussure est dans le dernier goût de la mode européenne, et l'extrême recherche de sa toilette franque annonce que le jeune émir a fait de grands progrès dans les idées de la réforme; je n'ai rien vu de mieux parmi les fashionables de la jeune Turquie de Stamboul. A peine le jeune bey a-t-il aperçu mon chapeau franc, qu'il a demandé une chaise pour moi, m'a fait asseoir à côté de lui, et a ordonné qu'on allât appeler un ancien drogman appelé Marron, qui tient boutique dans le voisinage. L'interprète arrive, le prince et moi nous nous adressons beaucoup de complimens suivant la coutume des Turcs et des Arabes, et puis les grandes questions commencent.

Nous avons parlé de la peste, de la prise de Sanour, d'Abdallah-pacha, de Mohamed-Ali et de l'Europe; le jeune bey a élevé jusqu'au cieux le génie d'Abdallah-pacha, il a vanté ses manières aimables, son caractère modéré: « Le visir d'Égypte, m'a-il-dit, n'a pas consulté Dieu quand il a formé le projet de venir assiéger Acca; mon oncle,

qui a pris Sanour, qui est entouré de bonnes murailles et d'un peuple dévoué, repoussera sans peine l'attaque égyptienne; d'ailleurs, quelle folie de vouloir s'emparer d'une ville qui a tenu bon contre votre grand Bonaparte! » Ce chapitre était un peu délicat, et pour ne point avoir de fatales destinées à prédire, j'ai amené la conversation sur d'autres sujets : « Que font maintenant les nations de l'Europe, m'a demandé l'émir; est-il vrai que la France et l'Angleterre vont porter la guerre contre les Moscovites? — J'ignore tout cela, prince; depuis long-temps, je ne vis qu'avec les Arabes, et je ne sais rien de plus que ce qu'on sait dans le désert. — Vous me parlerez au moins des révolutions de votre France; pourquoi tous ces changemens? pourquoi cette lutte violente entre les choses d'en bas et les choses d'en haut, entre le troupeau et le pâtre, entre le cheval et le cavalier? »

Ces paroles qui sentaient un peu le despotisme asiatique, me semblaient contraster avec le costume et les manières européennes de mon jeune émir; pour répondre aux questions du prince et lui donner une idée de plusieurs de nos révolutions, il m'a paru piquant de lui rappeler un trait de l'histoire ancienne. « J'ai visité avant-hier, lui ai-je dit, la petite cité de Sour, que vous connaissez sans doute; Sour fut autrefois une cité puissante; voici ce qui arriva dans son sein, il y a plus de deux mille

ans. Les esclaves de cette ville ayant songé un jour à jouir des douceurs de la liberté, formèrent le projet d'égorger tous leurs maîtres; ce projet fut exécuté : un seul esclave épargna son maître, qui se nommait *Straton*; il l'avait tenu enfermé dans un lieu secret. Les nouveaux affranchis épousèrent les femmes de leurs maîtres massacrés, et la cité de Sour ou de Tyr resta en leur pouvoir; mais il leur fallait un chef pour gouverner la ville, et la grande difficulté fut de s'accorder dans le choix d'un chef; après de longues discussions, on convint d'élever à la royauté celui qui le premier apercevrait, le lendemain, le lever du soleil. L'esclave qui avait respecté les jours de Straton, alla vite lui confier la résolution qu'on venait de prendre; son maître voulant se montrer reconnaissant, lui apprit ce qu'il y avait à faire pour être lui-même proclamé roi. Tous les esclaves passèrent la nuit dans la campagne, les regards tournés vers l'Orient; l'esclave de Straton s'était placé en face de l'Occident, les yeux attachés sur les plus hauts monumens de Tyr; les railleries de ses camarades ne purent le faire changer de position. Enfin, le matin paraît, et tandis que chacun regarde à l'Orient pour decouvrir la première apparition du soleil, l'esclave instruit par Straton, leur montre à tous la reflexion de la lumière du soleil sur le faîte des temples de la ville. Ceux-ci, frappés de surprise, demandèrent à l'esclave quel était l'homme qui lui avait enseigné un pareil stra-

tagème : « C'est Straton mon maître que je n'ai pas voulu tuer, » répondit-il ; les esclaves reconnurent alors la supériorité de ceux que Dieu avait placés au-dessus d'eux ; ils remercièrent leur compagnon d'avoir conservé la vie de son maître ; et, d'une voix commune, Straton fut élu roi. La dynastie de ce Straton régnait encore à Tyr lorsque le grand Alexandre, que vous appelez Scander, fit la conquête de ce pays : voilà, mon jeune émir, l'image et l'histoire peut-être de bien des révolutions ; les maladies des sociétés ne sont pas plus nouvelles que celles qui affligent le corps de l'homme ; il y a des nations malades aujourd'hui comme autrefois, dans toutes les régions de la terre, les annales humaines se ressemblent plus ou moins ; seulement il est triste de penser que les peuples, après avoir passé par de longs malheurs, ne puissent se montrer plus sages ; ils sont semblables à ces pauvres pélerins de la Mecque, qui, souvent ne deviennent pas meilleurs après avoir passé par les misères et les périls du désert.

Le jeune émir a beaucoup approuvé ces idées ; descendant ensuite de ces hautes questions à des causeries un peu frivoles, le neveu d'Abdallah-pacha m'a demandé si j'étais content de son costume et si les princes de l'Occident étaient mieux vêtus que lui ; je lui ai répondu là-dessus de manière à lui donner toute espèce de satisfaction. Le jeune bey m'a engagé, en des termes très pressans, à

passer quinze jours à Seyde dans son palais; une étroite amitié semblait déjà nous lier tous deux, et j'entrevoyais que l'émir mettait une sorte de vanité à combler de politesses un voyageur Franc. Nous nous sommes séparés en nous promettant de nous revoir dans une des villes de la côte.

Je compte arriver demain à Beirout, d'où je partirai pour me rendre à Damas.

P.....

FIN DU TOME CINQIÈME.

TABLE

DES MATIÈRES DU CINQUIÈME VOLUME.

FIN DE LA TABLE DU CINQUIÈME VOLUME.

